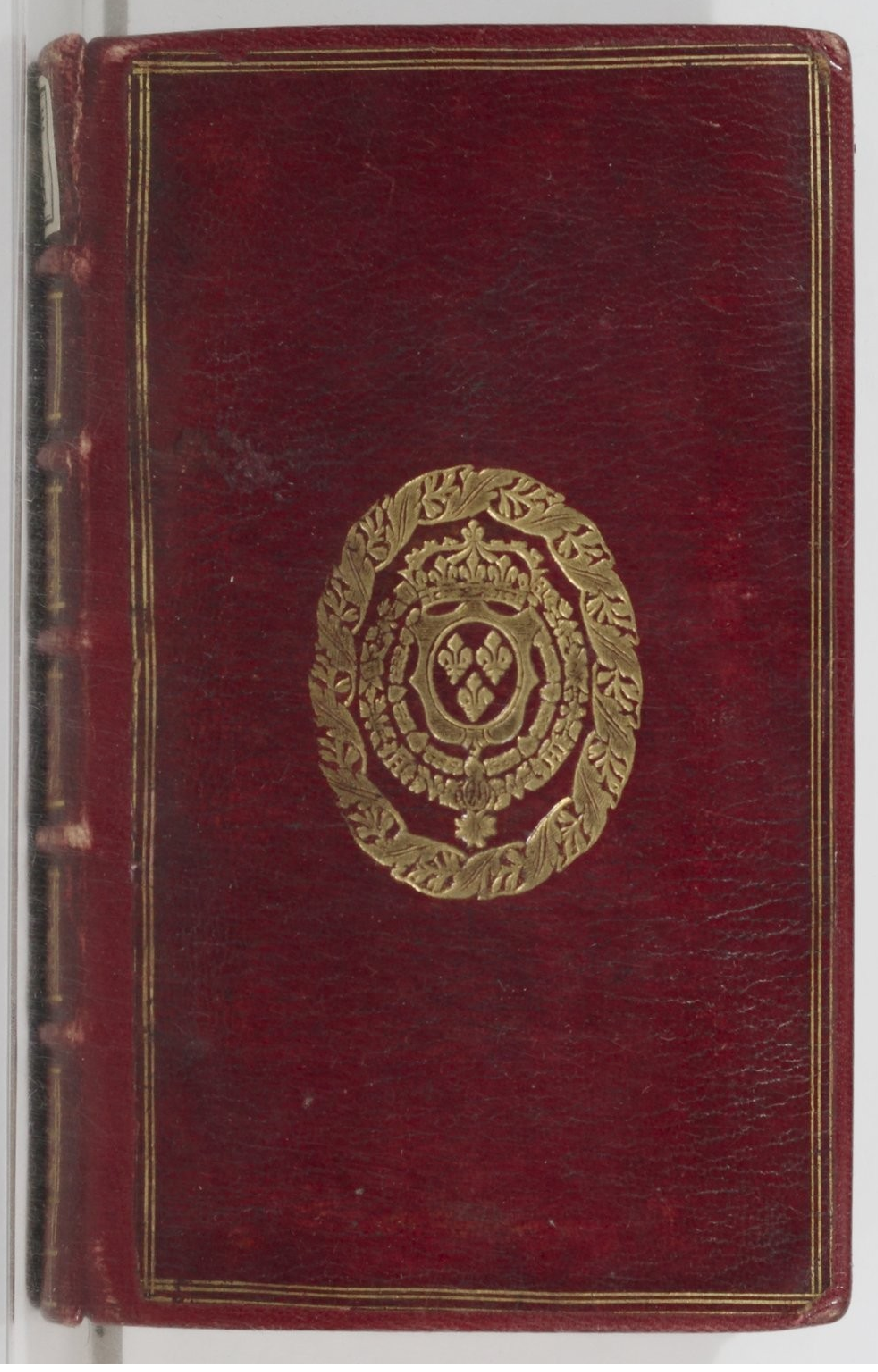
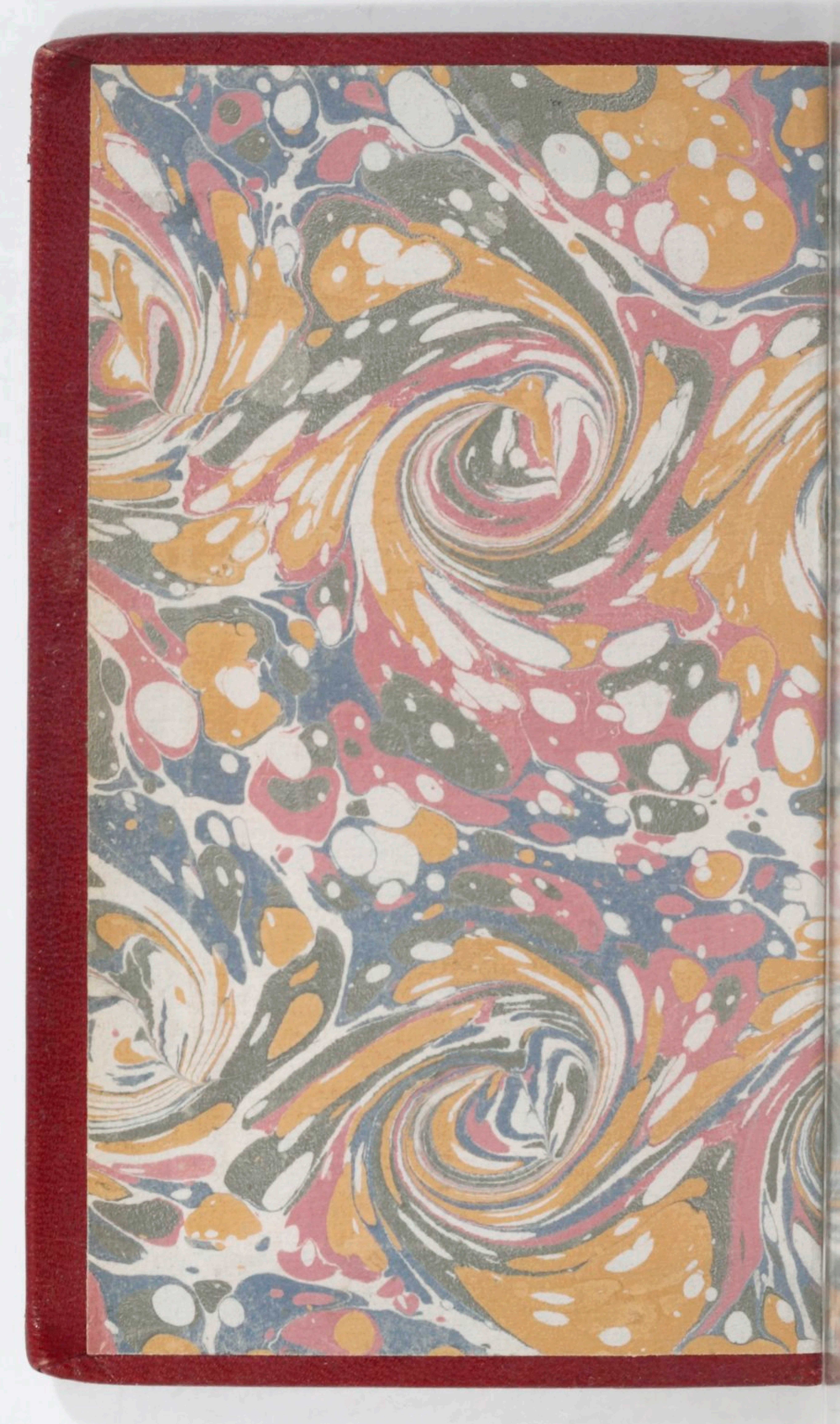
Abregé de la vie des peintres , avec des reflexions sur leurs ouvrages, et un Traité du peintre parfait, de la [...]







Roger de Piles



A. Coypel In. C. Simonneau Sculp.

Ego nec Studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium. Horat.

Roger de Piles

ABREGÉ DE LA VIE DES PEINTRES,

Avec des reflexions sur leurs Ouvrages,

Et un Traité du Peintre parfait, de la connoissance des Desseins, & de l'utilité des Estampes.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS MUGUET, premier Imprimeur du Roy, du Clergé de France, & de M. l'Archevêque, ruë de la Harpe.

MDCXCIX.

Avec Privilége de Sa Majesté.



PREFACE.

PLusieurs Auteurs ont écrit amplement les vies des Peintres, Vasari, Ridolfi, Carlo Dati, Baglioni, Soprani, le Comte Malvasie, Pietre Bellori, Van-Mandre, & Corneille de Bie en ont fait quatorze gros volumes, & depuis peu Felibien nous en a donné cinq, & Sandrart un grand in folio, sans compter plusieurs vies particulieres qui ont été imprimées : ainsi je ne prétens rien dire de nouveau dans cét abregé. J'y ai seulement eu en vûë la commodité des Peintres

& des curieux qui n'ont pas beaucoup de tems à donner à une lecture de plaisir, ou qui ayant déja lû les originaux, seront bien aises qu'on leur en rafraichisse la memoire. D'ailleurs ce qui grossit la plûpart des livres dont nous venons de parler, sont des descriptions de Tableaux ausquelles tout le monde ne peut pas donner son attention ; parce qu'elles en demandent beaucoup, sans quoy elles deviennent ennuyeuses ; J'ay donc crû devoir d'autant plus me dispenser de rapporter ces descriptions, qu'il est aisé d'y avoir recours. Je me suis contenté de donner icy, autant que je l'ay pû faire, une idée generale des Peintres dont les Ouvrages

ſont en quelque eſtime parmi le monde. J'ay voulu ſeulement toucher en peu de mots les choſes les plus eſſentielles : comme le païs, le pere, le jour de la naiſſance, le maître, les Ouvrages en general avec les lieux où ils ſe trouvent, le talent, les actions remarquables, le tems de la mort, & les diſciples de chaque Peintre : & quand j'ay manqué de ſatisfaire à tous ces points, c'eſt que je n'en ay pas été éclairci.

Je ne parle que des principaux Peintres, c'eſt à dire de ceux qui ont contribué au renouvellement de la Peinture, ou qui l'ont élevée au degré de perfection, dans lequel nous la voyons, ou enfin dont les Ouvrages ont

entrée dans les cabinets des Curieux : car il y a beaucoup de Peintres, qui bien qu'ils ne ſoient pas du premier ordre, ne laiſſent pas d'eſtre fort eſtimez. On en trouvera icy quelques-uns dont le merite eſt mediocre generalement parlant, mais qui ont quelque talent particulier, ou qui font connoiſtre que la Peinture n'a pas eſté negligée dans le païs où ils ont pris naiſſance. Il y en a dont on ne dit que peu de choſe, & d'autres même que l'on ne fait que nommer pour ne point perdre le fil de l'hiſtoire, & pour marquer ſeulement le tems où ils vivoient ; parce qu'ils peuvent eſtre connus de quelques Curieux, s'ils ne le ſont pas de tous.

Il y en a aussi où je me suis étendu davantage, à cause que personne n'en a encore écrit, ou que j'en rapporte des particularitez dont j'ay eu de nouveaux memoires; si j'en ay obmis quelques-uns faute de notion, ou faute d'exactitude, je tâcheray de réparer ce deffaut dans un autre édition.

Quoy que cét abregé soit comme je viens de dire d'une assez grande commodité pour bien des gens, il n'a point été la principale intention de cét Ouvrage, & je n'y ay pas tant regardé la connoissance des actions des Peintres, que celle du degré de leur merite. C'est dans cette vûë que j'ay mis à la fin de chaque vie des principaux

Maîtres ; c'est à dire de ceux dont on parle le plus, les refle-xions que j'ay crû les plus pro-pres à découvrir leur caractere. Car pour les autres dont les Ou-vrages sont peu connus, ou qui ne doivent estre considerez que comme des disciples attachez à leurs maîtres, ainsi que des branches à leur tronc ; j'ay crû qu'il suffiroit d'avoir inseré dans leur vie le peu que j'en avois à dire, & que d'ailleurs le Lecteur en auroit assez peu de curiosité.

Comme il n'y a point de Pein-tre mediocre qui n'ait quelque-fois bien peint, ny d'excellent Peintre qui n'ait fait des choses mediocres, ce n'est pas sur un nombre choisi de leurs Ta-bleaux, mais sur le general de

leurs Ouvrages que j'exposeray mes sentimens.

J'ay déliberé long-tems si je les abandonnerois au public, j'en ay prévû tous les inconveniens & toutes les difficultez. Je sai que dans cette matiere où l'on confond souvent le Goût avec la raison, il étoit impossible de contenter tout le monde : Je suis persuadé que les Curieux qui ont des Tableaux d'un maître, trouveront que je n'en auray pas parlé assez avantageusement : Et j'ay connu enfin que ce n'étoit point assez pour découvrir les talens des grands maîtres, d'avoir vû les plus beaux Tableaux de l'Europe, & que l'attention que j'ay apportée à les examiner,

n'estoit point un assez bon garant pour autoriser mes paroles: mais qu'il falloit une profonde connoissance des Principes de la Peinture, & du Génie pour en faire l'application. J'avouë que j'ay trouvé cette entreprise au dessus de mes forces; & n'ayant rien voulu dire de mon chef, je me suis contenté de mesurer mes pensées aux maximes établies par les meilleurs Peintres & par les meilleurs auteurs qui ont tâché dans leurs Ouvrages de nous proposer la perfection.

C'est donc pour mettre à couvert de temerité les jugemens que j'ay faits des Ouvrages en général des principaux Peintres, que j'ay trouvé à

propos de donner icy l'idée du Peintre parfait ſur laquelle je me ſuis reglé. Quoique j'aye tâché de la rendre juſte, je ne prétens pas ôter à perſonne la liberté d'en faire l'application ſelon ſon goût, comme je le fais ſelon le mien : car je ſuis bien perſuadé que chacun ne voit pas également tout ce qu'il y a à voir dans un Ouvrage, & ſi mon deſſein n'eſt pas en cela au gré de quelques-uns, d'autres ſeront bien aiſes qu'on leur ait au moins donné lieu d'exercer leur jugement.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

NOMS DES PEINTRES, dont on a ſéparé les Réflexions ſur leurs Ouvrages d'avec leurs Vies.



PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, & tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Le Sieur DE PILES Nous a fait remontrer qu'il déſireroit faire imprimer, & donner au Public un Livre qu'il a composé, intitulé : *Abregé de la Vie des Peintres, avec des Réflexions ſur leurs Ouvrages*, Nous ſuppliant luy vouloir accorder nos Lettres ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES, déſirant favorablement traiter l'Expoſant, Nous luy avons permis & octroyé, permettons & octoyons de nôtre grace ſpéciale par ces Préſentes, de faire imprimer, vendre & débiter par tel Libraire & Imprimeur qu'il voudra choiſir dans nôtre Royaume, en beau papier & beau caractére, ſuivant les Réglemens, pendant le tems de *dix* années entiéres & conſécutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer ; un Livre qu'il a composé, inti-

tulé : *Abregé de la Vie des Peintres, avec des Réflexions sur leurs Ouvrages ;* Faisons défenses à toutes autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, sans le consentement dudit Sieur de Piles, ou de ses Ayans-cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans : applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge toutes-fois, qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires en nôtre Bibliothéque publique, un en celle servant à nôtre Personne en nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & féal le Sieur BOUCHERAT, Chevalier, Chancelier de France ; & que ces Présentes seront régistrées és Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, en la maniére accoûtumée, à peine de nullité d'icelles. Du contenu desquelles vous mandons que vous fassiez joüir & user ledit Exposant, & tous ceux qui auront droit de luy, plainement & paisiblement, sans permettre qu'ils y soient troublez. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin du Livre copie

ou Extrait des Préſentes, elles ſoient tenuës pour bien & dûëment ſignifiées. Mandons au prémier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'éxécution des Préſentes, tous Exploits néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-ſixiéme jour de Février, l'an de grace mil ſix cens quatre-vingt-dix-neuf, & de nôtre Régne le cinquante-ſix. Par le Roy en ſon Conſeil. Signé, TOURRES. Et ſellées du grand Seau de cire jaune.

Régiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Réglemens. A Paris le 12. Mars 1699.

Signé, C. BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la prémiére fois, le 11. Avril 1699.

A PARIS,

De l'Imprimerie de FRANÇOIS MUGUET, Prémier Imprimeur du Roy, du Clergé de France, & de Monſeigneur l'Archevêque, ruë de la Harpe.

MDCXCIX.

LIVRE



LIVRE PREMIER.

L'IDÉE DU PEINTRE PARFAIT,

Pour servir de régle aux jugemens que l'on doit porter sur les ouvrages des Peintres.

LE Génie est la premiére chose que l'on doit supposer dans un Peintre. C'est une partie qui ne peut s'aquerir ni par l'étude, ni par le travail ; il faut qu'il soit grand pour répondre à l'étenduë d'un Art qui renferme tant de connoissances, & qui éxige beaucoup de tems & d'application pour les aquerir. Supposé donc une heureuse naissance, le Peintre doit regarder la Nature visible, comme son objet ; il doit en avoir une idée, non seulement comme elle se voit fortuitement dans les sujets particuliers : mais comme elle doit être en elle-même selon sa perfection, &

Le Génie.

La Nature parfaite.

comme elle seroit en effet, si elle n'étoit point détournée par les accidens.

L'Antique. Comme il est tres-difficile de trouver cet état parfait de la Nature, il faut que le Peintre se prévale de la recherche que les Anciens en ont faite avec beaucoup de soins & de capacité, & dont ils nous ont laissé des éxemplaires dans les ouvrages de Sculpture, qui malgré la fureur des Barbares, se sont conservez, & sont venus jusqu'à nous. Il faut, dis-je, qu'il ait une suffisante connoissance de l'Antique, & qu'il luy serve pour faire un bon choix du naturel: parce que l'Antique a toûjours été regardé par les habiles de tous les tems comme la régle de la Beauté.

Le grand Goût. Qu'il ne se contente pas d'être éxact & régulier, qu'il répande encore un grand goût dans tout ce qu'il fera, & qu'il évite sur tout ce qui est bas & insipide.

Ce grand Goût dans l'Ouvrage du Peintre est, Un usage des effets de la nature bien choisis, grands, extraordinaires, & vrai-semblables: *Grans*, parce que les choses sont d'autant moins sensibles qu'elles sont petites ou partagées; *Extraordinaires*, car ce qui est ordinaire ne touche point, & n'attire pas l'attention; *Vrai-semblables*, parce qu'il

faut que ces choſes grandes & extraordinaires paroiſſent poſſibles, & non chimeriques.

Qu'il ait une idée juſte de ſa profeſſion que l'on définit de cette ſorte, Un Art, qui par le moyen du deſſein & de la couleur, imite ſur une ſuperficie plate tous les objets viſibles. Par cette définition on doit comprendre trois choſes, le Deſſein, le Coloris & la Compoſition : & bien que cette derniére partie n'y paroiſſe pas bien nettement exprimée, elle peut néanmoins s'entendre par ces derniers mots, *Objets viſibles*, qui embraſſent la matiére des ſujets que le Peintre ſe propoſe de répréſenter. Le Peintre doit connoître & pratiquer ces trois parties dans la plus grande perfection qu'il eſt poſſible. On va les expoſer ici avec les parties qui en dépendent.

Definition de la Peinture.

La Compoſition contient deux choſes, l'Invention & la Diſpoſition. Par l'Invention, le Peintre doit trouver & faire entrer dans ſon ſujet les objets les plus propres à l'exprimer & à l'orner : & par la Diſpoſition il doit les ſituer de la maniere la plus avantageuſe, pour en tirer un grand effet, & pour contenter les yeux, en faiſant voir de belles parties : qu'elle ſoit bien con-

La Compoſition. I. Partie.

traſtée, bien diverſifiée, & liée de groupes.

Le Deſſein. II. Partie.

Que le Peintre deſſine correctement d'un bon goût & d'un ſtile varié, tantôt héroïque & tantôt champêtre, ſelon le caractére des figures que l'on introduit : attendu que l'élégance des contours qui convient aux Divinitez, par exemple, ne convient nullement aux gens du commun : les Heros & les ſoldats, les forts & les foibles, les jeunes & les vieillards doivent avoir chacun leurs diverſes formes ; ſans compter que la Nature, qui ſe trouve différente dans toutes ſes productions demande du Peintre une variété convenable. Mais que le Peintre ſe ſouvienne que de toutes les maniéres de deſſiner, il n'y en a de bonne, que celle qui eſt mêlée du beau naturel & de l'Antique.

Les Attitudes.

Que les Attitudes ſoient naturelles, expreſſives, variées dans leurs actions, & contraſtées dans leurs membres : qu'elles ſoient ſimples ou nobles, animées ou modérées ſelon le ſujet du Tableau & la diſcrétion du Peintre.

Les Expreſſions.

Que les Expreſſions ſoient juſtes au ſujet ; que les principales figures en ayent de nobles, d'élevées & de ſublimes, & que l'on tienne un milieu entre l'exagéré & l'inſipide.

Les Extrémitez.

Que les Extrémitez, j'entens la tête,

les pieds, & les mains ſoient travaillées avec plus de préciſion & d'éxactitude que tout le reſte, & qu'elles concourent enſemble à rendre plus expreſſive l'action des figures.

Les Draperies. Que les Draperies ſoient bien jettées, que les plis en ſoient grands, en petit nombre autant qu'il eſt poſſible, & bien contraſtées; que les étofes en ſoient épaiſſes, ou légéres ſelon la qualité & la convenance des figures; qu'elles ſoient quelquefois ouvragées & d'eſpéce différente, & quelquefois ſimples, ſuivant la convenance des ſujets & des endroits qui demandent plus ou moins d'éclat pour l'ornement du Tableau & pour l'œconomie du tout-enſemble.

Les Animaux. Que les Animaux ſoient principalement caractériſez par une touche ſpirituelle & ſpecialle.

Le Païſage. Que le Païſage ne ſoit point coupé de trop d'objets, qu'il y en ait peu, mais qu'ils ſoient bien choiſis. Et en cas qu'une grande quantité d'objets y ſoient renfermez, il faut qu'ils ſoient ingénieuſement groupez de lumiéres & d'ombres, que le ſite en ſoit bien lié & bien dégagé, que les arbres en ſoient différens de forme, de couleur, & de touche autant que la prudence & la variété de la Nature le requiérent, &

que cette touche ſoit toûjours légére & fretillante, pour parler ainſi: que les devans ſoient riches, ou par les objets, ou du moins par une plus grande éxactitude de travail qui rend les choſes vrayes & palpables : que le Ciel ſoit léger, & qu'aucun objet ſur la Terre ne luy diſpute ſon caractére aérien, à la réſerve des eaux tranquilles & des corps polis qui ſont ſuſceptibles de toutes les couleurs qui leurs ſont oppoſées : des celeſtes comme des terreſtres. Que les nüages ſoient d'un bon chois, bien touchez & bien placez.

La Perſpective. Que la Perſpective ſoit réguliére, & non d'une ſimple pratique peu éxacte.

Le Coloris. *III. Partie.* Que dans le Coloris, qui comprend deux choſes, la Couleur locale, & le Clair-obſcur; le Peintre ait grand ſoin de s'inſtruire de l'une & de l'autre : c'eſt ce qui le diſtingue des artiſans qui ont de commun avec luy les meſures & les proportions; & c'eſt encore ce qui le rend le plus véritable & le plus parfait imitateur de la Nature.

La Couleur locale. La Couleur locale n'eſt autre choſe que celle qui eſt naturelle à chaque objet en quelque lieu qu'il ſe trouve, laquelle le diſtingue des autres, & qui en marque parfaitement le caractere.

Le Clair-obſcur. Et le Clair-obſcur eſt l'art de diſtri-

buer avantageuſement les lumieres & les ombres, tant ſur les objets particuliers, que dans le général du Tableau: ſur les objets particuliers, pour leur donner le relief & la rondeur convenable: & dans le général du Tableau, pour y faire voir les objets avec plaiſir, en donnant occaſion à la vuë de ſe repoſer d'eſpace en eſpace, par une diſtribution ingénieuſe de grans clairs, & de grandes ombres, leſquels ſe prêtent un mutuel ſecours par leur oppoſition; en ſorte que les grands clairs ſont des repos pour les grandes ombres; comme les grandes ombres ſeront des repos pour les grands clairs. Mais quoique le Clair-obſcur comprenne, comme nous avons dit, la ſience de bien placer tous les clairs & toutes les ombres, neanmoins il s'entend plus particuliérement des grandes ombres & des grandes lumiéres. Leur diſtribution en ce dernier ſens, ſe peut faire de quatre façons. Prémiérement par les ombres naturelles des corps. 2. Par les groupes: c'eſt-à-dire en diſpoſant les objets d'une maniére que les lumiéres ſe trouvent liées enſemble, & les ombres pareillement enſemble, comme on le voit groſſiérement dans une grape de raiſin, dont les grains du côté de la lumiére ſont une maſſe

de clair, & les grains du côté opposé font une masse d'ombre, & que le tout ne forme qu'un groupe & comme un seul objet; en sorte neanmoins qu'en cet artifice il ne paroisse aucune affectation: mais que les objets se trouvent ainsi situez naturellement & comme par hazard. 3. Par les accidens d'une lumiere supposée. Et 4. enfin par la nature & le corps des couleurs que le Peintre peut donner aux objets sans en alterer le caractére. Cette partie de la Peinture est le plus grand moyen dont le Peintre se puisse prévaloir pour donner de la force à ses ouvrages, & pour rendre ses objets sensibles tant en general qu'en particulier.

Je ne vois pas que l'artifice du Clair-obscur ait été connu dans l'Ecole Romaine avant Polydore de Caravage, qui le trouva & qui s'en fit un principe: & je suis étonné que les Peintres qui l'ont suivi ne se soient pas aperçus que le grand effet de ses ouvrages vient des repos qu'il a observez d'espace en espace, en groupant ses lumieres d'un côté & ses ombres d'un autre, ce qui ne se fait que par l'intelligence du Clair-obscur. Je suis étonné, dis-je, qu'ils ayent laissé échaper cette partie si nécessaire, sans s'en apercevoir. Cela n'empeche

pas neamoins qu'il n'y ait quelques Ouvrages parmi ceux des Peintres Romains, où il ſe trouve du Clair-obſcur : mais on doit regarder cela comme un bon moment du Genie, ou comme l'effet du hazard plûtôt que d'un principe bien établi.

André Boſcoli Peintre Florentin a eu de forts preſſentimens du Clair-obſcur, comme on le voit par ſes Ouvrages : mais on doit au Giorgion le rétabliſſement de ce principe, dont le Titien ſon Competiteur s'étant aperçu, il s'en eſt prévalu dans tout ce qu'il a fait depuis.

Dans la Flandre, Otho Venius en jetta des fondemens ſolides, & les communiqua à Rubens ſon Eléve : celuy-ci les rendit plus ſenſibles, & en fit tellement connoître les avantages & la neceſſité, que les meilleurs Peintres Flamans qui l'ont ſuivi, ſe ſont rendus recommandables par cette partie : car ſans elle, tous les ſoins qu'ils ont pris d'imiter ſi fidélement les objets particuliers de la Nature, ne ſeroient d'aucune conſidération.

L'accord des Couleurs.

Que dans la diſtribution de ſes couleurs il y ait un accord qui faſſe le meme effet pour les yeux, que la Muſique pour les oreilles.

Unité d'objet.

Que s'il y a pluſieurs groupes de Clair-

obſcur dans un Tableau, il y en ait un qui ſoit plus ſenſible, & qui domine ſur les autres, en ſorte qu'il y ait unité d'objet, comme dans la Compoſition, unité de ſujet.

Le Pinceau. Que le Pinceau ſoit hardi & léger s'il eſt poſſible ; mais ſoit qu'il paroiſſe uni, comme celuy du Corrége, ou qu'il ſoit inégal & raboteux, comme celuy de Rembrant, il doit toûjours être moëlleux.

Les Licences. Et enfin que ſi l'on eſt contraint de prendre des licences, qu'elles ſoient imperceptibles, judicieuſes, avantageuſes, & autoriſées ; les trois premiéres eſpeces ſont pour l'Art du Peintre, & la derniére regarde l'Hiſtoire.

La Grace. Un Peintre qui poſſéde ſon Art dans tous les détails que l'on vient de répréſenter, peut à la vérité s'aſſurer d'être habile, & de faire infailliblement de belles choſes : mais ſes Tableaux ne pourront être parfaits ſi la Beauté qui s'y trouve n'eſt accompagnée de la Grace.

La Grace doit aſſaiſonner toutes les parties dont on vient de parler, elle doit ſuivre le Genie ; c'eſt elle qui le ſoutient & qui le perfectionne : mais elle ne peut, ni s'aquerir à fond, ni ſe démontrer.

Un Peintre ne la tient que de la Nature, il ne ſçait pas même ſi elle eſt en luy, ni à quel degré il la poſſéde, ni comment il la communique à ſes Ouvrages: elle ſurprend le Spectateur qui en ſent l'effet ſans en pénétrer la véritable cauſe: mais cette Grace ne touche ſon cœur que ſelon la diſpoſition qu'il y rencontre. On peut la définir, ce qui plaît, & ce qui gagne le cœur ſans paſſer par l'eſprit.

La Grace & la Beauté, ſont deux choſes différentes: la Beauté ne plaît que par les régles, & la Grace plaît ſans les régles. Ce qui eſt beau n'eſt pas toûjours gracieux, & ce qui eſt gracieux n'eſt pas toûjours beau; mais la Grace jointe à la Beauté, eſt le comble de la Perfection.

On a donné cette Idée du Peintre parfait le plus en abrégé qu'on a pû, pour ne point ennuyer ceux qui n'ont aucun doute ſur les choſes qu'elle concontient. Mais pour ceux qui en deſirent des preuves, on a tâché de les ſatisfaire dans les Remarques ſuivantes, dans leſquelles les uns & les autres trouveront qu'on a traité pluſieurs matiéres qui ſe ſont préſentées naturellement, & qui ne leur ſeront peut-être pas indifférentes.

Les Remarques ſuivantes répondent par Chapitres aux parties qui compoſent l'Idée du Peintre parfait, deſquelles on a parlé dans le précédent Abrégé, & le Lecteur doit ſuppoſer ces parties dans les Chapitres qui en traitent pour les éclaircir.



Remarques & Eclairciſſemens ſur la précédente Idée.

CHAPITRE PREMIER.

DU GENIE.

LEs hommes ont beau travailler pour ſurmonter les obſtacles qui les empêchent d'atteindre à la perfection, s'ils ne ſont nez avec un talent particulier pour les Arts qu'ils ont embraſſez, ils ſeront toûjours dans l'incertitude d'arriver à la fin qu'ils ſe propoſent. Les régles de l'Art & les exemples des autres peuvent bien leur montrer les moyens d'y parvenir : mais ce n'eſt point aſſez que ces moyens ſoient ſurs, il faut encore qu'ils ſoient faciles & agréables.

Or cette facilité ne ſe rencontre que dans ceux, qui avant de s'inſtruire des régles, & de voir les Ouvrages d'autruy, ont conſulté leur inclination, & ont examiné s'ils étoient attirez par une lumiére intérieure à la profeſſion qu'ils vouloient ſuivre. Car cette lumiére de l'eſprit, qui n'eſt autre choſe que le Génie, nous montrant toûjours le chemin

le plus court & le plus facile, nous rend infalliblement heureux, & dans les moyens, & dans la fin.

Le Génie est donc une lumiére de l'esprit, laquelle conduit à la fin par des moyens faciles.

C'est un présent que la Nature fait aux hommes dans le moment de leur naissance, & quoy qu'elles ne les donnent ordinairement que pour une chose en particulier, elle est quelquefois assez libérale pour le rendre général dans un seul homme. On en a vû plusieurs de cette sorte, & ceux qui sont assez heureux pour avoir reçû cette plénitude d'influences, font avec facilité tout ce qu'ils veulent faire, & c'est assez pour eux de s'appliquer pour réüssir. Il est vray que le Génie particulier n'étend pas ainsi son pouvoir sur toutes sortes de connoissances: mais il pénétre ordinairement plus avant dans celle qui est de sa domination.

Il faut donc du Génie, mais un Génie éxercé par les régles, par les réfléxions, & par l'assiduité du travail. Il faut avoir beaucoup vû, beaucoup lû & beaucoup étudié pour diriger ce Génie, & pour le rendre capable de produire des choses dignes de la posterité.

Cependant comme le Peintre ne peut,

ni voir, ni étudier toutes les choſes qui ſeroient à ſouhaiter pour la perfection de ſon Art, il eſt bon qu'il ſe ſerve ſans ſcrupule des études d'autruy.

CHAPITRE II.

Qu'il eſt bon de ſe ſervir des études d'autruy ſans aucun ſcrupule.

IL n'eſt pas poſſible de bien répréſenter les objets, non ſeulement qu'on n'a point vûs, mais qu'on n'a point deſſinez. Si un Peintre n'a point vû de Lion, il ne ſçauroit peindre un Lion; & s'il en a vû, il ne peut répréſenter cet animal qu'imparfaitement à moins qu'il ne l'ait deſſiné ou peint d'aprés Nature, ou d'aprés l'Ouvrage d'un autre.

Sur ce pied on ne doit pas blâmer un Peintre, qui n'ayant jamais vû ni étudié l'objet qu'il a à repréſenter, ſe ſert des études d'un autre, plutôt que de faire de ſon caprice quelque choſe de faux: il eſt néceſſaire enfin qu'il ait ſes études, ou dans ſa mémoire, ou dans ſon porte-feüille; les ſiennes, dis-je, ou celles d'autruy.

Aprés que le Peintre a rempli ſon eſprit

de la vûë des belles choses, il y ajoûte ou diminuë selon son goût & selon la portée de son jugement : & ce changement se fait en comparant les Idées de ce qu'on a vû, & en choisissant ce que l'on en trouve de bon. Raphaël, par exemple, qui dans sa jeunesse n'avoit chez le Pérugin son Maître que les Idées des Ouvrages de ce Peintre, les ayant ensuite comparez avec ceux de Michelange & avec l'Antique, a choisi ce qui luy a semblé de meilleur, & s'est fait un Goût épuré, tel que nous le voyons dans ses Ouvrages.

Le Génie se sert donc de la mémoire comme d'un vase où il met en réserve les Idées qui se présentent; il les choisit avec l'aide du jugement, & en fait un magasin dont il se sert dans l'occasion: il en tire ce qu'il y a mis, & n'en peut tirer autre chose. C'est ainsi que Raphaël a tiré de son magasin, (pour me servir de ce mot) les hautes Idées qu'il a prises de l'Antique, de même qu'Albert & Lucas ont tiré du leur les Idées Gottiques que la pratique de leur tems & la nature de leur païs leur avoient fourni.

Un homme qui a du Génie peut inventer un sujet en général : mais s'il n'a fait l'étude des objets particuliers, il sera embarassé dans l'execution de son

Ouvrage, à moins qu'il n'ait recours aux études que les autres en ont faites.

Il est même fort vray-semblable que si un Peintre n'a, ni le tems, ni la commodité de voir la Nature, & qu'il ait un beau Genie, il pourra étudier d'aprés les Tableaux, les Desseins, & les Estampes des Maîtres qui ont sû choisir les beaux endroits, & les mettre en œuvre avec intelligence; tel, par exemple, qui voudra faire du Païsage, & qui n'aura jamais vû, ou qui n'aura pas assez observé les païs propres à être peins par leur bizarrerie, ou par leur agréement, fera trés-bien de profiter des Ouvrages de ceux qui ont étudié ces païs-là, ou qui ont représenté dans leurs païsages des effets extraordinaires de la Nature. Il pourra regarder les productions de ces habiles Peintres, comme s'il regardoit la Nature, & les faire servir dans la suite à inventer quelque chose de luy-même.

Il trouvera même deux avantages en étudiant d'abord d'aprés les Ouvrages des habiles Maîtres: Le premier est, qu'il y verra la Nature débarassée de beaucoup de choses qu'on est obligé de rejetter quand on la copie: le second est, qu'il apprendra par là à faire un bon chois de la Nature, à n'en prendre que le beau, & à rectifier ce qu'elle a de défectueux.

Ainsi un Génie bien réglé & soûtenu de la Téorie, sert à mettre utilement en usage, non seulement ses Etudes propres, mais encore celles des autres.

Leonard de Vinci a écrit que les taches qui se trouvent sur un vieux mur, formans des Idées confuses de différens objets, peuvent exciter le Génie, & l'aider à produire. Quelques-uns ont crû que cette proposition faisoit tort au Génie, sans en donner de bonnes raisons. Il est certain cependant que sur un tel mur, ou sur telle autre chose maculée, non seulement il y a lieu de concevoir des Idées en général, mais chacun en conçoit de différentes selon la diversité des Génies, & que ce qui ne s'y voit que confusément, se débroüille & se forme dans l'esprit selon le Goût de celuy en particulier qui la regarde. En sorte que l'un voit une Composition belle & riche & les objets conformes à son Goût, parce que son Genie est fertile & son Goût bon; & l'autre n'y voit au contraire rien que de pauvre & de mauvais Goût, parce que son Génie est froid, & son Goût mauvais.

Mais de quel caractére que soient les esprits, chacun peut trouver sur cet objet de quoy exciter son imagination, & produire quelque chose qui luy appar-

tienne. L'imagination s'échauffant ainsi peu à peu, se rendra capable par la vûë de quelques figures, d'en concevoir un grand nombre, & d'enrichir la scene de son sujet par quelques objets indécis qui y donneront lieu. Il pourra même facilement arriver que l'on enfantera par ce moyen des idées extraordinaires, qui d'ailleurs ne seroient pas venuës dans l'esprit.

Ainsi ce que dit Leonard de Vinci ne fait aucun tort au Génie, il peut au contraire servir à ceux qui en ont beaucoup, comme à ceux qui n'en n'ont gueres. J'ajoûterois seulement à ce que dit cet Auteur: Que plus on a de Génie, & plus on voit de choses dans ces sortes de taches ou de lignes confuses.

CHAPITRE III.

DE LA NATURE.

Des actions de la Nature, & des actions d'habitude & d'éducation.

LA Nature n'est pas seulement détournée par les accidens qui se rencontrent dans ses productions actuelles: mais encore par les habitudes que contractent les choses produites. On peut

donc considérer les actions de la Nature de deux maniéres, ou lorsqu'elle agit elle-même de son bon gré, ou lorsqu'elle agit par habitude au gré des autres.

Les actions purement de la Nature, sont celles que les hommes feroient, si dés leur enfance on les laissoit agir selon leur propre mouvement; & les actions d'habitude & d'éducation, sont celles que les hommes font en conséquence des instructions & des exemples qu'ils ont reçûs. De celles-cy il y en a autant que de Nations différentes, & elles sont tellement mêlées parmi les actions purement naturelles, qu'il est à mon sens tres-difficile d'en connoître la différence. C'est néanmoins ce que les Peintres doivent tâcher de faire, car ils ont souvent des sujets à traiter, où ils doivent suivre la pure Nature, ou en tout, ou en partie. Il est bon qu'ils n'ignorent pas les actions différentes dont les principales Nations ont revêtu la Nature: mais comme leur différence vient de quelque affectation, qui est un voile qui déguise la vérité, la principale étude du Peintre doit être de débroüiller & de connoître en quoy consiste le vray, le beau & le simple de cette même Nature, laquelle tire toutes ses beautez & toutes ses graces du fond de sa pureté & de sa simplicité.

Il eſt viſible que les anciens Sculpteurs ont recherché cette ſimplicité naturelle, & que Raphaël a puiſé dans leurs Ouvrages avec le bon Goût, celle qu'il a répanduë dans ſes figures. Mais quoy que la Nature ſoit la ſource de la Beauté, l'Art, dit-on communément, la ſurpaſſe; pluſieurs Auteurs en ont parlé dans ces termes, & c'eſt un Problême qu'il eſt bon de réſoudre.

CHAPITRE IV.

En quel ſens on peut dire que l'Art eſt au deſſus de la Nature.

LA Nature doit être conſidérée de deux maniéres, ou dans les objets particuliers, ou dans les objets en général, & en elle-même. La Nature eſt ordinairement défectueuſe dans les objets particuliers, dans la formation deſquels elle eſt, comme nous venons de dire, détournée par quelques accidens contre ſon intention, qui eſt toûjours de faire un Ouvrage parfait. Mais ſi on la conſidere en elle-même dans ſon intention & dans le général de ſes productions, on la trouvera parfaite.

C'eſt dans ce général que les anciens

Sculpteurs ont puiſé la perfection de leurs Ouvrages, & d'où Polycléte a tiré les belles proportions de la Statuë qu'il fit pour la poſterité, & qu'on appella la Régle. Il en eſt de même des Peintres. Les effets avantageux de la Nature leur ont donné envie de les imiter, & une expérience heureuſe a réduit peu à peu ces mêmes effets en Préceptes. Ainſi ce n'eſt pas d'un ſeul objet, mais de pluſieurs que les Régles de l'Art ſe ſont établies.

Si l'on compare l'Art du Peintre, qui a été formé ſur la Nature en général, avec une production particuliére de cette même Nature, il ſera vray de dire que l'Art eſt au deſſus de la Nature : mais ſi on le compare avec la Nature en elle-même, qui eſt ſon modéle, cette propoſition ſe trouvera fauſſe.

En effet, à bien conſidérer les choſes, quelque ſoin que les Peintres ayent pris juſqu'icy d'imiter cette Maîtreſſe des Arts, on trouvera qu'elle leur a laiſſé encore beaucoup de chemin à faire pour arriver juſqu'à elle, & qu'elle contient une ſource de beautez qu'ils n'épuiſeront jamais. C'eſt ce qui fait dire que dans les Arts on apprend encore tous les jours, parce que l'expérience & les réflexions découvrent ſans ceſſe quelque

chose de nouveau dans les effets de la Nature, qui sont sans nombre & toûjours differens les uns des autres.

CHAPITRE V.

De l'Antique.

ON apelle de ce mot tous les Ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture qui ont été faits tant en Egypte qu'en Gréce & en Italie depuis le tems d'Alexandre le Grand jusqu'à l'invasion des Gots, qui par leur fureur & leur ignorance firent périr tous les beaux Arts. Le mot d'Antique néanmoins est plus particuliérement en usage pour signifier les Sculptures de ces temslà, tant Statuës & bas Reliefs, que Médailles & Pierres gravées. Tous ces Ouvrages ne sont pas également bons: mais dans les médiocres même, il y a un certain caractére de beauté qui fait que les Connoisseurs les distinguent des Ouvrages modernes.

Ce n'est pas de ces Sculptures modernes que l'on entend parler icy, c'est des Sculptures Antiques les plus parfaites, & que l'on ne regarde qu'avec étonnement. Les anciens Auteurs les ont mises au dessus de la Nature, & ne loüoient la

beauté des hommes qu'autant, qu'elle avoit de conformité avec les belles Statuës.

* *Usque ab ungulo ad capillum summum est festivissima.*
Est ne? Considera: vide signum pictum pulchrè videris.

Je pourrois citer une infinité d'autoritez des Anciens, pour prouver ce que j'avance, mais pour ne rien répéter, je renvois le Lecteur à ce que j'ay dit touchant l'Antique dans le Commentaire sur l'Art de Peinture de Charles-Alfonse du Fresnoy, & je me contenteray de rapporter icy ce que disoit un Peintre moderne, qui avoit beaucoup pénétré dans la connoissance de l'Antique, c'est le fameux Poussin: Raphaël, disoit-il, est un Ange comparé aux autres Peintres; c'est un Asne comparé aux Auteurs des Antiques. L'expression est un peu forte: je me serois contenté de dire que Raphaël est autant au dessous des Anciens: que les Modernes sont au dessous de luy, mais j'examineray cette pensée plus éxactement dans la vie de Raphaël.

Il est certain que peu de personnes sont capables de découvrir toute la finesse qui est dans les Sculptures Anti-

* *Plaute Epidiq. Act. 5.*

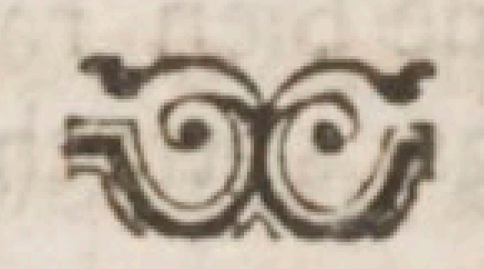
ques ; parce qu'il faut pour cela un eſprit proportionné à ceux des Sculpteurs qui les ont faites, & que ces hommes avoient le Goût ſublime, la Conception vive, & l'Exécution éxacte & ſpirituelle. Ils ont donné à leurs Figures des proportions conformes à leur caractére, & ont déſigné les Divinitez par des contours plus coulans, plus élégans, & d'un plus grand Goût que ceux des hommes ordinaires. Ils ont fait un chois épuré de la belle Nature, & ils ont éxcellemment remédié à l'impuiſſance où la matiére qu'ils employoient, les mettoit de tout imiter.

Le Peintre ne ſçauroit donc mieux faire que de tâcher à pénétrer l'éxcellence de ces Ouvrages, pour connoître mieux la pureté de la Nature, & pour deſſiner plus doctement & plus élégamment. Néanmoins comme il y a dans la Sculpture pluſieurs choſes qui ne conviennent point à la Peinture, & que le Peintre a d'ailleurs des moyens d'imiter la Nature plus parfaitement, il faut qu'il regarde l'Antique comme un Livre qu'on traduit dans une autre Langue dans laquelle il ſuffit de bien rapporter le ſens & l'eſprit, ſans s'attacher ſervilement aux paroles.

CHAPITRE VI.

Du grand Goût.

L'On a vû dans la définition que j'ay donnée du grand Goût par rapport aux Ouvrages de Peinture, qu'il ne s'accommode point des choſes ordinaires. Or le médiocre ne ſe peut ſouffrir tout au plus que dans les Arts qui ſont néceſſaires à l'uſage ordinaire, & non dans ceux qui n'ont été inventez que pour l'ornement du monde & pour le plaiſir. Il faut donc dans la Peinture quelque choſe de grand, de piquant & d'éxtraordinaire, capable de ſurprendre, de plaire & d'inſtruire, & c'eſt ce qu'on appelle le grand Goût : c'eſt par luy que les choſes communes deviennent belles, & les belles, ſublimes & merveilleuſes; car en Peinture le grand Goût, le Sublime & le Merveilleux ne ſont que la même choſe : le langage en eſt muet à la vérité, mais tout y parle.



CHAPITRE VII.

De l'Essence de la Peinture.

NOus avons dit que la Peinture étoit un Art, qui par le moyen du Dessein & de la Couleur, imite sur une superficie plate tous les objets visibles. C'est ainsi à peu prés que la définissent tous ceux qui en ont parlé, & personne ne s'est avisé jusqu'aujourduy de trouver à redire à cette définition. Elle contient trois parties, la Composition, le Dessein, & le Coloris, qui sont l'Essence de la Peinture, comme le Corps, l'Ame, & la Raison font l'Essence de l'Homme. Et de même que ce n'est que par ces trois derniéres parties que l'Homme fait paroître plusieurs propriétez & plusieurs convenances qui ne sont pas de son Essence, mais qui en sont l'ornement, comme par éxemple, les Siences & les Vertus : tout de même aussi ce n'est que par les parties essentielles de son Art que le Peintre fait connoître une infinité de choses qui relévent le prix de ses Tableaux, quoy qu'elles ne soient point de l'Essence de la Peinture ; telles sont les propriétez d'instruire & de divertir. Sur quoy l'on peut faire cette question assez considérable.

CHAPITRE VIII.

Si la fidélité de l'Histoire est de l'Essence de la Peinture.

IL paroît que la Composition, qui est une partie essentielle de la Peinture, comprend les objets qui entrent dans l'Histoire, & qui en font la fidélité, que par conséquent cette fidélité doit être essentielle à la Peinture, & que le Peintre est dans la derniére obligation de s'y conformer.

A quoy on répond, que si la fidélité de l'Histoire étoit essentielle à la Peinture, il n'y auroit point de Tableau où elle ne dût se rencontrer : Or il y a une infinité de beaux Tableaux qui ne répréſentent aucune Histoire ; comme sont les Tableaux Allégoriques, les Païsages, les Animaux, les Marines, les Fruits, les Fleurs, & plusieurs autres qui ne sont qu'un effet de l'imagination du Peintre.

Il est vray cependant que le Peintre est obligé d'être fidéle dans l'Histoire qu'il répréſente, & que par la recherche curieuse des circonstances qui l'accompagnent, il augmente la beauté & le prix de son Tableau : mais cette obligation

tion n'eſt pas de l'Eſſence de la Peinture, elle eſt ſeulement une bien-ſéance indiſpenſable, comme la Vertu & la Sience le ſont dans l'Homme. Et de même que l'homme n'en eſt pas moins Homme pour être ignorant & vicieux ; le Peintre n'en eſt pas moins Peintre pour ignorer l'Hiſtoire. Et s'il eſt véritable que les Vertus & les Siences ſont les ornemens des Hommes, il eſt auſſi trés-certain que les Ouvrages des Peintres ſont d'autant plus eſtimables qu'ils font paroître de fidelité dans les ſujets hiſtoriques qu'ils répréſentent ; ſuppoſé d'ailleurs qu'il n'y manque rien de l'imitation de la Nature, qui eſt leur Eſſence.

Ainſi un Peintre peut être fort habile dans ſon Art, & fort ignorant dans l'Hiſtoire. Nous en voyons preſque autant d'éxemples qu'il y a de Tableaux du Titien, de Paul Veronéſe, du Tintoret, des Baſſans, & de pluſieurs autres Vénitiens qui ont mis leur principal ſoin dans l'Eſſence de leur Art ; c'eſt-à-dire dans l'imitation de la Nature, & qui ſe ſont moins appliquez aux choſes acceſſoires qui peuvent être ou n'être point, ſans que l'Eſſence en ſoit altérée. Il ſemble que ce ſoit dans ce ſens que les Curieux regardent les Tableaux des Peintres que je viens de nommer, puiſqu'ils

les achétent au poids de l'or, & que ces Ouvrages ſont du nombre de ceux qui tiennent le premier rang dans leurs Cabinets.

Il eſt ſans doute que ſi cette Eſſence dans les Tableaux des Peintres Vénitiens avoit été accompagnée des ornemens qui en relévent le prix, je veux dire de la fidélité de l'Hiſtoire & de la Chronologie, ils en ſeroient beaucoup plus eſtimables : mais il eſt certain auſſi que ce n'eſt que par cette Eſſence que les Peintres doivent nous inſtruire, & que nous devons chercher dans leurs Tableaux l'imitation de la Nature préférablement à toutes choſes. S'ils nous inſtruiſſent, à la bonne heure, s'ils ne le font pas, nous aurons toûjours le plaiſir d'y voir une eſpece de création qui nous divertit, & qui met nos paſſions en mouvement.

Que ſi je veux apprendre l'Hiſtoire, ce n'eſt point un Peintre que je conſulteray, il n'eſt Hiſtorien que par accident; mais je liray les Livres qui en traitent expreſſément, & dont l'obligation eſſentielle n'eſt pas ſeulement de raconter les faits, mais de les raconter fidélement.

Cependant on ne prétend pas icy excuſer un Peintre en ce qu'il eſt mauvais Hiſtorien, car l'on eſt toûjours blâmable

de faire mal ce que l'on entreprend. Si un Peintre ayant à traiter un ſujet hiſtorique, ignore les objets qui doivent entrer dans ſa Compoſition pour la rendre fidéle, il doit ſoigneuſement s'en inſtruire, ou par les Livres, ou par le moyen des Sçavans; & l'on ne peut nier que la négligence qu'il apportera en cela ne ſoit inéxcuſable. J'en éxcepte néanmoins ceux qui ont peins des ſujets de dévotion, où ils ont introduits des Saints de differens tems & de differens païs, non pas de leur chois, mais par une complaiſance forcée pour les perſonnes qui les faiſoient travailler, & dont la trop grande ſimplicité ne leur permettoit pas de faire réfléxion ſur les choſes acceſſoires qui peuvent contribuer à l'ornement de la Peinture.

L'Invention, qui eſt une partie eſſentielle de cet Art, conſiſte ſeulement à trouver les objets qui doivent entrer dans un Tableau, ſelon que le Peintre ſe l'imagine, faux ou vrais, fabuleux ou hiſtoriques. Et ſi un Peintre s'imaginant qu'Aléxandre fût vêtu comme nous le ſommes aujourd'huy, & qu'il repréſentât ce Conquérant avec un Chapeau & une Perruque comme font les Comédiens, il feroit ſans doute une choſe trés-ridicule, & une faute trés-

grossiére : mais cette faute seroit contre l'Histoire, & non pas contre la Peinture; supposé d'ailleurs que les choses réprésentées le fussent selon toutes les Régles de cet Art.

Mais quoy que le Peintre réprésente la Nature par Essence, & l'Histoire par Accident, cet Accident ne luy doit pas être de moindre considération que l'Essence, s'il veut plaire à tout le monde, & sur tout aux gens de Lettres, & à ceux, qui considérant un Tableau plûtôt par l'esprit que par les yeux, font principalement consister sa perfection à réprésenter fidélement l'Histoire, & à exprimer les passions.

CHAPITRE IX.

Des Idées imparfaites de la Peinture.

IL y a peu de personnes qui ayent une Idée bien nette de la Peinture, j'y comprens les Peintres mêmes, dont plusieurs mettent toute l'Essence de leur Art dans le Dessein, & d'autres ne la font consister que dans la Couleur. La plûpart des personnes qui ont à soûtenir dans le monde un caractére spirituel, & entr'autres les gens de Lettres, ne conçoivent d'ordinaire la Peinture que

par l'Invention, & comme un pur effet de l'imagination du Peintre. Ils éxaminent cette Invention, ils en font l'anatomie, & ſelon qu'elle leur paroît plus ou moins ingénieuſe, ils louënt plus ou moins le Tableau, ſans en conſidérer l'effet, ni à quel dégré le Peintre a porté l'imitation de la Nature. C'eſt dans ce ſens que Saint Auguſtin dit que la connoiſſance de la Peinture & de la Fable eſt ſuperfluë, quoy que dans le même endroit ce Pére louë les Siences profanes.

C'eſt en vain pour ces ſortes de perſonnes que Titien, Géorgien & Paul Veronéſe ſe ſont épuiſez, & qu'ils ont pris tant de peine pour porter ſi loin l'imitation de la Nature, & que les habiles Peintres regardent leurs Ouvrages, & les conſeillent comme les Exemplaires les plus parfaits. C'eſt inutilement qu'on leur fait voir des Tableaux, puiſque les Eſtampes corréctes pourroient ſuffire pour éxercer leur jugement, & pour remplir l'étenduë de leur connoiſſance.

Je reviens à Saint Auguſtin, & je dis que s'il avoit eu la véritable Idée de la Peinture, qui n'eſt autre que l'imitation du vray, & qu'il eût fait réfléxion que par cette imitation on peut élever en

mille façons le cœur des Fidéles à l'Amour Divin, il auroit fait le Panégyrique de ce bel Art avec d'autant plus de chaleur qu'il étoit luy-même trés-ſenſible à tout ce qui peut porter à Dieu.

Un autre Pére avoit une Idée de la Peinture plus juſte, c'eſt Saint Grégoire de Nice, qui aprés avoir fait une déſcription du Sacrifice d'Abraham, dit ces paroles : *J'ay ſouvent jetté les yeux ſur un Tableau qui repréſente ce ſpectacle digne de pitié, & je ne les ay jamais retirez ſans larmes*, tant la Peinture à ſu repréſenter la choſe, comme ſi elle ſe paſſoit effectivement.

CHAPITRE X.

Comment les reſtes de l'Idée imparfaite de la Peinture ſe ſont conſervez depuis ſon rétabliſſement dans l'eſprit de pluſieurs.

J'AY fait voir cy-deſſus que l'Eſſence de la Peinture conſiſtoit dans une fidéle imitation, à la faveur de laquelle les Peintres pourroient inſtruire & divertir ſelon la meſure de leur Génie. J'ay parlé enſuite des fauſſes Idées de la Peinture, & je tâcheray dans ce Chapitre

de montrer comment ces Idées imparfaites ſe ſont gliſſées juſqu'à nous.

La Peinture comme les autres Arts n'a été connuë que par le progrés qu'elle a fait dans l'eſprit des hommes. Ceux qui commencérent à la renouveller en Italie, & qui par conſéquent n'en pouvoient avoir que de foibles Principes, ne laiſſérent pas de s'attirer de l'admiration par la nouveauté de leurs Ouvrages ; & à meſure que le nombre des Peintres s'augmenta, & que l'émulation leur donna des lumiéres, les Tableaux augmentérent de prix & de beauté, il ſe forma des Amateurs & des Connoiſſeurs, & les choſes étant venuës à un certain point, on commença à croire qu'il étoit comme impoſſible que le Pinceau pût faire rien de plus parfait que ce qu'on admiroit dés ces tems-là.

Les grans Seigneurs viſitoient les Peintres, les Poëtes chantoient leurs loüanges, & dés l'an 1300. Charles I. Roy de Naples, paſſant par Florence, alla voir Cimabué, qui étoit en réputation ; & Côme de Médicis étoit tellement charmé des Ouvrages de Philippe Lippi, qu'il mit tout en uſage pour vaincre la bizarrerie & la pareſſe de ce Peintre, afin d'en avoir des Tableaux.

Cependant il eſt aiſé de juger par les

restes de ces premiers Ouvrages, que la Peinture de ce siécle-là étoit trés-peu de chose, si nous la comparons à celle que nous voyons aujourd'huy de la main des bons Maîtres. Car non seulement les parties qui dépendent de la Composition & du Dessein n'étoient pas encore assaisonnées du bon Goût, qui leur est venu depuis : mais celle du Coloris étoit absolument ignorée, & dans la Couleur des objets en particulier, qu'on appelle Couleur Locale, & dans l'intelligence du Clair-obscur, & dans l'harmonie du tout-ensemble. Il est vray qu'ils employoient des Couleurs, mais la route qu'ils tenoient en cela étoit triviale, & ne servoit pas tant à répréсenter la vérité des objets, qu'à nous en faire ressouvenir.

Dans cette ignorance du Coloris, où les Peintres avoient été élevez, ils ne concevoient pas le pouvoir de cette partie enchanteresse, ni à quel degré elle étoit capable de faire monter leurs Ouvrages. Ils ne juroient encore que sur la parole de leurs Maîtres, & n'étant occupez qu'à s'aplanir le chemin qu'on leur avoit montré, l'Invention & le Dessein faisoit toute leur étude.

Enfin aprés plusieurs années, le bon Génie de la Peinture suscita de grans Hommes dans la Toscane, & dans le

Duché

Duché d'Urbain, qui par la ſolidité de leur Eſprit, par la bonté de leur Génie, & par l'aſſiduité de leurs Etudes, élevérent les Idées des connoiſſances qu'ils avoient reçûës de leurs Maîtres, & les portérent à un degré de perfection, qui fera l'admiration de la Poſtérité.

Ceux à qui on eſt principalement redevable de cette perfection, ſont, Léonard de Vinci, Michelange, & Raphaël: mais ce dernier, qui s'eſt élevé au deſſus des autres, a aquis tant de parties dans ſon Art, & les a portées à un dégré ſi haut, que les grandes loüanges qu'on luy en a données, ont fait croire que rien ne luy manquoit, & ont fixé en ſa Perſonne toute la perfection de la Peinture.

Comme il eſt néceſſaire dans la Profeſſion de cet Art de commencer par le Deſſein, & qu'il eſt conſtant que la ſource du bon Goût & de la Correction ſe trouve dans les Sculptures Antiques & dans les Ouvrages de Raphaël qui en ont tiré leur plus grand mérite, la plûpart des jeunes Peintres ne manquent pas d'aller à Rome pour y étudier, d'en rapporter du moins l'eſtime générale des Ouvrages qu'on y admire, & de la tranſmettre à tous ceux qui les écoûtent. C'eſt ainſi qu'un grand nombre de Curieux & d'Amateurs de la Peinture ont

conſervé ſur la foy d'autruy, ou ſur l'autorité des Auteurs cette prémiére Idée qu'ils ont reçûë; ſavoir, que toute la perfection de la Peinture étoit dans les Ouvrages de Raphaël.

Les Peintres Romains ſont auſſi demeurez la plûpart dans cette opinion, & l'ont inſinuée aux Etrangers, ou par l'amour de leur païs, ou par la négligence pour le Coloris qu'ils n'ont jamais bien connu, ou par la préférence qu'ils donnérent aux autres parties de la Peinture, leſquelles étant en grand nombre les occupent le reſte de leur vie.

On ne s'étoit donc attaché juſques-là qu'à ce qui dépend de l'Invention & du Deſſein: & quoy que Raphaël ait inventé trés-ingénieuſement, qu'il ait deſſiné d'une Correction & d'une Elégance achevée, qu'il ait éxprimé les paſſions de l'ame avec une force & une grace infinie, qu'il ait traité ſes ſujets avec toute la convenance & toute la nobleſſe poſſible, & qu'aucun Peintre ne luy ait diſputé l'avantage de la primauté dans le grand nombre des parties qu'il a poſſédées; il eſt conſtant néanmoins qu'il n'a pas pénétré dans le Coloris aſſez avant pour rendre les objets bien vrais & bien ſenſibles, ni pour donner l'Idée d'une parfaite imitation.

C'eſt pourtant cette imitation & cette ſenſation parfaite qui fait l'eſſentiel de la Peinture, comme je l'ay fait voir. Elle vient du Deſſein & du Coloris; & ſi Raphaël & les habiles de ſon tems n'ont eu cette derniére partie qu'imparfaitement, l'Idée de l'Eſſence de la Peinture qui vient de l'effet de leurs Ouvrages, doit être imparfaite, auſſi-bien que celle qui s'eſt introduite ſucceſſivement dans l'eſprit de quelques perſonnes, d'ailleurs même trés-éclairées.

Les Ouvrages du Titien & des autres Peintres qui ont mis au jour leurs penſées à la faveur d'une fidéle imitation, devroient ce ſemble avoir détruit les mauvais reſtes dont nous parlons, & avoir redreſſé les Idées ſelon que la Nature & la Raiſon l'éxige d'un eſprit juſte. Mais comme la Jeuneſſe, ainſi que nous l'avons dit, n'apporte de Rome à Veniſe qu'un eſprit & des yeux prévenus, & qu'ils ne font pour l'ordinaire dans cette derniére Ville que peu de ſéjour, ils n'y voyent que comme en paſſant les beaux Ouvrages qui pourroient leur donner une juſte Idée, bien loin d'y contracter une habitude du bon Coloris, qui feroit valoir les Etudes qu'ils auroient faites à Rome, & qui les rendroit irréprochables ſur toutes les parties de leur Profeſſion.

Mais ce qui eſt étonnant, c'eſt que certains Curieux qui ont des reſtes de cette fauſſe Idée, & qui étant épris eux-mêmes de la beauté des Tableaux Vénitiens, les payent, comme de raiſon, d'un grand prix, quoy que ces Tableaux n'ayent preſque point d'autre mérite que par l'Idée, que j'ay établie de l'Eſſence de la Peinture.

CHAPITRE XI.

COMPOSITION.

Prémiére Partie de la Peinture.

ON ne s'eſt ſervi juſqu'icy que du mot d'Invention pour ſignifier la prémiére Partie de la Peinture : pluſieurs l'ont même confonduë avec le Génie, d'autres avec une fertilité de penſées, d'autres avec la diſpoſition des objets : mais toutes ces choſes ſont différentes les unes des autres. J'ay crû que pour donner une Idée nette de la prémiére Partie de la Peinture, il falloit l'appeller Compoſition, & la diviſer en deux, l'Invention & la Diſpoſition. L'Invention trouve ſeulement les objets du Tableau, & la Diſpoſition les place. Ces deux Parties ſont différentes à la

vérité : mais elles ont tant de liaiſon entr'elles, qu'on peut les comprendre ſous un même nom.

L'Invention ſe forme par la lecture dans les ſujets tirez de l'Hiſtoire ou de la Fable : elle eſt un pur effet de l'Imagination dans les ſujets Métaphoriques : elle contribuë à la fidélité de l'Hiſtoire, comme à la netteté des Allégories, & de quelque maniére que l'on s'en ſerve, elle ne doit point tenir en ſuſpend l'Eſprit du Spéctateur par aucune obſcurité. Mais quelque fidéllement ou ingénieuſement que ſoient choiſis les objets qui entrent dans le Tableau, ils ne feront jamais un bon effet, s'ils ne ſont diſpoſez avantageuſement ſelon que l'œconomie & les regles de l'Art le demandent; & c'eſt le juſte aſſemblage de ces deux Parties que j'appelle Compoſition.

CHAPITRE XII.

DESSEIN.

Seconde Partie de la Peinture.

LE bon Goût & la Correction du Deſſein ſont ſi néceſſaires dans la Peinture, qu'un Peintre qui en eſt dépourvû eſt obligé de faire des miracles

d'ailleurs pour s'attirer quelque estime ; & comme le Dessein est la base & le fondement de toutes les autres Parties, que c'est luy qui termine les Couleurs & qui débroüille les objets, son élégangance & sa correction ne sont pas moins nécessaires dans la Peinture que la pureté du langage dans l'Eloquence.

Les Peintres qui réduisent par habitude toutes leurs Figures sous un même air & sous une même proportion, n'ont jamais bien conçû que la Nature n'est pas moins admirable dans la variété que dans la beauté de ses productions, & que par un mêlange discret de l'une & de l'autre ils arriveroient à une parfaite imitation.

CHAPITRE XIII.

Des Attitudes.

DANS les Attitudes la Pondération & le Contraste sont fondez dans la Nature. Elle ne fait aucune action qu'elle ne fasse voir ces deux parties, & si elle y manquoit, elle seroit, ou privée de mouvement, ou contrainte dans son action.

CHAPITRE XIV.

Des Expressions.

LEs Expressions sont la pierre de touche de l'esprit du Peintre. Il montre par la justesse dont il les distribuë, sa pénétration & son discernement : mais il faut le même esprit dans le Spéctateur pour les bien appercevoir, que dans le Peintre pour les bien éxécuter.

On doit considérer un Tableau comme une Scéne, où chaque Figure jouë son rôlle. Les Figures bien dessinées & bien coloriées sont admirables à la vérité : mais la plûpart des gens d'esprit, qui n'ont pas encore une Idée bien juste de la Peinture, ne sont sensibles à ces parties, qu'autant qu'elles sont accompagnées de la vivacité, de la justesse & de la délicatesse des Expressions. Elles sont un des plus rares talens de la Peinture, & celuy qui est assez heureux pour les bien traiter, y intéresse non seulement les parties du visage, mais encore toutes celles du corps, & fait concourir à l'Expression généralle du sujet les objets mêmes les plus inanimez, par la maniére dont il les expose.

CHAPITRE XV.

Des Extrémitez.

Comme les Extrémitez, c'est-à-dire, la tête, les pieds, & les mains, sont plus connuës & plus remarquées, que ce sont elles qui nous parlent dans les Tableaux, elles doivent être plus terminées que les autres choses, supposé que l'action où elles seront, les disposent & les placent d'une maniére à être bien vûës.

CHAPITRE XVI.

Des Draperies.

On dit en terme de Peinture, jetter une Draperie, pour dire habiller une Figure, & luy donner une Draperie. Ce mot de jetter me paroît d'autant plus expressif, que les Draperies ne doivent point être arangées comme les habits dont on se sert dans le monde : mais qu'en suivant le caractére de la pure Nature, laquelle est éloignée de toute affectation, les plis se trouvent comme par hazard au tour des membres, qu'ils les

faſſent paroître ce qu'ils ſont ; & que par un artifice induſtrieux ils les contraſtent en les marquant, & qu'ils les careſſent, pour ainſi dire, par leurs tendres ſinüoſitez, & par leur moleſſe.

Les anciens Sculpteurs, qui n'avoient pas l'uſage des différentes Couleurs, parce qu'ils travailloient le même Ouvrage ſur une même matiére, ont évité la grande étenduë des plis, de peur, qu'étant au tour des membres, ils n'attiraſſent les yeux, & n'empêchaſſent de voir en repos le nud de leurs Figures. Ils ſe ſont tres-ſouvent ſervis de linges moüillez pour draper, ou bien ils ont multiplié les mêmes plis, afin que cette répétition fît une eſpéce de hachûre, qui par ſon obſcurité, rendit plus ſenſibles les membres qu'elles entourent. Ils ont obſervé cette derniére méthode plus ordinairement dans les Bas-reliefs. Mais dans l'une & dans l'autre maniére dont ils ont traité leurs Draperies, ils ont obſervé un merveilleux ordre de placer les plis.

Le Peintre, qui par la diverſité de ſes Couleurs & de ſes lumiéres, doit ôter l'équivoque des membres d'avec les Draperies, peut bien ſe régler ſur le bon ordre des plis de l'Antique, ſans en imiter le nombre, & peut varier ſes étofes

ſelon le caractére de ſes Figures. Les Peintres, qui n'ont point connu la liberté qu'ils avoient en cela, ſe ſont faits autant de tort, en ſuivant les Sculptures Antiques, que les Sculpteurs en voulant ſuivre les Peintres.

La raiſon pour laquelle les plis doivent marquer le nud, c'eſt que la Peinture eſt une ſuperficie plate, qu'il faut anéantir en trompant les yeux, & en ne laiſſant rien d'équivoque. Le Peintre eſt donc obligé de garder cet ordre dans toutes ſes Draperies, de quelque nature qu'elles puiſſent être, fines, ou groſſes, travaillées, ou ſimples; mais qu'il préfére ſur tout la majeſté des plis à la richeſſe des étofes, qui ne conviennent que dans les Hiſtoires dans leſquelles elle a été, ou pourroit être vrai-ſemblablement employée ſelon les tems & les coûtumes.

Comme le Peintre doit éviter la dureté & la roideur dans les plis, & empêcher qu'ils ne ſentent, comme on dit, le manequin, il doit de même uſer avec prudence des Draperies volantes. Car elles ne peuvent être agitées que par le vent dans un lieu où l'on peut raiſonnablement ſuppoſer qu'il ſouffle; ou par la compreſſion de l'air, quand la Figure eſt ſuppoſée en mouvement. Ces ſortes

de Draperies ſont avantageuſes, parce qu'elles contribuënt à donner de la vie aux Figures par le contraſte : mais il faut bien prendre garde que la cauſe en ſoit naturelle & vrai-ſemblable, & de ne pas faire dans un même Tableau des Draperies volantes de côtez différens, lorſqu'elles ne peuvent être agitées que par le vent, & lorſque la Figure eſt en repos ; défaut dans lequel ſont tombez ſans y penſer pluſieurs habiles Peintres.

CHAPITRE XVII.

Du Païſage.

SI la Peinture eſt une eſpece de création, elle en donne des marques encore plus ſenſibles dans les Tableaux de Païſages que dans les autres. On y voit plus généralement la Nature ſortie de ſon cahos, & les Elémens plus débroüillez ; la Terre y eſt parée de ſes différentes productions, & le Ciel de ſes météores. Et comme ce genre de Peinture contient en racourci tous les autres, le Peintre qui l'éxerce, doit avoir une connoiſſance univerſelle des parties de ſon Art. Si ce n'eſt pas dans un ſi grand détail que ceux qui peignent ordinaire-

ment l'Hiſtoire, du moins ſpéculativement & en général. Et s'il ne termine pas tous les objets en particulier qui compoſent ſon Tableau, ou qui accompagnent ſon Païſage, il eſt obligé du moins d'en ſpécifier vivement le goût & le caractére, & de donner d'autant plus d'eſprit à ſon Ouvrage qu'il ſera moins fini.

Je ne prétens pas néanmoins exclure de ce talent l'éxactitude du travail, au contraire, plus il ſera recherché, & plus il ſera précieux. Mais quelque terminé que ſoit un Païſage, ſi la comparaiſon des objets ne les fait valoir, & ne conſerve leur caractére, ſi les ſites n'y ſont bien choiſis, ou n'y ſont ſupléez par une belle intelligence du Clair-obſcur, ſi les touches n'y ſont ſpirituelles, ſi l'on ne rend les lieux animez par des Figures, par des Animaux, ou par d'autres objets, qui ſont pour l'ordinaire en mouvement, & ſi l'on ne joint au bon Goût de Couleur & aux ſenſations extraordinaires la vérité & la naïveté de la Nature, le Tableau n'aura jamais d'entrée dans l'eſtime, non plus que dans le Cabinet des véritables Connoiſſeurs.

CHAPITRE XVIII.

De la Perspective.

QUELQUE Auteur a dit, que Perspective & Peinture étoient la même chose, parce qu'il n'y avoit point de Peinture sans Perspective. Quoy que la proposition soit fausse, absolument parlant, d'autant que le corps qui ne peut être sans ombre, n'est pas pour cela la même chose que l'ombre ; néanmoins elle est véritable dans ce sens, que le Peintre ne peut se passer de Perspective dans toutes ses opérations, & qu'il ne tire pas une Ligne, & ne donne pas un coup de Pinceau qu'elle n'y ait part, du moins habituellement. Elle régle la mesure des formes & la dégradation des Couleurs en quelque lieu du Tableau qu'elles se rencontrent. Le Peintre est forcé d'en connoître la nécessité, & quoy qu'il en ait, comme il doit, une habitude consommée, il s'exposera souvent à faire de grandes fautes contre cette sience, s'il est paresseux de la consulter de nouveau, du moins dans les endroits plus visibles, & de prendre la Régle & le Compas pour ne rien hazarder, & ne point s'exposer à la censure.

Michelange a été blâmé pour avoir négligé la Perſpective, & les plus grans Peintres d'Italie ont été tellement perſuadez que ſans elle on ne pouvoit rendre une Compoſition réguliére, qu'ils l'ont voulu ſavoir à fond. On voit même dans quelques Deſſeins de Raphaël, une Echelle de dégradation, tant il étoit régulier ſur ce Point.

CHAPITRE XIX.

COLORIS.

Troiſiéme Partie de la Peinture.

LA maniére peu convenable dont pluſieurs de nos Peintres parloient du Coloris me fit entreprendre ſa défenſe par un Dialogue que je fis imprimer il y a vingt-quatre ans; & n'ayant rien de meilleur à dire aujourd'huy que ce qui eſt contenu dans ce petit Ouvrage, je prie le Lecteur d'y avoir recours. J'ay tâché d'y faire voir le mérite du Coloris & ſes prérogatives le plus nettement qu'il m'a été poſſible.



CHAPITRE XX.

De l'Accord des Couleurs.

IL y a une harmonie & une diſſonance dans les eſpeces de Couleurs, comme il y en a dans les tons de lumiére, de même que dans une Compoſition de Muſique, il ne faut pas ſeulement que les Notes y ſoient juſtes, mais encore que dans l'éxécution les Inſtrumens ſoient d'accord. Et comme les Inſtrumens de Muſique ne conviennent pas toûjours les uns aux autres, par éxemple, le Luth avec le Haut-bois, ni le Claveſſin avec la Muzette : de la même maniére, il y a des Couleurs qui ne peuvent demeurer enſemble ſans offenſer la vuë, comme le Vermillon avec les Verds, les Bleus & les Jaunes. Mais auſſi comme les Inſtrumens les plus aigus ſe ſauvent parmi une quantité d'autres, & font quelquefois un tres-bon effet; ainſi les Couleurs les plus oppoſées, étant placées bien à propos entre pluſieurs autres qui ſont en union, rendent certains endroits plus ſenſibles, leſquels doivent dominer ſur les autres, & attirer les regards.

Titien (comme je l'ay remarqué ailleurs) en a usé ainsi dans le Tableau qu'il a fait du Triomphe de Baccus, où ayant placé Ariadne sur un des côtez du Tableau, & ne pouvant pour cette raison la faire remarquer par les éclats de la lumiére qu'il a voulu conserver dans le milieu, luy a donné une Echarpe de Vermillon sur une Draperie Bleuë, tant pour la détacher de son fond, qui est déja une mer Bleuë, qu'à cause que c'est une des principales Figures du sujet sur laquelle il veut que l'œil soit attiré. Paul Véronése dans sa Nôce de Cana; parce que le Christ, qui est la principale Figure du sujet, est un peu enfoncé dans le Tableau, & qu'il n'a pû le faire remarquer par le brillant du Clair-obscur, l'a vêtu de Bleu & de Vermillon, afin que la vuë se portât sur cette Figure.

CHAPITRE XXI.

Du Pinceau.

LE terme de Pinceau se prend quelquefois pour la source de toutes les parties de la Peinture, comme lorsqu'on dit, que le Tableau de la Transfiguration de Raphaël est le plus bel Ouvrage qui soit

ſoit ſorti de ſon Pinceau : & quelquefois il s'entend de l'Ouvrage même, & l'on dit par éxemple, de tous les Peintres de l'Antiquité, le plus ſavant Pinceau eſt celuy d'Apelle. Mais icy le mot de Pinceau ſignifie ſimplement la façon extérieure dont il a été manié pour employer les Couleurs : & lorſque ces mêmes Couleurs n'ont point été trop agitées, &, comme on dit, trop tourmentées par le mouvement d'une main péſante, & qu'au contraire le mouvement en paroît libre, promt & léger, on dit que l'Ouvrage eſt d'un bon Pinceau. Mais ce Pinceau libre eſt peu de choſe ſi la tête ne le conduit, & s'il ne ſert à faire connoître que le Peintre poſſéde l'intelligence de ſon Art. En un mot le beau Pinceau eſt à la Peinture ce qu'eſt à la Muſique une belle voix ; l'un & l'autre ſont eſtimez à proportion du grand effet & de l'harmonie qui les accompagne.

CHAPITRE XXII.

Des Licences.

LES Licences ſont ſi néceſſaires, qu'il y en a dans tous les Arts.

Elles ſont contre les Régles à prendre les choſes à la lettre, mais à les prendre ſelon l'eſprit, les Licences ſervent de Régles quand elles ſont priſes bien à propos. Or il n'y a perſonne de bon ſens qui ne les trouve à propos, lorſque l'Ouvrage dans lequel on les employe fait plus d'effet, & que par leur moyen le Peintre arrive plus efficacement à ſa fin, qui eſt d'impoſer à la vuë. Mais il n'eſt pas donné à tous les Peintres de les employer utilement. Il n'y a que les grans Génies qui ſoient au deſſus des Régles, & qui ſachent ſe ſervir ingénieuſement des Licences; ſoit qu'ils les employent pour l'eſſence de leur Art, ſoit qu'elles regardent l'Hiſtoire. Celles-cy méritent plus d'attention, & l'on en va parler dans l'Article ſuivant.

CHAPITRE XXIII.

De quelle autorité les Peintres ont réprésenté ſous des Figures humaines les choſes Divines, & celles qui ſont ſpirituelles ou inanimées.

L'ECRITURE nous parle en pluſieurs endroits des Apparitions de

Dieu aux hommes, ou réellement par le miniſtére des Anges, ou en viſion par des ſonges & des éxtaſes. Il y a une belle deſcription de Dieu ſous la forme d'un Vieillard dans le ſeptiéme Chapitre de Daniel, verſ. 9. La même Ecriture nous parle auſſi de pluſieurs Apparitions d'Anges ſous des formes humaines; c'eſt pourquoy l'Egliſe dans le Concile de Nicée n'a point fait de difficulté de permettre aux Peintres de répréſenter Dieu le Pére ſous la forme d'un Auguſte Vieillard, & les Anges ſous des formes humaines.

Il paroît auſſi que le Peintre eſt en droit de peindre comme vivantes les choſes mêmes inanimées, quand il ne fait en cela que ſuivre l'Idée que l'Ecriture ſainte nous en donne : & le Spéctateur ne doit pas ſe ſcandaliſer facilement quand il voit dans quelques Tableaux des ſujets ſaints mêlez avec quelques fictions Poëtiques, comme ſi les fictions & la Poëſie étoient indiſpenſablement quelque choſe de profane. Le Livre de Job, les Pſeaumes de David & l'Apocalypſe ſont tous Poëtiques & pleins d'expreſſions figurées, ſans comter toutes les Paraboles qui ſont dans le reſte de l'Ecriture. Ainſi, c'eſt ſuivant le Texte ſacré que Raphaël dans le paſſage du Jourdain a peint ſous une Figure humaine

ce Fleuve, qui repousse ses eaux du côté de leur source. Il est autorisé en cela par l'Ecriture sainte, qui, pour se proportionner à l'intelligence des hommes, a coutume d'exprimer les choses Divines sous la figure des choses humaines, & qui pour l'instruction des Fidéles, se sert d'idées & de comparaisons palpables & sensibles. Nous en avons même un passage au sujet des Fleuves, dans le 97e. Pseaume, où il est dit, que *les fleuves battront des mains, & que les montagnes tressailleront de joye en la présence du Seigneur.* Le Peintre qui a la même intention d'instruire & d'édifier, ne sauroit suivre un meilleur modéle.

Le Poussin, qui dans son Tableau de Moïse trouvé, a tenu la même conduite pour réprésenter le Fleuve du Nil, en a été blâmé par quelques personnes, & voicy la raison qu'ils en apportent.

Ils disent qu'il ne faut point mêler les faux Dieux avec les choses de nôtre Réligion; que les fleuves sont de fausses divinitez qui étoient adorées par les Païens, lesquelles ne doivent point être introduites dans les Histoires saintes : & de plus, qu'il suffit au Peintre de réprésenter un fleuve simplement, & non en figure.

A quoy il est aisé de répondre, que de

la même façon que l'Ecriture ſainte, en introduiſant des fleuves ſous des figures humaines, n'a point eu intention de parler de ceux que les Païens adoroient, & que pouvant s'expliquer naturellement & ſimplement, elle s'eſt néanmoins ſervie d'un ſtile figuré, ſans crainte de ſéduire les Fidéles : tout de même auſſi, le Peintre Chrétien, qui doit imiter l'Ecriture, eſt fort éloigné de vouloir altérer la vérité de l'Hiſtoire, il veut au contraire, en ſe conformant à ſon Original, la faire entendre plus vivement & plus élégamment, non à un Infidéle, mais à un Chrétien comme luy, qui étant prévenu contre les fauſſes divinitez, ne doit point chercher d'autre ſens que celuy de la ſainte Ecriture.

Mais à l'égard des divinitez Païennes qui ſont introduites comme telles, & avec les caractéres qui les font connoître, il y a plus de difficulté à les admettre dans les Compoſitions. De Savans hommes ont agité cette matiére par rapport à la Poëſie, & le Procés en eſt encore à juger. Mais le Peintre, qui n'a pas d'autre langage pour s'exprimer que ces ſortes de figures, bien loin d'être blâmé de s'en ſervir, ſera toûjours applaudi des Savans qui les verront ingénieuſement & prudemment employées.

Car les fausses divinitez peuvent être considérées de deux maniéres, ou comme dieux, ou comme figures symboliques. Comme dieux, le Peintre ne les peut répréſenter que dans les ſujets purement profanes, où il en eſt queſtion en cette qualité : & comme figures ſymboliques, il peut s'en ſervir avec diſcrétion en toute autre rencontre où il les jugera néceſſaires.

Rubens, qui de tous les Peintres s'eſt le plus ingénieuſement & le plus doctement ſervi de ces ſymboles, comme on le peut voir par le Livre de l'Entrée du Cardinal Infant dans la Ville d'Anvers; & par les Tableaux de la Galerie de Luxembourg, a été cenſuré par quelques-uns, pour avoir introduit dans ſes Compoſitions ces figures allégoriques, & pour avoir, dit-on, mêlé la fable avec la vérité.

A quoy l'on peut répondre que par l'uſage qu'en a fait Rubens, il n'a point confondu la fable avec la vérité, mais plutôt que pour éxprimer cette même vérité, il s'eſt ſervi des ſymboles de la fable. En effet, dans la Peinture de la Naiſſance de Louïs XIII. il a répréſenté au haut du Tableau ſur des nüées un peu éloignées, Caſtor ſur ſon Cheval aîlé, & à côté Apollon dans ſon Char qui

monte en haut, pour marquer que ce Prince est né le matin, & que l'accouchement fut heureux.

D'où l'on peut inférer que le Peintre n'a point eu la pensée de répréſenter des dieux comme dieux, mais ſeulement de peindre Caſtor comme une conſtellation qui rend heureux les événemens, & le Char d'Apollon qui va en haut, pour ſignifier le tems du matin.

Et ſi le Peintre, dans la vuë de s'exprimer, a jugé à propos de répréſenter les divinitez de la fable parmi les figures hiſtoriques, il faut conſidérer ces ſymboles comme inviſibles, & comme n'y étant que par leur ſignification.

C'eſt dans ce ſens que le deuxiéme Concile de Nicée, autoriſé en cela par l'Ecriture, a permis de répréſenter aux yeux des Fidéles Dieu le Pére & les Anges ſous des figures humaines. Car il y auroit encore plus d'inconvénient à peindre les Perſonnes de la ſainte Trinité & les Anges, qu'il n'y en a à introduire dans la ſcéne d'un Tableau des divinitez païennes. Et les Chrétiens, étant ſuffiſamment prévenus contre ces apparences, qui ne ſont que pour leur inſtruction, doivent, pour en profiter, entrer dans l'eſprit du Peintre, & les regarder comme n'y eſtant point.

L'autorité de peindre des aîles aux Anges se peut tirer de ceux de l'Arche d'Alliance, & du 9e. Chapitre de Daniel v. 21. Mais ces passages n'obligent pas à donner indispensablement des aîles aux Anges, puisqu'il est certain qu'ils ont apparu toûjours sans aîles. Le Peintre néanmoins peut en user indifféremment, selon que son Art, le bon sens, & l'instruction des Fidéles l'éxigeront.

Mais tout ce qui est permis n'étant pas toûjours à propos, le Peintre doit user avec modération de l'autorité qu'il tire de l'Ecriture sainte, & prendre garde, qu'en voulant ménager l'avantage de son Art, il n'altére la vérité & la sainteté du sujet qu'il auroit à traiter.

CHAPITRE XXIV.

Des Figures nuës, & où l'on peut s'en servir.

LEs Peintres & les Sculpteurs qui sont fort savans dans le Dessein, cherchent ordinairement les occasions de faire du nud, pour s'attirer de l'estime & de la distinction, & en cela ils sont tres-loüables, pourvû qu'ils demeurent dans

dans les bornes de la vérité de l'Hiſtoire, de la vrai-ſemblance, & de la modeſtie. Il y a des ſujets qui ſont plus favorables à répréſenter du nud les uns que les autres; & l'on s'en peut ſervir par éxemple, dans les Fables, dans la ſuppoſition des païs chauds, deſquels nous n'avons point de rélation ſur les modes, & parmi les Ouvriers des anciens tems. Caton le Cenſeur, au rapport de Plutarque, travailloit tout nud parmi ſes Ouvriers lorſqu'il étoit revenu du Senat; & Saint Pierre étoit nud lorſque Nôtre-Seigneur s'apparut à luy aprés ſa Réſurrection, & qu'il le trouva pêchant avec d'autres Apôtres.

On ſe peut encore ſervir du nud dans la répréſentation des ſujets allégoriques, dans celle des dieux & des Héros de l'Antiquité Païenne: & enfin dans les autres rencontres où l'on peut ſuppoſer la ſimple Nature, & où le froid & la malignité ne régnent point. Car les habits n'ont été inventez que pour garantir les hommes du froid & de la honte.

Il y a encore aujourd'huy beaucoup de Peuples qui vont tout nuds, parce qu'ils habitent des païs chauds, où l'habitude les a mis à couvert de l'indécence & de la honte. Enfin la régle générale qu'on doit ſuivre en cela, eſt, comme

nous avons dit, qu'il n'y ait rien contre la modeſtie & le vrai-ſemblable.

Les Peintres répréſentent la plûpart de leurs Figures la tête & les pieds nuds, & cela ſe doit toûjours ſelon les loix de la ſimple Nature, qui à l'égard de ces deux parties s'accoûtume facilement à la nudité. Nous en voyons des éxemples, non ſeulement dans les païs chauds, mais encore au milieu des plus froides montagnes des Alpes, où les enfans mêmes vont pieds nuds, l'Eté parmi les pierres & les cailloux, l'Hyver parmi la néige & les glaçons.

Mais ſi on a égard à la vérité de l'Hiſtoire, on trouvera que le nud eſt une licence dont les Peintres ſe ſont mis en poſſeſſion, & de laquelle ils ſe ſervent utilement pour l'avantage de leur Art; mais auſſi dont ils abuſent aſſez ſouvent. Je n'en éxcepte, ni Raphaël, ni le Pouſſin. Ils ont répréſenté les Apôtres pieds nuds contre ce qui eſt dit formellement dans l'Evangile, où Nôtre-Seigneur leur ordonnant de ne prendre aucune précaution pour leurs habits, leur dit poſitivement de ſe contenter des ſouliers qu'ils avoient aux pieds, ſans en porter d'autres. Et dans les Actes des Apôtres, quand l'Ange délivra Saint Pierre, il luy dit de mettre ſa ceinture, & d'attacher

ſes ſouliers : d'où l'on doit inférer qu'ils en avoient ordinairement.

Il en eſt de même de Moïſe, qui dans la viſion du Buiſſon ardent, fut averti de quitter ſes ſouliers, & qui cependant eſt répréſenté par Raphaël pieds nuds dans les autres actions de ſa vie, comme ſi Moïſe n'avoit eu de chauſſure que dans le temps qu'il gardoit les troupeaux de ſon beau-pére. On pourroit rapporter icy quantité d'éxemples où Raphaël & pluſieurs autres Peintres aprés luy ont fait des Figures ſans chauſſure, contre l'Hiſtoire & la vrai-ſemblance.

On remarque que les Sculpteurs Grecs ont fait plus ordinairement des Figures nuës que les Romains : je n'en ſay pas d'autre raiſon, ſinon que les Grecs ont choiſi des ſujets plus convenables au déſir qu'ils avoient de faire admirer la profondeur de leur Sience dans la conſtruction & dans l'aſſemblage des parties du corps humain. Ils répréſentoient dans leurs Statuës plutôt des dieux que des hommes, & dans leurs Bas-reliefs, plutôt des baccanales & des ſacrifices, que des hiſtoires. Les Romains au contraire, qui vouloient par leurs Statuës & par leurs Bas-reliefs tranſmettre à la poſtérité la mémoire de leurs Empereurs, ſe ſont trouvez indiſpenſablement obligez,

pour ne rien faire contre l'Histoire, d'habiller leurs Figures selon la mode de leurs tems.

CHAPITRE XXV.

De la Grace.

LA nécessité de la Grace dans la Peinture, généralement parlant, est une chose qui n'a besoin d'aucunes preuves. Il se rencontre seulement une difficulté sur ce point : Savoir si cette Grace est nécessaire dans toutes sortes de sujets; dans les Combats, comme dans les Fêtes ; dans les soldats, comme dans les femmes.

Je conclus pour l'affirmative : & la raison que j'en donne est, que bien que la Grace se laisse d'abord appercevoir sur le visage, ce n'est pas néanmoins dans cette seule partie qu'elle paroît résider, elle consiste principalement dans le tour que le Peintre sait donner à ses objets pour les rendre agréables, même ceux qui sont inanimez : d'où il s'ensuit que non seulement il peut y avoir de la Grace dans la fierté d'un Soldat, par le tour qu'on aura donné à son air & à son attitude, mais qu'il y en peut avoir aussi

dans une Draperie ou dans quelqu'autre chose, par la maniére dont elle sera disposée.

Aprés cette Idée que je viens de donner du Peintre parfait, & les preuves que j'ay apportées de chacune de ses parties, il ne reste plus que d'en faire l'application aux Ouvrages de Peinture, & de les mettre comme dans la balance, non pour en rejetter entiérement ceux qui n'auront pas toutes les qualitez que l'on vient d'établir, mais pour les estimer selon leur poids.

L'on peut au reste se servir de cette même Idée pour juger des Desseins des différens Maîtres; j'entens du dégré de leur bonté. Car pour connoître l'originalité d'un Dessein, & le nom du Peintre qui en est l'Auteur, il est comme impossible d'en donner des Régles, & difficile d'en parler avec justesse. J'hazarderay néanmoins d'éxposer icy ce que j'ay pensé sur ce sujet, dans l'espérance que cette témérité suscitera dans la suite quelque personne éclairée, qui redressera & qui augmentera le peu que j'en auray dit.



CHAPITRE XXVI.

Des Desseins.

LES Desseins dont on veut parler icy sont les pensées que les Peintres éxpriment ordinairement sur du papier pour l'éxécution d'un Ouvrage qu'ils méditent. On doit encore mettre au nombre des Desseins les Etudes des grans Maîtres, c'est-à-dire, les Parties qu'ils ont dessinées d'aprés Nature ; comme des têtes, des mains, des pieds, & des Figures entiéres : des Draperies, des Animaux, des Arbres, des Plantes, des Fleurs ; & enfin tout ce qui peut entrer dans la Composition d'un Tableau. Car, soit que l'on considére un bon Dessein, par rapport au Tableau dont il est l'Idée, ou par rapport à quelque Partie dont il est l'Etude, il mérite toûjours l'attention des Curieux.

Quoy que la connoissance des Desseins ne soit pas si estimable ni si étenduë que celle des Tableaux, elle ne laisse pas d'être délicate & piquante, à cause que leur grand nombre donne plus d'occasion à ceux qui les aiment, d'éxercer leur critique, & que l'Ouvrage

qui s'y rencontre est tout esprit ; les Desseins marquent davantage le caractére du Maître, & font voir si son Génie est vif ou pesant ; si ses pensées sont élevées ou communes ; & enfin s'il a une bonne habitude & un bon Goût de toutes les parties qui peuvent s'exprimer sur le papier. Le Peintre qui veut finir un Tableau, tâche de sortir, pour ainsi dire, de luy-même, afin de s'attirer les loüanges qu'on donne aux parties dont il sent bien qu'il est dépourvû : mais en faisant un Dessein, il s'abandonne à son Génie, & se fait voir tel qu'il est. C'est pour cette raison que dans les Cabinets des Grans, on y voit non seulement des Tableaux, mais que l'on y conserve encore les Desseins des bons Maîtres.

Cependant il y a peu de Curieux de Desseins, & parmi ces Curieux, s'il y en a qui connoissent les maniéres, il y en a bien peu qui en connoissent le fin. Les Demi-Connoisseurs n'ont point de passion pour cette curiosité, parce que ne pénétrant pas encore assez avant dans l'esprit des Desseins, ils n'en peuvent goûter tout le plaisir, & sont plus sensibles à celuy que donnent les Estampes qui ont été gravées avec soin d'aprés les bons Tableaux ; cela peut venir aussi par la

crainte d'être trompez, & de prendre, comme il arrive assez souvent, des Copies pour des Originaux, faute d'éxpérience.

Il y a trois choses en général à remarquer dans les Desseins : la Sience, l'Esprit, & la Liberté. Par la Sience, j'entens une bonne Composition, un Dessein correct & de bon Goût, avec une louäble intelligence du Clair-obscur : sous le terme d'Esprit, je comprens, l'éxpression vive & naturelle du sujet en général, & des objets en particulier : & la Liberté, n'est autre chose qu'une habitude que la main a contractée pour éxprimer promtement & hardiment l'Idée que le Peintre a dans l'esprit : & selon qu'il y entre de ces trois choses dans un Dessein, il en est plus ou moins estimable.

Quoy que les Desseins libres portent ordinairement beaucoup d'Esprit avec eux, tous les Desseins librement faits ne sont pas pour cela spirituellement touchez ; & si les Desseins savans n'ont pas toûjours de la Liberté, il s'y rencontre ordinairement de l'Esprit.

Je pourrois nommer icy quantité de Peintres, dont les Desseins ont beaucoup de Liberté sans aucun Esprit, où dont la main hardie ne produit que des

éxpressions vagues. J'en pourrois nommer aussi de fort habiles, dont les Desseins paroissent estantez, quoy que savans & spirituels ; parce que leur main étoit retenuë par leur jugement, & qu'ils se sont attachez préférablement à toutes choses, à la justesse de leurs contours, & à l'éxpression de leur sujet. Mais je croy qu'il est mieux de ne nommer personne, & d'en laisser le jugement aux autres.

On peut dire à la loüange de la Liberté, qu'elle est si agréable, qu'elle couvre souvent, & fait éxcuser beaucoup de défauts, lesquels on attribuë plutôt à une impétuosité de veine, qu'à l'insuffisance. Mais il faut dire aussi que la Liberté de main ne paroît presque plus Liberté, quand elle est renfermée dans les bornes d'une grande régularité, encore qu'elle y soit effectivement. C'est ainsi que dans les Desseins de Raphaël les plus arrêtez, il y a une Liberté délicate qui n'est bien sensible qu'aux yeux savans.

Enfin il y a des Desseins où il se rencontre peu de correction, qui ne laissent pas d'avoir leur mérite ; parce qu'il y a beaucoup d'Esprit & de Caractére. On peut mettre sous cette espéce les Desseins de Guillaume Baur, ceux de

Rembrant, ceux du Bénédétte, & de quelques autres.

Les Desseins touchez & peu finis ont plus d'Esprit, & plaisent beaucoup davantage que s'ils étoient plus achevez, pourvû qu'ils ayent un bon Caractére, & qu'ils mettent l'Idée du Spéctateur dans un bon chemin : la raison en est que l'imagination y supplée toutes les parties qui y manquent, ou qui n'y sont pas terminées, & que chacun les voit selon son Goût. Les Desseins des Maîtres qui ont plus de Génie que de Sience, donnent souvent occasion de faire l'éxpérience de cette vérité. Mais les Desseins des Excellens Maîtres, qui joignent la Solidité à un beau Génie, ne perdent rien pour être finis ; aussi doit-on estimer les Desseins à mesure qu'ils sont terminez, supposé que les autres choses y soient également.

Quoy que l'on doive préférer les Desseins dans lesquels il se trouve plus de parties, l'on ne doit pas rejetter pour cela ceux où il ne s'en rencontreroit qu'une seule, pourvû qu'elle y soit d'une maniére à faire voir quelque Principe, ou qu'elle porte avec soy une singularité spirituelle, qui plaise, ou qui instruise.

On ne doit pas non plus rejetter ceux

qui ne sont qu'ésquissez, & où l'on ne voit qu'une tres-légére Idée, & comme l'essay de l'imagination : parce qu'il est curieux de voir de quelle maniére les habiles Peintres ont conçû d'abord leurs pensées avant que de les digérer, & que les ésquisses font encore connoître de quelle touche les grans Maîtres se servoient pour caractériser les choses avec peu de trais. Ainsi pour satisfaire pleinement à la curiosité, il seroit bon d'avoir d'un même Maître des Desseins de toutes les façons ; c'est-à-dire, non seulement de sa prémiére, seconde & derniére maniére, mais encore des ésquisses tres-légers, aussi-bien que des Desseins tres-finis. J'avouë cependant que les Curieux, purement spéculatifs, n'y trouveront pas si-bien leur comte que ceux, qui, ayant aussi de la pratique manuelle, sont plus capables de goûter cette curiosité.

Il y a une chose, qui est le Sel des Desseins, & sans laquelle je n'en ferois que peu ou point du tout de cas, & je ne puis la mieux éxprimer que par le mot de Caractére. Ce Caractére donc consiste dans la maniére dont le Peintre pense les choses, c'est le Cachet qui le distingue des autres, & qu'il imprime sur ses Ouvrages comme la vive image

de son Esprit. C'est ce Caractére qui remuë nôtre imagination ; & c'est par luy que les habiles Peintres, aprés avoir étudié sous la Discipline de leurs Maîtres, ou d'aprés les Ouvrages des autres, se sentent forcez par une douce violence à donner l'essort à leur Génie, & à voler de leurs propres aîles.

J'excluë donc du nombre des bons Desseins ceux qui sont insipides, & j'en trouve de trois sortes. Prémiérement ceux des Peintres, qui, bien qu'ils produisent de grandes Compositions, & qu'ils ayent de l'éxactitude & de la correction, répandent néanmoins dans leurs Ouvrages une froideur qui transit ceux qui les regardent. Secondement, les Desseins des Peintres, qui ayant plus de mémoire que de Génie, ne travaillent que par la reminiscence des Ouvrages qu'ils ont vûs, ou qui se servent avec trop peu d'industrie, & trop de servitude de ceux qu'ils ont présens. Et troisiémement, ceux des Peintres qui s'attachent à la maniére de leurs Maîtres sans en sortir, ni sans l'enrichir.

La connoissance des Desseins, comme celle des Tableaux, consiste en deux choses ; à découvrir le nom du Maître, & la bonté du Dessein.

Pour connoître si un Dessein est d'un

tel Maître, il faut en avoir vû beaucoup d'autres de la même main avec attention, & avoir dans l'Esprit une Idée juste du Caractére de son Génie, & du Caractére de sa Pratique. La connoissance du Caractére du Génie demande une grande étenduë, & une grande netteté d'Esprit pour retenir les Idées sans les confondre; & la connoissance du Caractére de la Pratique dépend plus d'une grande habitude, que d'une grande capacité : & c'est pour cela que les plus habiles Peintres ne sont pas toûjours ceux qui décident avec plus de justesse en cette matiére. Mais pour connoître si un Dessein est beau, & s'il est Original ou Copie, il faut avec le grand usage beaucuup de délicatesse & de pénétration; je ne croy pas même qu'on le puisse faire sans avoir outre cela quelque Pratique manuelle du Dessein, encore peut-on s'y laisser surprendre.

Il me paroît qu'il est aisé d'inférer de tout ce que l'on vient de lire, que la comparaison des Ouvrages de Peinture avec l'Idée que l'on a établie du Peintre parfait, est le meilleur moyen pour bien connoître le degré d'estime qui leur est dû ; mais comme on n'a pas ordinairement un assez grand nombre de Tableaux en sa disposition, ni de

Deſſeins aſſez finis pour éxercer ſa critique, & pour s'aquérir en peu de tems une habitude de bien juger, les bonnes Eſtampes pourront tenir lieu de Tableaux; car à la réſerve de la Couleur Locale, elles ſont ſuſcéptibles de toutes les parties de la Peinture. Et outre qu'elles abrégeront le tems, elles ſont tres-propres à remplir l'Eſprit d'une infinité de connoiſſances. Le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de trouver icy ce qui m'a paru ſur cette matiére.

CHAPITRE XXVII.

De l'utilité des Eſtampes, & de leur uſage.

L'HOMME naît avec un déſir de ſavoir, & rien ne l'empêche tant de s'inſtruire, que la peine qu'il y a d'apprendre, & la facilité qu'il a d'oublier; deux choſes dont la plûpart des hommes ſe plaignent avec beaucoup de raiſon: car depuis que l'on recherche les Siences & les Arts, & que pour les pénétrer on a mis au jour une infinité de Volumes, on nous a mis en même tems devant les yeux un objet terrible & capable de rebuter nôtre eſprit & nôtre mé-

moire. Cependant nous avons plus que jamais besoin de l'un & de l'autre, ou du moins, de trouver les moyens de les aider dans leurs fonctions. En voicy un tres-puissant, & qui est une des plus heureuses productions des derniers siécles. C'est l'invention des Estampes.

Elles sont arrivées dans nôtre siécle à un si haut degré de perfection, & les bons Graveurs nous en ont donné un si grand nombre sur toutes sortes de matiéres, qu'il est vray de dire qu'elles sont devenuës les dépositaires de tout ce qu'il y a de plus beau & de plus curieux dans le monde.

Leur Origine est de 1460. Elle vient d'un nommé Maso Finiguérra Orfévre de Florence, qui gravoit sur ces Ouvrages, & qui en les moulant avec du souffre fondu, s'apperçût que ce qui sortoit du moule marquoit dans ses empreintes les mêmes choses que la graveure, par le noir que le souffre avoit tiré des tailles. Il essaya d'en faire autant sur des bandes d'argent avec du papier humide, en passant un rouleau bien uni par dessus, ce qui luy réüssit. Cette nouveauté donna envie à un autre Orfévre de la même Ville, nommé Baccio Baldini d'en essayer, & le succés luy fit graver plusieurs planches de l'In-

vention & du Dessein de Sandro Botticello; & sur ces Epreuves André Manteigne, qui étoit à Rome, se mit aussi à graver plusieurs de ses propres Ouvrages.

La connoissance de cette Invention ayant passé en Flandres, Martin d'Anvers, qui étoit alors un Peintre fameux, grava quantité de Planches de son Invention, & en envoya plusieurs Estampes en Italie, lesquelles étoient marquées de cette façon, M. C. Vasari, dans la Vie de Marc-Antoine en rapporte la plûpart des sujets, dont il y en a un entr'-autres, (c'est la Vision de Saint Antoine) que Michelange, encore fort jeune, trouva d'une Invention si extraordinaire, qu'il voulut la colorier. Aprés Martin d'Anvers, Albert Dure commença à paroître, & nous a donné une infinité de belles Estampes, tant en bois qu'au burin, qu'il envoya ensuite à Venise pour les faire vendre. Marc-Antoine qui s'y trouva pour lors, fut si émerveillé de la beauté de ces Ouvrages, qu'il en copia trente-six pieces, lesquelles répresentent la Passion de Nôtre-Seigneur: & ces Copies furent reçûës dans Rome avec d'autant plus d'admiration, qu'elles étoient plus belles que les Originaux. Dans ce même tems Ugo du Carpi, Peintre Italien, d'une capacité

médiocre, mais d'un Esprit inventif, trouva par le moyen de plusieurs Planches de bois la maniére de faire des Estampes qui ressemblassent aux Desseins de Clair-obscur. Et quelques années aprés on découvrit l'Invention des Estampes à l'eau-forte, que le Parmésan mit aussitôt en usage.

Ces prémiéres Estampes attirérent par leur nouveauté l'admiration de tous ceux qui les virent, & les habiles Peintres qui travailloient pour la gloire, voulurent s'en servir pour faire part au monde de leurs Ouvrages. Raphaël entr'autres employa le burin du fameux Marc-Antoine pour graver plusieurs de ses Tableaux & de ses Desseins; & ces admirables Estampes ont été autant de Renommées, qui ont porté le nom de Raphaël par toute la Terre. Depuis Marc-Antoine un grand nombre de Graveurs se sont rendus recommandables, en Allemagne, en Italie, en France, & dans les Païs-Bas, & ont mis au jour, tant au burin, qu'à l'eau-forte une infinité de sujets de tous genres, Histoires, Fables, Emblêmes, Devises, Médailles, Animaux, Païsages, Fleurs, Fruits, & généralement toutes les Productions visibles de l'Art & de la Nature.

Il n'y a personne de quelque Etat &

de quelque Profession qu'il soit, qui n'en puisse tirer une grande utilité : les Théologiens, les Réligieux, les Gens dévots, les Philosophes, les hommes de Guérre, les Voyageurs, les Géographes, les Peintres, les Sculpteurs, les Architéctes, les Graveurs, les Amateurs des beaux Arts, les Curieux de l'Histoire & de l'Antiquité, & enfin ceux, qui, n'ayant point de profession particuliére que celle d'être honnêtes gens, veulent orner leur Esprit des connoissances qui peuvent les rendre plus estimables.

On ne prétend pas que chaque personne soit obligée de voir tout ce qu'il y a d'Estampes pour en tirer de l'utilité, au contraire leur nombre presque infini & qui présenteroit tout à la fois tant d'Idées différentes, seroit plutôt capable de dissiper l'Esprit, que de l'éclairer. Il n'y a que ceux, qui en naissant, l'ont apporté d'une grande étenduë & d'une grande netteté, ou qui l'ont éxercé quelque tems dans la vuë de tant de diverses choses, qui puissent en profiter, & les voir toutes sans confusion.

Mais chaque particulier peut choisir seulement des sujets qui luy soient propres, & qui puissent, ou rafraîchir sa mémoire, ou fortifier ses connoissances, & suivre en cela l'inclination qu'il

a pour les choses de son Goût & de sa profession.

Aux Théologiens, par éxemple, rien n'est plus convenable qeu les Estampes qui regardent la Réligion & les Mystéres, les Histoires saintes, & tout ce qui découvre les prémiers Exercices des Chrêtiens & leur persécution, les Basreliefs Antiques, qui instruisent en beaucoup d'endroits des Cérémonies de la Réligion Païenne, & enfin tout ce qui a rapport à la nôtre, soit saint, soit profane.

Aux Dévots, les sujets qui élévent l'Esprit à Dieu, & qui peuvent l'entretenir dans son Amour.

Aux Réligieux, les Histoires sacrées en général, & ce qui concérne leur Ordre en particulier.

Aux Philosophes, toutes les Figures démonstratives qui regardent non seulement les expériences de Phisyque, mais toutes celles qui peuvent augmenter les connoissances qu'ils ont des choses naturelles.

A ceux qui suivent les Armes, les Plans & les Elévations des Places de guerre, les Ordres de Batailles, & les Livres de Fortification, dont les Figures démonstratives font la plus grande partie.

Aux Voyageurs, les Vuës particuliéres des Palais, des Villes, & des lieux considérables, pour les préparer aux choses qu'ils ont à voir, ou pour en conserver les Idées quand ils les auront vûës.

Aux Géographes, les Cartes de leur Profession.

Aux Peintres, tout ce qui peut les fortifier dans les parties de leur Art; comme les Ouvrages Antiques, ceux de Raphaël & du Carrache pour le bon Goût, pour la correction du Dessein, pour la grandeur de maniére, pour le chois des airs de Tête, des passions de l'Ame, & des Attitudes : ceux du Corrége pour la grace & pour la finesse des éxpressions : ceux du Titien, du Bassan & des Lombards pour le caractére de la vérité, & pour les naïves éxpressions de la Nature, & sur tout pour le Goût du Païsage : ceux de Rubens pour un caractére de grandeur & de magnificence dans ses Inventions, & pour l'artifice du Clair-obscur : ceux enfin, qui, bien que défectueux dans quelque partie, ne laissent pas de contenir quelque chose de singulier & d'éxtraordinaire. Car les Peintres peuvent tirer un avantage considérable de toutes les différentes maniéres de ceux qui

les ont précédez, lesquelles sont autant de fleurs dont ils doivent ramasser, à la maniére des Abeilles, un suc, qui, ayant passé en leur propre substance, produira des Ouvrages utiles & agréables.

Aux Sculpteurs, les Statuës, les Bas-Reliefs, les Médailles, & les autres Ouvrages Antiques : ceux de Raphaël, de Polydore, & de toute l'Ecole Romaine.

Aux Architéctes, les Livres qui concérnent leur Profession, & qui sont pleins de Figures démonstratives de l'Invention de leurs Auteurs, ou copiées d'aprés l'Antique.

Aux Graveurs, un chois de Piéces de différentes maniéres, tant au burin qu'à l'eau-forte. Ce chois leur doit servir aussi pour voir le progrés de la Graveure depuis Albert Dure jusqu'aux Ouvriers de nôtre tems, en passant par les Ouvrages de Marc-Antoine, de Corneille Cort, des Carraches, des Sadelers, de Goltius, de Muler, de Vostermans, de Pontius, de Bolsvert, de Vischer, & enfin par un grand nombre d'autres que je ne nomme point, qui ont eu un Caractére particulier, & qui par différentes voyes se sont tous efforcez d'imiter, ou la Nature, quand ils ont fait de leur Invention, ou les Tableaux de différentes ma-

niéres, quand ils ont eu pour fin la fidélité de leur imitation. En comparant ainsi l'Ouvrage de tous ces Maîtres, ils peuvent juger lesquels ont mieux entendu la conduite des Tailles, le ménagement de la Lumiére, & la valeur des tons par rapport au Clair-obscur; lesquels ont sû le mieux accorder dans leur burin la délicatesse avec la force & l'esprit de chaque chose avec l'éxtréme éxactitude; afin que, profitant de ces Lumiéres, ils ayent la loüable ambition d'égaler ces habiles Maîtres, ou de les surpasser.

Aux Curieux de l'Histoire & de l'Antiquité, tout ce que l'on voit de gravé de l'Histoire Sainte & Profane, & de la Fable; les Bas-Reliefs Antiques, les Colonnes Trajanne & Antonine, les Livres de Médailles & de Piérres gravées, & plusieurs Estampes qui ont du rapport à la connoissance qu'ils veulent s'aquérir, ou se conserver.

A ceux enfin, qui, pour être plus heureux & plus honnêtes gens, veulent se former le Goût aux bonnes choses, & avoir une teinture raisonnable des beaux Arts, rien n'est plus nécessaire que les bonnes Estampes. Leur vuë avec un peu de réfléxion les instruira promtement & agréablement de tout ce qui peut éxercer la raison, & fortifier le jugement.

Elles rempliront leur mémoire des choses curieuses de tous les tems & de tous les Païs : & en leur apprenant les différentes Histoires, elles leur apprendront les diverses maniéres dans la Peinture. Ils en jugeront promtement par la facilité qu'il y a de feüilleter quelques papiers, & de comparer ainsi les Productions d'un Maître avec celles d'un autre : & de cette façon, en épargnant le tems, elles épargneront encore la dépense. Car il est presque impossible d'amasser en un même lieu des Tableaux des meilleurs Peintres dans une quantité suffisante, pour se former une Idée complete sur l'Ouvrage de chaque Maître : & quand avec beaucoup de dépense on auroit rempli un Cabinet spacieux de Tableaux de différentes maniéres, il ne pourroit y en avoir que deux ou trois de chacune ; ce qui ne suffit pas pour porter un jugement bien précis du Caractére du Peintre, ni de l'étenduë de sa capacité. Au lieu, que par le moyen des Estampes, vous pouvez sur une table voir sans peine les Ouvrages des différens Maîtres, en former une Idée, en juger par comparaison, en faire un chois, & contracter par cette pratique une habitude du bon Goût & des bonnes maniéres, sur tout, si cela se fait en présence de quel-

qu'un qui ait du discernement dans ces sortes de choses, & qui en sache distinguer le bon d'avec le médiocre.

Mais pour ce qui est des Connoisseurs & des Amateurs des beaux Arts, on ne peut leur rien préscrire, tout est soûmis, pour ainsi parler, à l'empire de leur connoissance ; ils l'entretiennent par la vuë, tantôt d'une chose, & tantôt d'une autre, à cause de l'utilité qu'ils en reçoivent & du plaisir qu'ils y prennent. Ils ont entr'autres celuy de voir dans ce qui a été gravé d'aprés les Peintres fameux, l'origine, le progrés & la perfection des Ouvrages ; ils les suivent depuis le Giotto & André Manteigne, jusqu'à Raphaël, au Titien & aux Caraches. Ils éxaminent les différentes Ecoles de ces tems-là, ils voyent en combien de branches elles se sont partagées par la multiplicé des Disciples, & en combien de façons l'Esprit humain est capable de concevoir une même chose, qui est l'Imitation, & que de là sont venuës tant de diverses maniéres, que les Païs, les Tems, les Esprits, & la Nature par leur diversité nous ont produites.

Entre tous les bons effets qui peuvent venir de l'usage des Estampes, on s'est icy contenté d'en rapporter six, qui feront juger facilement des autres.

Le premier est de divertir par l'imitation, & en nous réprésentant par leur Peinture les choses visibles.

Le 2e. est de nous instruire d'une maniére plus forte & plus promte que par la parole. *Les choses*, dit Horace, *qui entrent par les oreilles prennent un chemin bien plus long, & touchent bien moins que celles qui entrent par les yeux, lesquels sont des témoins plus sûrs & plus fidéles.*

Le 3e. D'abréger le tems que l'on employeroit à relire les choses qui sont échapées de la mémoire, & de la rafraîchir en un coup d'œil.

Le 4e. De nous réprésenter les choses absentes comme si elles étoient devant nos yeux, & que nous ne pourrions voir que par des voyages pénibles, & par de grandes dépenses.

Le 5e. De donner les moyens de comparer plusieurs choses ensemble facilement, par le peu de lieu que les Estampes occupent, par leur grand nombre, & par leur diversité.

Et le 6e. De former le Goût aux bonnes choses, & de donner au moins une teinture des beaux Arts, qu'il n'est pas permis aux honnêtes gens d'ignorer.

Ces effets sont généraux : mais chacun en peut sentir de particuliers selon ses lumiéres & son inclination ; & ce n'est

que par ces effets particuliers que chacun peut régler la collection qu'il en doit faire.

Car il est aisé de juger, que dans la diversité des conditions dont on vient de parler, la curiosité des Estampes, l'ordre, & le chois qu'il y faut tenir dépendent du Goût & des vuës d'un chacun.

Ceux qui aiment l'Histoire, par éxemple, ne recherchent que les sujets qui y sont renfermez, & pour ne laisser rien échaper à leur curiosité, ils y tiennent cet ordre, qu'on ne peut assez louër. Ils suivent celuy des Païs, & des Tems : & tout ce qui regarde chaque Etat en particulier est contenu dans un ou dans plusieurs Porte-feüilles, dans lesquels on trouve:

Prémiérement les Portraits des Souverains qui ont gouverné un Païs, les Princes & Princesses qui en sont descendus, ceux qui ont tenu quelque rang considérable dans l'Etat, dans l'Eglise, dans les Armes, dans la Robe : ceux qui se sont rendus recommandables dans les différentes Professions, & les Particuliers qui ont quelque part dans les Evénemens historiques. Ils accompagnent ces Portraits de quelques lignes d'écriture, qui marquent le caractére de

la Personne, sa Naissance, ses Actions remarquables, & le tems de sa Mort.

2. La Carte générale & les particuliéres de cet Etat, les Plans & les Elévations des Villes, ce qu'elles enferment de plus considérable; les Châteaux, les Maisons Royalles, & tous les lieux particuliers qui ont mérité d'être donnez au Public.

3. Tout ce qui a quelque rapport à l'Histoire: comme les Entrées de Ville, les Carouzels, les Pompes Funébres, les Catafalques, ce qui regarde les Cérémonies, les Modes & les Coûtumes; & enfin toutes les Estampes particuliéres qui sont historiques.

Cette recherche qui est faite pour un Etat est continuée pour tous les autres avec la même suite & la même œconomie. Cet ordre est ingénieusement inventé, & l'on en est redevable à un Gentilhomme, * assez connu d'ailleurs par son mérite extraordinaire, & par le nombre de ses Amis.

Ceux qui ont de la passion pour les beaux Arts en usent d'une autre maniére. Ils font des Recueils par rapport aux Peintres & à leurs Eléves. Ils mettent, par éxemple, dans l'Ecole Romaine, Raphaël, Michelange, leurs Disciples,

* *Mr de Ganiéres.*

& leurs Contemporains. Dans celle de Venise, Giorgion, le Titien, les Bassans, Paul Véronése, Tintoret, & les autres Vénitiens. Dans celle de Parme, le Corrége, le Parmésan, & ceux qui ont suivi leur Goût. Dans celle de Bologne, les Caraches, le Guide, le Dominiquain, l'Albane, Lanfranc, & le Guarchin, Dans celle d'Allemagne, Albert Dure, Holbens, les petits Maîtres, Guillaume Baure, & autres. Dans celle de Flandres, Otho-Vénius, Rubens, Vandeik, & ceux qui ont pratiqué leurs maximes: ainsi de l'Ecole de France, & de celles des autres Païs.

Quelques-uns assemblent leurs Estampes par rapport aux Graveurs, sans avoir égard aux Peintres; d'autres par rapport aux sujets qu'elles répresentent, d'autres d'une autre façon, & il est juste de laisser à un chacun la liberté d'en user selon ce qui luy semblera plus utile & plus agréable.

Quoy qu'on puisse en tout tems & à tout âge tirer de l'utilité de la vuë des Estampes, néanmois celuy de la jeunesse y est plus propre qu'un autre: parce que le fort des enfans est la mémoire, & qu'il faut pendant qu'on le peut se servir de cette partie de l'ame, pour en faire comme un magasin, & pour les

inſtruire des choſes qui doivent contribuer à leur former le jugement.

Mais ſi l'uſage des Eſtampes eſt utile à la Jeuneſſe, il eſt d'un grand plaiſir & d'un agréable entretien à la Vieilleſſe. C'eſt un tems propre au repos & aux réfléxions, & dans lequel, n'étans plus diſſipez par les amuſemens des prémiers âges, nous pouvons avec plus de loiſir goûter les agrémens que les Eſtampes ſont capables de nous donner; ſoit qu'elles nous apprennent des choſes nouvelles, ſoit qu'elles nous rappellent les Idées de celles qui nous étoient déja connuës; ſoit qu'ayant du Goût pour les Arts, nous jugions des différentes Productions que les Peintres & les Graveurs nous ont laiſſées; ſoit que n'ayant point cette connoiſſance, nous ſoyons flattez de l'eſpérance de l'aquérir; ſoit enfin que nous ne cherchions dans ce plaiſir, que celuy d'éxciter agréablement nôtre attention par la beauté & par la ſingularité des objets que les Eſtampes nous offrent. Car nous y trouvons les Païs, les Villes, & les lieux conſidérables que nous avons lûs dans les Hiſtoires, ou que nous avons vûs nous-mêmes dans nos Voyages. De maniére que la grande variété, & le grand nombre des choſes rares qui s'y rencontrent, peuvent même ſervir

de Voyage, mais d'un Voyage commode & curieux à ceux qui n'en ont jamais fait, ou qui ne sont pas en état d'en faire.

Ainsi il est constant par tout ce que l'on vient de dire, que la vûë des belles Estampes, qui instruit la jeunesse, qui rappelle & qui affermit les connoissances de ceux qui sont dans un âge plus avancé, & qui remplit si agréablement le loisir de la Vieillesse, doit être utile à tout le monde.

On n'a point crû devoir entrer dans le détail de tout ce qui peut rendre recommandable l'usage des Estampes; l'on croit que le peu qu'on en a dit est suffisant pour induire le Lecteur à tirer des conséquences conformes à ses vuës & à ses bésoins.

Si les Anciens avoient eu en cela le même avantage que nous avons aujourd'huy, & qu'ils eussent par le moyen des Estampes transmis à la Postérité tout ce qui étoit chez eux de beau & de curieux, nous connoîtrions distinctement une infinité de belles choses dont les Historiens ne nous ont laissé que des idées confuses. Nous verrions ces supérbes Monumens de Memphis & de Babylone, ce Temple de Jerusalem que Salomon avoit bâti dans sa magnificence.

Nous jugerions des Edifices d'Athénes, de Corinthe & de l'ancienne Rome, avec plus de fondement encore & de certitude, que par les seuls fragmens qui qui nous en sont restez. Pausanias, qui nous fait une si éxacte déscription de la Gréce, & qui nous y conduit en tous lieux comme par la main, auroit accompagné ses Discours de Figures démonstratives, qui seroient venuës jusqu'à nous, & nous aurions le plaisir de voir, non selement les Temples & les Palais tels qu'ils étoient dans leur perfection, mais nous aurions aussi hérité des anciens Ouvriers l'Art de les bien bâtir. Vitruve, dont les démonstrations ont été perduës, ne nous auroit pas laissé ignorer tous les instrumens & toutes les machines qu'il nous décrit, & nous ne trouverions pas dans son Livre tant de lieux obscurs, si les Estampes nous avoient conservé les Figures qu'il avoit faites, & dont il nous parle luy-même. Car en fait d'Arts, elles sont les lumiéres du Discours, & les véritables moyens par où les Auteurs se communiquent : C'est encore par le manque de ces moyens que nous avons perdu les Machines d'Archiméde & de Héron l'Ancien, & la connoissance de beaucoup de Plantes de Dioscoride, de

beaucoup d'Animaux, & de beaucoup de Productions curieuses de la Nature, que les veilles & les méditations des Anciens nous avoient découvertes. Mais sans nous arrêter à regretter des choses perduës, profitons de celles que les Estampes nous ont sauvées, & qui nous sont présentes.

L'IDÉE *que je viens d'éxposer du Peintre parfait, peut à mon avis aider les Curieux dans le jugement qu'ils feront de la Peinture : mais comme la Connoissance des Tableaux demande encore quelque chose de plus pour être tout-à-fait complette, j'ay crû être obligé de dire icy ce qui me paroît sur cette matiére.*



CHAPITRE XXVIII.

De la Connoissance des Tableaux.

IL y a trois sortes de Connoissances sur le fait des Tableaux. La prémiére consiste à découvrir ce qui est bon & de mauvais dans un même Tableau. La seconde regarde le nom de l'Auteur. Et la troisiéme, va à savoir, s'il est Original ou Copie.

I.

Ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un Tableau.

La prémiére de ces Connoissances, qui est sans doute la plus difficile à aquérir, suppose une pénétration & une finesse d'Esprit, avec une intelligence des Principes de la Peinture, & de la mesure de ces choses, dépend celle de la connoissance de cet Art. La pénétration & la délicatesse de l'Esprit servent à juger de l'Invention, de l'Expression générale du sujet, des Passions de l'Ame en particulier, des Allégories, & de ce qui dépend du Costume * & de la Poëtique : Et l'intelligence des Principes fait

* *Mot de l'Art, qui signifie les modes, les tems, & les lieux.*

trouver la cauſe des effets que l'on admire, ſoit qu'ils viennent du bon Goût, de la Correction ou de l'Elégance du Deſſein ; ſoit que les Objets y paroiſſent diſpoſez avantageuſement, ou que les Couleurs, les Lumiéres & les Ombres y ſoient bien entenduës.

Ceux qui n'ont pas cultivé leur Eſprit par les connoiſſances des Principes, au moins ſpéculativement, pourront bien être ſenſibles à l'effet d'un beau Tableau : mais ils ne pourront jamais rendre raiſon des jugemens qu'ils en auront porté.

J'ay tâché par l'Idée que j'ay donnée du Peintre parfait, de venir aux ſecours des lumiéres naturelles, dont les Amateurs de Peinture ſont déja pourvûs. Je ne prétens pas néanmoins les faire pénétrer dans tous les détails des parties de la Peinture ; ils ſont plutôt de l'obligation du Peintre, que du Curieux, je voudrois ſeulement mettre leur bon Eſprit ſur des voyes qui pûſſent les conduire à une connoiſſance, qui découvrit, du moins en général, ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un Tableau.

Ce n'eſt pas que les Amateurs de ce bel Art, qui auroient aſſez de Génie & d'inclination ne pûſſent entrer, pour ainſi dire, dans le Sanctuaire, & aquérir la connoiſſance de tous ces détails,

par les lumiéres que des réfléxions sérieuses leur procureroient insensiblement.

Le Goût des Arts étoit tellement à la mode du tems d'Aléxandre, que pour les connoître un peu à fond, on faisoit apprendre à dessiner à tous les jeunes Gentilshommes ; de sorte que ceux qui avoient du talent, le cultivoient par l'éxercice ; ils s'en prévaloient dans l'occasion, & se distinguoient par la supériorité de leur connoissance. Je renvoye donc ceux, au moins qui n'ont pas aquis cette pratique manuelle, à l'Idée que j'ay donnée de la perfection.

I I.

De quel Auteur est un Tableau.

La connoissance du nom des Auteurs vient d'une grande pratique, & pour avoir vû avec application quantité de Tableaux de toutes les Ecoles, & des principaux Maîtres qui les composent. De ces Ecoles on en peut comter six : la Romaine, la Vénitienne, la Lombarde, l'Allemande, la Flamande, & la Françoise. Et aprés avoir aquis par un grand Exercice une idée distincte de chacune de ces Ecoles, s'il est question de juger de qui est un Tableau, on doit raporter cet Ouvrage à celle de qui on croira

qu'il approche le plus ; & quand on aura trouvé l'Ecole, il faudra donner le Tableau à celuy des Peintres qui la compoſent, dont la maniére a plus de conformité avec cet Ouvrage. Mais de connoître bien cette maniére particuliére du Peintre, c'eſt à mon avis où conſiſte la plus grande difficulté.

On voit des Curieux qui ſe font une idée d'un Maître ſur trois ou quatre Tableaux qu'ils en auront vûs, & qui croyent aprés cela avoir un titre ſuffiſant pour décider ſur ſa maniére, ſans faire réfléxion aux ſoins plus ou moins grans que le Peintre aura pris à les faire, ni à l'âge auquel il les aura faits.

Ce n'eſt pas ſur les Tableaux particuliers du Peintre : mais ſur le général de ſes Ouvrages qu'il faut juger de ſon mérite. Car il n'y a point de Peintre qui n'ait fait quelques bons & quelques mauvais Tableaux, ſelon ſes ſoins & le mouvement de ſon Génie. Il n'y en a point auſſi qui n'ait eu ſon commencement, ſon progrés & ſa fin ; c'eſt-à-dire, trois maniéres : la prémiére, qui tient de celle de ſon Maître ; la ſeconde, qu'il s'eſt formé ſelon ſon Goût, & dans laquelle réſide la meſure de ſes talens, & de ſon Génie ; & la troiſiéme, qui dégénére ordinairement en ce qu'on appelle

maniére : parce qu'un Peintre, aprés avoir étudié lon-tems d'aprés la Nature, veut joüir, ſans la conſulter davantage, de l'habitude qu'il s'en eſt faite.

Quand un Curieux aura donc bien conſidéré les différens Tableaux d'un Maître, & qu'il s'en ſera formé une idée complette de la maniére que je viens de dire, pour lors, il luy ſera permis de juger de l'Auteur d'un Tableau, ſans être ſoupçonné de témérité. Cependant quoy qu'un bon Connoiſſeur, habile par ſes talens, par ſes réfléxions, & par ſa longue expérience, puiſſe quelquefois ſe tromper ſur le nom de l'Auteur, (car qui ne ſe trompe point?) il ſera du moins vray de dire, qu'il ne peut ſe tromper ſur la juſteſſe & ſur la ſolidité de ſes ſentimens.

En effet, il y a des Tableaux qui ont été faits par des Diſciples, leſquels ont ſuivi leurs Maîtres de fort prés, & dans le ſavoir, & dans la maniére. On a vû pluſieurs Peintres qui ont ſuivi le Goût d'un autre Païs que le leur, comme il y en a eu, qui, dans leur Païs même, ont paſſé d'une maniére à une autre, & qui dans ce paſſage ont fait pluſieurs Tableaux fort équivoques ſur ce qui regarde le nom de l'Auteur.

Néanmoins cet inconvénient ne man-

que pas de remède pour ceux, qui, non contens de s'attacher au caractére de la main du Maître, ont aſſez de pénétration pour découvrir celuy de ſon Eſprit : un habile homme peut facilement communiquer la façon dont il éxécute ſes Deſſeins : mais non pas la fineſſe de ſes penſées. Ce n'eſt donc pas aſſez pour découvrir l'Auteur d'un Tableau, de connoître le mouvement du Pinceau, ſi l'on ne pénétre dans celuy de l'Eſprit : & bien que ce ſoit beaucoup d'avoir une idée juſte du Goût que le Peintre a dans ſon Deſſein, il faut de plus entrer dans le caractére de ſon Génie, & dans le tour qu'il eſt capable de donner à ſes Conceptions.

Je ne prétens pas néanmoins réduire au ſilence ſur cette matiére un Amateur de Peinture, qui n'aura, ni vû, ni éxaminé ce grand nombre de Tableaux ; il eſt bon au contraire de parler pour aquérir & pour augmenter la connoiſſance. Je voudrois ſeulement que chacun meſurât ſon ton ſur ſon éxpérience : la modeſtie qui ſied bien à ceux qui commencent, convient même aux plus éxpérimentez, ſur tout dans les choſes difficiles.

III.

Si un Tableau eſt Original, ou Copie.

Mon intention n'eſt pas de parler icy des Copies médiocres, qui ſont d'abord connuës de tous les Curieux, encore moins des mauvaiſes, qui paſſent pour telles aux yeux de tout le monde. Je ſuppoſe une Copie faite par un bon Peintre, laquelle mérite une ſérieuſe réfléxion, & mette en ſuſpend, au moins quelque tems, la déciſion des Connoiſſeurs les plus habiles. Et de ces Copies, j'en trouve de trois ſortes.

La prémiére eſt faite fidélement, mais ſervilement.

La ſeconde, eſt légére, facile, & non fidéle.

Et la troiſiéme, eſt fidéle, & facile.

La prémiére, qui eſt ſervile & fidéle, rapporte, à la vérité, le Deſſein, la Couleur & les Touches de l'Original: mais la crainte de paſſer les bornes de la préciſion, & de manquer à la fidélité, appéſantit la main du Copiſte, & la fait connoître ce qu'elle eſt, pour peu qu'elle ſoit éxaminée.

La ſeconde, ſeroit plus capable d'impoſer, à cauſe de la légéreté du Pinceau,

ſi l'infidélité des contours ne redreſſoit des yeux habiles.

Et la troiſiéme, qui eſt fidéle & facile, & qui eſt faite par une main ſavante & légére, & ſur tout dans le tems de l'Original, embaraſſe les plus grans Connoiſſeurs, & les met ſouvent au hazard de prononcer contre la vérité, quoy que ſelon la vrai-ſemblance.

S'il y a des choſes qui ſemblent favoriſer l'originalité d'un Ouvrage, il y en a auſſi qui paroiſſent la détruire; comme la répétition du même Tableau, l'oubli où il a été durant beaucoup de tems, & le prix modique qu'il a coûté. Mais encore que ces conſidérations puiſſent être de quelque poids, elles ſont ſouvent tres-frivoles faute d'avoir été bien éxaminées.

L'oubli d'un Tableau vient ſouvent, ou des mains entre leſquelles il tombe, ou du lieu où il eſt, ou des yeux qui le voyent, ou du peu d'amour que ſon poſſeſſeur a pour la Peinture.

Le prix modique procéde ordinairement de la néceſſité ou de l'ignorance de celuy qui vend.

Et la répétition d'un Tableau, qui eſt une cauſe plus ſpécieuſe, n'eſt pas toûjours une raiſon bien ſolide. Il n'y a preſque point de Peintre qui n'ait répété

quelqu'un

quelqu'un de ses Ouvrages, parce qu'il luy aura plû, ou parce qu'on luy en aura demandé un tout semblable. J'ay vû deux Viérges de Raphaël, lesquelles ayant été mises par curiosité l'une auprés de l'autre, persuadérent les Connoisseurs qu'elles étoient toutes deux Originales. Titien a répété jusqu'à sept ou huit fois les mêmes Tableaux, comme on jouë plusieurs fois une Comédie qui a réüssit. Et nous voyons plusieurs Tableaux répétez des meilleurs Maîtres d'Italie disputer encore aujourd'huy de bonté & de primauté. Mais combien en voyons-nous d'autres qui ont déçû les Peintres mêmes les plus habiles? Et parmi plusieurs éxemples que j'en pourrois donner, je me contenteray de rapporter icy celuy de Jules Romain, que j'ay tiré de Vasari.

Fréderic II. Duc de Mantouë, passant à Florence pour aller à Rome saluër le Pape Clément VII. vit dans le Palais de Médicis, au dessus d'une porte, le Portrait de Leon X. entre le Cardinal Jules de Médicis & le Cardinal de Rossi. Les Têtes étoient de Raphaël, & les Habits de Jules Romain, & le tout étoit merveilleux. En effet le Duc de Mantouë, aprés l'avoir considéré, en devint si amoureux, qu'il ne pût s'empêcher quand

il fut à Rome de le demander au Pape, qui le luy accorda fort gracieuſement. Sa Sainteté fit auſſi-tôt écrire à Octavien de Médicis, qu'il fit encaiſſer le Tableau, & qu'il l'envoyât à Mantouë. Octavien, qui étoit un grand Amateur de Peinture, & qui ne vouloit pas priver Florence d'une ſi belle choſe, trouva moyen d'en différer l'envoy, ſous prétexte de faire faire au Tableau une bordure plus riche. Ce délay donna le tems à Octavien de faire copier le Tableau par André del Sarte, qui en imita juſqu'aux petites taches qui étoient deſſus. Cet Ouvrage en effet étoit ſi conforme à ſon Original, qu'Octavien luy-même avoit de la peine à les diſtinguer, & que pour ne s'y pas tromper, il mit une marque derriére la Copie, & l'envoya à Mantouë quelques jours aprés. Le Duc la reçut avec toute la ſatisfaction poſſible, ne doutant point que ce ne fût l'Ouvrage de Raphaël non plus que Jules Romain, qui étoit auprés de ce Prince, & qui ſeroit demeuré toute ſa vie dans cette opinion, ſi Vaſari, qui avoit vû faire la Copie, ne l'avoit déſabuſé. Car celuy-cy étant arrivé à Mantouë, fut tres bien reçû de Jules Romain, qui, aprés luy avoir montré toutes les curioſitez de ce Duc, luy dit qu'il leur reſtoit encore à voir la plus belle choſe qui fût

dans le Palais, ſavoir le Portrait de Leon X. de la main de Raphaël; & le luy ayant montré, Vaſari luy dit, *qu'il étoit en effet tres-beau, mais qu'il n'étoit pas de Raphaël.* Jules Romain l'ayant plus attentivement conſideré. *Comment*, repliqua-t'il, *il n'eſt pas de Raphaël? Eſt-ce que je ne reconnois pas mon Ouvrage, & que je ne voy pas les coups de Pinceau que j'y ay donnez moy-même? Vous n'y prenez pas aſſez garde*, repartit Vaſari, *car je puis vous aſſurer que je l'ay vû faire à André del Sarte: & qu'ainſi ne ſoit, vous y trouverez derriére la toile une marque qu'on y mit éxprés pour ne le pas confondre avec l'Original.* Jules Romain ayant donc tourné le Tableau, & s'étant apperçû de la vérité du fait, ſerra les épaules d'étonnement, & dit ces paroles. *Je l'eſtime autant que s'il étoit de Raphaël, & même davantage: car il n'eſt pas naturel d'imiter un ſi éxcellent Homme, juſqu'à tromper.*

Puiſque Jules Romain, tout habile qu'il étoit, aprés avoir été averti, & avoir éxaminé le Tableau, perſiſtoit vivement à ſe tromper dans le jugement qu'il faiſoit ſur ſon propre Ouvrage, comment pourroit-on trouver étrange que d'autres Peintres, moins habiles que luy, ſe laiſſaſſent ſurprendre

ſur l'Ouvrage des autres ? C'eſt ainſi que la vérité ſe peut quelquefois cacher à la ſience la plus profonde, & que manquer ſur les faits, n'eſt pas toûjours manquer à la juſteſſe de ſes jugemens.

Cependant quelque équivoque que ſoit un Tableau ſur l'originalité; il porte néanmoins aſſez de marques extérieures pour donner lieu à un Connoiſſeur d'en dire, ſans témérité, ce qu'il en penſe bonnement; non pas comme une derniére déciſion, mais comme un ſentiment fondé ſur une ſolide connoiſſance.

Il me reſte encore à dire quelque choſe ſur les Tableaux, qui ne ſont ni Originaux, ni Copies, leſquels on appelle Paſtiches, de l'Italien, *Paſtici*, qui veut dire, Pâtez: parce que de même que les choſes différentes qui aſſaiſonnent un Pâté, ſe réduiſent à un ſeul Goût; ainſi les fauſſetez qui compoſent un Paſtiche, ne tendent qu'à faire une vérité.

Un Peintre qui veut tromper de cette ſorte, doit avoir dans l'eſprit la maniére & les principes du Maître dont il veut donner l'idée, afin d'y réduire ſon Ouvrage, ſoit qu'il y faſſe entrer quelque endroit d'un Tableau que ce Maître aura déja fait, ſoit que l'Invention étant de luy, il imite avec légéreté, non ſeule-

ment les Touches, mais encore le Goût du Deſſein, & celuy du Coloris. Il arrive tres-ſouvent que les Peintres, qui ſe propoſent de contrefaire la maniére d'un autre, ayant toûjours en vuë d'imiter ceux qui ſont plus habiles que luy, fait de meilleurs Tableaux de cette ſorte, que s'il produiſoit de ſon propre fond.

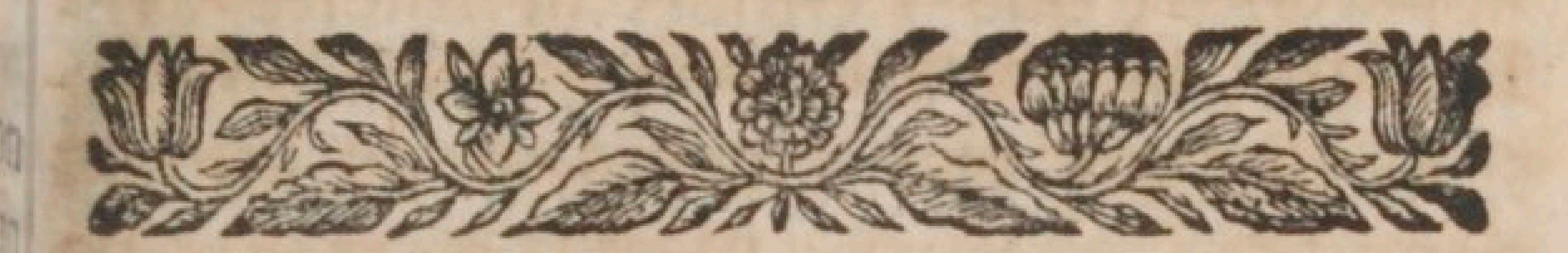
Entre ceux qui ont pris plaiſir à contrefaire ainſi la maniére des autres Peintres, je me contenteray de nommer icy David Teniers, qui a trompé, & qui trompe encore tous les jours les Curieux, leſquels n'ont point été prévenus ſur l'habileté qu'il avoit à ſe transformer en Baſſan, & en Paul Véronéſe. Il y a de ces Paſtiches qui ſont faits avec tant d'adreſſe, que les yeux même les plus éclairez y ſont ſurpris au premier coup d'œil. Mais aprés avoir éxaminé la choſe de plus prés, ils démêlent auſſitôt le Coloris d'avec le Coloris, & le Pinceau d'avec le Pinceau.

David Teniers, par éxemple, avoit un talent particulier à contrefaire les Baſſans : mais ſon Pinceau coulant & léger qu'il a employé dans cet artifice, eſt la ſource même de l'évidence de ſa tromperie. Car ſon Pinceau, qui eſt coulant & facile, n'eſt ni ſi ſpirituel, ni ſi propre

à caractériſer les objets que celuy des Baſſans, ſur tout dans les Animaux.

Il eſt vray que Teniers a de l'union dans ſes Couleurs : mais il y regnoit un certain Gris auquel il étoit accoûtumé, & ſon Coloris n'a, ni la vigueur, ni la ſuavité de celuy de Jacques Baſſan. Il en eſt ainſi de tous les Paſtiches, & pour ne s'y point laiſſer tromper, il faut éxaminer, par comparaiſon à leur modéle, le Goût du Deſſein, celuy du Coloris, & le Caractére du Pinceau.





LIVRE II.

ABREGÉ DE LA VIE DES PEINTRES.

De l'Origine de la Peinture.

QUOYQUE les Auteurs qui ont dit quelque chose de l'Origine de la Peinture, en ayent parlé diversement, ils conviénnent du moins tous, que l'Ombre a donné occasion à la naissance de cet Art. Pline rapporte sur ce sujet l'Histoire d'une fille de Sicyone, appellée Corinthia, & dit qu'un jeune homme qu'elle aimoit, s'étant endormi à la lumiére d'une lampe, l'ombre de son visage qui donnoit sur une muraille luy paroissoit si ressemblante, qu'elle en voulut tracer les éxtrémitez, & faire ainsi le Portrait de son Amant. S'il est vray, comme il y a

apparence, que l'Ombre a ſuſcité l'Inventeur de la Peinture, l'Imitation eſt ſi naturelle à l'homme, qu'il n'aura pas attendu juſqu'au tems de Corinthia à tracer des Figures ſur ſon Ombre, qui eſt auſſi ancienne que luy-même.

Mais ſans s'étendre ſur cette penſée, & ſans chercher une ſource auſſi incertaine qu'eſt celle de la Peinture, on peut dire avec beaucoup de fondement, que cet Art a pris naiſſance en même tems que la Sculpture, l'une & l'autre ayant le Deſſein pour Principe, & que dés le tems d'Abraham, où la Sculpture étoit en uſage, la Peinture par conſéquent y étoit de la même ſorte, & en pareil degré. Elle a pû diſparoître & ſe remontrer ſelon la révolution des tems. La Guerre eſt un Art qui détruit tous les autres, & la Peinture s'y eſt trouvée d'autant plus expoſée, qu'elle n'eſt faite que pour le plaiſir. Mais les beaux Arts ſont comme le Phœnix, ils renaiſſent de leurs cendres. Ainſi il eſt à croire que la Peinture s'eſt éteinte & renouvellée pluſieurs fois, même dans les prémiers tems; quoy que dans un degré tres-foible, & que ceux à qui on en attribuë l'Invention n'en ont été que les Rénovateurs.

Mais pour parler ſelon les Auteurs, aprés

aprés les avoir conférez, on trouvera que Gigés Lidien a inventé la Peinture en Egypte, Euchir dans la Gréce, & que Bularque l'apporta de Lidie en Italie sous le Régne de Romulus. Ce Peintre fit un Tableau, où il réprésenta la Bataille des Magnésiens, lequel fut trouvé si beau par Candaule Roy de Lidie, que pour le payer, il le couvrit d'or. D'où l'on peut inférer que la Peinture étoit en honneur dés ce tems-là.

Il est assez inutile de rapporter dans cet Abrégé le peu que les Auteurs disent des prémiers Peintres qui ont précédé la décadence de l'Empire : comme il ne reste rien de leurs Ouvrages, on a peu de curiosité de savoir ce qui les regarde, & de charger sa mémoire de leurs noms. On en peut néanmoins éxcepter quelques-uns, que la Rénommée nous a rendue si célébres, qu'il seroit honteux de les ignorer. J'en trouve six de ce nombre : Zeuxis, Parrasius, Pamphile, Timanthe, Apelle, & Protogéne. Ils vivoient dans le siécle d'Aléxandre le Grand, où les beaux Arts étoient dans leur vigueur : & quoy que nous n'ayons point de leurs Ouvrages, on peut néanmoins juger du degré de leur perfection par ceux de Sculpture du même siécle, qui sont venus jusqu'à nous, & par le

grand prix dont on les payoit; car on a donné à Timanthe, & ensuite à Apelle pour un seul Tableau jusqu'à cent talens, qui valent de nôtre monnoye, cent quatre-vingt mille livres.

Nous avons à la vérité quelques morceaux de Peinture Antique, mais ni les tems, ni les Auteurs n'en sont point connus: le plus considérable est à Rome dans la Vigne Aldobrandine, & répréfente un Mariage. Cet Ouvrage est d'un grand Goût de Dessein, & tient beaucoup de la Sculpture & des Bas-reliefs Grecs. Il est sec & sans intelligence de Groupes, ni du Clair-obscur: mais il est à croire que tous les Ouvrages de Peinture qui se faisoient en Gréce dans ces tems-là n'étoient pas de la même sorte; puisque ce que nous lisons de Zeuxis & de Parrasius, qui ont trompé par leur Pinceau, non seulement les Animaux, mais les Peintres mêmes, doit nous persuader qu'ils avoient pénétré dans les Principes de la Peinture plus avant que l'Auteur de cet Ouvrage. Il est vray qu'ils n'avoient pas l'usage de l'huile, laquelle donne tant de force aux Couleurs; mais ils pouvoient avoir des Sécrets que nous ignorons, & Pline nous dit qu'Apelle se servoit d'un vernis qui donnoit de la

vigueur à ses Couleurs, & qui les conservoit. Quoy qu'il en soit, on ne peut pas aller contre le témoignage universel des anciens Auteurs qui ont parlé des Peintres de ces tems-là, & des Ecrits desquels on doit inférer que la Peinture y étoit dans un haut degré de perfection, & que le nombre des habiles Peintres y étoit fort grand. On en raportera donc icy seulement les Principaux.

ABREGÉ
De la Vie des six principaux Peintres de la Gréce.

ZEUXIS.

Zeuxis, natif d'Héraclée dans la Macédoine, apprit les prémiers Elémens de la Peinture dans la 85e. Olympiade, quatre cens ans avant Jesus-Christ. Il s'y attacha fortement; & le succés répondant à la chaleur de ses Etudes, luy fit entreprendre des choses hardies, qui luy donnérent de la réputation. Il

étoit habile dans le Deſſein : mais il a pénétré dans le Coloris plus qu'aucun Peintre de ſon tems. Et Pline dit qu'Apolodore, qui le prémier a trouvé les Principes du Clair-obſcur & du Coloris, ouvrit à Zeuxis les portes de la Peinture, & que le même Apolodore ſe plaignit que Zeuxis y étoit entré ſi avant, qu'il avoit emporté l'Art avec luy. Les Ouvrages conſidérables où il fut employé luy aquirent de grandes richeſſes, & n'ayant plus rien à attendre des biens de la fortune, il commença à donner libéralement ſes Tableaux, parce qu'il ne voyoit pas, diſoit-il, qu'aucun prix les pût aſſez dignement payer.

Les Agrigentins luy ayant demandé le Tableau d'une Héléne nuë pour mettre dans leur Temple, ils luy envoyérent en même tems, ainſi qu'il l'avoit demandé, pluſieurs des plus belles filles de leur Païs. Il en retint cinq, & aprés les avoir conſidérées, il ſe fit une Idée de leur plus belles parties pour en compoſer le corps qu'il avoit à répréſenter. Il le peignit d'aprés elles ; & cette Figure, qu'il acheva avec tant de ſoin, luy parût ſi parfaite, qu'il ne feignit point de dire des Peintres qui venoient l'admirer, qu'ils pouvoient bien la louër, mais non pas l'imiter.

Parrasius néanmoins luy disputoit la gloire du rang, & ils convinrent de faire chacun un Tableau en concurrence. Zeuxis peignit des Raisins, & Parrasius un Rideau. L'Ouvrage du prémier étant éxposé, attira des Oyseaux qui vinrent béqueter les Raisins qu'il avoit peints, & qu'ils crûrent être véritables. Zeuxis tout glorieux du suffrage de ces Animaux, dit à Parrasius qu'il fit donc voir son Tableau, & qu'on tirât ce Rideau qui le couvroit : mais se trouvant surpris par ce même Rideau, qui étoit le Tableau de Parrasius, il confessa ingénuëment qu'il étoit vaincu, & que n'ayant trompé que les Oyseaux, Parrasius l'avoit trompé luy-même, tout Peintre qu'il étoit.

Zeuxis peignit quelque tems aprés un Garçon qui portoit une Corbeille de Raisins, & voyant que les Oyseaux les venoient aussi béqueter, il avoüa avec la même franchise, que si les Raisins étoient bien peints, il falloit que la Figure le fut bien mal: puisque les Oyseaux n'en avoient eu aucune peur.

Agatharque, qui voyoit avec impatience, que Zeuxis employoit beaucoup de tems à finir ces Ouvrages, luy dit un jour, que pour luy il peignoit ses Tableaux avec assez de promtitude. Vous

êtes bien-heureux, répondit Zeuxis, je ne fais mes Ouvrages qu'avec beaucoup de tems & d'application; parce que je désire qu'ils soient bien, & que je suis persuadé que l'estime des choses faites en peu de tems, dure peu de tems aussi.

Quoy que Zeuxis fut généralement estimé dans son siécle, il a néanmoins eu ses adversaires. Aristote luy a reproché de n'avoir pas eu le talent d'éxprimer comme il faut les passions de l'ame: & Quintilien dit, qu'il faisoit les éxtrémitez de ses Figures trop puissantes, & qu'il imitoit en cela Homere, qui se plaisoit dans les déscriptions qu'il faisoit des corps, à leur donner des membres forts & robustes, même à ceux des femmes. Pline fait mention des Ouvrages de Zeuxis, & Lucien décrit avec beaucoup de soin le Tableau qu'il fit de la Famille d'un Centaure. Festus dit que le dernier Tableau de ce Peintre est le Portrait d'une Vieille, & que cet Ouvrage le fit tant rire, qu'il en mourut. Quoy que la chose soit difficile à croire, elle n'est pas sans éxemple.

Les Compétiteurs de Zeuxis furent, Timanthe, Androcide, Eupompe, & Parrasius.

PARRASIUS.

PARRASIUS, natif d'Ephése, Fils & Disciple d'Evénor, étoit Emule de Zeuxis. On peut voir dans la Vie de ce dernier les Tableaux qu'ils ont faits en concurrence. Ils passoient tous deux pour les plus habiles de leur tems, qui étoit le tems des habiles : & Quintilien dit, qu'ils ont élevé la Peinture dans un haut degré de perfection; Parrasius pour le Dessein, & Zeuxis pour le Coloris.

Les Auteurs s'accordent à donner à Parrasius la gloire d'avoir dessiné tres-correctement & tres-élégamment, & d'avoir réprésenté les corps, non comme la Nature les avoit produits, mais comme elle pouvoit les produire; c'est, selon cette grande idée qu'il a écrit de la Simmétrie des Corps.

Il éxcelloit entr'autres choses dans l'éxpression des passions de l'ame, qualité qu'on ne peut assez louër; dans l'ajustement des coëffures, dans la distribution des cheveux, & dans les agrémens de la bouche.

Il avoit beaucoup de Génie & d'élévation d'esprit : mais les loüanges qu'on luy donnoit, & qu'il croyoit mériter,

le rendirent éxtrémement orgueilleux, parlant des autres avec mépris, & de soy-même, comme ayant conduit l'Art à sa derniére perfection. Il ne faisoit pas de difficulté de se nommer le Maître & le Prince de la Peinture : & il étoit magnifique en tout ce qui environnoit sa personne, sans affectation néanmoins, & sans contrainte.

Il avoit accoûtumé de s'entousiasmer dans ses Productions. Il ne se mettoit jamais au travail qu'il ne fût prévenu d'une disposition à y trouver du plaisir; & il adoucissoit son travail en chantant d'un ton modéré pour luy seul. Il a fait quantité d'Ouvrages, dont les plus considérables sont rapportez dans le 35e. Livre de Pline, que les Curieux pourront consulter.

PAMPHILE.

PAMPHILE, né sous le Régne de Philippe, eut la Macédoine pour Patrie, Eupompe pour Maître, & le fameux Apelle pour Disciple. Il avoit une si grande Idée de son Art, qu'il ne croyoit pas qu'on y pût être habile sans l'étude des belles Lettres, & de la Géométrie, étant luy-même fort savant en

ces deux choſes. Sa réputation luy attira des Diſciples conſidérables : il n'en prénoit point qui ne luy payaſſent un talent ; c'eſt-à-dire, ſix cens écus de nôtre monnoye durant l'eſpace de dix années, qu'il les retenoit dans l'Etude de la Peinture ; Apelle & Mélanthius luy donnérent cette ſomme, que Béde dit être pour chaque année ſeulement.

Ce fut par ſon avis & par ſon crédit que d'abord à Sicyone, & enſuite dans toute la Gréce, les jeunes gens d'une naiſſance libre & diſtinguée apprenoient à deſſiner avant toutes choſes, & que la Peinture ſe conſerva depuis dans un ſi grand honneur, qu'il fut défendu par un Edit à tous autres qu'à ceux qui étoient nobles, d'éxercer cet Art. D'où l'on peut inférer, que, ſi la Peinture a été eſtimée dans l'Antiquité par les Peuples les plus polis, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'aujourd'huy les Princes éclairez l'aiment & la protégent, & que les gens d'eſprit ſe font un honneur de s'y connoître.

TIMANTHE.

TIMANTHE vivoit dans le même tems que Pamphile. On ne ſait

point le lieu de sa naissance; mais il a été un des plus savans & des plus judicieux Peintres de son siécle. Parmi les Ouvrages qu'il a faits, le plus célébre, & dont quantité d'Auteurs ont parlé avec éloge, est le Sacrifice d'Iphigénie. Cette jeune Fille y paroissoit d'une beauté surprenante, & sembloit volontairement dévoüée à sa Patrie. Le Peintre qui y avoit réprésenté Calchas, Ulysse, Ajax, Ménélas, amis & parens de cette Fille, s'étant épuisé à donner à chacun d'eux des caractéres differens de tristesse, selon la convenance des personnes, peignit Agamémnon, Pére d'Iphigénie, le visage caché dans sa Draperie, ne pouvant d'une autre maniére éxprimer assez dignement les sentimens de sa douleur. De sorte que les éxpressions qui paroissoient sur le visage du Frére & de l'Oncle de cette Victime, faisoient juger de l'état douloureux où pouvoit être le Pére.

Timanthe ayant fait une autre fois dans un petit Tableau un Cyclope dormant, s'avisa, pour faire juger de sa grandeur, de peindre auprés de luy des Satyres qui mésuroient son pouce avec un tyrse, qui est une espéce de bâton fort haut. Pline fait mention des principaux Ouvrages de Timanthe, & dit que ce

Peintre dans tous ſes Tableaux donnoit à entendre beaucoup plus de choſes qu'il n'y en avoit peint.

APELLE.

APELLE, que la Rénommée a mis au deſſus de tous les Peintres, étoit de l'Iſle de Co, dans la Gréce, Fils de Pithius, & Diſciple de Pamphile, dont on vient de parler. Les grans Peintres, comme les grans Poëtes ſe ſont attirez dans tous les tems la bienveillance des Souverains : Apelle en reçût des marques ſinguliéres d'Aléxandre le Grand, qui, non ſeulement honnora ce Peintre de ſon eſtime, à cauſe de ſa grande capacité, mais qui l'aima à cauſe de la candeur de ſes mœurs.

Apelle apporta en naiſſant tant de diſpoſition & d'inclination pour la Peinture, qu'afin de s'y rendre habile, il ne fit pas de difficulté de donner à Pamphile ſon Maître un talent par an, & qu'il avoit pour maxime de ne laiſſer paſſer aucun jour ſans deſſiner : ce qui donna lieu à ce Proverbe, *Nulla dies ſine linea*, Nul jour ſans tirer quelque ligne ; c'eſt-à-dire, ſans s'éxercer au Deſſein.

La force de ſon Génie & l'aſſiduité

de ſes Etudes ne luy donnérent pas cette bonne opinion que les habiles prénnent ordinairement d'eux-mêmes. Il ne voulut juger de ſa capacité que par la comparaiſon de celle des autres qu'il alloit viſiter. Tout le monde ſait ce qui arriva entre luy & Protogéne. Celuy-cy demeuroit dans l'Iſle de Rhodes, où Apelle fit un voyage éxprés pour voir ſes Ouvrages, qu'il ne connoiſſoit que de réputation : mais n'ayant trouvé dans la Maiſon de Protogéne qu'une vieille femme, qui luy demanda ſon nom ; je vais le mettre ſur cette toile, luy dit-il, & prénant un Pinceau avec de la couleur, il y deſſina quelque choſe d'une éxtréme délicateſſe. Protogéne étant de retour, la vieille luy raconta ce qui s'étoit paſſé, & luy montra la toile. Mais luy, regardant avec attention la beauté de ces traits, dit que c'étoit Apelle qui étoit venu, ne croyant pas qu'un autre fut capable de faire une ſi belle choſe. Et prénant d'une autre couleur, il fit ſur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicat, & ſortant enſuite, il donna ordre, que, ſi celuy qui étoit venu retournoit, on le luy montrât, en luy diſant que c'étoit-là celuy qu'il cherchoit. Apelle revint auſſi-tôt, & honteux de ſe voir vaincu, prit d'une troiſiéme

couleur, & parmi les traits qui avoient été faits, il en conduisit de si savans & de si merveilleux, qu'il y épuisa toute la subtilité de l'Art. Protogéne les vit à son tour, & confessant qu'il ne pouvoit mieux faire, quitta la partie, & courut chercher Apelle avec empressement.

Pline qui écrit cette Histoire, dit qu'il a vû la toile avant qu'elle eut été consumée dans l'Incendie du Palais de l'Empereur, & qu'il n'y avoit autre chose dessus que quelques lignes qu'on avoit assez de peine à distinguer : mais qu'on estimoit cette toile plus qu'aucun des Tableaux parmi lesquels elle étoit.

C'est à peu prés de cette sorte qu'il faut entendre cet endroit de Pline : car de l'entendre d'une simple ligne partagée tout le long de son étenduë, cela est contraire au bon sens, & choque tous ceux qui savent un peu ce que c'est que Peinture ; n'y ayant en cela aucune marque de capacité, ni d'intelligence dans cet Art.

Ce qui peut avoir donné lieu à cette mauvaise interprétation, est à mon avis le mot de *linea* mal entendu : car *linea* en cet endroit ne veut dire autre chose que Dessein, ou Contour. Pline s'en sert luy-même en cette signification dans un

autre endroit, où il dit d'Apelle, qu'il ne passoit aucun jour sans dessiner; *Nulla dies sine linea;* car ce n'est pas à tirer de simples lignes qu'Apelle s'occupoit, mais à se faire une habitude d'un Dessein correct.

On doit entendre de même le mot de *Subtilitas*, non pour donner l'idée d'une ligne tres-déliée, mais de la précision & de la finesse du Dessein. Ainsi la subtilité n'est pas dans la ligne, simplement comme ligne, mais dans l'intelligence de l'Art, qu'on fait connoître par des lignes.

J'avouë pourtant que le mot de *Tenuitas*, qui se rencontre dans le même endroit de Pline peut faire quelque difficulté, elle n'est pas néanmoins sans réponse; car on peut fort bien entendre par ce mot, la finesse & la précision d'un contour. Mais je soûtiens encore qu'il seroit tout-à-fait contre le bon sens, d'entendre que la Victoire dans le Combat d'Apelle & de Protogéne ne consistât qu'à faire une ligne plus déliée qu'une autre; & que si Pline, qui s'est mal éxpliqué en cet endroit, l'a entendu de cette derniére façon, il avoit peu de connoissance des beaux Arts: quoy qu'il soit aisé de juger d'ailleurs qu'il les aimoit passionément.

L'Envie, qui se rencontre ordinairement parmi les gens de la même Profession, ne trouva point d'entrée dans l'Ame d'Apelle, & s'il cherchoit à s'élever, s'étoit par rapport à son Art, qu'il connoissoit être d'une grande étenduë, & dont il aimoit la gloire. D'où vient qu'il n'avoit pas moins de soin de l'avantage de ses Emules, que du sien propre, & qu'ayant reconnu la capacité de Protogéne, il le rendit recommandable aux Rhodiens, & luy fit payer des Ouvrages incomparablement plus que ce Peintre n'avoit accoûtumé de les vendre.

Apelle étoit circonspect, mais facile dans ses Productions. L'Elégance & la Grace qu'il répandoit dans ses Tableaux n'empêchoient point la vérité que le Peintre doit à la Nature, & il faisoit ses Portraits avec tant de fidélité, que quelques Astrologues ne faisoient pas de difficulté de s'en servir pour tirer l'horoscope des personnes qu'il avoit peintes.

Aléxandre qui visitoit souvent Apelle, par le plaisir qu'il trouvoit dans sa conversation & dans ses maniéres, trouvoit bon qu'il luy parlât sans complaisance, & ce Prince en avoit même beaucoup pour luy, ainsi qu'il le témoigna à l'occasion du Portrait de Campaspe, qu'il

luy fit faire. Campaſpe étoit tres-belle, & celle de toutes ſes Concubines qui avoit le plus d'entrée dans ſon cœur; & comme Aléxandre s'apperçût qu'elle avoit percé d'un même trait celuy d'Apelle, il la luy donna, faiſant voir par-là, dit Pline, non ſeulement l'affection qu'il avoit pour ce Peintre: mais qu'aprés avoir vaincu les Nations, il ſavoit encore ſe vaincre ſoy-même: Grand par ſon courage, s'écrie-t'il, mais plus Grand encore par l'empire qu'il avoit ſur ſes paſſions.

Apelle fit ſouvent le Portrait d'Aléxandre, & comme ce Monarque ne trouvoit pas à propos de laiſſer profaner ſon Image par la main des Ignorans, il fit un Edit, par lequel il défendit à tous les Peintres de faire ſon Portrait, à l'éxception du ſeul Apelle: de même qu'il ne donna permiſſion par le même Edit qu'à Pyrgotéle de graver ſes Médailles, & à Liſippe de les répréſenter par la fonte des métaux.

Quoy qu'Apelle fût fort éxact dans ſon Ouvrage, il ſavoit juſqu'à quel point il devoit travailler ſans fatiguer ſon Eſprit. Il dit un jour, parlant de Protogéne, qu'il étoit habile, mais qu'il gâtoit ſouvent les belles choſes qu'il faiſoit à force de les vouloir perfectionner; qu'il

qu'il ne ſavoit pas quitter ſon travail, que le trop étoit plus à craindre que le trop peu, & que s'étoit être bien ſavant que de ſavoir ce qui ſuffit.

Un de ſes Diſciples luy montrant un Tableau pour en ſavoir ſon ſentiment, & ce Diſciple luy diſant qu'il l'avoit fait fort vîte, & qu'il n'y avoit employé qu'un certain tems. *Je le voy bien ſans que vous me le diſiez*, répondit Apelle, *& je ſuis étonné que dans ce peu de tems-là même, vous n'en ayiez pas fait davantage de cette ſorte.*

Un autre Peintre luy faiſant voir le Tableau d'une Héléne qu'il avoit peinte avec ſoin, & qu'il avoit ornée de beaucoup de Piérreries, il luy dit : *O mon amy, n'ayant pû la faire belle, vous n'avez pas manqué de la faire riche.*

Mais s'il diſoit ſon ſentiment avec ſimplicité, il recevoit de la même maniére celuy des autres : & pour en éloigner toute complaiſance, il éxpoſoit ſes Ouvrages aux paſſans, & ſe tenoit caché derriére pour écouter ce qu'on en diroit, dans le deſſein d'en profiter. De ſorte qu'un Cordonnier paſſant un jour devant le maiſon d'Apelle, & y trouvant un Tableau ainſi éxpoſé, reprit avec liberté quelque défaut qu'il apperçût à une Sandale, laquelle fut changée

incontinent aprés : mais le lendemain repaſſant par le même endroit, tout glorieux de voir qu'on eut profité de ſa critique, cenſura auſſi-tôt une Cuiſſe où il n'y avoit rien à redire : ce qui obligea Apelle de ſortir de derriére ſa toile, & de dire au Cordonnier que ſon jugement ne paſſoit pas la Sandale ; ce qui paſſa dans la ſuite en Provérbe. Je ne ſay s'il y a beaucoup d'Apelles aujourd'huy, mais il y a des Cordonniers plus que jamais.

Une autre marque de la ſimplicité d'Apelle, c'eſt qu'il avoüoit qu'Amphion l'emportoit ſur luy pour la Diſpoſition, & Aſclépiodore pour la régularité du Deſſein : mais il ne le cédoit à perſonne pour la Grace, qui étoit ſon talent particulier. Quand il regardoit les Ouvrages des grans Peintres, il en admiroit les beautez, mais il n'y trouvoit pas, diſoit-il ingénuëment, cette Grace, que luy ſeul ſavoit répandre dans tout ce qu'il peignoit.

Apelle n'a jamais peint ſur les murailles, ni ſur aucune autre choſe qu'on n'auroit pû ſauver d'un embrazement. Il vouloit qu'on pût tranſporter les Ouvrages des habiles Peintres d'un Païs dans un autre, & ne pouvoit ſouffrir qu'un Tableau ne pût appartenir qu'à un ſeul Maître ; parce que la Peinture,

disoit-il, est un bien commun à toute la Terre.

Pline fait la déscription des plus beaux Ouvrages d'Apelle, & l'on peut juger de leur éxcellence par le prix qu'il en recevoit : car on les luy payoit quelquefois cent talens, & d'autres fois sans compte, & avec profusion.

PROTOGÈNE.

PROTOGÈNE étoit de Caune, Ville de Carie, sujete aux Rhodiens. On ne sait qui étoient, ni son Maître, ni ses Parens. Il est assez vrai-semblable qu'il n'a point eu d'autre Maître que les Ouvrages publics, & que ses Parens étoient pauvres : car luy-même étoit si peu accommodé des biens de la fortune, qu'il étoit contraint au commencement de peindre des Navires pour gagner sa vie. Sa plus grande ambition n'étoit pas de se faire riche, mais de se faire habile. C'est pour cela qu'il vivoit retiré du commerce du monde, afin d'estre moins distrait dans les Etudes qu'il jugeoit nécessaires pour la perfection de son Art.

Il finissoit éxtrémement ses Tableaux. Apelle dit de luy, qu'il ne savoit pas se retirer de dessus son Ouvrage, & qu'à

force de le travailler il en diminuoit la beauté, & fatiguoit son Esprit. Il vouloit que les choses peintes parûssent vrayes, & non vrayes semblables : ainsi à force d'éxiger de son Art plus qu'il ne devoit, il en retiroit moins qu'il n'auroit pû faire.

Le plus beau de ses Ouvrages est le Tableau de Jalisus. Plusieurs Auteurs en parlent sans en faire la déscription, & sans dire quel étoit ce Jalisus, que quelques-uns croyent avoir été un insigne Chasseur.

Pendant sept années que Protogéne employa à peindre ce Tableau, il ne prit point d'autre nourriture que des Lupins cuits dans de l'eau, qui luy servoient de boire & de manger, afin que cet aliment simple & léger luy laissât toute la liberté de son imagination.

Apelle ayant vû cet Ouvrage, en fut tellement frappé, qu'il resta sans parole, n'ayant point de termes pour éxprimer l'Idée de beauté que ce Tableau avoit formé dans son Esprit. Ce fut ce même Tableau qui sauva la Ville de Rhodes, que le Roy Démétrius tenoit assiégée, parce que ne pouvant la prendre que du côté où travailloit Protogéne, & par où ce Prince avoit résolu d'y mettre le feu, il aima mieux renoncer à sa Conquête, que de perdre une si belle chose.

Protogéne avoit ſon Attelier dans un jardin au Fauxbourg de Rhodes, c'eſt-à-dire parmi le Camp des Ennemis, ſans que le bruit des Armes fut capable de le diſtraire de ſon travail. Et le Roy l'ayant fait venir, & luy ayant demandé avec quelle aſſûrance il pouvoit ainſi travailler dans les dehors d'une Ville aſſiégée, il luy répondit, qu'il ſavoit bien que la Guerre qu'il avoit entrepriſe étoit contre les Rhodiens, & non pas contre les Arts. Ce qui obligea le Roy de luy donner des Gardes pour ſa ſureté, étant ravi de pouvoir conſerver cette Main ſavante qu'il avoit ſauvée.

Aulugéle rapporte que les Rhodiens pendant le Siége de leur Ville envoyérent une Ambaſſade à Démétrius, pour le prier de ſauver ce Tableau de Jaliſus, luy répreſéntant que s'il étoit Victorieux, il pourroit orner ſon Triomphe de ce rare Ouvrage; & que s'il étoit contraint de lever le Siége, on pourroit luy reprocher, que ne les ayant pû vaincre, il auroit tourné ſes Armes contre Protogéne; ce qu'ayant écouté paiſiblement de la bouche des Ambaſſadeurs, il fit retirer ſon Armée, & épargna par ce moyen, & le Tableau de Jaliſus, & la Ville de Rhodes.

Je ne rapporteray point icy ce Com-

bat mémorable de concurrence entre Apelle & Protogéne, le Lecteur pourra le voir dans la Vie d'Apelle: j'ajoûteray seulement que ce dernier ayant demandé à Protogéne combien il se faisoit payer de ses Tableaux, & Protogéne luy ayant répondu, une somme assez modique, (selon le triste sort de ceux qui sont contraints de travailler pour gagner leur vie,) Apelle touché de l'injustice qu'on faisoit à la beauté de ses Ouvrages, luy paya cinquante talens pour un seul Tableau, faisant courir le bruit qu'il vouloit le faire passer & le vendre pour son Ouvrage propre. Ce qui ouvrit les yeux aux Rhodiens sur le mérite de Protogéne, & leur fit retirer des mains d'Apelle le Tableau qu'il avoit acheté, mais ce ne fût qu'en augmentant le prix.

Pline dit que ce Peintre travailla aussi de Sculpture. Consultez cet Auteur, si vous en voulez savoir davantage des Ouvrages de Protogéne, desquels il parle, aussi bien que de plusieurs autres habiles Peintres. Je rapporteray seulement icy un endroit de Quintilien, où l'on voit les talens particuliers de six fameux Peintres. *Protogéne*, dit-il, *éxcéloit pour l'éxactitude; Pamphile & Mélanthius pour l'ordonnance; Antiphilus pour la facilité; Théon Samien pour la fécon-*

dité des Idées; & Apelle pour la Grace & pour les Conceptions ingénieuses.

Pline dit que les habiles Peintres de ce temps-là ne se servoient que de quatre couleurs capitales, dont ils composoient toutes les autres. Ce n'est point icy le lieu de raisonner là-dessus, non plus que sur la comparaison de la Peinture Antique avec la Modérne. On peut dire seulement que si la Peinture à l'huile, qui a été mise en usage depuis 250. ans, a un grand avantage sur la Détrempe pour la facilité de peindre, & pour l'union des Couleurs, les Anciens avoient des Vernis qui donnoient de la force à leurs couleurs brunes; & que leur blanc étoit plus blanc & plus éclatant que le nôtre. De sorte qu'ayant par ce moyen plus d'étenduë de degrez de Clair-obscur, ils pouvoient imiter certains objets avec plus de force & de vérité, qu'on ne fait par le moyen de l'huile. Le Titien a connu cet avantage, & s'en est voulu servir dans quelques Tableaux où il a employé du blanc à détrempe, mais la diversité de ces deux façons d'employer les couleurs, est une sujettion qui a pû dégoûter le Titien de cette pratique.

Je diray encore des Peintres & des Sculpteurs de ces tems-là, que reconnoissant qu'il n'y avoit point d'Ouvrage

si accompli où l'on ne pût ajoûter toûjours quelque perfection, ils observérent en mettant leur nom, d'éxprimer que l'Ouvrage n'étoit pas achevé, quoy qu'ils y eûssent fait tout leur possible : Nous en voyons des éxemples sur les Statuës Grécques, sur lesquelles on trouve, par éxemple : *Glicon d'Athénes, faisoit cet Ouvrage ; Praxitéle, faisoit cet Ouvrage ; Athénodore, Lysippe*, &c. *faisoit cet Ouvrage*, & non pas *a fait*.

Bien des gens aujourd'huy ne sont pas si scrupuleux, & sont bien éloignez de croire que ce qui sort de leurs mains n'est pas dans la derniére perfection.



LIVRE III.



LIVRE III.

ABREGÉ DE LA VIE DES PEINTRES ROMAINS ET FLORENTINS.

CIMABUE.

LEs beaux Arts s'étans éteins dans l'Italie par l'invasion des Barbares, le Sénat de Florence fit venir des Peintres de la Gréce pour rétablir la Peinture dans la Toscane, & Cimabué fut leur prémier Disciple. Ce Peintre étoit d'une noble Famille de Florence, & ses Parens qui luy trouvérent de la disposition pour les Siences, l'y appliquérent. Il s'y éxerça quelque tems : mais l'arrivée de ces

Peintres Grecs réveilla ſon inclination & le détermina entiérement du côté d la Peinture. Les progrés conſidérable qu'il y fit augmentérent ſon courage, & luy aquirent tant de réputation, qu Charles I. Roy de Naples, paſſant pa Florence, alla voir Cimabué, & crû être fort régalé par la vuë des Ouvrage de ce Peintre. L'on en voit encore quel ques reſtes à Florence. Il peignit, ſelo l'uſage du tems, à fraiſque & à détrem pe, la Peinture à l'huile n'étant pas en core trouvée. Il ſavoit auſſi l'Archité ĉture. Il mourut en 1300. âgé de 70. ans & eut pour Diſciple Giotto.

ANDRÉ TAFFI.

DE Florence, ſe rendit recomman dable par une nouvelle ſorte d Peinture. Il quitta Florence pour alle à Veniſe, où l'on avoit appellé quelque Grecs, comme on avoit fait à Florence Ils y travailloient en Moſaïque dans l'E gliſe de Saint Marc. André fit amiti avec eux, & entr'autres avec un nomm Appollonius, qu'il amena avec luy à Flo rence, où il apprit de luy la méthode & les ſécrets de cette Peinture, qui avoi la grace de la nouveauté, & qui étoi

curieuſe à cauſe de ſa durée. Ils firent enſemble pluſieurs Hiſtoires de la Bible dans l'Egliſe de Saint Jean, & ces Ouvrages le mirent en réputation. Mais il en fit un qui luy attira beaucoup plus de gloire, & une grande récompenſe du Public. C'étoit un Chriſt de la hauteur de ſept Coudées, qu'il avoit travaillé avec un grand ſoin. Les loüanges qu'il en reçût luy furent d'un grand préjudice, car ſe voyant eſtimé de tout le monde, il négligea les ſoins de ſa Profeſſion, pour ne ſonger plus qu'à gagner de l'argent, dont il étoit fort avide. Ses Ouvrages donnérent de l'émulation à Gaddo Gaddi & à Giotto, & furent comme une ſemence qui produiſit pluſieurs Peintres dans la Toſcane. Il mourut âgé de 81. ans, en 1294.

GADDO GADDI.

DE Florence, s'adonna auſſi à la Moſaïque, où il s'attira beaucoup d'eſtime dans Rome & dans la Toſcane, parce qu'il deſſina mieux que tous les autres Peintres de ſon tems. Aprés avoir fait divers grans Ouvrages en pluſieurs endroits, il ſe retira à Florence, où il en fit de petits comme pour ſe repoſer. Il ſe

ſervoit pour cela de coquilles d'œufs, qu'il faiſoit teindre en diverſes couleurs, & qu'il employoit avec beaucoup de patience. Il mourut en 1312. âgé de 73. ans.

MARGARITONÉ.

NATIF d'Arezzo dans la Toſcane, fut Peintre & Sculpteur. Le Pape Urbain IV. luy fit faire quelques Tableaux dans Saint Pierre, & Grégoire X. étant mort dans la Ville d'Arezzo, les Habitans l'employérent à travailler de Sculpture le Tombeau de ce Pape. Cette occaſion ſervit à Margaritoné pour faire voir dans un même lieu des marques de ſa capacité en l'une & en l'autre Profeſſion : car il enrichit de pluſieurs Tableaux la Chapelle où étoit la Statuë de marbre qu'il avoit faite. Il mourut âgé de 77. ans.

GIOTTO.

NE' dans un Bourg auprés de Florence, contribua beaucoup au progrés de la Peinture. Sa Mémoire s'eſt conſervée, non ſeulement par ce grand Tableau de Moſaïque qui eſt ſur la Porte

de l'Egliſe de Saint Pierre de Rome, que Benoiſt IX. luy fit faire, & par les loüanges que luy ont donné les Poëtes de ſon tems : mais encore par la Statuë de marbre que les Florentins luy élevérent ſur ſon Tombeau. Le Provérbe Italien, *Tu ſei piu rondo ché l'O di Giotto*, dont on ſe ſert pour éxprimer un Eſprit groſſier, eſt fondé ſur ce que le Pape Benoiſt IX. voulant juger de la capacité des Peintres de Florence, qui étoient alors en grande réputation, envoya quelqu'un ſur le lieu pour rapporter un Deſſein de chacun d'eux; cette perſonne s'étant adreſſée à Giotto, celuy-cy fit ſur du papier un Cercle parfait à la pointe du pinceau, & d'un ſeul trait de main: *Tenez*, luy dit-il, *portez cela au Pape, & luy dites que vous l'avez vû faire. C'eſt un Deſſein que je vous demande*, répondit l'autre. *Allez ſeulement*, repliqua Giotto : *Je vous dis que Sa Sainteté ne demande pas autre choſe.* C'eſt ſur cela que le Pape luy donna la préférance, & le fit venir à Rome, où il peignît entr'autres choſes le Tableau de Moſaïque dont on vient de parler. Il répréſente la Barque de Saint Pierre, agitée par la tempête; & il eſt connu de tous les Peintres ſous le nom de *la Nave del Giotto.* Cette hiſtoire du Cercle de Giotto

fait voir qu'en ces tems-là la hardiesse de la main avoit la meilleure part à l'éstime qu'on faisoit des Tableaux & des Peintres, & que les véritables Principes du Coloris n'étoient que peu ou point connus. Giotto a travaillé en beaucoup d'endroits : à Florence, à Pise, à Rome, à Avignon, à Naples, & en d'autres lieux d'Italie. Il mourut en 1336. âgé de 60. ans, & eut plusieurs Disciples, comme on le verra dans la suite.

BONAMICO BUFALMACO.

De Florence, étoit ingénieux dans ses Compositions, & enjoüé dans sa conversation.

Comme il peignoit dans un Convent de Filles la Vie de Jesus-Christ, il y entra un jour assez mal proprement vêtu, & les Religieuses luy ayant demandé pourquoy le Maître luy-même ne venoit pas travailler, il répondit qu'il viendroit bien-tôt. Il forma cependant une Figure qu'il composa de deux chaises & d'un pot qu'il mit au dessus, les couvrit d'un manteau & d'un chapeau, & tourna cette Figure du côté de l'Ouvrage. Les Religieuses étant retournées peu de tems aprés, & étonnées de voir ce nouvel

Ouvrier, il leur dit que c'étoit-là le Maître. La plaiſanterie reconnuë les divertit, & leur apprit en même tems que l'habit ne faiſoit pas l'habile homme.

Peignant une autre fois pour l'Evêque d'Arezzo, il trouvoit ſouvent en retournant au travail ſes Pinceaux en deſordre, & ſon Ouvrage tout barboüillé, il s'en mit fort en colére : & comme tous les domeſtiques s'en diſculpérent, il voulut épier celuy qui luy faiſoit la piéce. Ayant donc un jour quitté l'Ouvrage de bonne heure, il ne fut pas plutôt retiré à quartier qu'il vit un Singe prendre les Pinceaux à ſon tour, dont il alloit gâter ce qui venoit d'être fait, ſi Bufalmaco ne l'en eut empêché.

Un de ſes Amis nommé Bruno, le conſultant ſur le moyen de donner plus d'éxpreſſion à ſon Sujet, Bufalmaco luy dit qu'il n'y avoit qu'à faire ſortir les paroles de la bouche de ſes Figures par des rouleaux où elles ſeroient écrites. Bruno crût de bonne foy cet avis, qui ne luy avoit été donné qu'en plaiſantant, & s'en ſervit dans la ſuite, comme ont ſottement fait pluſieurs Peintres aprés luy, qui, pour enchérir ſur Bruno, ajoûtérent des réponſes à des demandes, faiſant faire ainſi à leurs Figures une éſpéce de converſation. Bufalmaco mourut en 1340.

STEFANO DE FLORENCE, & PIETRO LAURATI de Siénne.

DISCIPLES de Giotto, ont été les prémiers qui ont pris garde à faire paroître le nud ſous les Draperies, & à obſerver plus réguliérement la Perſpéctive. Stéfano a travaillé à Florence, à Piſe & à Aſſiſe, & Laurati à Siénne & à Arezzo. Stéfano mourut en 1350. âgé de 49. ans.

AMBROGIO LORENZETTI de Siénne, ET PIETRO CAVALLINI.

DE Rome, étoient Diſciples de Giotto. Lorenzetti joignit à la Peinture l'étude des belles Lettres & de la Philoſophie, & fut le prémier qui peignit les Pluyes, les Tempêtes, & l'effet des Vents. Il mourut âgé de 83. ans. Caval-

lini, qui étoit Peintre & Sculpteur, a fait entr'autres Ouvrages le Crucifix qui est dans l'Eglise de Saint Paul de Rome, &, qui, dit-on, a parlé à Sainte Brigitte. Ce Peintre étoit regardé comme un Saint, à cause de son humilité & de sa piété. Il est enterré dans la même Eglise de Saint Paul, ayant vêcu 85. ans.

SIMON MEMMI.

DE Siénne, augmenta considérablement les progrés du Dessein. Il avoit beaucoup de Génie, & faisoit bien les Portraits : & comme il étoit grand Amy de Pétrarque, il peignit celuy de la belle Laure. Il mourut en 1345. âgé de 60. ans. Il eût un Frére nommé Lippo, qui mourut en 1357.

TADEO DI GADDO GADDI, ET ANGELO GADDI son Fils.

ONT tous deux peints dans la maniére du Giotto, dont ils avoient été Disciples. Angélo s'est fort attaché

à éxprimer les passions de l'ame, & il étoit ingénieux dans ses Inventions. Il étoit bon Architécte, & c'est luy qui a bâti la Tour de *Sancta Maria del Fiore*, & le Pont qui est sur l'Arno à Florence. Il mourut en 1350. âgé de 50. ans.

THOMAS GIOTTINO.

FILS & Disciple de Stéfano, dont on a parlé cy-dessus; & parce qu'il avoit aussi été Disciple de Giotto, il fut appellé Giottino. Il fut plus habile que ses Maîtres; mais la trop grande vivacité de son Esprit, qui rendit son corps délicat, ne luy permit pas de poursuivre le vol qu'il avoit pris. Il a travaillé beaucoup à Florence, & mourut d'épuisement & de langueur en 1356. âgé de 32. ans.

ANDRE' ORGAGNA.

DE Florence, avoit dans sa jeunesse appris la Sculpture, & il étoit outre cela Poëte & Architécte: Son Génie étoit fertile, & sa maniére étoit à peu prés comme celle des autres Peintres de son tems. La plûpart de ses

Ouvrages ſont à Piſe; & dans le Jugement Univerſel qu'il a peint, il a répréſenté ſes Amis dans la gloire du Paradis, & ſes Ennemis dans les ſupplices de l'Enfer. Il mourut en 1389. âgé de 60. ans.

LIPPO.

DE Florence, s'eſt mis fort tard à la Peinture, & n'a pas laiſſé par la bonté de ſon Eſprit de ſe faire habile homme. Il a été le prémier qui a fait voir de l'intelligence dans le Coloris. Il avoit un Procés, dans lequel il s'étoit fort opiniâtré, & ayant un jour maltraité de paroles ſa Partie, elle l'attendit le ſoir au coin d'une ruë, & luy donna un coup d'épée au travers du corps, dont il mourut environ l'an 1415.

LEON-BAPTISTE ALBERT.

D'UNE Famille noble de Florence, avoit l'Eſprit d'une grande étenduë, & l'avoit cultivé par la connoiſſance des belles Lettres & des Matématiques. Il étoit fort inſtruit des beaux Arts, Peinture, Sculpture, & Archité-

ƈture ; & il a écrit en Latin de tous les trois avec beaucoup de ſuffiſance. Ses grandes ſpéculations ne luy ont pas permis de rien laiſſer de fort conſidérable de ſa Peinture. Mais comme il étoit Amy du Pape Nicolas V. il s'employa beaucoup dans ſes Bâtimens, dont quelques-uns ſe voyent encore avec admiration. Il a auſſi écrit de l'Arithmétique, & fait quelques Ouvrages qui regardent la Vie Civile.

PIETRO DELLA FRANCESCA.

DE l'Etat de Florence, ſe plaiſoit à répréſenter des Sujets de nuit & des Combats. Le Pape Nicolas V. l'employa à peindre dans le Vatican : Il y avoit fait entr'autres deux Tableaux, qui furent mis à bas par le commandement de Jules II. pour y en ſubſtituer deux autres, que Raphaël fit du miracle du ſaint Sacrement arrivé à Bolſéne, & de Saint Pierre dans ſa Priſon. Il a fait beaucoup de Portraits, & a écrit de l'Arithmétique & de la Géométrie. Il eût pour Diſciples LAURENTINO D'ANGELO d'Arezzo, & LUCAS SIGNORELLI.

Sous le Pontificat du même Pape Nicolas V. travailloient à Rome & dans

plusieurs autres Villes d'Italie divers Peintres, qui étoient pour lors en réputation: Comme, GIOVANNI D'A PONTE, AGNOLO GADDI, BERNA DE SIENNE, DUCIO, JACOB CASSENTINO, SPINELLO. ANTONIO VENETIANO, GERARDO STARNINA qui alla travailler en Espagne, LORENZO Réligieux de CMALDOLI, TADEO BARTOLO, LORENZO BICCI, PAOLO, surnommé UCCELLO, parce qu'il faisoit bien des Oyseaux; MASACCIO, qui se distingua des autres par le bon Goût qu'il fit paroîtte dans les Tableaux: & quoy qu'il soit mort à vingt-deux ans, les Ouvrages q'il fit ne laissérent pas d'ouvrir les yeux aux habiles gens qui sont venus aprés luy. Il mourut en 1443. LAURENTINO D'ANGELLO, Discipple de PIETRO DELLA FRANCESCA, & plusieurs autres, parmi lesquels Jean Angélic mérite d'être distingué.

JEAN ANGELIC.

DE Fiésole, Réligieux de Saint Dominique, se rendit considérable par sa Peinture: mais encore plus par sa fervente piété, & par une humilité si profonde, qu'il refusa l'Archevêché de Flo-

rence que Nicolas V. luy offrit. Ce Pape l'employa pour les Peintures de sa Chapelle, & luy fit faire quelques Ouvrages de Miniature dans des Livres d'Eglise. Dans ses meilleurs Tableaux il laissoit quelquefois des fautes grossiéres, pour modérer les loüanges qu'il en auroit pû éspérer.. Il observoit de ne se mettre jamais à l'Ouvrage qu'il n'eût satisfait à son Office. Il a beaucoup travaillé à Rome & à Florence, & les sujets de ses Tableaux étoient toûjours Théologiques. Quand il luy arrivoit de peindre un Crucifix, ce n'étoit jamais sans répandre des larmes. Son habileté & sa douceur luy firent beaucoup de Disciples. Il mourut en 1455. âgé de 68. ans, & fut enterré à Sainte Marie de la Minérve, où l'on voit en marbre sa Sépulture & son Portrait.

PHILIPPE LIPPI.

DE Florence, fit un usage de l'Etat Monastique bien différent de celuy de Jean Angélic, dont nous venons de parler : car aprés avoir été élevé dans un Convent de Carmes dés l'âge de huit ans, & avoir pris l'Habit à seize, il arriva que *Masaccio*, peignant une Cha-

pelle dans le même Convent, & Lippi l'ayant vû travailler plusieurs fois, celuy-cy conçût une grande passion pour la Peinture ; il se mit à dessiner avec attache, & la grande facilité qu'il y trouva, réveilla le talent qu'il avoit pour cet Art, & l'empêcha de vaquer à l'Etude des Lettres & aux Exercices de son Convent. Les loüanges de *Masaccio*, qui étoit surpris des progrés du Novice, fortifiérent tellement la tentation qu'il avoit de quitter son Habit, que n'y pouvant plus résister, il sortit de son Monastére. Il s'en alla dans la Marche d'Ancone, où ayant trouvé quelques Amis, avec lesquels il se mit sur un Vaisseau pour une partie de divertissement, il fut pris des Corsaires qui le menérent en Barbarie. Il y souffrit éxtrémement pendant dix-huit mois, jusqu'à ce que s'amusant à dessiner un jour sur une muraille avec du charbon le Portrait de son Patron, dont il avoit l'Idée pleine, il s'attira de l'admiration par la ressemblance qu'on y trouva. Cela amolit le cœur du Patron, qui aprés luy avoir fait faire quelques Portraits, le mit en liberté. De là Lippi passa à Naples, où le Roy Alfonse l'employa : mais l'amour de la Patrie le fit retourner à Florence. Il y travailla pour le Duc Côme de Médicis, duquel

il gagna l'affection, & luy fit quantité d'Ouvrages. Comme l'amour des femmes le détournoit de ſon travail & luy faiſoit perdre trop de tems, ce Duc, qui étoit impatient de voir finir un Tableau qu'il luy avoit ordonné, le fit enfermer dans une chambre pour le contraindre à travailler, & luy fit donner abondamment tout ce qui luy étoit néceſſaire. Lippi au bout de deux jours couppa ſes draps par bandes, deſcendit par ſa fénêtre, & ſe mit en liberté.

Un Citoyen de Florence, luy fit faire enſuite un Tableau de Viérge pour un Monaſtére où il avoit une tres-belle Fille penſionnaire. Ce Pére & les Réligieuſes du Convent voulurent bien luy permettre de ſe ſervir de cette Penſionnaire pour modéle. Comme il la peignoit, ſe trouvant ſeul avec elle, il l'a corrompit par ſes diſcours, & l'Ouvrage étant fini, il enleva cette Fille, qui y conſentit. Il en eut un Fils appellé Philippe, qui fut auſſi Peintre.

A quelque tems de là, faiſant un Ouvrage dans une Egliſe de Spoléte, il devint amoureux d'une femme, & s'étant opiniâtré à la pourſuivre contre les avis qu'on luy donnoit, les parens de cette femme l'empoiſonnérent l'année 1488. en la cinquante-ſeptiéme de ſon âge.

Le

Le Grand Duc luy fit faire une Sépulture de marbre, & *Angelus Politianus* fit ſon Epitaphe en vers Latins.

Tous les Peintres précédens n'ont point eu le ſecret de peindre à l'huile, ils peignoient à freſque ou à détrempe, & pour cette derniére ſorte de Peinture ils détrempoient leurs Couleurs, tantôt avec des œufs, & tantôt avec de l'eau mêlée de gomme, ou de colle fonduë.

ANTOINE DE MESSINE.

AINSI appellé, parce qu'il étoit de Meſſine, a été le prémier des Italiens qui a peint à l'huile. Quelqu'affaire l'ayant appellé à Naples, il y vit un Tableau que le Roy Alfonſe avoit reçû depuis peu de Flandres : il fut ſurpris de la vivacité, de la force & de la douceur des Couleurs de ce Tableau ; & voyant d'ailleurs qu'elles pouvoient ſe nettoyer avec de l'eau ſans être effacées, il quitta toutes ſes affaires pour aller à Bruges trouver Jean Van-Eik, qu'on luy avoit dit être l'Auteur de cet Ouvrage. Il luy fit préſent de quantité de Deſſeins Italiens, & gagna tellement ſon Eſprit par ſes maniéres complaiſantes, qu'il tira de luy le Secret de peindre à huile,

Antoine s'en sentit si obligé, qu'il voulut toûjours demeurer à Bruges pendant la vie de Jean Van-Eik. Mais aprés la mort de ce Peintre il alla faire un tour à sa Patrie, & s'alla ensuite établir à Venise, où il mourut, & où l'on voit une Epitaphe qui contient son Eloge.

Il eut entr'autres Disciples un certain DOMINIQUE, auquel par reconnoissance de son attachement il fit part de son Secret. Ce Dominique fut appellé à Florence pour quelques Ouvrages : il y trouva ANDRÉ DEL CASTAGNO, qui de Païsan s'étant fait Peintre, & qui ayant vû l'estime où étoit cette nouvelle façon de peindre, employa toutes les souplesses & toutes les complaisances artificieuses dont il étoit capable pour avoir l'amitié de Dominique, & tirer par là cette nouvelle Invention. Il en vint à bout, Dominique l'aima, voulut demeurer avec luy, luy découvrit tout ce qu'il savoit, & luy fit part de ses Emplois. Mais l'avidité du gain ne laissa pas André long-tems en repos, il se mit dans l'esprit, que s'il étoit seul, tout le profit de Dominique luy reviendroit, & sans songer qu'il n'avoit pas d'ailleurs la même capacité, il prit la résolution de se défaire de son Bienfaicteur. Il alla pour cet effet l'attendre un soir au coin

d'une ruë, & l'ayant aſſaſſiné, il retourna promtement dans ſa chambre, & s'y occupa de quelque Ouvrage, comme s'il n'en étoit pas ſorti. Il avoit fait le coup ſi ſécrétement, que Dominique n'ayant point reconnu ſon meurtrier, ſe fit porter chez ce cruel Amy pour en recevoir du ſecours, & mourut entre ſes bras. Cet aſſaſſinat auroit été enſeveli avec André, ſi luy-même ne l'avoit déclaré au lit de la mort. Ce fut cet André, qui pour avoir peint à Florence contre le Palais du Podeſta par ordre de la République l'Exécution des Conjurez, qui avoient conſpiré contre les Médicis, fut appellé dans la ſuite *Andrea de gl'impiccati.*

Dans ce même tems travailloient dans l'Italie VITTORE' PISANO, qui étoit bon Ouvrier pour les Coins de Médailles.

GENTILE' D'A FABRIANO, que le Pape Martin V. employa à Saint Jean de Latran, & qui mourut à 80. ans.

LAURRENZO COSTA, qui peignit à Bologne & à Ferrare, & qui eut pour Diſciples le Doſſe & Hercule de Ferrare.

CÔME ROSSELLI, qui peignit dans le Vatican pour Sixte IV. & qui mourut âgé de 68. ans, en 1484.

DOMINIQUE GHIRLANDAI

FLORENTIN, fut prémiérement Orfévre, & s'occupant plus à dessiner qu'aux Ouvrages ordinaires de cette Profession, il s'abbandonna au penchant qu'il avoit pour la Peinture. Il y fut habile : mais sa principale réputation ne vient pas tant de ses Ouvrages, que d'avoir été Maître du Grand Michelange, Il mourut en 1493. âgé de 44. ans. Il eut trois Fils, qui furent tous trois Peintres : David, Benoist & Rodolphe.

ANDRE' VERROCHIO.

FLORENTIN, savoit en même tems l'Orfévrie, la Géométrie, la Perspéctive, la Gráveure, la Musique, la Peinture & la Sculpture. Ses Tableaux à la vérité étoient peins durement ; & ses Couleurs assez mal entenduës : mais il étoit savant dans le Dessein, & gracieux dans ses airs de Têtes, principalement des femmes. Il en avoit beaucoup dessiné à la plume, qu'il manioit tres-bien. Il trouva le moyen de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes &

vivantes pour en faire les Portraits ; en ſorte que de ſon tems cela fut fort en uſage. Il ne ſe contentoit pas de la vraiſemblance des choſes, il vouloit les approfondir, & faiſoit ſouvent pour cela des éxpériences de Mathématiques. Comme il faiſoit fort bien les Chevaux, & qu'il ſavoit l'Art de fondre & de couler les métaux, les Vénitiens voulurent ſe ſervir de luy pour ériger une Statuë Equeſtre de bronze à Barthélemi de Bergame, à qui ils devoient les bons ſuccés de leurs Armes. Il en fit le modéle de cire en grand : mais un autre luy ayant été préféré pour fondre l'Ouvrage, il en conçût tant de dépit, qu'il caſſa la tête & les jambes à ſon modéle, & s'enfuit. Le Sénat de Veniſe le fit pourſuivre inutilement, & le bruit s'étant répandu, que ſi on l'attrappoit, il luy en coûteroit la tête. Il fit réponſe à cette menace, que ſi on luy coupoit la tête, il ſeroit impoſſible de luy en faire une autre, au lieu qu'il pouvoit facilement faire au modéle de ſon Cheval une nouvelle tête, plus belle encore que la prémiére. Cette réponſe ſpirituelle fit ſa paix, mais il n'eût pas le plaiſir de mettre le Cheval en place : car s'étant échauffé à le fondre, il en gagna une pleureſie, dont il mourut en 1488. âgé de cinquante-ſix ans.

Leonard de Vinci & Piétre Pérugin ont été ses Disciples.

PHILIPPE LIPPI le Fils.

FLORENTIN, étoit Fils de ce Philippe Lippi dont nous avons parlé, & Disciple de *Sandro Boticello*. Il avoit beaucoup de vivacité & de Génie, & renouvela dans les ornemens de Clair-obscur, qu'il faisoit la maniére Antique, telle qu'on la voit dans les frises d'Architécture & ailleurs. Il peignit à Rome plusieurs choses, & entr'autres une Chapelle pour le Cardinal Caraffe dans l'Eglise de la Minérve. Il fit aussi quelques Tableaux pour Mathias Corvinus Roy de Hongrie. Ce Lippi étoit de fort bonnes mœurs; & sa vie étoit un grand reproche à celle de son Pére. Il mourut en 1505. âgé de 45. ans.



BERNARDIN PINTURRICHIO.

VOULUT ſe diſtinguer par une nouvelle façon de peindre : car, outre les couleurs vives qu'il employoit, il faiſoit de relief l'Architécture & les ornemens qui ſe trouvoient dans la Compoſition de ſes Tableaux; ce qui eſt une choſe contraire à l'Art de Peinture, qui ſuppoſe une ſuperficie plate. Auſſi n'a-t'il pas été ſuivi de perſonne en cela. On montre à Siénne dans la Bibliotéque du Dôme, comme une belle choſe, la Vie du Pape Pie II. qu'il a peinte. Raphaël ſortant de chez Piétre Pérugin l'aida dans cet Ouvrage. Pinturrichio a peint au Vatican pluſieurs choſes pour Innocent VIII. & pour Aléxandre VI. La cauſe de ſa mort eſt aſſez curieuſe à ſavoir. Etant à Siénne, les Réligieux de Saint François, qui vouloient avoir un Tableau de ſa main, luy donnérent une chambre pour ttavailler plus commodément, & afin que le lieu ne fut embaraſſé d'aucune choſe inutile à ſon Art, ils en ôtérent tous les meubles, à la réſerve d'une vieille Armoire, qui leur ſembla trop

difficile à tranſporter. Pinturrichio, dont le naturel étoit vif & impatient, voulût qu'on l'ôtât à l'heure même : mais en la tranſportant, il s'en rompit une piéce, dans laquelle il y avoit cinq cens Ducats d'or cachez. Cela ſurprit tellement Pinturrichio, & luy donna un déplaiſir ſi ſenſible de n'avoir pû profiter de ce tréſor, qu'il en mourut peu de temps aprés en l'année 1513. & la cinquante-neuviéme de ſon âge.

SANDRO BOTTICELLO.

FLORENTIN, fut Diſciple de *Philippe Lippi* qui avoit été Carme, & grand Compétiteur de *Dominico Ghirlandai.* Il avoit des Lettres, & fit un Commentaire ſur le Danté, qu'il accompagna de Figures. Cet Ouvrage luy conſuma beaucoup de tems, & il mourut ſans avoir la ſatisfaction de le voir imprimer. Ce fut l'année 1515. la ſoixante-dix-huitiéme de ſon âge.

ANDRE MANTEIGNE.

NE' dans un Village auprés de Padouë, gardoit les moutons dans ſa

ſa jeuneſſe ; & comme on s'apperçût, qu'au lieu d'en avoir ſoin, il s'amuſoit à les deſſiner ; on le mit chez un Peintre nommé Jacques Squarcioné, qui le trouva dans la ſuite ſi aimable, qu'il l'adopta pour ſon fils & l'inſtitua ſon héritier. Le progrés qu'il fit en peu de tems dans la Peinture luy attira une grande réputation & beaucoup d'Ouvrage. Il n'avoit que dix-ſept ans, qu'on luy fit faire le Tableau d'Autel de Sainte Sophie de Padouë, & les quatre Evangéliſtes. Jacques Bellin fut tellement émerveillé de cette Peinture, qu'il donna à Manteigne ſa Fille en mariage. Squarcioné, qui avoit toûjours vêcu en jalouſie avec Bellin, piqué d'ailleurs que ce Fils adoptif eut fait cette Alliance ſans le conſulter, bien loin de continuer ſes loüanges & ſa protection aux Ouvrages de Manteigne, il les décrioit par leur ſéchereſſe & par la trop grande attache que ce Diſciple avoit aux Statuës Antiques ; au lieu, diſoit-il, de ſe ſervir du Naturel. Ce reproche fit du bien à Manteigne, qui ſe corrigea, & qui néanmoins ne quitta jamais l'inclination loüable qu'il avoit pour les Antiques : diſant, que c'étoit à ces belles choſes qu'il devoit ſon avancement, & qu'elles l'avoient tiré tout d'un coup de la pauvreté du Naturel. Il eſt vray qu'au

lieu d'ajoûter au Goût de l'Antique la vérité & la tendresse du Naturel, il s'est contenté de mêler quelques Portraits parmi ses Figures. Il travailla pour le Duc de Mantouë, & fit ce beau Triomphe de Jules Cesar, qui a été gravé de Clair-obscur en neuf feüilles, & qui par sa beauté est aussi le Triomphe de Monteigne. Le Pape Innocent VIII. l'ayant appellé pour luy donner de l'Ouvrage, ce Duc ne voulut point le laisser aller sans le faire Chevalier de son Ordre. Manteigne grava luy-même sur des Planches d'Etain plusieurs choses d'aprés ses Desseins, & les Italiens le font Inventeur de la Graveure au Burin pour les Estampes. Il mourut à Mantouë en 1517. âgé de soixante-six ans.

FRANCESCO FRANCIA

DE Bologne, étoit né avec tant de belles qualitez d'Esprit & de Corps, qu'il s'attira l'estime & l'amitié des grans Seigneurs. Il fut d'abord Orfévre, puis il s'adonna à graver des Coins de Médailles, où il excella. Mais son Génie se sentant trop à l'étroit dans cet Exercice, il se tourna du côté de la Peinture, où son inclination le portoit. La facilité

qu'il y trouva luy donna tant de courage & tant d'application à l'étude, qu'il devint dans cet Art un des plus habiles de ſon tems. Il fit pluſieurs Ouvrages pour divers lieux d'Italie, principalement pour le Duc d'Urbain. La grande réputation de Raphaël luy donna de violens déſirs de voir de ſes Ouvrages : mais comme il ne pouvoit pas faire commodément le voyage de Rome à cauſe de ſon grand âge, il ſe contenta de s'en expliquer par Lettres à ſes Amis, qui le dirent à Raphaël ; cela fit naître un commerce d'honnêteté entre ces deux Peintres : car Raphaël avoit oüi parler du mérite & de l'habileté de Francia. Raphaël peignoit alors ce Tableau ſi renommé de Sainte Cécile pour une Egliſe de Bologne, lors qu'il fut achevé, il l'adreſſa à Francia, & le pria par Lettre de le placer, & de vouloir bien auparavant corriger les fautes qu'il y trouveroit. Francia à l'ouverture de ſa Lettre fut tranſporté de joye, il tira le Tableau de ſa caiſſe, il l'admira, il en fut vivement touché : mais en même tems il eut le cœur ſi abbatu de voir cet Ouvrage fort au deſſus des ſiens, qu'il tomba dans une mélancolie & dans une langueur, dont il mourut quelque tems aprés. Ce fut en l'année 1518. la ſoixante-huitiéme de ſon âge.

LUCA SIGNORELLI

De Cortone, étoit Diſciple de *Piétro della Franceſca*, & peignoit tellement en ſa maniére, que leurs Ouvrages ont preſque toûjours été confondus. Ce Luca étoit un habile Deſſinateur, & Michelange l'eſtimoit tant, qu'il n'a pas fait de difficulté de ſe ſervir dans ſon jugement de quelque choſe de celuy que Luca avoit peint à Orviette avec beaucoup d'imagination & de capacité. Il a peint auſſi à Lorette, à Cortone & à Rome.

Son Fils, qui étoit un jeune homme bien-fait, & dont il eſpéroit beaucoup, fut malheureuſement tué à Cortone. La nouvelle qu'on luy en apporta l'affligea ſenſiblement : mais s'armant de conſtance, il le fit porter dans ſon Attelier, & ſans verſer des larmes, il le peignit pour en conſerver la mémoire, ne trouvant point de conſolation que dans ſon Art, qui luy rendoit ce que la mort luy avoit ravi. Il alla enſuite à Rome, où le Pape Sixte IV. l'avoit appellé, & aprés y avoir peints pluſieurs Sujets de la Genéſe, il revint en ſa Patrie. Comme il avoit beaucoup de bien, il ne travailla

plus que pour ſon plaiſir. Il mourut en 1521. âgé de quatre-vingt-deux ans.

PIETRO COSIMO

AINSI appellé de *Coſimo Roſſelli*, dont il étoit Elévé, & aux Ouvrages duquel il a long-tems travaillé, principalement au Vatican pour Sixte IV. où l'on remarque que la Peinture de l'Ecolier étoit au deſſus de celle du Maître. Sa capacité luy attira beaucoup de Diſciples, & entr'autres André del Sarte & François de Sangalle. Il aimoit la ſolitude, & vivoit d'une maniére aſſez éxtraordinaire. L'attache qu'il avoit à ſon Art luy faiſant oublier le boire & le manger. Il craignoit ſi fort le Tonnerre, que long-tems aprés qu'il étoit paſſé, on le trouvoit en quelque coin enveloppé de ſon manteau. Rien ne luy donnoit plus d'inquiétude que le cri des petits enfans, la toux fréquente des enrumez, le bruit des cloches & le chant des Moines; la pluye étoit au contraire un de ſes plus grans plaiſirs. Il eſt mort dans un délire que la paralyſie luy avoit cauſé. Ce fut l'année 1521. la 80e. de ſon âge.

LEONARD DE VINCI

Etoit d'une noble Famille de la Toscane, dont il ne dégénéra point; car il étoit de bonnes mœurs, & bien fait de Corps & d'Esprit. Il eût pour tous les Arts tant de talens, qu'il les savoit à fond, & les mettoit en pratique avec éxactitude. Cette grande varieté de connoissance, au lieu d'affoiblir celle qu'il avoit de la Peinture, la fortifia à tel point, qu'il n'y a point eû de Peintre avant luy qui ait approché de sa capacité, & qu'il n'en viendra point dont il ne soit regardé comme une source où il y a beaucoup de choses à puiser. Il étoit Disciple avec *Piétre Pérugin* d'*André Verrochio*, lequel a pû luy donner occasion de réveiller ses talens; car le Maître & le Disciple étoient nez tous deux avec le même Génie, éxcepté que celuy de Leonard étoit plus étendu. Il a peint à Florence, à Rome & à Milan; & beaucoup de ses Tableaux se sont répandus par toute l'Europe. Il fit entr'autres dans le Réfectoire des Dominicains de Milan, une Céne de Nôtre-Seigneur d'une beauté éxquise. Il n'en acheva pas le Christ, parce qu'il cherchoit

avons dit, à donner aux choſes un caractére qui leur fut propre, & qui les diſtinguât l'une de l'autre.

Il commença par conſulter pluſieurs ſortes de Livres. Il en avoit tiré une infinité de lieux communs, dont il avoit fait un Recueil, il ne laiſſoit rien échapper de ce qui pouvoit convenir à l'éxpreſſion de ſon ſujet & par le feu de ſon Imagination, auſſi-bien que par la ſolidité de ſon Jugement, il élevoit les choſes divines par les humaines, & ſavoit donner aux hommes les degrez différens qui les portoient juſqu'au caractére de Héros.

Le prémier des éxemples qu'il nous a laiſſez, eſt le Tableau qu'il a peint à Milan de la Céne de Nôtre-Seigneur, dans laquelle il a réprésenté les Apôtres dans les places qui leur conviennent, & Nôtre-Seigneur dans la plus honorable au milieu de tous, n'ayant perſonne qui le preſſe, ni qui ſoit trop prés de ſes côtez. Son Attitude eſt grave, & ſes bras ſont dans une ſituation libre & dégagée, pour marquer plus de grandeur, pendant que les Apôtres paroiſſent agitez de côté & d'autre par la véhémence de leur inquiétude, dans laquelle néanmoins il ne paroît aucune baſſeſſe, ni aucune action contre la bienſéance. Enfin par un effet de ſes profondes ſpéculations, il eſt arrivé à un tel degré de perfection, qu'il me paroît

comme impossible d'en parler assez dignement, & encore plus de l'imiter.

Rubens s'étend ensuite sur le degr auquel Leonard de Vinci possédoit l'Anatomie. Il rapporte en détail toutes le Etudes & tous les Desseins que Leonar avoit faits, & que Rubens avoit vû parmi les curiositez d'un nommé Pompée Leoni, qui étoit d'Arezzo. Il continuë par l'Anatomie des Chevaux, & pa les Observations que Leonard avoit faites sur la Phisionomie, dont Rubens avoit vû pareillement les Desseins; & il finit par la méthode dont ce Peintre mesuroit le corps humain.

S'il m'est permis d'ajoûter quelque chose aux paroles de Rubens, je diray qu'il n'a pas parlé du Coloris de Leonard de Vinci; parce que n'ayant fait ses remarques que des choses qui luy pouvoient être utiles par rapport à sa Profession, & n'ayant trouvé rien de bon dans le Coloris de Leonard, il a passé cette partie de la Peinture sous silence: aussi est-il vray que les carnations de Leonard donnent la plûpart dans la couleur de lie, que l'union qui se rencontre dans ses Tableaux tient beaucoup du violet, & que cette couleur y domine. Ce qui vient, à mon avis, de ce que du tems de Leonard l'usage de la Peinture

à huile n'étoit pas encore bien connu, & que les Florentins ont ordinairement négligé ~~cette~~ la partie. du coloris

---

PIETRE PERUGIN

NE´ à Pérouse de parens pauvres, se mit d'abord chez un Peintre de la même Ville qui luy apprenoit peu de choses, & qui le traitoit fort mal. Sa pauvreté luy fit avoir patience, & l'envie de gagner quelque chose pour se tirer de la misére le fit dessiner jour & nuit pour s'avancer de luy-même. Dés qu'il se sentit capable de travailler pour sa subsistance, il s'en alla à Florence chercher un autre Maître, il se mit sous André Verrochio avec Leonard de Vinci. Il s'y rendit habile, & y prit une maniére gracieuse dans les airs de Tête, que son Maître pratiquoit, principalement dans les Têtes de femmes. Il a fait quantité d'Ouvrages, & presque tous pour des Eglises & pour des Convents. Un jour comme il travailloit à fraisque pour des Réligieux de Florence, qui sont auprés de la Porte Pindane, le Prieur qui luy fournissoit l'azur d'Outremer ne luy en donnoit qu'à mesure qu'il l'employoit en sa présence; mais le Pérugin

voyant cette défiance nettoyoit à tous momens dans un pot d'eau, aux yeux mêmes du Prieur, les brosses dont il se servoit actuellement, en sorte qu'il en sortoit autant des pinceaux qu'il en étoit entré dans l'Ouvrage : le Prieur cependant étoit tout étonné que l'enduit tirât une si grande quantité d'Outremer, & ne croyant pas en avoir assez pour finir l'Ouvrage, il alla songer au moyen de s'en pourvoir ; mais le Pérugin ayant écoulé l'eau de son pot, & ayant fait sécher l'Outremer qui étoit au fond, le rendit au Prieur, & luy dit, qu'une autrefois il ne se défiât pas d'un honnête homme. Cependant il étoit luy-même fort avare & fort défiant ; & parce qu'il étoit aussi fort laborieux, il gagna du bien à Florence & à Rome, où il travailla pour Sixte IV. Il se retira à Pérouse, où il fit encore beaucoup d'Ouvrages, aidé de Raphaël & de ses autres Disciples. Pérugin avoit épousé une tres-belle femme, qui luy servoit de modéle pour ses Viérges, & il l'aimoit avec passion. Il n'aimoit pas moins son argent ; car lorsqu'il s'alloit promener dans les Domaines qu'il avoit aquis au tour de Pérouse, il porta toûjours avec soy la cassette où il mettoit son or, jusqu'à ce qu'un filou s'en étant apperçû, le dé-

chargea en chemin de cette peine. Pérugin en eût tant de douleur, qu'il en mourut quelque tems aprés en 1524. âgé de soixante-dix-huit ans.

RAPHAEL SANZIO

NAQUIT à Urbin le jour du Vendredy Saint en 1483. Son Pére êtoit un Peintre fort médiocre, & son Maître fut Piétre Pérugin. Ses principaux Ouvrages sont à fraisque dans les Sales du Vatican, & ses Tableaux de chevalet sont dispersez en divers lieux de l'Europe. Comme il avoit l'Esprit éxcellent, il connut que la perfection de la Peinture n'étoit pas bornée à la capacité du Pérugin ; & pour chercher ailleurs les moyens de s'avancer, il alla d'abord à Siénne, où le Pinturrichio son Ami le mena pour faire les cartons des Tableaux de la Bibliothéque : mais à peine en avoit-il fait quelques-uns, que sur le bruit des Ouvrages que Leonard de Vinci & Michelange faisoient à Florence, il s'y transporta pour en profiter. En effet, dés qu'il eût considéré la maniére de ces deux Grans Hommes, il prît la résolution de changer celle qu'il avoit contractée chez son Maître ; il retourna à Pérouse, où il

trouva beaucoup d'occaſions d'éxercer ſo
Pinceau:mais le reſſouvenir des Ouvrag
de Leonard de Vinci luy fit faire une ſ
conde fois le voyage de Florence, & apr
y avoir travaillé quelque tems à fortifi
ſa maniére, il alla à Rome, où Braman
ſon parent, qui avoit préparé l'Eſprit d
Pápe ſur le mérite de Raphaël, luy pro
cura l'Ouvrage de Peinture qu'on devo
faire au Vatican. Raphaël commença pa
le Tableau qu'on appelle l'Ecole d'A
thénes, puis la Diſpute du ſaint Sacre
ment, & enſuite les autres qui ſont dan
la Chambre de la Signature. Les ſoin
qu'il y prit ſont incroyables; auſſi ne fu
rent-ils pas infructueux, car la réputa
tion de ces Ouvrages porta le nom d
Raphaël par tout le Monde. Il forma l
délicateſſe de ſon Goût ſur les Satuës &
ſur les Bas-reliefs Antiques qu'il deſſin
long-tems avec une éxtrême application
Et il joignit à cette délicateſſe une gran-
deur de maniére que la vuë de la Cha-
pelle de Michelange luy inſpira tout d'u
coup. * Ce fut Bramante ſon Ami qu

* Piétre Bellori dans ſon Livre intitulé : *Deſ-
critioni delle imagini ditinte d'a Raphaelle nelle
Camere del Vaticano*, combat cette Hiſtoire de
toute ſa force, & prétend que Raphaël ne doit
ſon grand Goût qu'à l'étude qu'il a faite d'aprés
l'Antique. Mais Vaſari, qui a connu Michelange

l'y

l'y fit entrer contre la défense générale que luy en avoit fait Michelange en luy en confiant la clef. Outre les peines que que Raphaël se donnoit en travaillant d'aprés les Sculptures, il entrenoit des gens qui luy dessinoient dans l'Italie & dans la Gréce tout ce qu'ils pouvoient découvrir des Ouvrages Antiques, dont il profitoit selon l'occasion. On remarque qu'il n'a laissé que peu ou point du tout d'Ouvrages imparfaits, & qu'il finissoit éxtrémement ses Tableaux, quoy que tres-promtement. Il se donnoit tous les soins possibles pour les réduire dans un état qu'il n'eut rien à se reprocher ; & c'est pour cela qu'on voit de luy un crayon de petites parties : comme des mains, des pieds, des morceaux de draperies, qu'il dessinoit trois ou quatre fois pour un même sujet, afin de prendre ce qui luy en sembleroit de meilleur.

& Raphaël, &, qui, bien loin d'avoir été contredit par aucun Ecrivian de ces tems-là, se trouve soûtenu en cela par trois Auteurs qui ont écrit en particulier la Vie de Michelange. Mais ce qui est une grande présomption, que Raphaël ait voulu profiter des Ouvrages de Michelange pour agrandir sa maniére, c'est que j'ay un Dessein de la main de Raphaël ; au dos duquel Dessein est une Etude du même Raphaël, dessinée d'aprés une Figure que Michelange a peinte dans la Chapelle du Pape.

Quoy qu'il ait été fort laborieux,
voit fort peu de Tableaux faits de
propre main; il s'occupoit plus ordina
rement à dessiner, pour ne point laiss
inutiles le grand nombre d'Eléves q
ont éxécuté ses Desseins en plusieurs e
droits, principalement dans les Log
& dans les Appartemens du Vatican; da
l'Eglise de Nôtre-Dame de la Paix, & da
le Palais Ghigi, à la résérve de la Gal
tée & d'un seul Angle, où sont les tro
Déesses qu'il a peint luy-même. So
tempérammment doux le fit aimer de to
le monde, & principalement des Pap
de son tems. Le Cardinal de Sainte B
biane luy offrit sa Niéce en mariage,
Raphaël s'y étoit engagé: mais dans l'a
tente du Chapeau de Cardinal que Leo
X. luy avoit fait espérer, il en différo
toûjours l'éxécution.

La passion qu'il avoit pour les fem
mes le fit périr à la fleur de son âge
car un jour qu'il s'y étoit éxcessivemen
abandonné, il se trouva surpris d'une fi
vre ardente, & les Médecins, à qui
avoit celé la cause de son mal, l'ayan
traité comme d'une plurésie, achevéren
d'éteindre les restes de chaleur qui
toient dans un corps déja épuisé. S
mort arriva le même jour que sa nai
sance, le Vendredi Saint de l'année 152

en la trente-ſeptiéme de ſon âge. Le Cardinal Bembo fit ſon Epitaphe, qu'on lit dans l'Egliſe de la Rotonde où il fut enterré. Je n'en rapporteray que ces deux Vers, qui ſont admirables.

Ille hic eſt Raphaël timuit quo ſoſpite vinci
Rerum magna parens & moriente mori.

Ses Diſciples furent Jules Romain, Jean-Franceſque Penni, ſurnommé, *il Fattore*, Pellegrin de Modéne, Perrin del Vague, Polidor de Caravage, Mathurin, Bartholomæo d'a Bagna Cavallo, Timothée d'a Urbino, Vincent d'a San Geminiano, Jean d'Udiné, & autres. Quelques Flamans fort habiles ont auſſi été ſes Diſciples, & l'ont aidé dans l'éxécution de ſes grans Ouvrages : comme Bernard Van-Orlay de Bruxelles, Michel Coxis de Malines, & autres, qui, étant retournez en leur Païs, eurent ſoin de l'éxécution de ſes Deſſeins de Tapiſſerie. Outre ſes Eléves, il y avoit une grande quantité de jeunes Etudians & d'Amateurs, qui fréquentoient ſa maiſon, & qui l'accompagnoient ſouvent à la promenade. Michelange l'ayant un jour rencontré accompagné de cette ſorte, luy dit en paſſant, qu'il marchoit ſuivi comme un Prévôt, & Raphaël luy répondit, qu'il alloit luy tout ſeul comme le Bourreau.

Il y eût toûjours beaucoup de jalousie en tre ces deux grans Peintres, comme il arrive d'ordinaire entre les personnes de la même Profession, lorsque leurs sentimens ne sont point réglez par la modestie.

REFLEXIONS
Sur les Ouvrages de Raphaël.

DEPUIS le rétablissement de la Peinture en Italie, il n'y a point eu de Peintre qui ait aquis tant de réputation que Raphaël. Il avoit un Génie fort élevé, & pensoit tres-finement; sa veine étoit fertile, & l'auroit paru bien davantage, si elle n'avoit point été modérée par la grande éxactitude avec laquelle il terminoit toutes choses.

Il étoit riche dans ses Inventions. Il paroît qu'il avoit des Principes tres-délicats pour disposer les choses qu'il avoit inventées; & si ses Figures n'étoient pas groupées de lumiéres & d'ombres, elles l'étoient par leurs actions d'une maniére si ingénieuse, que les groupes en ont été toûjours regardées avec plaisir. Ses Attitudes sont nobles selon leurs convenances, contrastées sans affectation, éx-

preſſives, naturelles, & font voir de belles parties.

Son Deſſein eſt tres-correct, & il y a joint la juſteſſe, la nobleſſe & l'élégance de l'Antique à la naïveté de la Nature, ſans affecter aucune maniére. Il a fait voir beaucoup de variété dans ſes Figures, & encore plus dans ſes airs de Têtes, qu'il tiroit de la Nature comme de la mére de la Diverſité, en y ajoûtant toûjours un grand Caractére dans le Deſſein.

Ses Expreſſions ſont juſtes, fines, élevées, piquantes; elles ſont modérées ſans froideur, & vives ſans éxagération.

Ses Draperies ont été de petite maniére dans ſes commencemens, mais de grand Goût ſur la fin, & jettées avec un bel artifice; les plis en ſont dans un bel ordre, & marquent toûjours le nud en le flattant, pour ainſi dire, avec délicateſſe, & principalement à l'endroit des jointures.

On peut néanmoins reprocher à Raphaël d'avoir habillé ſes Figures preſque toûjours de même étoffe dans les ſujets qui en pourroient ſouffrir la variété & en recevoir plus d'ornement: Je parle pour les ſujets hiſtoriques; car pour les fabuleux & pour les allégoriques, dans leſquels

on introduit des divinitez, on doit y avoir plus d'égard à la majesté des plis qu'à la richesse des étoffes.

Comme Raphaël prenoit un éxtrême soin de dessiner correctement, & qu'il étoit jaloux, pour ainsi dire, de ses Contours, il les a marquez un peu trop durement, & son Pinceau est sec, quoy que léger & uni. Son Païsage n'est ni de grand Goût, ni d'un beau-faire.

Ses Couleurs locales n'ont rien de brillant ni de choquant ; elles ne sont ni bien vrayes ni bien sauvages : mais les ombres en sont un peu trop noires. Il n'a jamais eû pour le Clair-obscur une intelligence bien nette, quoy qu'il semble par ses derniers Ouvrages qu'il l'ait cherché, & qu'il ait tâché de se l'aquérir : comme on le peut voir dans les Tapisseries des Actes des Apôtres, & dans son Tableau de la Transfiguration. Mais ce qui manquoit à Raphaël du côté du Coloris, se fait oublier par quantité d'autres parties qu'il a possédées. Il a même fait des Portraits si bien entendus de couleurs & de lumiére, que même de ce côté-là ils pourroient entrer en comparaison avec ceux du Titien, aussi-bien que le Saint Jean qui est dans le Cabinet de Monsieur le Prémier Président, & qui dans toutes les parties de la Peinture

mérite d'être reconnu pour le Chef-d'œuvre de ſon Auteur.

Le Pouſſin a dit de Raphaël qu'il étoit un Ange comparé aux Peintres Modérnes, & qu'il étoit un Aſne comparé aux Antiques. Ce jugement ne peut regarder que les penſées, le goût & la juſteſſe du Deſſein, & les Expreſſions. Les penſées de l'Antique ſont ſimples, élevées & naturelles, celles de Raphaël le ſont auſſi : le Deſſein de l'Antique eſt correct, varié ſelon les convenances, & d'un grand Goût ; celuy de Raphaël l'eſt auſſi : l'Antique eſt ſavant & précis dans la collocation des muſcles, & délicat dans leurs offices ; Raphaël n'a point ignoré cette partie. Il faut avoüer néanmoins que ceux qui ont étudié ſoigneuſement l'Anatomie par rapport à la Peinture, peuvent obſerver ſur l'Antique une plus grande préciſion, & une plus grande délicateſſe encore dans l'action des muſcles qu'on ne la voit : je ne diray pas dans Raphaël, mais dans quelque Peintre que ce ſoit.

Je tombe d'accord que cette grande juſteſſe & cette grande délicateſſe de l'action des muſcles régle la préciſion des contours : mais je ne vois pas que Raphaël s'en ſoit aſſez écarté pour le réputer un Aſne en comparaiſon de l'Antique.

Il est vrai que Raphaël a formé la grandeur de son Goût sur les belles Statuës, & qu'au sortir de chez le Pérugin son Maître ; elles luy enseignérent le bon chemin, il les suivit téte baissée au commencement : mais s'étant apperçû sur la fin que le chemin de la Peinture étoit différent de celuy de la Sculpture, il ne retint des enseignemens de celle-cy que ce qu'il en falloit pour son Art, & du reste il s'en éloigna à mesure qu'il avançoit en âge & en lumiére. On remarque sensiblement cette différence dans les Tableaux qu'il a peints en différens tems, dont les derniers approchent plus du caractére de la Nature.

Le Poussin au contraire, aussi-bien qu'Annibal Carrache, quittérent ce qu'ils avoient de ce caractére de la Nature à mesure qu'ils s'attachérent plus fortement à l'Antique. Ils pouvoient tenir la même conduite que Raphaël, faire l'un, & ne pas omettre l'autre ; car cet excellent Homme n'a pas seulement retenu de l'Antique le bon Goût, la noblesse & la beauté, mais il y a vû une chose, que, ni le Poussin, ni le Carache n'y ont pû appercevoir. C'est la Grace. Ce don de la Nature luy avoit été fait avec tant de plénitude, qu'il l'a répanduë généralement dans tout ce qui est sorti de

de ſon Pinceau, & qu'il n'y a perſonne qui luy puiſſe diſputer, ſi ce n'eſt le Corrége; & ſi la Grace a réparé ce qui manquoit à celuy-cy du côté de la régularité du Deſſein, Raphaël en a fait un uſage, qui a mis dans un beau jour la profonde connoiſſance qu'il avoit, non ſeulement dans cette partie, mais dans toutes celles qui luy ont attiré la réputation du prémier Peintre du monde.

GIROLAMO GENGA

QUI étoit auſſi d'Urbin, étudia ſous Piétre Pérugin en même tems que Raphaël. Il s'adonna particuliérement à l'Architécture, & mourut en 1551. âgé de ſoixante-quinze ans.

JULES ROMAIN

ETOIT le bien-aimé Diſciple de Raphaël, tant à cauſe de ſon habileté dans la Peinture, que pour l'agrément de ſes mœurs. Il avoit pris entiérement le Goût de ſon Maître, non ſeulement dans l'éxécution des Deſſeins qu'il en recevoit, mais encore dans ce qu'il faiſoit de luy-même. Raphaël le traitoit

comme s'il eut été ſon Fils, & l'inſtitua ſon héritier avec Jean-Franceſque Penni, ſurnommé *il Fattoré*. Aprés la mort de Raphaël, ces deux Peintres achevérent pluſieurs Ouvrages que leur Maître avoit laiſſez imparfaits. Jules Romain étoit non ſeulement éxcellent Peintre, mais il entendoit encore parfaitement l'Architécture. Le Cardinal de Médicis, qui fut depuis Clément VII. l'employa pour bâtir le Palais, qu'on appelle aujourd'huy la Vigne Madame; & aprés en avoir conduit l'Architécture, il en fit la peinture & les ornemens.

La mort de Leon X. déconcerta un peu Jules Romain par l'Election d'Adrien VI. dont le Pontificat, qui ne dura qu'un an, auroit éteint les beaux Arts dans Rome, & réduit tous les habiles gens à mourir de faim s'il eut duré long-tems: mais Clément VII. luy ſucceda. Il ne fut pas plutôt élû, qu'il fit travailler Jules Romain à la Sale de Conſtantin, où l'Hiſtoire de cet Empereur avoit été commencée par Raphaël, qui en avoit fait tous les Deſſeins. Cet Ouvrage étant achevé, Jules s'occupa à faire pluſieurs Tableaux pour des Egliſes & pour des Particuliers. Sa maniére commença à changer, & à donner dans le rouge & dans le noir pour le Colo-

ris, & dans le sévére pour le Dessein.

Frederic de Gonzagues Marquis de Mantoüe, informé de la capacité de Jules, l'attira dans ses Etats; sa bonne fortune l'y conduisit : car ayant fait les Desseins de vingt Estampes fort dissoluës, qui avoient été gravées par Marc-Antoine, & ausquelles l'Aretin avoit fait autant de Sonnets, il auroit été sévérement puni s'il se fut trouvé à Rome dans ce tems-là, le traitement qu'on fit à Marc-Antoine en est une preuve. On mit ce Graveur en prison, où il souffrit beaucoup, & il luy en auroit coûté la vie, si le credit du Cardinal de Medicis & celuy de Bache Bandinelle ne l'eussent sauvé. Cependant Jules Romain travailloit à Mantoüe, où il donnoit des marques éternelles de son extrême habileté dans l'Architecture & dans la Peinture. Il y bâtit le Palais du T. & rendit la Ville de Mantoüe plus belle, plus forte & plus saine; & à l'égard de ses Ouvrages de Peinture, on peut dire que c'est principalement à Mantoüe que le Génie de Jules Romain a pris l'essort, & qu'il s'est montré tel qu'il étoit. Il mourut à Mantoüe en 1546. âgé de cinquante-quatre ans, au grand regret du Marquis, qui l'aimoit comme son Frére. Il laissa un Fils nommé Raphaël, & une Fille

mariée à Hercule Malateste. Entre ses Disciples, les meilleurs ont été le Primatice, qui vint en France, & un Mantoüan, nommé Rinaldi, qui mourut jeune.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Jules Romain.

JULES ROMAIN a été le prémier, le plus savant & le plus persévérant des Disciples de Raphaël. Son Imagination qui étoit comme ensévelie dans l'éxécution des Desseins de son Maître pendant tout le tems qu'il demeura sous sa Discipline, prît tout d'un coup l'essort quand elle se vît en liberté, ou plutôt comme un torrent, qui, ayant été retenu, rompt ses digues, & se fait un cours impétueux; de même, Jules Romain, aprés avoir produit plusieurs Tableaux de chevalet, & peint de grans Ouvrages dans les Sales du Vatican sur les Desseins de Raphaël, tant devant, qu'aprés la mort de cet illustre Maître, changea aussi-tôt de maniére, & se laissa emporter par le cours rapide de son Génie dans les Ouvrages qu'il peignit à Mantoüë. Ce n'étoit plus cette veine

gratieuſe, ni ce doux feu d'Imagination, qui, tout empruntez qu'ils étoient, ne laiſſoient pas de mettre en doute ſi quelques Tableaux qui ſortoient de ſa main étoient de luy ou de ſon Maître. Etant donc tout-à-fait à luy, il anima ſes Ouvrages par des Idées plus ſévéres, plus éxtraordinaires, & plus éxpreſſives encore, mais moins naturelles que celles de Raphaël : ſes Inventions étoient ornées de Poëſies, & ſes Diſpoſitions peu communes, & de bon Goût.

Les Etudes qu'il avoit faites dans les belles Lettres luy furent d'un grand ſecours dans celles de la Peinture; car en deſſinant les Sculptures Antiques, il en tira les marques d'érudition, que nous voyons dans ſes Tableaux.

Il ſemble qu'il n'ait été occupé que de la grandeur de ſes penſées Poëtiques, & que pour les éxécuter avec le même feu qu'il les avoit conçûës, il ſe ſoit contenté d'une pratique de Deſſein dont il avoit fait chois, ſans varier, ni ſes airs de têtes, ni ſes Draperies. Il eſt même aſſez viſible que ſon Coloris, qui n'a jamais été fort bon, en eſt devenu encore plus négligé; car ſes Couleurs locales, qui donnent dans la brique & dans le noir, ne ſont ſoûtenuës d'aucune intelligence de Clair-obſcur. Sa façon de deſſiner

fiére, & ses Expressions terribles luy sont tellement tournées en habitude, que ses Ouvrages en sont tres-aisez à reconnoître. Cette maniére est tres-grande à la vérité, parce qu'il l'avoit formée sur les Bas-reliefs Antiques qu'il avoit étudiez tres-soigneusement, & principalement ceux des Colomnes Trajane & Antoniane, qu'il a entiérement dessinées. Mais ces belles choses qui suffisent pour faire seules un Sculpteur habile, ont bésoin d'être accompagnées des véritez de la Nature pour former un grand Peintre: les Draperies qui contribuent ordinairement à la majesté des Figures, sont la honte des siennes; car elles sont pauvres, & de méchant Goût.

On voit peu de variété dans ses airs de Tête, celle qu'on trouve dans ses Ouvrages consiste seulement dans la différente éspéce d'objets dont il a rempli ses Compositions, & dans les ajustemens qui les enrichissent: elle vient de l'universalité de son Génie pour tous les genres de Peinture; car il a fait également bien les Figures, les Païsages & les Animaux, en sorte que ses Ouvrages seront toûjours, en ce qu'ils contiennent, l'admiration de tous les habiles.

JEAN-FRANCQESUE PENNI
surnommé
IL FATTORE.

CE dernier nom luy fut donné à cause du soin qu'il prénoit de la dépense & du ménage de Raphaël, chez lequel il a toûjours demeuré avec Jules Romain. Il étoit fort habile, principalement dans le Dessein. Il a fait beaucoup de choses sur les pensées de Raphaël, qui passent pour être de Raphaël même, principalement dans le Palais Ghisi, comme on le peut remarquer quand on l'éxamine avec attention. Il avoit une particuliére inclination pour le Païsage, qu'il faisoit tres-bien, & qu'il enrichissoit de belles fabriques.

Aprés la mort de son Maître il s'associa avec Jules Romain & Perrin del Vague, & tous trois ensemble achevérent ce que Raphaël avoit laissé d'imparfait, tant de l'Histoire de Constantin, que de quelques autres Ouvrages du Palais de Belvédére. Mais ils se séparérent à l'occasion d'une Copie que le Pape vouloit faire faire du Tableau de la Transfigura-

tion, parce que ce Tableau avoit été destiné pour la France. Il Fattoré alla à Naples, dans le dessein de travailler pour le Marquis del Vaste, mais sa compléxion délicate ne luy permit pas d'y vivre longtems, il y mourut en 1528. âgé seulement de quarante ans.

LUCA PENNI

ETOIT Frére de Jean - Francesque dont on vient de parler. Il travailla quelque tems avec Perrin del Vague son Beau-frére à Gennes & en d'autres lieux d'Italie. Il passa ensuite en Angleterre, où il fit plusieurs choses pour le Roy Henry VIII. & pour divers Marchands. Il peignit aussi à Fontainebleau pour François Prémier ; & en dernier lieu, il s'attacha à la Graveure.

ANDRE' DEL SARTE

DE Florence, étoit Fils d'un Tailleur d'habits qui le mit chez un Orféǀvre, où il demeura sept ans, pendant lesquels il avoit plus d'attache à dessiner qu'à travailler d'Orfévrerie. De là il entra chez un Peintre médiocre, nommé Jean

Barile, qu'il quitta bien-tôt pour aller à Florence sous Piétro Cosimo. Il employoit chez ce Peintre tous les Dimanches & Fêtes à dessiner d'aprés les bons Maîtres, mais ordinairement d'aprés Leonard de Vinci, & d'aprés Michelange, ce qui le rendit habile en peu d'années. Il trouva son Maître trop lent dans l'éxécution de ses Ouvrages, & en sortit. Il fit amitié avec Francia Bigio : ils demeurérent ensemble, & peignirent plusieurs choses dans Florence & au tour dans des Monastéres. Il a fait beaucoup de Vierges. On luy reprochoit de s'être servi des Estampes d'Albert Dure dans un Ouvrage qu'il fit pour les Carmes. Baccio Bandinelli voulut apprendre la Peinture de luy, mais comme André le mit d'abord à des Ouvrages difficiles, il dégoûta ce Disciple, qui se jetta du côté de la Sculpture. La réputation d'André s'étant accruë, il fit des Tableaux pour divers lieux : il en fit un entr'autres qui luy attira de grandes loüanges, & qui est une des meilleures choses qu'il ait faites ; c'est un Saint Sébastien pour l'Eglise de Saint Gal.

Il vint en France sur les instances de François Prémier. Il y fit quelques Tableaux, & quoy qu'il eût commencé celuy de Saint Jerôme pour la Reine, il quitta

cet Ouvrage, & il obtint du Roy son congé pour aller à Florence, sous prétexte d'amener sa femme, de qui il venoit, disoit-il, de recevoir une Lettre fort pressante : mais au lieu de revenir dans le tems qu'il avoit promis, il mangea l'argent qu'il avoit gagné, & celuy qu'il avoit reçû du Roy pour acheter des Tableaux. Enfin aprés avoir fait quelques Ouvrages avec Francia Bigio pour se tirer de la misére, il mourut de la peste à Florence, abandonné de sa femme & de ses Amis, l'an 1530. le quarante-deux de son âge. Il laissa plusieurs Eléves, entr'autres Giacomo d'a Pontormo, Andrea Squazella, qui travailla en France, Giacomo Sandro, Francesco Salviati, & Georges Vasari.

Le même Vasari raconte qu'André del Sarte copioit si parfaitement, qu'un jour Frideric Marquis de Mantouë luy ayant fait faire une Copie du Portrait de Leon X. avec quelques Cardinaux (parce que Clément VII. avoit prié ce Peintre de luy donner l'Original,) il le fit avec tant de justesse, que Jules Romain, qui, sous la conduite de Raphaël, en avoit fait les habits, la prît toûjours pour l'Original, & dit à Vasari, qui l'en vouloit desabuser, *Ne vois-je pas les propres coups que j'y ay donné moy-même?* Cependant

Vaſari luy ayant fait voir la toile par derriére, Jules Romain fut convaincu de la vérité.

J'ay rapporté cet endroit plus au long dans le Chapitre 27. de la Connoiſſance des Tableaux.

JACQUES DE PONTORME

DE la Toſcane, à l'âge de treize ans ſe mit ſous la Diſcipline de Leonard de Vinci, puis ſous celle de Mariotto Albertinelli, qu'il quitta pour Pierre de Coſimo, & celuy-cy pour André del Sarte, d'où il ſe retira n'ayant encore que dix-neuf ans. Il ſe mit donc en ſon particulier quoy que pauvre, & s'adonna tellement à l'Etude, que ſes prémiers Ouvrages publics firent dire à Michelange que ce jeune homme éleveroit la Peinture juſqu'au Ciel. Pontorme n'étoit jamais content de ce qu'il faiſoit : mais les loüanges qu'on luy donnoit ſoûtenoient ſon courage. Il fit beaucoup d'Ouvrages à Florence, qui luy donnérent de la réputation. Ayant entrepris de peindre la Chapelle de Saint Laurent pour le Duc de Florence, & voulant dans cet Ouvrage, qui dura douze ans, ſe montrer ſupérieur à tous

les autres, il fit voir au contraire qu'il étoit devenu inférieur à luy-même. Il étoit fort honnête homme & fort humble : mais ce qu'on ne peut assez louër, c'est que parmi ces bonnes qualitez, il ne pouvoit souffrir qu'on dit du mal des absens, dont il prénoit toûjours le parti. Tous ses Ouvrages ont été faits à Florence, où il est mort d'hydropisie en 1556. âgé de soixante-trois ans.

BACCIO BANDINELLI

DE Florence. Son nom est Barthélemi, dont on a fait le diminutif Baccio. Son Pére étoit Orfévre, & son Maître s'appelloit Jean-Francesco Rustico, habile Sculpteur, chez lequel Leonard de Vinci alloit fort souvent ; car Rustico & Leonard étoient tous deux Eléves d'André Verrochio, qui étoit Sculpteur, Peintre & Architécte, & qui avoit beaucoup de connoissance dans les Mathématiques. Quoy que Baccio Bandinelli ait fait avec d'éxtrêmes soins toutes les Etudes nécessaires pour devenir un savant Peintre, ses Tableaux n'ont jamais été bien reçûs, à cause du Coloris qui n'en valoit rien, ce mauvais succés luy fit abandonner la Peinture,

& l'obligea de ne ſonger plus qu'à la Sculpture, dans laquelle il a été un fort habile homme. Il avoit une grande eſtime de ſes propres Ouvrages jusqu'à les mettre en paralelle avec ceux de Michelange; dont il ſupportoit la réputation avec peine. Ses Ouvrages ſont à Rome & à Florence, où il eſt mort en 1559. âgé de ſoixante-douze ans.

POLIDORE DE CARAVAGE

NATIF du Bourg de Caravage dans le Milanois, vint à Rome dans le tems que le Pape Leon X. faiſoit travailler à quelques Edifices du Vatican, & ne ſachant à quoy s'occuper pour gagner ſa vie, car il étoit fort jeune, il ſe mit à ſervir de manœuvre & à porter le mortier aux Maſſons qui travailloient à ce Bâtiment. Il éxérça ce pénible employ juſqu'à l'âge de dix-huit ans. Raphaël employoit alors dans le même endroit pluſieurs jeunes Peintres, qui éxécutoient ſes Deſſeins. Polidore, qui portoit ſouvent le mortier dont on faiſoit l'enduit de leur fraiſque, fut touché par la vuë des Peintures, & ſollicité par ſon Génie de ſe faire Peintre. Il s'attacha d'abord aux Ouvrages de Jean d'Udiné,

& le plaisir qu'il avoit de voir travailler ce Peintre, commença à déveloper le talent qu'il avoit pour la Peinture. Il se rendit assidu & complaisant auprés de ces jeunes hommes qu'il voyoit travailler; il fit amitié avec eux; & leur ayant communiqué son Dessein, il en reçût des Leçons qui augmentérent son courage. Il se mit à dessiner avec ardeur, & il avança si prodigieusement, que Raphaël en fut étonné, & qu'à quelque tems de là il l'employa parmi les autres, mais il se distingua si fort dans la suite, que comme il eût plus de part à l'éxécution des Loges de Raphaël, il en eût la principale gloire. Les soins qu'il savoit que son Maître avoit pris de dessiner les Sculptures Antiques, luy firent prendre le même chemin, il passa les jours & les nuits à dessiner ces belles choses, & à faire une Etude éxacte de l'Antiquité. Les Ouvrages infinis qu'il a faits à Rome, & dont il a enrichi les Façades de plusieurs Bâtimens, le font assez connoître.

Il a fait peu de Tableaux de chevalet, & presque tous ses Ouvrages sont à fraisque & d'une même couleur, à l'imitation des Bas-reliefs. Il s'est quelquefois servi dans ces sortes d'Ouvrages de la maniére qu'on appelle Egratignée, laquelle consiste dans la préparation d'un

fond noir ſur lequel on applique un enduit blanc ; & en ôtant cet enduit avec une pointe de fer, on découvre par hachûre ce noir qui fait les ombres. Cette maniére réſiſte davantage aux injures du tems, mais elle fait moins de plaiſir à la vuë, car elle eſt fort dure. L'amour que Polidore avoit pour l'Antique ne luy a point fait oublier les recherches qu'un Peintre doit faire du Naturel, car il étoit habile par l'un & par l'autre.

Il fit dans les commencemens une étroite amitié avec Mathurin de Florence, & la conformité de leur Génie les fit Compagnons d'Etude & d'Emplois, ce qui dura juſquà la mort de Mathurin, laquelle arriva par la peſte en 1526. Polidore, aprés avoir conjointement avec Maturin, rempli Rome de ſes Ouvrages, ſongeoit à joüir tranquillement du fruit de ſes travaux, lorſqu'en 1527. Rome fut aſſiégée par les Eſpagnols, & que les habiles gens ſe virent forcez de ſuccomber aux malheurs de la Guerre, ou de s'enfuir, Polidore prit le parti d'aller à Naples, où il fut contraint de travailler avec des Peintres médiocres ſans pouvoir ſe faire diſtinguer ; car la Nobleſſe du Païs étoit alors plus curieuſe de beaux Chevaux que de Peinture. Se voyant donc ſans Employ, & contraint

de dépenſer ce qu'il avoit gagné à Rome, il paſſa en Sicile; & comme il étoit auſſi bon Architécte que bon Peintre, ceux de Meſſine luy donnérent la conduite des Arcs de Triomphe qu'on dreſſa à l'Empereur Charles-Quint lorſqu'il retourna de l'éxpédition de Tunis. Cet Ouvrage fini, Polidore ne trouvant plus à Meſſine d'Employ proportionné à la grandeur de ſon Génie, & n'y étant plus retenu que par les careſſes d'une femme qu'il aîmoit, il prit la réſolution de retourner à Rome, & retira dans ce deſſein l'argent qu'il avoit à la Banque: mais comme il étoit ſur la veille de ſon départ, ſon valet, qui épioit depuis long-tems l'occaſion de le voler, s'étant aſſocié avec quelques gens de ſa même trempe, ils le ſurprirent dans ſon lit, où ils l'étranglérent, & le percérent de coups de poignards. Aprés avoir commis cet horrible aſſaſſinat, ils portérent le Corps de Polidore prés la porte de la femme qu'il aimoit, pour faire croire que quelque rival l'avoit tué dans cette maiſon: mais Dieu permit que le crime fut découvert. Les Aſſaſſins s'étant ſauvez, on ne ſongeoit plus qu'à plaindre la triſte deſtinée de Polidore, lorſque le valet, feignant de la plaindre auſſi en préſence d'un Comte, ami de ſon Maître,
le

le faisoit d'une manière si peu naturelle, que le Comte qui s'en apperçût, le fit arrêter. Le valet se défendit mal, il fut appliqué à la question, il avoüa tout, & fut condamné à être écartelé. Polidore fut éxtrémement regretté des Habitans de Messine, qui luy firent d'honorables Obseques dans l'Eglise Cathédrale, où il fut entrerré en 1543.

REFLEXIONS
Sur les Ouvrages de Polidore.

DANS l'avidité que Polidore avoit d'apprendre, il crût qu'il ne pouvoit mieux faire que de suivre les traces de son Maître : & sachant que Raphaël avoit formé son Goût de Dessein sur les Sculptures Antiques, il se mit à les étudier fort assiduëment, & il en conserva un tel amour, que la principale occupation de sa vie a été de les imiter. On en voit encore de beaux restes sur les Façades de plusieurs Maisons à Rome, sur lesquelles il a peint des Bas-reliefs de son Invention.

Son Génie qui étoit éxtrémement vif & fertile, & l'Etude qu'il avoit faite sur les Bas-reliefs le portérent à répréfenter

des Combats, & des Sacrifices, des vases Antiques, des Trophées d'Armes, & des ornemens composez de tout ce que l'Antiquité nous a laissé de plus remarquable en cette Matiere.

Mais ce qui est tout à fait surprenant, c'est que nonobstant l'éxtréme aplication qu'il donnoit aux Sculptures Antiques, il ait reconnu la nécessité du Clair-obscur dans la Peinture, & qu'il ait été le seul de l'Ecole Romaine qui s'en soit fait des Principes, & qui l'ait pratiqué. En effet les grandes masses de lumiére & d'ombre qu'il a observées font bien voir qu'il étoit persuadé que les yeux avoient besoin de ces repos pour joüir des Tableaux plus à leur aise. C'est en vûë de ce Principe que dans les Frises qu'il a peintes de blanc & de noir, il a ramassé ses objets dont il a composé des Groupes avec tant d'intelligence, qu'il n'est pas possible d'en voir de plus beaux ailleurs.

L'amour qu'il avoit pour l'Antique, ne l'a point empêché d'étudier le naturel, & son goût de Dessein, qui est tres-grand & tres-correct, est un mélange de l'un & de l'autre : Il en avoit une pratique facile & éxcellente, & ses airs de Têtes sont fiérs, nobles & expressifs.

Ses pensées sont élevées, ses dispositions remplies d'attitudes bien choisies;

ſes Draperies bien jettées, & il faiſoit le Païſage d'un bon Goût.

Son Pinceau étoit leger & moëleux: mais depuis la mort de Raphaël, qui l'employa dans les grands Ouvrages du Vatican, il a tres-rarement colorié, ne s'apliquant plus qu'à des Ouvrages à fraiſque de Clair-obſcur.

Le Génie de Polidore a beaucoup de rapport à celuy de Jules Romain; leurs Conceptions étoient vives & formées ſur le goût de l'Antique; leur Deſſein grand & ſévére, & la voye qu'ils ont tenuë étoit nouvelle & éxtraordinaire: la différence qui eſt entr'eux, c'eſt que Jules Romain animoit ſes Compoſitions Poëtiques par la ſeule impétuoſité de ſa veine; & que Polidore avoit une attention particuliére à ſe ſervir du contraſte, comme du plus puiſſant moyen pour donner de l'ame & du mouvement à ſes Ouvrages. Il paroît encore que le Génie de Polidore a été plus naturel, plus pur & mieux réglé que celuy de Jules Romain.



ANDREA COSIMO & MORTUO D'A FELTRO

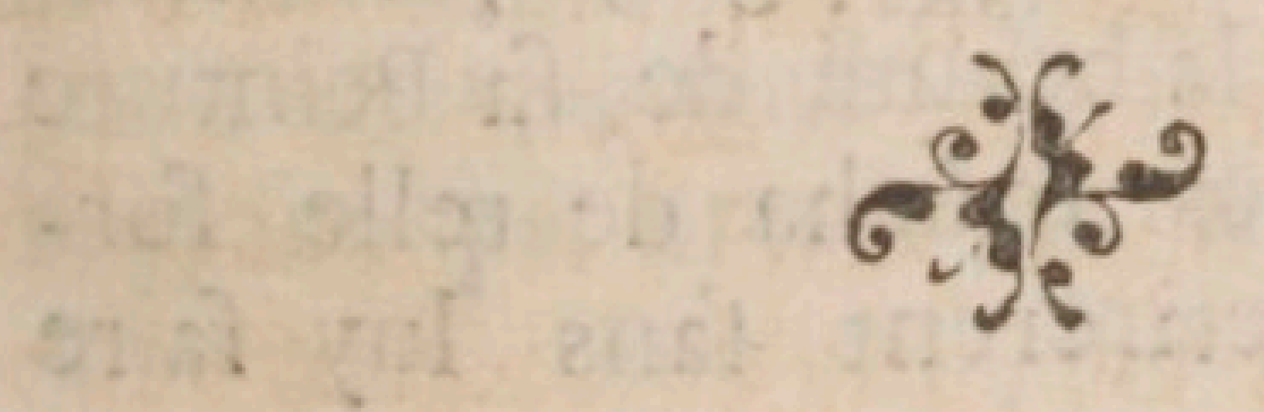
ONT été les prémiers qui ont mis les Ornemens en usage dans les Ouvrages de Peinture moderne, l'un & l'autre s'y sont rendus fort habiles, & ont travaillé de Clair-obscur de la maniere qu'on appelle Egratignée, en Italien *Sgrafitti*. André à vêcu 64. ans, & Mortuo s'étant mis dans les Armes, faute d'Ouvrages, fut tué à 45. ans dans un Combat d'entre les Vénitiens & les Turcs.

MAISTRE ROUX

NE' à Florence, n'a point eu de Maître dans la Peinture; il s'est attaché aux Ouvrages de Michelange, & a voulu se faire une maniére particuliére; son Genie étoit fécond, & sa maniere de dessiner un peu sauvage, quoique savante. Il a beaucoup travaillé à Rome & à Pérouse du tems de Raphaël; les malheurs qui agitérent sa vie, luy donnérent occa-

ſion de venir en France, où François I. luy donna une penſion & la direction des Ouvrages qui ſe faiſoient alors à Fontainebleau; Sa Majeſté lui donna auſſi une Chanoinie de la Sainte-Chapelle, de ſorte que l'affection du Roy, & ſon propre mérite le mirent en grande réputation. On peut juger de ſon habileté par la grande Galerie de Fontainebleau, qui eſt de ſa main.

Maître Roux étoit bien fait, & il avoit cultivé ſon eſprit par pluſieurs connoiſſances; mais il ternit toutes ſes belles qualitez par la mort honteuſe qu'il ſe procura à luy-même; car ayant fait arrêter François Pellegrin ſon intime Ami, ſur le ſoubçon que celui-cy luy avoit volé une ſomme conſidérable, il le mit entre les mains de la Juſtice, qui aprés l'avoir appliqué à la Queſtion, le déclara innocent. Péllegrin étant en liberté publia un Libelle contre Maître Roux, qui ne croyant pas ſe pouvoir montrer jamais avec honneur, envoya querir à Melun du poiſon, ſous prétexte d'en faire du Vernix, & le prit à Fontainebleau, dont il mourut en 1541.



FRANCOIS MAZZOLI, dit LE PARMESAN,

NAQUIT à Parme l'an 1504. il apprit la Peinture de deux de ses Cousins, & s'avança fort en peu de tems par la vivacité & la facilité d'esprit dont la nature l'avoit pourvû. Il fut attiré à Rome par la réputation des Ouvrages de Raphaël & de Michelange, n'ayant encore que vingt ans ; il y étudia avec beaucoup d'Assiduité d'aprés les bonnes choses, & principalement d'aprés Raphaël ; il y fit plusieurs Tableaux, qui le firent estimer, & qui lui acquirent l'affection du Pape Clement VII. Il étoit si appliqué à son Ouvrage, que le même jour que les Espagnols entrérent dans Rome, & qu'ils en firent le pillage, les Soldats trouvérent le Parmésan, qui travailloit avec tranquillité, comme autrefois Protogéne dans Rodes ; cette sécurité surprit les prémiers Espagnols, qui entrérent chez luy : la beauté de sa Peinture les surprit & les toûcha de telle sorte qu'ils se retirérent sans luy faire

aucun mal ; mais il en vint d'autres qui luy prirent tout ce qu'il avoit. Il s'en retourna en ſa Patrie, & paſſant par Bologne, il trouva l'occaſion de faire beaucoup d'Ouvrages, qui l'y arrêtérent aſſez long-tems, aprés quoy il ſe rendit à Parme, où il peignit encore beaucoup. Il joüoit bien du Luth, & y donnoit quelquesfois plus de tems qu'à ſa Peinture. Ce qu'on luy peut reprocher avec fondement, eſt de s'être tellement abandonné à la Chimie, qu'il en quitta non-ſeulement la Peinture, mais le ſoin de ſa propre perſonne, & qu'il en devint tout ſauvage. Il a gravé en bois de Clair-obſcur, quelques uns de ſes Deſſeins, & pluſieurs à l'eau-forte, ayant été le prémier qui ait mis en uſage cette ſorte de Graveure, du moins en Italie. Il entretenoit chez luy un Graveur appellé Antonio Frentano, qui luy vola à Bologne toutes ſes Planches, tant de Bois que de Cuivre, & tous ſes Deſſeins : & bien qu'on en eût recouvert une bonne partie ; ce vol mit le Parméſan comme au deſeſpoir : Enfin s'étant opiniâtré dans la Chimie, il y perdit ſon tems, ſon argent, & ſa ſanté, & mourut dans un état miſérable d'une Diarée, accompagnée de fiévre, en 1540. n'ayant que trente-ſix ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Parméſan.

LE Génie du Parméſan étoit entiérement tourné du côté de l'agrément & de la gentilleſſe ; & quoy qu'il imaginât avec facilité, il ne ſongeoit pas tant à remplir ſes Compoſitions d'objets convenables, qu'à deſſiner ſes Figures d'un air gracieux, & à leur donner des Attitudes qui fiſſent voir de belles parties, & qui donnaſſent de la vie & de l'action. Mais comme il n'avoit pas l'Eſprit d'une grande étenduë, l'attention qu'il donnoit à ſes Figures en particulier diminuoit beaucoup celle qu'il devoit à l'Expreſſion de ſes Figures en général. Ses penſées d'ailleurs étoient aſſez communes, & l'on ne voit pas qu'il ait pénétré bien avant dans le cœur de l'homme, ni dans les paſſions de l'ame : mais bien que la Grace, qui eſt dans ſes Ouvrages, ne ſoit pour ainſi dire que ſuperficielle, elle ne laiſſe pas de ſurprendre les yeux par beaucoup de charmes.

Il inventoit facilement, & donnoit beaucoup de Grace à ſes Attitudes, auſſibien

bien qu'à ses Têtes ; & l'on peut juger par ses Ouvrages, qu'il cherchoit plutôt à plaire par cet endroit, qu'il n'étoit occupé de la véritable éxpression de son Sujet. Il consultoit peu la Nature, qui est la mére de la diversité, où il la réduisoit à l'habitude qu'il avoit contractée, gracieuse, à la vérité, mais qui tomboit en ce qu'on appelle maniére. Le Peintre, qui regarde la Nature comme son objet, la doit considérer dans la variété comme dans le nombre de ses effets : & si l'on pardonne au Peintre la réïtération dans un même Ouvrage, ce ne doit être qu'à l'égard de ses Desseins, pour lesquels il ne doit pas consulter si éxactement la Nature, ni prendre les mêmes soins qui sont réservez pour les Tableaux. Je say de plus, que quelques Etudes que les Peintres fassent d'aprés le Naturel, leur Goût particulier les détermine toûjours à de certains chois qui les rappellent, & dans lequel ils tombent insensiblement. Il est certain que le Parmésan a souvent réïtéré les mêmes airs & les mêmes proportions : mais son chois est si beau, que ce qui a fait plaisir une fois dans ses Ouvrages, le fait encore par tout où il se retrouve.

Son Goût de Dessein est svélte & savant, mais idéal & maniéré. Il affectoit

de faire les éxtrémitez des membres délicats, & un peu décharnées. Ses Attitudes sont nobles, vives, & agréablement contrastées; ses airs de Têtes gracieux, plutôt que de grand Goût; ses Expressions générales & sans caractére; ses Draperies légéres & bien contrastées: elles sont à la vérité d'une même étoffe, & les plis en sont fort indécis: mais comme ils sont en petit nombre, ils donnent un Goût de grandeur aux parties qu'elles couvrent. Il en a fait souvent de volantes, qui donnent beaucoup de mouvement à ses Figures, mais dont la cause n'est pas toûjours fort juste.

Malgré la vivacité de son Esprit & la facilité de son Pinceau il a fait peu de Tableaux, ayant employé la plus grande partie de son tems à faire des Desseins & à graver des Planches. Le peu que j'ay vû de sa Peinture me donne une idée d'un assez bon Clair-obscur: mais sa Couleur locale est fort ordinaire & peu recherchée. C'est le Parmésan, qui le prémier a trouvé le sécret par le moyen de deux Planches de cuivre, d'imprimer sur un papier de demie teinte le blanc & le noir, & de donner ainsi plus de rondeur aux Estampes: mais il n'a pas continué de se servir de cette Invention, qui demande trop de soin; voyant d'ail-

leurs que ſes Eſtampes, toutes ſimples, étoient recherchées de tout le monde, & qu'elles ſervoient même de Modéle à pluſieurs habiles Peintres de ſon tems.

PERRIN DEL VAGA

NE' dans la Toſcane, où il fut élevé dans une grande pauvreté, n'avoit que deux mois quand ſa Mére mourut. Son Pére étoit Soldat, & une Chévre fut ſa nouriſſe. Etant venu jeune à Florence, on le mit chez un Epicier, où il s'attacha particuliérement à porter aux Peintres les Couleurs & les Pinceaux dont ils avoient beſoin. Il prit de là occaſion de deſſiner, & ſe rendit en peu de tems le plus habile des jeunes Peintres de Florence. Un Peintre médiocre, nommé Vaga s'en allant à Rome le mena avec luy, d'où vient qu'on l'a toûjours depuis appellé del Vaga; car ſon nom eſt Buonacorſi. A Rome il travailloit la moitié de la ſemaine pour les Peintres, & il employoit l'autre moitié avec les Dimanches & les Fêtes à deſſiner pour ſon Etude. Il faiſoit un mêlange de toutes les bonnes choſes : tantôt on le trouvoit parmi les ruïnes à rechercher les Ornemens Antiques, ou à deſſiner les

Bas-reliefs, tantôt dans la Chapelle de Michelange, & tantôt dans les Sales du Vatican; s'attachant aussi en même tems à l'Anatomie & aux autres Etudes qui sont nécessaires pour faire un grand Peintre. Les fruits de cette conduite le firent bientôt connoître des plus habiles; en sorte que Raphaël le prit avec Jean d'Udiné pour l'aider dans l'éxécution de ses Desseins.

De tous ceux qui travailloient de son tems, il n'y en avoit point qui entendît si bien les Ornemens, ni qui donnât dans le Goût de Raphaël avec plus d'assurance, de Grace & de hardiesse : ainsi qu'on en peut juger entr'autres choses par les Tableaux des Loges qu'il a éxécutez; savoir, le passage du Jordain, la chûte des murs de Jérico, le Combat, où Josüé fit arrêter le Soleil; la Nativité de Nôtre-Seigneur, le Baptême & la Céne. L'affection qu'avoit pour luy Raphaël luy procura d'autres Ouvrages considérables dans le Vatican, & Perrin luy en vouloit marquer sa reconnoissance, par une attache particuliére : mais la peste le fit sortir de Rome, & aller à Florence, où aprés avoir fait quelques Ouvrages il revint à Rome, parce que la maladie y avoit cessé; Raphaël étant mort, Perrin s'associa avec Jules Ro-

main & Francesco il Fattoré pour les Ouvrages qui restoient à faire dans le Vatican; & pour cimenter leur amitié, il épousa dans le même tems la Sœur de Francesco en 1525. Mais en 1527. le Siége que les Espagnols mirent devant Rome les sépara. Perrin y fut pris, & racheté d'une grosse rançon. Il s'en alla à Gennes, où il eut occasion de peindre un Palais que le Prince d'Oria y venoit de faire bâtir. Il se servit dans cet Ouvrage de cartons dont il fit voir publiquement l'usage à un Peintre nommé Jérôme Trévisan qui s'en étoit raillé, & à plusieurs autres qui y étoïent accourus dans l'esprit d'en profiter. De là il passa à Pise pour s'y établir, à la solicitation de sa femme : mais aprés y avoir fait quelques Ouvrages, il retourna à Génes, & y travailla encore pour le même Prince d'Oria. Ensuite il alla une seconde fois à Pise, & de là à Rome, où le Pape Paul III. & le Cardinal Farnése luy donnérent tant d'Ouvrage, qu'il fut contraint d'en commettre l'éxécution à d'autres, se contentant d'en faire les Desseins.

En ce même tems le Pape fit venir le Titien à Rome pour y faire quelques Portraits, & Perrin en conçût tant de chagrin & de jalousie, qu'il mit tout en

uſage pour l'obliger de n'y faire que peu de ſéjour, & de s'en retourner à Veniſe, ce qui luy réüſſit : le grand nombre des Ouvrages de Perrin, & la vivacité avec laquelle il y travailloit épuiſérent ſes Eſprits dans la fleur de ſon âge; de ſorte qu'à quarante-deux ans il ne paſſoit plus le tems qu'à voir ſes Amis, & il vivoit ainſi doucement lorſqu'une Apopléxie l'emporta l'an 1547. le quarante-ſeptiéme de ſon âge.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Perrin del Vaga.

DE tous les Diſciples de Raphaël il n'y en a point qui ait conſervé plus long-tems le caractére de ſon Maître que Perrin del Vague. J'entens le caractére extérieur, & comme on dit, la maniére de deſſiner; car il s'en faut beaucoup qu'il ait penſé auſſi finement que luy. Il avoit un Génie ſingulier pour décorer les lieux ſelon leur uſage. Ses Inventions en ce genre de Peinture ſont tres-ingénieuſes, il y a par tout de l'Ordre & de la Grace, & les Diſpoſitions qui ſont

médiocres dans ses Tableaux sont merveilleuses dans ses Ornemens. Il les a composez de grandes, de petites & de moyennes parties, qui sont placées avec tant d'intelligence, qu'elles se font valoir l'une l'autre par la comparaison & par le contraste : les Figures qu'il y a fait entrer sont disposées & dessinées du Goût de Raphaël ; & si Raphaël luy a donné dans les commencemens comme il faisoit à Jean d'Udiné de légérs Esquisses d'Ornemens, il les a éxécutez dans un détail admirable, & par l'habitude qu'il y a contractée, & par la vivacité de son Esprit, il s'est acquis en ce genre une réputation universelle. La Tapisserie des sept Planettes en sept piéces, dont Perrin fit les Desseins pour Diane de Poitiers, & qui est aujourd'hui chez Monsieur le Prémier Président, est une preuve suffisante pour confirmer ce que je viens de dire.

JEAN D'UDINE,

AINSI appellé, à cause de la Ville d'Udiné dans le Frioul, dans laquelle il nâquit en 1494. Il alla fort jeune à Venise, & son inclination le portant à la Peinture, il se mit sous la Discipline

du Giorgion, où il paſſa quelques années. De là il alla à Rome, où Balthazar Caſtilioni, Secrétaire du Duc de Mantoue, le donna à Raphaël. Jean d'Udiné faiſoit bien les Figures, mais comme il s'étoit appliqué particuliérement à l'Etude des Animaux, & ſur tout des Oyſeaux, dont il avoit fait un Livre, qu'il avoit encore étudié avec ſoin les Ornemens Antiques, & qu'il ſe plaiſoit à peindre d'aprés Nature les objets inanimez qui ſervent aux ajuſtemens & aux décorations des Ouvrages : toutes ces choſes luy étoient plus faciles à faire & plus avantageuſes pour aquérir de la gloire. Cela fit que Raphaël l'employa à éxécuter les Ornemens qui entroient dans la Compoſition de ſes Tableaux, ou qui les accompagnoient. Il luy fit faire auſſi les Ornemens de Stuc, qu'il entendoit fort bien, le tout ſur les Deſſeins de Raphaël, ou du moins ſur ſes Eſquiſſes. Les Inſtrumens de Muſique qui ſont dans le Tableau de la Sainte Cécile de Bologne par éxemple, ſont de la main de Jean d'Udiné, auſſi-bien que tous les Ornemens des Loges, & ceux de la Vigne Madame. C'eſt à luy que nous devons le renouvellement du Stuc & la façon de l'employer. C'eſt luy qui a trouvé la véritable matiére dont les

Anciens se servoient pour cette sorte de travail, qui étoit de la chaux & de la poudre de marbre tres-fine : ce qui a toûjours été pratiqué depuis par les Ouvriers modernes. Jean d'Udiné avoit toûjours éspéré quelque récompense du Pape Leon X. qui étoit fort content de ses Ouvrages, mais s'en voyant frustré par la mort de ce Pontife, il se dégoûta de la Peinture, & se retira à Udiné. Quelque tems aprés avoir quitté sa Profession, qui fut en 1550. il luy reprit envie de retourner à Rome par un motif de dévotion, & quoy qu'il se fût mis en habit de Pélerin, & que déguisé de cette sorte il se mêlât parmi le bas Peuple, Vasari l'ayant rencontré par hazard à la Porte Pauline, il le reconnût, & le fit résoudre de travailler pour le Pape Pie IV. pour lequel Jean d'Udiné fit ensuite plusieurs Ouvrages d'Ornemens. Il étoit si fort attaché au plaisir de la Chasse, qu'on le croit Inventeur de la Vache artificielle dont on se sert pour approcher des Oyseaux sauvages. Il mourut en 1564.. âgé de soixante-dix ans, & fut enterré dans l'Eglise de la Rotonde, auprés de Raphaël son Maître comme il l'avoit désiré.

PELLEGRIN DE MODENE

A Travaille' avec les autres Disciples de Raphaël aux Ouvrages du Vatican, & a fait de son chef plusieurs Tableaux dans Rome. Aprés la mort de son Maître il s'en retourna à Modéne, où il a beaucoup travaillé. Il mourut des blessures qu'il reçût en voulant sauver son Fils, qui venoit de commette un meurtre dans une Place publique de la Ville de Modéne.

DOMINIQUE BECCAFUMI,

Autrement appellé,

MICARIN DE SIENNE,

NE' dans un Village prés de Siénne, étoit Fils d'un Païsan * dont il gardoit les moutons. Un Bourgeois de Siénne appellé Beccafumi, passant par hazard auprés de luy s'apperçût qu'il traçoit avec un bâton des Figures sur le sable d'un ruisseau, cela luy en donna bonne

* Ce Païsan s'appelloit Pacio, & avoit accoûtumé d'appeller son Fils Mécarino.

opinion & éxcita ſa bienveillance; il le prit à ſon ſervice, & le fit apprendre à deſſiner. Comme le Génie de Dominique le portoit du côté de la Peinture, il s'y rendit habile; il copia d'abord quelques Tableaux d'aprés le Pérugin, enſuite il alla à Rome, où il ſe fortifia éxtrémement d'aprés les Ouvrages des bons Maîtres, ſur tout d'aprés ceux de Raphaël & de Michelange. Se ſentant en état de ſe ſoûtenir par luy-même, il s'en retourna à Siénne, il fit beaucoup de Tableaux à huile & à détrempe, & de grans Ouvrages à fraiſque, qui le mirent en crédit. Mais ce qui ſoûtiendra long-tems ſa reputation, c'eſt l'Ouvrage du Pavé de la grande Egliſe de Siénne. Cet Ouvrage eſt de Clair-obſcur, & ſe fait par le moyen de deux ſortes de pierres de rapport, l'une blanche pour les jours, & l'autre de demie teinte, pour en former les ombres : & ces pierres étant ainſi jointes dans les dimenſions convenables au Clair-obſcur des objets que l'on y veut répréſenter, on y donne le trait, l'union, la rondeur & les forces par des hachures aſſez profondes pour recevoir la poix noire dont on les remplit. Un Peintre de Siénne nommé Duccio inventa cette maniére de travail en 1356. mais Beccafumi l'a

beaucoup perfectionnée. Il a gravé plusieurs choses en Bois sur ses Desseins. Il travailloit aussi fort bien de Sculpture, & savoit couler les métaux. Il en donna des preuves dans la Ville de Génes, où il alla sur la fin de sa vie; & aprés y avoir fait voir d'autres marques de sa capacité & de son industrie, il y mourut en 1549. âgé de soixante-cinq ans.

BALTHAZAR PERUZZI,

DE la même Ville de Siénne, étoit en réputation dans le même tems. Il a peint au Palais Ghisi, dans les Eglises, & sur les Façades de beaucoup de Maisons de Rome. Il savoit fort bien les Mathématiques, & entendoit l'Architécture parfaitement : & c'est luy qui a renouvellé les anciennes décorations de Théatre, ainsi qu'il le fit paroître du tems de Leon X.

Quand le Cardinal Bernard de Bibiénne fit réprésenter devant ce Pape la Comédie intitulée, *La Calandra*, qui est une des prémiéres Comédies Italiennes qui ayent parû sur les Théatres, Balthazar en composa les Scénes, & les orna de tant de places, de ruës, & de diverses

ortes de Bâtimens, que la chose fut admirée de tout le monde. Aussi doit-il être considéré comme celuy qui a ouvert le chemin aux Ingénieurs & aux Machinistes en ce genre. Il fut employé en divers Ouvrages, tant à Saint Pierre qu'ailleurs; & c'est luy qui prépara le magnifique Appareil du Couronnement de Clément VII. Mais il eût le malheur de se trouver à Rome en 1527. que cette Ville fut saccagée par l'Armée de l'Empereur Charles-Quint: les Soldats qui le pillérent, le maltraitérent éxtrémement, & il ne se tira de leurs mains, qu'en faisant le Portrait de Charles de Bourbon. Si-tôt qu'il fut en liberté, il alla s'embarquer à Porto-Hercolé pour passer à Siénne, où il arriva en chemise aprés avoir été volé. Ceux de Siénne l'employérent aux Fortifications de leur Ville. Il retourna à Rome, où il fit les Desseins de quelques Palais. Il y commença son Livre des Antiquitez de Rome, & un Commentaire sur Vitruve, dont il faisoit les Figures à mesure qu'il travailloit sur cet Auteur: mais sa mort arrêta cet Ouvrage en 1536. étant âgé seulement de trente-six ans. On croit qu'il fut empoisonné par ses Envieux. Sébastien Serlio hérita de ses Ecrits & de ses Desseins, dont il s'est beaucoup

ſervi dans les Livres d'Architéctūre qu'il a donnez au Public.

MICHELANGE BONAROTTI,

FILS de Loüis Bonarotti Simoni de l'Ancienne Maiſon des Comtes de Canoſſes nâquît en 1474. dans le Château de Chiuſi du Territoire d'Arezzo dans la Toſcane, dans lequel ſon Pére & ſa Mére demeuroient alors, ils le mîrent en nourice dans un Village appellé Settiniano, où il y avoit pluſieurs Sculpteurs, le Mari de ſa Nourrice l'étoit auſſi; ce qui fit dire à Michelange qu'avec le lait, il avoit ſucé l'Art de la Sculpture: la violente inclination qu'il avoit pour le Deſſein obligérent ſes Parens de le metrre ſous la Diſcipline de Dominique Ghirlandaï; le progrés qu'il y faiſoit excitoit tellement l'envie de ſes Camarades qu'il y en eut un entre autres nommé Torrigiano qui lui donna un coup de poing dans le nez, dont il a porté les marques toute ſa vie. Il crut que le meilleur moyen de ſe vanger, étoit de vaincre, comme il fit par ſes Etudes & par ſes Ouvrages, la jalouſie de ſes Competiteurs, & de s'acquerir l'eſtime des plus Puiſſans.

Il se servit de l'amour que Laurent de Médicis avoit pour les beaux Arts, & il érigea dans Florence une Académie de Peinture & de Sculpture. Il y donnoit ses soins avec application & avec succés; lorsque les troubles de la Maison de Médicis le firent aller à Bologne & à Venise d'où il retourna bientôt à Florence. Ce fut en ce tems-là, qu'ayant fait la Figure d'un Cupidon, il la porta à Rome, & lui ayant cassé un bras qu'il rétint, il enterra le reste dans un lieu où il savoit qu'on devoit foüiller, & cette Figure y ayant été trouvée, elle fut venduë pour Antique au Cardinal de saint Grégoire, à qui Michélange découvrit la chose, en luy montrant le bras qu'il en avoit réservé.

Les Ouvrages qu'il fit à Rome, mais beaucoup plus les avis de Bramante suscité par Raphaël, déterminérent le Pape à luy faire peindre sa Chapelle; Michelange pour se faire ayder dans cette Peinture, fit venir plusieurs Florentins & entr'autres Grannaccio Bugiardino, & Juliano di san Gallo; ce dernier entendant fort-bien la Fraisque, où Michelange n'avoit que peu de pratique. Cet Ouvrage étant achevé trompa l'attente de bien des Peintres, & sur tout de Raphaël, qui dans la veuë de le faire échoüer le luy avoit

fait procurer par Bramante, Celuy-cy comme nous l'avons déja remarqué dans la vie de Raphaël, celuy-cy, dis-je à qui Michelange avoit toûjours confié la clef de la Chapelle pendant qu'on y travailloit avec deffence de laiſſer voir ſon Ouvrage à qui que ce fut, y fit un jour entrer Raphaël, qui trouva cette Peinture d'un ſi grand Goût de Deſſein, qu'il réſolut d'en profiter. En effet dans le premier Tableau que Raphaël peignit depuis, qui eſt le Prophete Iſaïe, qu'on expoſa auſſitôt dans l'Egliſe ſaint Auguſtin; Michelange reconnût ſans héſiter l'infidélité de Bramante. Ce Trait eſt la plus grande loüange qu'on puiſſe jamais donner aux Ouvrages de Michelange, & une preuve en même tems de la bonnne-foy de Raphaël, qui en cela voulut profiter de ce qu'il trouvoit de bon dans les Ouvrages de ſes ennemis, bien moins pour ſa propre gloire, que pour celle de ſa Profeſſion.

Aprés la mort de Jules II. Michelange alla à Florence, où il fit cet Ouvrage admirable des Sépultures des Ducs de Toſcane; il fut interrompu par les Guerres : car on l'obligea de travailler aux Fortifications de la Ville, & prévoyant que ces précautions qu'on avoit priſes trop tard ſeroient inutiles, il ſortit

tit de Florence pour aller à Ferrare, & de-là à Venise. Le Doge Gritti tâcha de le retenir pour le faire travailler : mais tout ce qu'il en pû tirer, fut un Dessein pour le Pont de Rialto : car Michelange étoit encore éxcellent Architecte, comme on le peut voir par le Palais Farnese, par sa Maison, & par le Capitole, qui est un Edifice d'un grand goût.

Etant retourné à Florence, il y peignit la Fable de Léda avec Jupiter en Cigne pour le Duc de Ferrare : mais comme on ne faisoit pas assez d'estime de cet Ouvrage, Michelange l'envoya en France par Minio son Disciple avec deux boëtes de Desseins, qui étoient la meilleure partie des pensées qu'il avoit faites; le Roy François Premier acheta la Léda qu'il fit mettre à Fontainebleau, & le reste fut dissipé par la mort inopinée de Minio. Cette Léda étoit réprésentée dans une Passion d'Amour si vive & si lascive, que M. des Noyers Ministre d'Estat sous Louis XIII. l'a depuis fait brûler par principe de Conscience.

Michelange fit par ordre de Paul III. la peinture du Jugement Universel, qui est une source inépuisable pour ceux qui cherchent une profondeur de Sience, & un grand Goût dans le Dessein ; Michelange c'est donné des soins incroya-

bles pour la perfection de son Art. Il aimoit fort la Solitude, & disoit que la Peinture étoit Jalouse & demandoit un homme tout seul & tout entier. Sur la demande qu'on luy fit ? pourquoy il ne se marioit pas ? il répondit, que la Peinture étoit sa femme, que ces Ouvrages étoient ses Enfans.

Michelange avoit de grandes Idées, qu'il ne devoit point à ses Maîtres la vuë des Ouvrages de l'Antiquité, & l'élévation de son Génie les luy avoient inspirées. Il étoit Savant & correct dans son Dessein, & le goût en est terrible pour me servir de ce mot. Ceux qui n'y trouvent pas toute l'élégance de l'Antique, seront toûjours contraints d'avoüer, que c'est un puissant remede contre la pauvreté de la Nature ordinaire. Raphaël comme nous avons remarqué luy est obligé du changement, que la vûë de la Chapelle Sixte apporta à sa maniére, qui tenoit encore beaucoup de Piétre Perrugin. Plusieurs néanmoins qui demeurent d'accord de la grandeur des pensées de Michelange, les trouvent peu naturelles, & quelques-fois éxtravagantes. Ils disent aussi que son Dessein est chargé, quoyque Savant, qu'il a pris trop de licences contre les régles de la Perspective, & qu'il n'a point entendu

la partie de Coloris : On en parlera dans les Réflexions ſur ces Ouvrages ; il ſuffit de dire que ce Grand Homme a non ſeulement été aimé & eſtimé de tous les Souverains de ſon tems, mais qu'il ſera encore l'admiration de toute la Poſterité. Il mourut à Rome en 1564. âgé de 90. ans. Le Duc Côme de Médicis le fit déterrer la nuit en ſécret, & fit porter ſon Corps à Florence, où il fut enterré derechef dans l'Egliſe de Sainte Croix, dans laquelle on luy fit des Obſéques magnifiques, & où l'on voit ſa Sépulture en marbre, qui conſiſte en trois Figures admirables ; La Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, qui ſont de ſa main.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Michelange.

MICHELANGE eſt un des premiers qui ait banni de l'Italie la petite maniére & les reſtes du Gottique. Son Génie étoit d'une vaſte étenduë, & ſon tempérament avoit déterminé ſon Goût à la ſéverité & à la bizarrerie ; En ſorte néanmoins que parmi ſes Imaginations bizarres, s'il y avoit des choſes extra-

vagantes. Il y en avoit aussi d'une beauté singuliere, mais de quelque genre que fussent ses pensées, elles avoient toûjours du Grand.

Comme les Habiles de ce tems-là faisoient consister tout le mérite de la Peinture dans l'excellence du Dessein, Michelange fit en cette partie des Etudes incroyables, & s'y rendit trés-profond, comme on le voit par ses Ouvrages de Peinture & de Sculpture : Mais il ne put jamais joindre à son grand Goût ; la pureté ni l'Elégance des contours : parce qu'ayant régardé le corps humain dans sa plus grande force, & ayant peut-être poussé trop loing son imagination là-dessus, il a fait les membres de ses Figures trop puissans, & a chargé comme on dit son Dessein ; Ce n'est pas qu'il ait négligé l'Antique, mais c'est que ne voulant être rédevable qu'à luy-même de la connoissance de son Art. Il a encore plus éxaminé la Nature qu'il régardoit comme son objet, que les Statuës anciennes dont il ne vouloit point être Copiste.

Il entendoit parfaitement l'emboiture des os, l'emmanchement des Membres, l'Origine, l'Insertion, & l'Office des muscles : mais il paroit qu'il avoit peur qu'on ne s'apperçût pas combien il étoit profond en cette Sience, car il a prononcé

ſi fortement les Parties du Corps, qu'il ſemble avoir ignoré que pardeſſus les Muſcles il y a une Peau qui les adoucit. Il a néanmoins gardé en cela plus de méſure dans ſa Sculpture que dans ſa Peinture.

Ses Attitudes ſont la plus part deſagréables, ſes airs de Tête fiers, ſes Draperies trop adhérantes, & ſes Expreſſions peu naturelles ; mais parmi tout le Sauvage de ſes productions, on y trouve aſſez ſouvent de l'élévation dans les penſées, & de la Nobleſſe dans les Figures ; enfin la grandeur de ſon Goût eſt proprement un reméde contre la baſſeſſe du goût Flamand : il ſervit même à Raphaël, comme nous avons dit, pour le tirer de la ſéchereſſe de Piétre Pérugin.

Michelange ignoroit tout ce qui dépens du Coloris, & ſes Carnations donnent entiérement dans la brique pour les Clairs, & dans le Noir pour les Ombres, ſoit qu'il ait peint ſes Tableaux, ou qu'il y ait fait travailler les Peintres Florentins qu'il avoit appellez pour l'ayder dans ſes grans Ouvrages. Il n'en eſt pas de même des Tableaux que Fra-Baſtian del Piombo a fait d'aprés les Deſſeins de Michelange : la Couleur en eſt meilleure & tient beaucoup du goût Vénitien. Mais pour revenir au Deſſein de Michelange,

qui eſt le plus grand mérite de ſes productions ; ſi ce Peintre ne l'a pas rendu parfait de tout Point, il y a fait remarquer du moins tant de profondeur, que ſes Ouvrages peuvent contribuer beaucoup à rendre habiles les jeunes Etudians, qui auront aſſés de diſcernement pour en faire un bon uſage. Cependant il y auroit lieu d'être ſurpris, que la réputation de Michelange ſe ſoit conſervée juſqu'à nous dans un ſi grand éclat, s'il n'avoit été encore plus célébre par la connoiſſance parfaite qu'il avoit de la Sculpture, & de l'Architecture Civile & Militaire, que par celle de la Peinture.

SEBASTIEN DE VENISE
Appellé communément
FRA-BASTIAN DEL PIOMBO,

AINSI nommé à cauſe d'un Office de Fratel del Piombo, que le Pape Clement VII. luy donna. Il étoit de Veniſe, ſon premier Maître fut Jean Bélin, qu'il quitta à cauſe du Grand âge de ce Peintre, pour ſe mettre chez le Giorgion, où il prit un bon Goût de Cou-

leur qu'il n'a jamais quitté. Il étoit deja en réputation à Venise, lorsque Augustin Ghisi le ména à Rome, où il s'attacha à Michelange, celui-cy luy en sçût si bon gré qu'il prit un soin extraordinaire de l'avancer dans le Dessein & de justifier par là le choix qu'avoit fait ce Disciple au préjudice de Raphaël son compétiteur. Car alors les Peintres de Rome étoient partagez, les uns pour Raphaël & les autres pour Michelange. Non-seulement Fra-Bastian ne choisit point Raphaël pour son Maître, mais il en voulut faire son Emule; c'est dans ce Dessein qu'il fit un Tableau en concurrence de celuy de la Transfiguration que Raphaël faisoit alors pour François Premier, & dans ce Tableau Fra-Bastian répresenta la Résurrection du Lazare; cette Peinture est à Narbonne.

Aprés la mort de Raphaël, Fra-Bastian par son propre mérite & par la puissante protection de Michelange se voyoit à la Tête des Peintres de Rome, si Jules Romain n'eût pas balancé son crédit. Il est vray qu'il peignoit d'une grande maniére, & il suffit de dire que ses Ouvrages tenoient beaucoup de Michelange pour le Dessein, & du Giorgion pour le Coloris; mais il étoit fort long à ce qu'il faisoit, ce qui fait qu'il a laissé plusieurs Ou-

vrages imparfaits. Il y en a un trés-bea
de lui dans la Chapelle du Roy à Fon
teinebleau ; il répréſente la Viſitation d
la Vierge.

Fra-Baſtian ſe broüilla néanmoins ave
Michelange, ſur ce qu'il entreprit de fair
un Ouvrage à huile contre ſon ſentiment
ce Maître luy diſant que cette ſorte d
Peinture étoit propre à une femme, &
que la fraiſque étoit véritablement l'Ou-
vrage d'un homme. Comme ſon Office
de Blomb lui donnoit de quoy ſubſiſter
honnêtement, & que d'ailleurs ſon tem-
pérament le portoit au repos, il ne ſon-
gea plus qu'à paſſer doucement la Vie ;
s'éxerçant tantôt à la Poëſie, & tantôt
à la Muſique, car il joüoit fort bien du
Luth ; il trouva le moyen de peindre à
huile ſur les Murailles, ſans que les Cou-
leurs en fuſſent altérées ; c'étoit par
un enduit composé de Poix, de Maſtic
& de Chaux Vive ; il mourut en 1547.
âgé de ſoixante-deux ans.

DANIEL RICCIARELLI

De Volterre.

CE dernier nom qui eſt le plus com-
mun luy a été donné à cauſe de Vol-
terre

terre Ville de la Toſcanne, où il a pris naiſſance en 1509. Il fut Diſciple, prémiérement d'Antoine de Verceil, & puis de Baltazar de Siéne : Mais dans la ſuite il s'attacha entiérement à la maniére de Michelange qui le protégea dans les occaſions ; ſes plus beaux Ouvrages ſont à Rome à la Trinité du Mont. Il quitta la Peinture pour ſe faire Sculpteur, & c'eſt de luy que nous avons le Cheval de Bronze qui eſt à la Place Royale de Paris ; ce Cheval devoit ſervir pour porter la Statuë d'Henry II. Mais Daniel n'eut pas le tems d'achever cet Ouvrage, prévenu par la mort qu'une trop grande application à ſon travail & ſon humeur mélancholique luy avoit avancée en 1566. & dans la cinquante-ſeptiéme année de ſon âge.

FRANCOIS PRIMATICE.

NE' à Bologne de Parens Nobles, qui luy voyant une forte inclination au Deſſein, le laiſſérent aller à Mantouë, où il fut ſix ans ſous la Diſcipline de Jules Romain ; il ſe rendit ſi habile en cet eſpace de tems, que ſur le Deſſein de Jules il faiſoit des Batailles de Stuc en Bas-reliefs, & ſurpaſſoit en cela & en

Peinture les autres Eléves qui étoient à Mantouë.

Il travailloit ainsi à ayder Jules Romain dans l'éxécution de ses Desseins, lorsque le Roy François Prémier ayant fait demander en 1531. Un jeune homme qui entendît bien les Ouvrages de Stuc, on luy envoya le Primatice. La confiance que le Roy avoit en l'habileté de ce Peintre, fit que Sa Majesté l'envoya à Rome, en 1540. pour acheter des Antiques. Il en raporta cent vingt-quatre Statuës avec quantité de Bustes, & fit mouler par Jacques Baroches de Vignole la Colomne Trajane, & les Statuës de Venus, de Laocoon, de Commode, du Tibre, du Nil, & de la Cléopatre de Belvedere; le tout pour être jetté en Bronze.

Aprés la mort de Maître Roux, le Primatice fut pourvû de la Charge d'Intendant des Bâtimens, & acheva en peu de tems la Gallerie que ce Peintre avoit commencé, il fit porter à Fontainebleau tant de Statuës, soit de Marbre, soit de Bronze, que ce lieu paroissoit un autre Rome, dans les Ouvrages qu'il y fit de Peinture & de Stuc; il se servit de Roger de Bologne, de Prospero Fontana, de Jean-Baptiste Bagnacavallo, & sur tout de Nicolas de Modéne qu'on appella Messer Nicolo, dont l'habileté & la diligence surpassoit celle des autres.

L'eſtime que toute la France conçût pour le Primatice alla à tel point, qu'on n'entreprenoit aucun Ouvrage conſidérable ſans l'avoir conſulté, & qu'il ordonnoit tout ce qui ſe faiſoit dans les Fêtes, dans les Tournois, & dans les Maſcarades. Il fut pourvû de l'Abbaye de ſaint Martin de Troyes, & vivant d'une maniére libérale & diſtinguée, il n'étoit pas ſeulement régardé comme un habile Peintre, mais comme un des Grans de la Cour. C'eſt luy & Maître Roux qui ont apporté le bon Goût en France ; Car avant eux, tout ce qui ſe faiſoit dans les Arts étoit peu conſidérable, & donnoit dans le Gottique ; le Primatice, mourut fort âgé.

PELLEGRIN TIBALDI,
dit
PELL. DE BOLOGNE

NE' à Bologne, Fils d'un Architécte Milanois, eût tant de Génie pour les beaux Arts, que s'étant mis de luy-même à deſſiner les belles choſes, à Bologne & à Rome, il devint l'un des plus habiles de ſon tems en Peinture & en Architécture Civile & Militaire. Ce

fut dans la Ville de Rome qu'il donna les prémiéres preuves de sa capacité, & que l'on rendit justice à son mérite. Mais quelque bon succés qu'eussent ses Ouvrages, l'Ouvrier n'en étoit pas plus heureux; soit qu'il n'eût pas le talent de se faire valoir, ou qu'il n'eût pas celuy de se contenter. De sorte qu'un jour le Pape Grégoire XIII. étant sorti par la Porte Angélique pour prendre l'air, & s'étant détourné du grand chemin, il entendit une voix pleintive qui luy paroissoit venir de derriére un Buisson: il la suivit peu à peu, & vit un homme couché par terre au pied d'une haye: le Pape s'en approcha, & ayant reconnu Pellegrin, il luy demanda ce qu'il avoit à se plaindre. *Vous voyez*, répondit Pellegrin, *un homme au désespoir. J'aime ma Profession, il n'y a point de peines que je ne me sois données pour m'y rendre habile; je travaille avec assiduité, & je tâche à perfectionner mon Ouvrage jusqu'à ne le pouvoir quitter ni me contenter moy-même, & tous ces soins sont si peu récompensez, que je n'en saurois vivre. Ne pouvant donc soûtenir cet état cruel, je suis venu icy à l'écart, résolu d'y mourir de faim pour me délivrer des miséres de ce monde.*

Le Pape luy fit une grosse réprimande sur cette étrange résolution; & luy ayant

enſuite remis l'Eſprit & redonné courage, il luy promit toutes ſortes de ſecours. Et comme la Peinture avoit été juſques-là fort ingrate à Pellegrin, Sa Sainteté luy conſeilla de ſe mettre à l'Architéćture, dans laquelle il avoit fait voir beaucoup d'habileté, & l'aſsûra qu'il l'employeroit dans ſes Bâtimens. Pellegrin profita de ce Conſeil. Il devint grand Architéćte & grand Ingénieur, & bâtit de ſupérbes Edifices, qui devoient luy donner les moyens d'être content.

Etant retourné en ſon Païs, le Cardinal Borromée luy fit faire à Pavie le Palais de la Sapience, & il fut choiſi par les Milanois pour avoir l'Intendance du Bâtiment qui ſe faiſoit alors de leur Egliſe Cathédrale. De là il fut appellé en Eſpagne par Philippe II. pour travailler de Peinture & d'Architéćture au Palais de l'Eſcurial. Il y fit quantité d'Ouvrages, qui plûrent tellement à ce Roy, qu'aprés luy avoir fait compter cent mille Ecus, il l'honora du Titre de Marquis. Pellegrin chargé d'honneurs & de biens s'en retourna à Milan, où il mourut au commencement du Pontificat de Clément VIII. âgé d'environ ſoixante-dix ans.



FRANCOIS SALVIATI

DE Florence, se mit d'abord à dessiner chez André del Sarte, où il fit amitié avec Vasari, qui étoit aussi Disciple du même Maître. Ils le quittérent l'un & l'autre pour Baccio Bandinelli, où ils profitérent plus en deux mois qu'ils n'avoient fait ailleurs en deux ans. François s'étant rendu tres-habile, le Cardinal Salviati l'attacha à son service, & c'est de là que luy vient le nom de Salviati. Sa maniére de dessiner approcha fort de celle de Raphaël, & il travailloit égallement bien à fraisque, à huile & à détrempe. Il vint en France en 1554. & y fit quelques Ouvrages à fraisque pour le Cardinal de Lorraine, qui n'en fut pas fort satisfait; ce qui dégoûta Salviati aussi-bien que la faveur & la réputation de Maître Roux, des Ouvrages duquel il avoit fait trop de railleries pour n'en pas appréhender les suites. Enfin étant retourné en Italie, & y ayant peint divers Tableaux à Rome, à Florence & à Venise, son humeur inquiéte, chagrine & irrésoluë luy causa la maladie dont il mourut en 1563. âgé de cinquante-trois ans.

TADÉE ZUCCRE

NATIF d'Agnolo in Vado dans le Territoire d'Urbin, étoit Fils d'un Peintre médiocre, qui, connoiſſant ſa foibleſſe, & préférant l'éducation de ſon Fils à ſa propre utilité, le mena à Rome à l'âge de quatorze ans pour profiter des avis des bons Peintres : mais il s'adreſſa mal. Il le mit chez un certain Pierre Calabrois, dont la femme faiſoit mourir de faim Tadée, & le contraignit par ſon avarice de chercher un nouveau Maître. Il n'en prit point d'autre néanmoins que les Ouvrages de Raphaël & les Sculptures Antiques ; ce qui, étant fortifié de la beauté de ſon Génie, le rendit habile en peu de tems. Il étoit facile, abondant & gracieux dans ce qu'il faiſoit, & modéroit la vivacité de ſon Eſprit par une grande prudence. Il n'a pas travaillé hors d'Italie, mais ſeulement à Rome & à Caprarole. Il mourut en 1566. âgé de trente-ſept ans. Cette mort prématurée luy fit laiſſer beaucoup d'Ouvrages imparfaits, que ſon Frére Fréderic acheva.

GEORGES VASARI

NATIF d'Arezzo en Toſcane, fut prémiérement Diſciple de Guillaume de Marſeille, Peintre ſur Verre; enſuite d'André del Sarte, & enfin de Michelange. On ne peut pas dire de luy comme de beaucoup d'autres Peintres, que ſon inclination pour la Peinture l'a violenté : mais l'on peut dire avec plus de vrai-ſemblance, que ſes Réfléxions & ſon bon Eſprit l'y ont déterminé, & l'y ont conduit plutôt que ſon Génie. Aprés les troubles de Florence il s'en retourna en ſon Païs, où ayant trouvé que ſon Pére étoit mort de la peſte, il ſe vît chargé de deux Fréres & de trois Sœurs, qu'il étoit contraint de faire ſubſiſter du gain de ſon travail. Il peignoit à fraiſque dans des Villages de côté & d'autre : mais ne croyant pas pouvoir gagner aſſez par la Peinture pour ſoûtenir la charge de ſa Famille, il quitta ſa Profeſſion pour ſe faire Orfévre, à quoy il ne trouva pas mieux ſon compte.

Il ſe remit donc à la Peinture, avec une grande envie de devenir habile; il deſſina avec ardeur & avec perſévérance toutes les Sculptures Antiques & tous

les Ouvrages de Peintures qui étoient de quelque mérite : & quoy qu'il se fût beaucoup fortifié dans la partie du Dessein, en copiant toute la Chapelle de Michelange, il ne laissa pas néanmoins de dessiner avec le Salviati tous les Ouvrages de Raphaël & de Balthazar de Siénne; & non content d'avoir dessiné tout le jour, il employoit une partie de la nuit à copier ce qu'avoit dessiné son Camarade. Il se persuada qu'aprés toutes ces fatigues il étoit en état d'entreprendre toutes sortes d'Ouvrages, & d'en sortir avec succés. Il ne comptoit que pour peu de chose la partie du Coloris, parce qu'il n'en avoit pas une juste idée: aussi s'est-il bien trompé dans son calcul; car, quoy qu'il fût un fort bon Dessinateur, ses Ouvrages ne luy ont point attiré jusqu'icy toute l'estime qu'il s'en étoit promise, pour avoir ignoré l'intelligence des couleurs, ou du moins, pour avoir négligé la molesse du Pinceau. Cependant la grande pratique qu'il avoit dans le Dessein luy a donné une merveilleuse facilité, & luy a fait produire quantité d'Ouvrages. Il étoit bon Architécte, & entendoit fort bien les Ornemens. Les Ouvrages qu'il a faits à Florence, tant d'Architécture que de Peinture le mirent en crédit dans la Maison

des Médicis, où il gagna quelque argent dont il maria deux de ſes Sœurs. Il avoit beaucoup de Vertus Morales, qui, jointes à ſa politeſſe, luy attirérent l'eſtime des Cardinaux de ſon tems. Celuy de Médicis, qui le protégeoit particuliérement, l'engagea à travailler ſur les Vies des Peintres. Il nous en a laiſſé trois Volumes, dont Annibal Caro fait l'Eloge, en diſant qu'elles ſont écrites poliment & judicieuſement. On luy reproche néanmoins d'y avoir trop loüé les Peintres de ſon Païs; c'eſt-à-dire les Florentins. Quoy qu'il en ſoit, la Peinture luy doit un Monument éternel, pour avoir tranſmis à la Poſtérité la mémoire de tant d'habiles Hommes, dont la plûpart des noms ſeroient déja enſévelis dans l'oubli, ſans les ſoins qu'il a pris de les éterniſer. Outre ces Vies de Peintres, il a fait imprimer des Raiſonnemens ſur les Ouvrages qu'il a peints, dont les principaux ſont à Rome, à Florence & à Bologne. Il mourut à Florence en 1578. âgé de ſoixante-quatre ans. Son Corps fut tranſporté à Arezzo, où il fut enterré dans une Chapelle ornée d'Architécture, qu'il avoit fait bâtir pendant ſa vie.

FREDERIC ZUCCRE

NE' dans un Village du Duché d'Urbin, appellé *Agnolo in Vado*, fut amené par ses parens à Rome à l'occasion du Jubilé de 1550. On le donna à son Frére Tadée, qui étoit déja un des célébres Peintres d'Italie; il fut son Disciple, & dans la suite sentant un peu ses forces, il porta impatiémment les corrections de son Frére. Ils ont beaucoup travaillé tous deux à Caprarole, & Fréderic acheva les Ouvrages que Tadée avoit laissé imparfaits dans Rome, où il est mort n'ayant que trente-sept ans. Fréderic fut employé par le Pape Grégoire XIII. pour quelques Ouvrages qui luy attirérent des différens avec les Officiers de Sa Sainteté; & pour se vanger de leurs mauvais offices, il fit le Tableau de la Calomnie, qui a depuis été gravé par Corneille Cort, où il répréfenta avec des oreilles d'asne tous ceux qui l'avoient offensé. Il l'éxposa publiquement sur la Porte de l'Eglise de Saint Luc le jour de la Fête de ce Saint, & sortit de Rome pour éviter la colére du Pape.

Il travailla en France pour le Cardinal

de Lorraine, & à l'Escurial pour Philippe II. sans que, ni l'un, ni l'autre fussent contens de son Ouvrage. Il fut plus heureux en Angleterre, où il fit le Portrait de la Reine Elizabeth, & quelques autres Ouvrages qui furent applaudis. Enfin aprés être retourné en Italie, & avoir travaillé quelque tems à Venise, Grégoire XIII. le rappella, & luy pardonna. Ce fut en ce tems-là, que se prévalant de la protection du Pape, il mit à éxecution le Bref que Sa Sainteté avoit donné pour l'érection d'une Académie de Peinture. Il y fut élû Prince, & l'affection qu'il portoit à son Art, luy fit bâtir à ses frais une Maison où se tenoit l'Assemblée des Peintres. Il alla ensuite à Venise pour y faire imprimer les Livres qu'il a composez sur la Peinture. De là il passa à la Cour de Savoye, & dans un voyage qu'il fit à Lorette, il mourut à Ancone âgé de soixante-six ans, environ l'an 1602.

RAPHAEL D'A REGIO,

FILS d'un Païsan, qui luy faisoit garder des Oyes, se déroba de son Pére & s'en alla à Rome, où il suivit le mouvement du Génie éxtraordinaire qu'il

avoit pour la Peinture ; & s'étant mis sous la Discipline de Fréderic Zuccre, où il ne fut qu'un an. Il y fit un si merveilleux progrés, qu'il étoit presque égal à son Maître. Il a fait plusieurs belles choses dans le Vatican, à Sainte Marie Majeure, & en d'autres lieux de Rome. Il étoit beau & bienfait, & l'on dit qu'étant devenu amoureux d'une jeune fille, sa passion fut si violente qu'il en mourut. Il avoit un Camarade nommé Paris, qui l'aidoit dans ses Ouvrages.

RICHARD

NATIF de Bresse, étoit un de ceux dont Raphaël se servoit dans ses Ouvrages du Vatican, & qui d'ailleurs n'a pas fait beaucoup parler de luy. Un jour ayant fait pour l'Eglise des Florentins un Tableau de son Invention, où il avoit répresenté Pilate qui montroit JESUS-CHRIST au Peuple, il demanda à Raphaël laquelle des Têtes luy sembloit la meilleure, croyant qu'on jugeroit en faveur de celle du Christ : mais Raphaël luy répondit que la meilleure en étoit une qui ne se voyoit que par derriére, voulant dire par là que toutes ses Ex-

pressions n'étoient pas justes au suje qu'il répresentoit, quoy que les Têt fussent bonnes d'ailleurs.

FREDERIC BAROCHE

NE' à Urbin, vint à Rome dans s jeunesse, & y peignit beaucoup d choses à fraisque du tems de Paul III & s'en étant retourné à Urbain, il y passa le reste de sa vie. C'est un des plu gracieux, des plus judicieux, & des plu habiles Peintres qui ayent jamais été. Il a fait quantité de Portraits & de Tableaux d'Histoires, & son Génie étoit particuliérement pour les sujets de dévotion. On reconnoît dans ses Ouvrages un grand penchant pour la maniére du Corrége; & quoy qu'il dessinât plus correctement que ce Peintre, ses Contours n'étoient, ni d'un si grand Goût, ni si naturels. Il prononçoit trop les parties du corps, & dessinoit les pieds d'un petit enfant, du même caractére qu'il auroit fait ceux d'un homme. Il faisoit ses Etudes au Pastel, & les réduisoit ordinairement à sa maniére.

Il se servoit pour faire ses Viérges, d'une Sœur qu'il avoit, & pour le petit Christ, d'un enfant de cette même Sœur.

Il a gravé luy même à l'eau-forte quelques-uns de ses Tableaux. Il est mort à Urbin en 1612. âgé de quatre-vingt-quatre ans. Vanius a été son Disciple.

FRANCOIS VANIUS

De Siénne, a été Disciple du Baroche sans luy être inférieur. Il avoit un talent éxtraordinaire pour les Sujets de dévotion. Il est mort en 1615. âgé de quarante-sept ans.

JOSEPIN,

Ainsi appellé par contraction de Joseph d'Arpin, qui est un Château dans la Terre de Labour au Royaume de Naples, où il nâquit en 1570. Il étoit Fils de Mutio Polidoro, Peintre si médiocre, qu'il n'étoit employé qu'à faire des *Ex Voto* de Village. Joseph vint à Rome, où il contracta une maniére de dessiner légére & agréable, qui dégénéra dans une pratique qui ne tenoit, ni de l'Antique, ni de la Nature recherchée. Comme il avoit beaucoup d'Esprit & de Génie, il se fit valoir auprés des Papes & des Cardinaux, qui luy procurérent

beaucoup d'employ. Il eut un viole Compétiteur en la perſonne du Carav ge, dont la maniére étoit entiéreme opposée à la ſienne. Ce qu'il a fait plus digne d'eſtime, ſont les Bataill qu'il a peintes au Capitole, du reſte n'a fait qu'effleurer la Peinture, ſans approfondir aucune partie. Il mourut 1640. âgé de quatre-vingt ans. La plûpa des Peintres de ſon tems ſuivoient ſa m niére, & les autres celle du Caravage.

PASQUALIN DELLA MARCA

N'EST icy nommé, que parce qu en un an il fit un progrés dans la Peinture, qui paſſe pour un prodige. Il y a des Tableaux de luy dans l'Egliſe des Chartreux aux termes de Dioclétian.

Cet Exemple doit encourager ceux, qui, bien qu'avancez en âge, ſe ſentent aſſez de Génie, aſſez d'ordre dans l'Eſprit, & aſſez de ſanté pour courir en peu de tems la Lice de la Peinture.



PIETRE

PIETRE TESTE

NATIF de Luques porté dés ſa jeuneſſe au Deſſein, fut éxcité de voir Rome par la rénommée des Peintures & des Peintres qu'on y voyoit alors. Il y alla en habit de Pellerin, & n'eſtant pas aſſez inſtruit de ce qui regardoit la Profeſſion qu'il vouloit ſuivre, il vivoit dans la derniére miſére, & paſſoit comme il pouvoit le tems à deſſiner les Rüines, les Statuës & les Peintures de Rome. Sandrart dit qu'un jour entr'autres l'ayant trouvé dans un pitoyable état, & comme à demi brute, deſſinant des Rüines au tour de Rome, il eut pitié de ſa pauvreté, l'emmena chez luy, pourvût à ſes vêtemens & à ſa nourriture, l'employa à deſſiner pluſieurs choſes de la Galerie Juſtiniane, & le recommanda enſuite à d'autres qui le firent travailler. Il étoit ſi ſauvage & ſi miſantrope, qu'à peine Sandrart pouvoit-il joüir de ſa converſation. Il avoit deſſiné les Antiques tant de fois, qu'il les ſavoit par cœur : mais il y avoit en cela tant de fougue & de libertinage de Génie, qu'il n'a tiré pour ſon Art aucun avantage raiſonnable de toutes ſes peines : celles qu'il a priſes

dans ses Ouvrages de Peinture luy ont encore moins réüssi, comme on le voit par le petit nombre de ses Tableaux, par le peu de cas qu'on en fait, par ses mauvaises Couleurs, & par la dureté de son Pinceau. Ainsi ce qu'il a fait de plus loüable, sont ses Desseins & ses Estampes dont une petite partie a été gravée par luy, l'autre par César Teste, & quelques-unes encore par d'autres Graveurs. On y voit beaucoup d'Imagination, de gentillesse, & de pratique : mais peu d'intelligence dans le Clair-obscur, peu de raison, & peu de justesse. Etant un jour assis sur le bord du Tibre pour dessiner quelque Vuë, un coup de vent enleva son chapeau, & en voulant le retenir, l'éxtension de son bras emporta son Corps. Il tomba dans l'eau, & se noya ainsi malheureusement environ l'an 1648.

PIETRE BERETIN

DE Cortone dans la Toscane, élevé & protégé dans la Maison de Sachetti à Rome, a été l'un des plus agréables Peintres qui ayent jamais parû. Son Génie étoit fécond, ses pensées fleuries, & son éxécution facile. Comme son talent étoit pour les grans Ouvrages, &

ue ſon Imagination étoit vive, il ne ouvoit ſe contraindre à finir un Tableau de tout point : ce qui fait que ſes etits Tableaux, quand on les voit de rés, paroiſſoient fort éloignez du mérite e ceux qu'il a fait en grand.

Il étoit peu correct dans le Deſſein, eu éxpreſſif dans les paſſions, peu réulier dans les plis de ſes Draperies, & naniéré par tout. Mais par tout auſſi n voit de la Grandeur, de la Nobleſſe, c de la Grace. Non pas de cette Grace articuliére que Raphaël & le Corrége voient en partage, & qui touche vivenent le cœur des gens d'Eſprit : mais ne Grace générale qui plaît à tout le nonde, & qui conſiſte plutôt dans l'haitude qu'il avoit de faire par tout des irs de Têtes agréables, que dans un hois ſingulier d'Expreſſions convenables à chaque objet. Car, comme je l'ay léja dit, il avoit de la peine à retourner ur luy-même, & à deſcendre dans le létail de chaque choſe. Il ne cherchoit u'un Beau tout-enſemble, & les Platons des Egliſes, des Galeries, des Pais des Grans; bien loin de l'étonner, toient la pâture la plus convenable à on Génie. Il en a donné des preuves utentiques à Rome, dans l'Egliſe neuve les Péres de l'Oratoire, dans le Palais

des Barberins, dans le Palais Pamphile & dans plusieurs autres lieux de Rom & de Florence.

Son Coloris n'avoit rien de mauvais sur tout dans ses carnations, qui au roient encore été meilleures, si elle avoient été plus variées & plus recher chées. Pour les autres Couleurs locales il ne s'est écarté de l'Ecole Romaine qu'en leur donnant de l'union entr'elles & cet agrément que les Italiens appel lent *Vagezza.* Les Ornemens qui accom pagnoient ses Ouvrages étoient d'un grande Idée : il faisoit le Païsage d'un bon Goût, & il a mieux entendu la Peinture à fraisque, que tous ceux qu l'ont pratiquée avant luy.

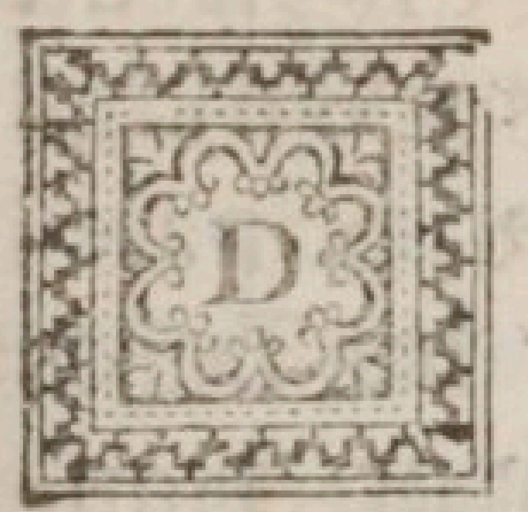
Piétre de Cortone étoit d'un naturel doux, d'un entretien agréable, de mœurs intégres, charitable, officieux, bon ami, & disant du bien de tout le monde. Il étoit si laborieux, que la goute dont il étoit fort travaillé, ne l'empêchoit pas de peindre: mais la vie trop sédentaire, & l'éxcés de son application augmentant ce mal peu à peu, firent mourir cet Excellent Homme à l'âge de soixante ans, en 1669.



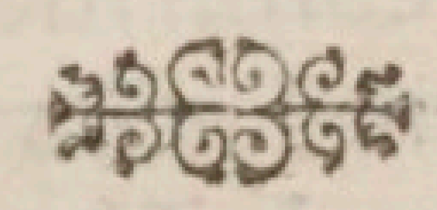
LIVRE IV.

ABREGE DE LA VIE DES PEINTRES VENITIENS.

JACQUES BELLIN



E Veniſe, eut pour Maître Gentilé d'a Fabriano, & fut Concurrent de ce Dominique qui fut aſſaſſiné par André del Caſtagno. Il n'eſt pas ſi connu par ſes Ouvrages, que par la bonne Education qu'il donna à ſes Fils Gentil & Jean, leſquels ont été les Sources de l'Ecole Vénitiénne. Il mourut environ l'an mil quatre cens ſoixante & dix.



GENTIL BELLIN

DE Veniſe, Fils aîné de Jacques dont on vient de parler, étant le plus habile des Peintres Vénitiens de ſon tems, fut employé par le Sénat avec ſon Frére Jean à peindre dans la Sale du Grand Conſeil, & fit beaucoup d'autres Ouvrages à Veniſe, la plûpart à détrempe : parce que la Peinture à huile n'étoit pas encore bien en uſage. Mahomet II. Empereur des Turcs ayant vû un de ſes plus beaux Tableaux l'admira, & deſira d'en avoir l'Auteur pour le faire travailler. Il en écrivit à la République, qui le luy envoya. Gentil fut bien reçû du Grand Seigneur, il fit quelques Ouvrages qui plûrent à Sa Hauteſſe, principalement des Portraits : Et comme les Turcs ont de la vénération pour Saint Jean-Baptiſte, Gentil en peignit la Décolation, & la fit voir à Mahomet, pour en avoir, comme de ſes autres Tableaux, l'approbation. Mais le Grand Seigneur trouva à redire que la peau du cou, dont la tête venoit d'être ſéparée, étoit trop haute, & pour confirmer ſa critique il envoya querir ſur le champ un Eſclave, à qui il fit couper la Tête en préſence de

Bellin : pour le convaincre, qu'incontinent aprés la séparation de la tête, la peau se retire en bas, le Peintre fut si effrayé de cette cruelle démonstration, qu'il ne crut pas pouvoir demeurer en repos ni en sureté à Constantinople : il demanda son congé sous quelque prétexte, & il l'obtint. Le Grand Seigneur luy fit des présens, luy mit une Chaîne d'or au cou, & écrivit à la République des Lettres de recommandation en sa faveur : ce qui fut cause que la République luy assigna une pension considérable pour toute sa vie, & le fit Chevalier de Saint Marc. Il mourut en 1501. âgé de quatre-vingt ans.

JEAN BELLIN

FRERE & Disciple de Gentil Bellin a établi les Fondemens de l'Ecole Venitienne par la pratique de l'huile, & par le soin qu'il prit de peindre toutes choses d'aprés Nature. On voit beaucoup de ses Tableaux à Vénise : le dernier où il a travaillé est une Baccanale qu'il fit pour Alphonse I. Duc de Ferrare, & la mort l'ayant surpris sur cet Ouvrage, Titien l'acheva, & y fit un beau Païsage. Ce Disciple habile, mais

respectueux pour laisser la gloire du Tableau à son Maître, y écrivit ces mots (Joannes Bellinus M CCCCCXIV.) Giorgion fut son Disciple avec le Titien. Bellin mourut en 1512. âgé de quatre-vingt-dix ans : son Portrait & celuy de son Frére sont dans le Cabinet du Roy.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Jean Bellin.

JACQUES & Gentil Bellin ont dessiné de méchant Goût, & ont peint fort séchement: Mais Jean Bellin ayant eû le sécret de peindre à huile, a manié le Pinceau avec plus de tendresse, quoyqu'il paroisse encore beaucoup de sécheresse dans ses Ouvrages. Cependant il mérite qu'on le distingue de ceux qui l'ont précédé, non seulement à cause qu'il a transmis libéralement aux Peintres qui l'ont suivi la pratique de peindre à huile, qu'il avoit tirée par adresse d'Antoine de Messine : Mais encore parce qu'il a travaillé le prémier à joindre l'union à la vivacité des Couleurs, laquelle faisoit avant luy le plus grand mérite des Peintres Vénitiens ; ainsi l'on voit tout ensemble dans les Tableaux de Jean Bellin une grande propreté

propreté dans ſes Couleurs, & un commencement d'Harmonie qui a pû réveiller le tallent du Giorgion.

Les progrés étonnans de ce Diſciple, & ceux du Titien ont même ouvert les yeux de leur Maître, car les tableaux de la premiere maniére de Jean Bellin ſont trés ſecs, & ceux de la derniere ſont ſuffiſamment ſoûtenus de Deſſein & de Coloris, pour trouver quelque place dans les Cabinets des Curieux, & l'on en voit quelques uns chez l'Empereur, qui tiennent du Giorgion pour la fiérté de la Couleur & de la Lumiére.

Le Goût de ſon Deſſein eſt un peu Gottique, & ſes attitudes ne ſont pas d'un bon choix, mais ſes airs de tête ſont aſſez Nobles.

On ne voit point de vives expreſſions dans ſes Tableaux, & les Sujets qu'il a traitez n'y ont guéres donné d'occaſion, car la pluſpart ſont des Vierges. Il a néanmoins fait tous ces efforts pour copier éxactement la Nature, & il a terminé plus ſervilement ſes Ouvrages, qu'il ne s'eſt utilement attaché à leur donner un grand caractére.



LES DOSSES

DE Ferrare se sont rendus recommandables par leur bon Goût de Couleur, & sur tout dans les Païsages qu'ils faisoient tres-bien ; Alphonse Duc de Ferrare les employa beaucoup, & les honora de sa bienveillance. Ils ne furent pas si heureux auprés du Duc d'Urbin François Marie, qui les fit travailler à Fraisque dans son nouveau Palais, que l'Architecte Genga venoit de bâtir, car ce Duc n'étant pas satisfait de cette Peinture la fit détruire. Il est vray que nonobstant tous les soins qu'ils y avoient aportez, ils n'ont jamais rien fait qui méritât moins de loüange, tant il est vray que les soins sont fort inutiles dans l'éxécution, quand une fois l'Ouvrage est mal conçû. Ils soûtinrent pourtant leur réputation aprés cette disgrace ; car ils firent depuis ce tems-là de fort belles choses. L'Aîné ne pouvant plus travailler à cause de son grand âge, subsista le reste de ses jours d'une Pension que le Duc Alphonse luy donna, & mourut fort vieil. Son Cadet nommé Baptiste lui survêquit, & fit encore beaucoup d'Ouvrages.

LE GIORGION

AINSI appellé à cause de son courage & de sa taille avantageuse, est né dans le Bourg de Castel Franco dans la Marche Trévisane en 1478. & quoiqu'il fût d'une naissance médiocre, il avoit l'esprit fort élévé, il étoit Galant, il aimoit la Musique, il avoit la voix agréable, & joüoit bien des Instrumens. Il s'éxerça d'abord à dessiner avec soin d'aprés les Ouvrages de Léonard de Vinci; & il se mit ensuite sous Jean Bellin pour apprendre à peindre : Mais son Génie luy ayant formé un Goût supérieur à celuy de ce dernier Maître, il le cultiva par la vûë, & par la considération du Naturel, qui dans la suite lui servit toûjours de témoin fidéle dans tous ses Ouvrages. Son Goût fier & terrible plut éxtrémement au Titien, qui dans la vuë d'en profiter étoit souvent chez lui, & cultivoit soigneusement l'amitié qu'ils avoient contractée chez Jean Bellin leur commun Maître ; Mais le Giorgion, qui étoit Jaloux de la nouvelle maniére qu'il avoit trouvée, ne manqua pas de moyens pour interdire honnêtement sa maison au Titien ; de sorte que dans la suite

celui-cy devint son concurrent par le soin qu'il prit de copier la Nature, & par ses réflexions, il passa même le Giorgion dans la recherche des délicatesses du Naturel ; mais ce même Giorgion s'est conservé dans la possession d'un Goût où personne n'est encore arrivé. Les Ouvrages du Giorgion sont la plusspart à Vénise ; & comme il a beaucoup peint à Fraisque & qu'il a peu vêcu, ses Tableaux de Cabinet sont éxtrémement rares. Il mourut en 1511. âgé seulement de trente-deux ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Giorgion.

COMME le Giorgion n'a vêcu que trente-deux ans, & qu'il a fait peu de grans Ouvrages, on ne sauroit bien juger de la grandeur de son Génie. La plus grande composition qu'il ait faite est à Vénise sur la Façade de la Maison où s'assemblent les Marchands Allemans du côté qui regarde le grand Canal. Il fit cette Peinture en concurrence du Titien, qui peignit un autre côté de ce Bâtiment ; mais ces deux Ouvrages étans presque entiérement ruinez par le tems,

Il eſt difficile d'en tirer une conjecture bien ſolide, ainſi il faut ſe renfermer dans un petit nombre de Tableaux de Chevalet, & dans pluſieurs Portraits qu'il a faits : Et comme on ſe peint toûjours dans ſes Ouvrages de quelque Nature qu'ils puiſſent être, l'on voit par ceux que le Giorgion nous a laiſſez, que ce Peintre avoit de la facilité dans l'eſprit & de la vivacité dans l'imagination.

Son Goût de Deſſein eſt délicat, & a quelque choſe de l'Ecole Romaine, quoyqu'il ne ſoit pas autant prononcé qu'il ſeroit néceſſaire pour la perfection de ſon Art ; car Giorgion avoit encore plus de ſoin de donner à ſes Figures de la rondeur que de la correction.

Son Goût étoit grand, piquant, & ſon travail facile ; c'eſt luy qui le premier a employé les Couleurs fiéres, & l'on peut régarder comme une choſe étonante le ſaut qu'il a fait tout d'un coup, de la maniére de Jean Bellin au degré ſuprême où il a porté le Coloris, en joignant à une éxtrême force une éxtrême ſuavité.

Il entendoit tres-bien le Clair-obſcur, & l'harmonie du tout-enſemble ; il ne ſe ſervoit pour ſes Carnations que de quatre Couleurs capitales, dont le judicieux mélange faiſoit toute la difference des âges & des ſexes. Mais dans ces quatres

Couleurs, on ne doit vraisemblablement y comprendre ni le blanc qui tient lieu de la lumiére, ni le noir qui en est la privation.

Il paroît que les Principes qu'il avoit trouvez étoient simples, qu'il les possedoit parfaitement, & que son plus grand artifice étoit de faire valoir les choses par la comparaison.

Ses Païsages sont d'un Goût éxquis pour les Couleurs & pour les oppositions, & il avoit joint à son Art le sécret de faire monter la force de ses Couleurs, & d'en conserver la fraischeur, sur tout dans les verds. Titien ayant connu le dégré où le Giorgion avoit élévé son Art, s'imagina que ce Peintre avoit passé les bornes de la vérité, il voulut pour ainsi dire apprivoiser cette fierté de Coloris qu'il trouvoit trop sauvage ; il la modéra par une variété de teintes, afin de rendre les Objets plus Naturels & plus Palpables ; mais quelques efforts qu'il ait fait pour surpasser son Emule : il est vray de dire que le Giorgion s'est toûjours maintenu dans un poste d'où personne n'a pû encore jusqu'icy le déposséder, & il est certain que si le Titien a fait courir quelques Peintres dans la carriére du bon Coloris, c'est Giorgion qui la leur a ouverte.

TITIEN VECELLI

D'Extraction Noble nâquit à Cador dans le Frioul, l'année 1477. il n'avoit que dix ans quand ses parens le donnérent à un de ses Oncles, qui demeuroit à Vénise, lequel voyant l'inclination que ce jeune homme avoit pour la Peinture, le mit chez Jean Bellin, où il demeura fort long-tems. Il ne faisoit ses Etudes que sur le Naturel qu'il copioit servilement, sans rien ajoûter ni rétrancher. Mais en 1507. ayant reconnu le grand effet des Ouvrages du Giorgion; il suivit sa maniére, ensorte que sans faire de lignes il imitoit les vérités de la Nature qu'il régardoit avec d'autres yeux qu'auparavant, & qu'il étudioit avec une extrême aplication. Cela n'empêchoit pas qu'il ne s'éxerçât d'ailleurs à dessiner soigneusement, & qu'il ne se rendit habile dans la partie du Dessein.

Giorgion s'étant aperçû du progrés que le Titien avoit fait pour avoir considéré sa maniére, rompit tout commerce avec luy. Ils vêcurent depuis en jalousie jusqu'à ce que la mort qui enléva Giorgion à trente-deux ans, laissât le champ libre au Titien. A l'âge de vingt-huit ans

il mit au jour l'Estampe en bois du Triomphe de la Foy, où sont les Patriarches, les Prophétes, les Apôtres, les Evangelistes & les Martyrs ; & cet Ouvrage donna une grande opinion de ce qu'il devoit être un jour, & fit dire, que s'il avoit vû les Antiques, il passeroit Raphaël & Michelange.

Il a peint à Fraisque dans Vicence, un Portique où il a répréſenté l'Histoire de Salomon ; à Vénise le Palais Grimani : à Padouë quelques Histoires de Saint Antoine. Les trois Baccanales qui sont tombées dans la possession du Cardinal Aldobrandin, ont été faites à Ferrare pour le Duc Alfonse ; celle de ces Baccanales où il y a une femme nuë, qui dort sur le devant du Tableau, avoit été commencée par Jean Bellin. Titien en peignant ces trois Baccanales, se servit pour modéle de sa Maîtresse appellée Violente ; il fit aussi le Portrait du Duc & de la Duchesse qui ont été gravez par G. Sadeler.

En 1546. il fut appellé à Rome par le Cardinal Farnése, pour faire le Portrait du Pape ; il y en fit aussi d'autres, & quelques Tableaux de peu d'Ouvrage, qui furent admirez par Michelange & par Vasari, lesquels ne pûrent néanmoins s'empêcher de plaindre les Peintres Vénitiens

de s'attacher ſi peu au deſſein. Titien a fait quantité d'Ouvrages publics & particuliers, tant à fraiſque qu'a huile, ſans compter une infinité de Portraits. Il a fait trois fois celuy de Charles-Quint. Cet Empereur pour s'en éxprimer, diſoit qu'il avoit reçû trois fois l'immortalité des mains du Titien: Auſſi le fit-il Chevalier & Comte Palatin, en luy aſſignant en même tems une groſſe penſion. Henri III. ne crut pas devoir ſortir de Veniſe, ſans viſiter ce Peintre, & tous les Poëtes de ſon tems ont célébré ſes loüanges. Ses Tableaux de chevalet ſe ſont répendus par toute l'Europe, les plus beaux ſont à Véniſe, en France & en Eſpagne. Il n'y a point de Peintre qui ait vêcû ſi long-tems que le Titien, ni qui ait méné une vie ſi tranquile & ſi heureuſe ; ſi l'on en rétranche la jalouſie du Pordemon, laquelle néanmoins ne tourna qu'à l'avantage du Titien ; Du reſte il fut aimé & eſtimé de tout le monde, & comblé d'honneurs & de biens. Il mourut de la Peſte en 1576. âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans.

Il a eû beaucoup de Diſciples, dont les principaux ſont François Vécelli ſon Frére, Horace Vécelli ſon fils, le Tintoret & d'autres Vénitiens.

Mais outre ces Italiens, il y avoit trois

Flamans, dont le Titien faiſoit grand cas, Jean Calcar, Diteric Barent, & Lambert Zuſtrus ; qui tous trois ſont morts jeunes.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Titien.

QUOYQUE le Titien n'eut pas un Génie brillant & élevé, il l'avoit néanmoins aſſez fécond pour traiter de grans ſujets de toutes Natures, il n'y a pas eû de Peintre plus univerſel, ni qui ait ſû mieux imprimer le véritable caractére à châque objet, qu'il a voulu répréſenter. Sa prémiére éducation ſous Jean Bellin; la fréquentation qu'il a euë avec le Giorgion, l'Etude opiniatrée de dix années à copier le Naturel avec la derniére éxactitude, mais pardeſſus toutes choſes la ſolidité de ſon Eſprit & de ſes Réflexions, luy ont découvert les Myſtéres de ſon Art, & l'ont fait pénétrer dans l'eſſence de la Peinture plus avant qu'aucun autre Peintre; & ſi le Giorgion luy a montré le but où il devoit tendre, il en a fraïé le chemin ſur un fond ſolide où tous ceux qui l'y ont ſuivi, ſe ſont maintenus dans une eſtime particuliére ; De

ſorte que s'il n'y avoit jamais eû de Titien il n'y auroit peut-être jamais eû de Baſſan, de Tintoret, de Paul Véronéſe, ni quantité d'autres Maîtres, qui ont donné dans l'Europe de glorieuſes marques de leur capacité.

Mais ſi le Titien a été fidéle dans l'imitation de la Nature, il l'a été tres-peu dans la répréſentation de l'Hiſtoire, n'ayant preſque point fait de Tableaux où il n'ait été en cela répréhenſible.

Quoyque l'on ne voye pas un grand feu dans ſes diſpoſitions ; elles ne laiſſent pas d'être bien remplies & bien entenduës & il étoit fort régulier à donner à ſes Figures des Attitudes qui fiſſent voir de belles parties.

Le ſoin qu'il prénoit de concerter judicieuſement, le tout enſemble de ſes Ouvrages luy a fait répéter pluſieurs fois les mêmes compoſitions pour éviter de nouvelles peines : & l'on voit de ſa main pluſieurs Tableaux de Magdeleine, & de Vénus & Adonis de ſa main, où il a ſeulement changé le fond, afin qu'on ne put douter qu'ils ne fuſſent tous Originaux. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit à préſumer qu'il ſe prévaloit du ſécours de ſes Eléves, & ſur tout de trois Flamans, qui étoient d'éxcellens Peintres, entre leſquels Diteric Barent étoit le Diſciple favory du

Titien. Aprés que de tels Eléves ont épuisé leurs induſtries à rendre leurs copies équivoques, & que leur Maître avec des yeux frais les a rétouchées, & y a répandu ſon Eſprit ? qui doute qu'elles ne doivent être eſtimées de ſa propre main, auſſi-bien que le prémier Original ?

Le Titien a formé ſon Goût de Deſſein ſur la Nature ; il a fait comme Policléte, il en a recherché le beau, & il y a réüſſi dans les Femmes & dans les Enfans, il a deſſiné celles-là d'un Goût délicat, il leur a imprimé un air Noble, & les a accompagnées de certaines coëffures & de certains ajuſtemens particuliers qui ne plaiſent pas moins par leur ſimplicité & par leur négligence que par le bon tour qu'il leur a donné ; il n'a pas été tout-à-fait ſi heureux dans les Figures d'Hommes ; elles ne ſont pas toûjours correctes ni deſſinées avec élégance. Cependant il a fait en cela comme Michelange, il s'eſt propoſé dans ſon Goût de Deſſein de ſuivre la Nature dans ſa plus grande vigueur, il a tenu les Muſcles puiſſans, & il a donné par-là un grand caractére à ſes Figures : la différence qui ſe trouve entre luy & Michelange, c'eſt que celui-cy étoit plus profond dans le Deſſein, & qu'il a mêlé au Goût de l'Antique une prononciation ſenſible des Muſcles, au lieu que

le Titien a négligé l'Antique, & s'eſt contenté de charger ſes Figures d'hommes en augmentant plûtôt qu'en diminuant la tendreſſe du Naturel auquel il s'eſt uniquement attaché.

On ne voit point d'exageration dans ſes attitudes, elles ſont ſimples & naturelles, & il paroît que dans ſes Tétes, il a été plus occupé d'une fidéle imitation de la Nature extiéreure, pour ainſi dire, que d'une vive éxpreſſion des Paſſions de l'Ame.

Le Titien n'a pas toûjours peint de belles Draperies, & s'il a parfaitement imité les Etoffes, il les a ſouvent mal diſpoſées, & leurs plis tiennent plûtôt du hazard que d'un bon ordre & d'un bon principe.

Il paſſe pour trés conſtant dans l'eſprit de tous les Peintres, qu'il a fait le Païſage mieux qu'aucun autre de ſa Profeſſion. Ses Sites ſont compoſés de peû d'objets, mais bien choiſis ; les formes de ſes arbres bien variées, leurs touches légéres, moëleuſes & ſans maniére, mais ce qu'il a obſervé aſſez réguliérement, eſt de faire voir dans ſes Païſages quelque effet extraordinaire de la Nature, lequel fait une ſenſation piquante, & remuë le cœur par ſa ſingularité & par ſa vérité.

Tout ce qui dépend du Coloris eſt merveilleux dans le Titien, & s'il n'a pas été

aussi fier que le Giorgion en cette Partie, il a été plus éxact & plus délicat. Ses Couleurs locales sont recherchées avec une savante fidélité, & toûjours placées d'une maniére à faire valoir un objet par la comparaison d'un autre, ensorte qu'il supplée autant qu'il est possible par la force de son Art, à la foiblesse des Couleurs qui d'elles-mêmes ne peuvent atteindre à tous les effets de la Nature. La vérité qui se trouve dans ses mêmes Couleurs locales est si grande qu'elles ne laissent aucune Idée des Couleurs qui sont sur la Palette, & qu'il semble qu'on ne sauroit dire que les Carnations du Titien par éxemple sont faites avec telles & telles Couleurs, mais plûtôt que se sont de véritables Clairs, & que ses Draperies sont de véritables étoffes : Ainsi chaque chose y conserve son caractére, sans qu'aucune des Couleurs qui en font la composition s'y fassent distinguer.

On ne peu pas nier que le Titien n'ait eû l'intelligence du Clair-obscur, & quand il ne l'a pas fait paroître par le principe des Grouppes de lumiéres & d'ombres ; il l'a fait suffisamment connoître par la Nature des Couleurs qu'il savoit donner aux Drapéries, & par la distribution des Objets, dont la couleur naturelle convenoit à la place qu'il lui don-

noit, ou pour vénir ſur le devant, ou
pour reſter ſur le derriere, ou pour con-
ribuer aux tourmans, ou enfin pour faire
'effet qu'il en vouloit tirer.

Ses oppoſitions ſont fiéres & ſuaves,
out enſemble, & il a tiré l'harmonie de
ſes Couleurs, de la connoiſſance qu'il
ıvoit de leur nature, plûtôt que de la
participation des Clairs & des Brunes,
comme à fait Paul Véroneſe.

Il a éxtrémement terminé ſes Ouvra-
ges, & n'a point eû de maniére bien ſen-
ible dans le maniment de ſon Pinceau;
parce que l'exactitude de ſes recherches &
e ſoin qu'il prenoit de moderer une Cou-
eur par une autre a effacé les apparences
d'une main libre quoyqu'elle y fût en effet.
l eſt vray que les marques ſenſibles de
cette liberté ne ſont pas ſans mérite, elles
égaïent comme on dit la beſogne & ré-
oüiſſent les yeux, quand elles procedent
d'une habitude épurée, & du feu de l'ima-
gination; mais il y a dans les Ouvrages
du Titien des touches ſi ſpirituelles &
ſi conformes au caractére des Objets,
qu'elles picquent le Goût des véritables
Connoiſſeurs beaucoup plus que les coups
fort ſenſibles d'une main hardie.

Le Titien a eû quatre maniéres, celle de
Jean Bellin ſon Maître, celle de Giorgion
ſon Competiteur, une troiſiéme qui étoit

fort étudiée, mais qui lui étoit propre, & la quatriéme qui avoit dégénéré en habitude, mais toûjours solide; la premiere étoit un peu séche: la seconde étoit d'une extrême fiérté, comme on le peut voir par le Tableau de saint Marc, qui est à Venise dans la Sacristie de la Saluté par celui des cinq Saints, qui est dans la petite Eglise de saint Nicolas & par quelqu'autres: la trosiiéme consistoit dans une juste & belle Imitation de la Nature, elle étoit éxtrémement travaillée par les éxactes récherches qu'il faisoit en rétouchant par cy par là, tantôt avec des Teintes viérges dans les Clairs, & tantôt avec des glacis dans les ombres, & qui à cause de ces minuties en paroist moins libre, mais qui est portant & plus forte, & plus finie.

La quatréme étoit une maniére libre qu'il a mis en usage sur la fin de sa vie ne pouvant plus se donner tant de fatigues, ou croyant avoir trouvé le moyen de les surmonter; c'est de cette derniére maniere qu'ont été peints les Tableaux de l'Annonciation & de la Transfiguration qui sont à San Salvator, le saint Jacques de san Lio, le saint Laurent des Jésuites, le saint Jérôme de sancta Maria Nova, la Pentecôte de la Saluté, & plusieurs autres de cette nature. Ainsi l'on peut voir

voir à Venise cinquante Tableaux éxposez en public, dans lesquels le Titien a donné à connoître toutes les maniéres dont je viens de parler.

Au reste, si les Peintres de l'Ecole Romaine ont surpassé le Titien en vivacité de Génie dans les grandes Compositions & dans le goût du Dessein, personne ne luy dispute l'éxcellence du Coloris ; & il a toûjours été en cela la Boussole des véritables Peintres.

FRANCOIS VECELLI

Frére du Titien

SUIVIT d'abord les Armes ; mais la Paix s'etant faite en Italie, il vint trouver son Frére à Venise ; où s'étant adonné à la Peinture, il y prénoit un si grand vol, que le Titien étoit allarmé du Goût éxcellent dont il peignoit, & craignant qu'il ne devint plus habile que luy, il le dégoûta de la Peinture, & le porta à prendre une autre Profession. Il choisit celle de faire des Cabinets d'Ebéne, ornez de Figures & d'Architécture : ce qui ne l'empêcha pas de peindre quelquefois pour ses Amis. Les Tableaux qu'il fit d'abord, & qui éxcitérent la ja-

lousie du Titien, sont dans le Goût du Giorgion, & passent pour être de ce Peintre dans l'Esprit de la plûpart des gens.

HORACE VECELLI,
Fils du Titien

FAISOIT des Portraits dans la maniére de son Pére. Il n'a fait que peu d'autres Ouvrages; car la Chimie l'occupoit plus que la Peinture. Il mourut de la Peste à la fleur de son âge, la même année que son Pére, qui fut celle de 1576.

JACQUES ROBUSTI,
surnommé
LE TINTORET,

AINSI appellé, parce qu'il étoit Fils d'un Teinturier. La vivacité de son Esprit le fit occuper à plusieurs choses dans sa jeunesse, principalement à la Musique & à la Peinture. Mais s'étant entiérement déterminé à celle-cy, il se proposa Michelange pour Guide dans le

Dessein, & se mit sous la Discipline du Titien pour le Coloris. Il n'y perdit pas son tems; car il sût pénétrer si avant dans les Principes de son Maître, qu'il luy en donna de la jalousie: l'Ecolier s'en apperçût, & s'étant retiré chez luy, il se fit par un Exercice assidu une maniére particuliére, qui tendoit néanmoins toûjours à Michelange & au Titien. Tintoret continuant ainsi de s'éxercer avec beaucoup d'ardeur & d'application, devint comme un prodige de Peinture, tant à cause de l'abondance de ses pensées tout étraordinaires, que par son bon Goût, & par la promtitude dont il faisoit ses Tableaux, il laissoit peu de choses à peindre aux autres, parce qu'il sollicitoit puissamment les Ouvrages, & les faisoit pour le prix que l'on vouloit; aussi a-t'il rempli tout Venise de ses Peintures; & si parmi cette grande quantité il y en a beaucoup de médiocres, &, comme on dit, de strapassées, il faut avoüer qu'il y en a aussi beaucoup d'éxcellentes. Il a fait un nombre infini de Portraits, qu'il a finis ou croquez selon l'argent dont il étoit convenu. Comme il y avoit encore une place à remplir dans la même Chambre de l'Ecole de Saint Roch, où il a fait ce beau Crucifix, plusieurs Peintres se présentérent, & offrirent de faire

chacun un Dessein, afin qu'on préférâ celuy qui seroit trouvé le meilleur. Les Concurrens étoient Joseph Salviati, Fréderic Zuccre, Paul Véronése, & le Tintoret. Les Confréres de Saint Roch acceptérent la proposition, & fixérent un jour pour recevoir les Desseins. Mais le Tintoret, au lieu de Dessein, apporta le Tableau tout fait, & sans autre façon le mît en la place dont il étoit question. Les autres Peintres eurent beau s'en plaindre, & dire que ce n'étoit point un Tableau qu'on avoit demandé, mais un Dessein, le Tableau demeura en sa place. Les Confréres, qui auroient bien voulu un Ouvrage d'une autre maniére que de celle du Tintoret, pour le plaisir de la variété, dirent à ce Peintre, que s'il n'ôtoit son Tableau d'où il l'avoit mis, il n'en seroit pas payé : *Hé bien*, leur dit-il, *je vous en fais présent.* Et le Tableau est encore aujourd'huy dans le même lieu. Il est étonnant que Tintoret ayant fait tant d'Ouvrages avec une éxtrême vivacité, ait pû vivre quatre-vingt-deux ans, qui est l'âge où il mourut d'un mal d'estomac, qu'une trop grande application luy avoit causée. Il fut enterré dans l'Eglise de la Madonna dell Horto, en l'année 1594.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Tintoret.

DE tous les Peintres Vénitiens, je n'en trouve point dont le Génie ait été si fécond & si facile que celuy du Tintoret. Ce Peintre eut assez de pénétration pour bien comprendre tous les Principes du Titien, ausquels il s'étoit attaché: mais il avoit trop de feu pour les éxécuter éxactement; & de l'inégalité de son Esprit est venu l'inégalité de ses Ouvrages. C'est ce qui fit qu'Annibal Carrache, étant à Venise, écrivit à Louïs Carrache son Cousin, qu'il avoit trouvé le Tintoret quelquefois égal au Titien, & quelquefois bien au dessous du Tintoret.

L'amour qu'il avoit pour sa Profession luy a fait rechercher néanmoins tout ce qui pouvoit le rendre habile. Les soins qu'il a pris de dessiner d'aprés les bonnes choses, & entr'autres d'aprés Michelange, luy ont fait prendre un bon Goût de Dessein : mais la vivacité de son Imagination a souvent empêché qu'il ne fut correct. Ses Attitudes sont presque toutes contrastées à l'éxcés, & quel-

quefois éxtravagantes : j'en éxcepte le
femmes, qu'il a peintes assez gracieuses
Il a disposé ses Figures, plutôt pa
rapport au mouvement qu'il vouloi
donner par tout, qu'à la Nature & à l
vrai-semblance, ce qui luy a pourtan
réüssi en quelques occasions. Il a asse
bien caractérisé la plûpart de ses Sujets
Ses Têtes sont dessinées d'un grand
Goût : mais il est rare d'en voir don
les Expressions soient fines & piquantes

Il a compris la nécessité du Clair-obs
cur, & il l'a éxécuté ordinairement pa
de grandes glissades de lumiéres & d'om
bres, qui se débroüillent en se poussan
l'une l'autre par leur opposition, & don
la cause est supposée hors du Tableau
ce qui est d'un grand secours dans le
grandes ordonnances, pourvû que le
passage des opposez soit ménagé avec
Esprit, & que leurs éxtrémitez ne soient
point trenchantes.

Ses Couleurs locales sont bonnes, &
ses Carnations dans ses meilleurs Ouvrages approchent fort de celles du Titien : elles sont à mon avis d'un caractére meilleur que celles de Paul Véronése; j'entens plus vrayes & plus sanguines.

Il a fait quantité de Portraits de différens mérites, selon le tems qu'il y em-

voyoit, & selon l'argent qu'il en recevoit; les meilleurs approchent fort de ceux du Titien. Son Pinceau est tres-ferme & tres-vigoureux; son labeur facile, & ses touches spirituelles. Enfin Tintoret est un Modéle des plus capables de donner de l'ardeur à un jeune homme qui veut prendre avec un bon goût de Couleur une maniére éxpéditive.

MARIA TINTORETTA,

Fille du Tintoret,

INSTRUITE par son Pére, a fait quantité de Portraits, & d'hommes, & de femmes. Elle se plaisoit à la Musique, & joüoit fort bien de divers Instrumens. Son Pére l'ayant mariée à un Allemand, la voulut avoir toûjours dans sa maison, à cause de la tendresse qu'il avoit pour elle: mais il eut le chagrin de la voir mourir à trente ans en 1590.

PAUL CALIARI VERONESE

NAQUIT à Vérone en 1537. Son Pére nommé Gabriel Caliari étoit Scul-

pteur ; ſon Maître a été un de ſes Oncl
nommé Badile, dont la maniére n'éto
pas mauvaiſe. Les prémiers Ouvrag
publics de Paul ont été faits à Mantou
& dans quelqu'autres Villes d'Italie, ma
ayant trouvé beaucoup d'Employ à V
niſe, il s'y établit.

Il s'eſt fort attaché à la Nature, &
a fait tout ſon poſſible pour la voir p
les yeux du Titien.

Comme il ſavoit où prendre ſes M
déles quand il en avoit béſoin pour ſ
Carnations, il avoit auſſi des étoffes d
differéntes natures, dont il ſe ſervo
ſelon l'occaſion. Ses Ouvrages publi
ont preſque tous été faits en concurren
du Tintoret, qui travailloit en mêm
tems d'un autre côté ; & quand leur
Ouvrages étoient faits, les ſentimens de
Connoiſſeurs ſe trouvoient partagez
Cependant on a toûjours trouvé plus d
force dans les Ouvrages du Tintoret, &
plus de grace & de magnificence dan
ceux de Paul Véronéſe. On voit de ſe
Tableaux par toute l'Europe, parce qu'i
en a fait une quantité prodigieuſe.

Il n'y a preſque pas d'Egliſe à Veniſ
qui ne conſerve quelque Ouvrage de ſ
main : mais les principales marques de ſ
grande capacité ſont dans le Palais de Sain
Marc, à S. Georges, & à Saint Sébaſtien.

Il

Il fit un voyage à Rome à l'occasion de Jérôme Grimani Procurateur de Saint Marc, que la République envoyoit auprés du Pape : mais il n'y demeura pas long-tems, ayant laissé à Venise beaucoup d'Ouvrages commencez.

Paul Véronése étoit homme de bien ; pieux, civil, officieux, réligieux dans ses promesses, soigneux dans l'éducation de ses Enfans, magnifique dans ses maniéres d'agir, aussi-bien que dans ses habits : & quoy qu'il eut amassé du bien, il n'avoit pas d'autre ambition que celle de devenir habile dans la Peinture. Le Titien l'aimoit & l'éstimoit beaucoup. Le Roy d'Espagne Philippe II. le vouloit avoir pour peindre à l'Escurial : mais Paul s'en dispensa à cause qu'il étoit occupé aux Ouvrages du Palais de Saint Marc, & Fréderic Zuccre fut envoyé en sa place.

Il avoit une grande Idée de sa Profession, & disoit que la Peinture étoit un don du Ciel, que pour en bien juger il falloit en avoir de grandes connoissances, qu'un Peintre sans le secours de la Nature présente ne feroit jamais rien de parfait, qu'on ne devoit point mettre dans les Eglises de Peintures qui ne fussent d'un habile homme, parce que l'admiration éxcitoit la dévotion ; &

qu'enfin la partie qui couronnoit toute
celles de la Peinture consistoit dans l
probité & dans l'intégrité des mœurs
Il est mort d'une fiévre en 1588. âgé d
cinquante-huit ans. Sa Sépulture est
Saint Sébastien, où l'on voit son Por
trait en Bronze.

REFLEXIONS

sur les Ouvrages de Paul Véronése

QUELQUE beau que soit le Géni d'un Peintre, quelque abondant que soit sa Veine, quelque facilité qu'i ait dans l'éxécution de ses pensées, s'il n refléchit sérieusement sur le sujet qu'il à traiter, & s'il n'échauffe son Imagination par la lecture des bons Auteurs il ne produira souvent que des chose communes, & tombera quelquefois jus ques dans l'ineptie. Paul Véronés en est un Exemple assez sensible: so talent étoit merveilleux, il travailloi facilement, & son Génie luy auroit fai produire toûjours de belles choses si se soins avoient toûjours secondé son Génie. Il a fait une infinité de Tableaux & selon les lieux, & les personnes pou qui il travalloit, il méditoit plus o

moins ſes Compoſitions. Le Palais de Saint Marc à Veniſe, les Autels principaux des principales Egliſes, & quelques Maiſons de Nobles conſérvent encore aujourd'huy ce qu'il a fait de plus beau. Mais pour les différens Autels des Egliſes communes, & pour les Particuliers, qui, ſur ſa réputation, voulurent avoir des Tableaux de ce grand Peintre, il ſemble qu'au lieu de prendre toutes les peines néceſſaires pour ſoûtenir ſa réputation, il ait travaillé ſeulement de pratique, plus occupé de l'envie d'éxpédier ſon Ouvrage, que du ſoin de le bien faire. De ſorte que ſes Inventions ſont tantôt plates, & tantôt ingénieuſes.

Son talent étoit pour les grandes Ordonnances, il les rempliſſoit agréablement. Il y mettoit beaucoup d'Eſprit, de vérité, & de mouvement: mais le chois des objets n'en étoit pas judicieux. Il faiſoit entrer dans ſa Compoſition tout ce que ſon Imagination luy fourniſſoit de grand, de ſurprenant, de nouveau, & d'éxtraordinaire; & enfin il ſongeoit plutôt à orner la ſcéne de ſon Tableau, qu'à le rendre convenable aux tems, aux coûtumes, & aux lieux: il y introduiſoit ſouvent de l'Architécture que ſon Frére Bénédetto luy peignoit ordinairement, & la magnificence

de ces Bâtimens donnoit de la grandeur à ses Ouvrages.

Ses Dispositions n'ont pas été des mieux entenduës par rapport au Clair-obscur, il n'en avoit aucun principe, & il réüssissoit en cela, tantôt bien, tantôt mal, selon les différens mouvemens de son Génie. On en peut dire autant de ses Attitudes, dont la plûpart sont sans chois.

Cependant il y a beaucoup de feu & de fracas dans ses grans Ouvrages; mais à les éxaminer de prés, on trouve peu de finesse dans ses Expressions; soit pour le sujet en général, ou pour les passions en particulier: & il est rare d'en voir de luy qui soient bien touchantes. Il a eu cela de commun avec tous les Vénitiens, qui consumoient toute leur application à imiter l'éxtérieur de la Nature.

Ses Draperies sont toutes modernes, selon le tems où il vivoit, & selon la rencontre des Etrangers Lévantins, dont il y a toûjours un grand nombre à Venise, & dont il se servoit pour les airs de tête, aussi-bien que pour les habillemens. Comme ses Draperies sont la plûpart d'étoffes de différentes éspéces, & que les plis en sont grans & bien entendus, elles font une grande partie des beautez

qui ſe trouvent dans les Tableaux de Paul Véronéſe.

Le ſoin qu'il prénoit ſouvent d'imiter les étoffes d'aprés le Naturel luy a aquis une telle habitude en cela, qu'il a fait pluſieurs riches Draperies de pratique, qu'on croiroit être faites d'aprés le vray.

Quoy qu'il ait eu de l'inclination pour le Deſſein du Parméſan, le ſien eſt néanmoins de mauvais Goût, ſi l'on en éxcepte les Têtes, qui ont du grand, du noble, & quelquefois du gracieux. Ses Figures ſont pourtant bien enſemble ſous leurs habits : mais les Contours du nud ont peu de Goût & de correction, & ſur tout les pieds. Il paroît néanmoins qu'il a pris ſoin de deſſiner les femmes avec quelque élégance, ſelon l'idée qu'il s'étoit fait du beau Naturel ; car pour l'Antique, il ne l'a jamais connu.

Je n'ay jamais vû de Païſages conſidérables de Paul Véronéſe : il a fait des Ciels dans quelques-unes de ſes grandes Compoſitionsqui ſont merveilleux : mais ſes Lointins & ſes Terraſſes ont un air de détrempe.

Il n'a jamais compris l'artifice du Clair-obſcur, & ce qui s'en trouve dans quelques-uns de ſes Tableaux, n'eſt que l'effet d'un bon mouvement de ſon Gé-

nie, indépendamment du Principe: mais pour les Couleurs locales il les a bien entenduës, se servant pour les faire valoir, du Principe de la Comparaison. Quoy que son inclination le portât à une maniére vague & lumineuse, qu'il ait employé quelquesfois des Couleurs fortes & obscures, & que ses Carnations soient vrayes & recherchées avec des teintes viérges, elles ne sont pourtant, ni si fraîches que celles du Titien, ni si vigoureuses & sanguines que celles du Tintoret; il me paroît même qu'il y en a beaucoup qui tiennent un peu du plombé, ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il n'ait mis dans le général de ses Couleurs un accord admirable, principalement dans ses Draperies, ausquelles il a donné un brillant, une variété & une magnificence qui luy sont singuliéres. L'harmonie qui s'y trouve vient ordinairement des glacis & des couleurs rompuës qu'il a employées, lesquelles participant l'une de l'autre, ont infailliblement de l'union. Cependant on voit des Tableaux, qu'on dit être de luy, où les Couleurs sont aigres & discordantes: mais je ne voudrois pas garantir que tous les Tableaux qu'on attribuë à Paul Véronése, soient pour cela de sa main; car il avoit un Frére & un Fils qui ont suivi sa maniére.

On voit dans ses Ouvrages un grand faire par tout ; son éxécution est ferme, son Pinceau léger, & sa réputation soûtenuë d'assez de parties pour le conserver dans le rang des Peintres du prémier Ordre.

Je n'omettray pas icy que le Tableau des Nôces de Cana, qu'il a fait à Saint Georges Major de Venise, est tres-distingué de ses autres Ouvrages, & qu'il est non seulement le Triomphe de Paul Véronése, mais que peu s'en faut qu'il ne soit le Triomphe de la Peinture.

BENOIST CALIARI

Peintre & Sculpteur

ETOIT Frére de Paul Véronése, & l'aydoit considérablement dans ses Ouvrages, car s'étoit un homme tres-laborieux, sa maniére de peindre étoit semblable à celle de son frére, & comme il étoit éloigné de toute ambition, ses Ouvrages ont été confondus avec ceux de Paul ; il mourut en 1598. âgé de soixante ans.

CHARLES ET GABRIEL CALIARI

ETOIENT Fils de Paul Véronése, le prémier avoit un tres-beau Génie pour la Peinture, & dés l'âge de dix-huit ans il faiſoit de belles choſes. On croit qu'il auroit ſurpaſſé ſon Pére s'il eut vêcû long-tems : mais comme il étoit éxtrémement délicat, & qu'il travailloit avec une grande application, il ſe gâta la Poitrine, & mourut en 1596. en la vingt-ſixiéme année de ſon âge, Gabriël ſon frére s'éxerça auſſi dans la Peinture, mais comme il n'y avoit pas grand talent, il la quitta pour ſe mettre dans le négoce, où il peignit, néanmoins par intervale. Il mourut de la peſte en 1631. âgé de 63. ans.

JEAN-ANTOINE REGILLO dit PORDENON

ETOIT de Pordenon, qui eſt un Bourg du Frioul à vingt mille d'Udiné. Il étoit iſſu de l'ancienne Maiſon des Sacchi,

& le véritable nom de ſa branche étoit Licinio ; mais l'Empereur l'ayant fait Chevalier, il prit de-là occaſion de changer ſon nom en haine qu'il portoit à l'un de ſes fréres qui l'avoit voulu aſſaſiner & prit celuy de Regillo, il n'a point eû d'autres Maîtres dans la Peinture, que le grand amour qu'il avoit pour elle, & pour les Ouvrages du Giorgion ſon Ami & ſon Emule : Et aprés avoir pénétré les principes de celuy-cy ; il s'attacha comme luy à imiter les beaux effets de la Nature, cela joint à la force de ſon Génie & à l'ambition de ſe faire habile l'a rendu un des plus célébres Peintres du monde.

Il ne le cedoit point au Titien, & il y avoit entr'eux une ſi grande jalouſie, que Pordémon craignant quelque inſulte de la part de ſon Compétiteur étoit toûjours ſur ſes gardes, & lorſqu'il peignoit le Cloître de ſaint Eſtienne de Veniſe, il travailloit l'Epée au côté avec une rondache auprés de luy, ſelon l'uſage des braves de ce tems-là ; il avoit une veine féconde, il deſſinoit d'un bon Goût, & n'étoit gueres inférieur au Titien dans le Coloris, il a beaucoup travaillé à fraiſque ; il la faiſoit avec facilité & y donnoit une grande force, ces principaux Ouvrages publics ſont à Veniſe, à Udiné, à Mantouë, à Vicénce, à Génes, & dans le Frioul.

Il alla à Ferrare par ordre du Duc Hercules II. pour y achever des Desseins de Tapisserie qu'il avoit commencez à Venise : mais à peine fut-il arrivé qu'il tomba malade & mourut sans avoir achévé cet Ouvrage qui contenoit les Travaux d'Ulisse. Ce fut en l'année 1540. en la cinquante-sixiéme de son âge, non sans quelque soupçon de poison. Le Duc Hercules lui fit faire de somptueuses funérailles ; Pordenon avoit un Neveu nommé Pordenon comme lui, & qui étoit son Disciple, on en parlera dans son lieu ; il eut encore un autre Disciple appellé Pomponio Amalteo, qui fut son Gendre.

JEROME MUTIAN

NE' à Bresse en Lombardie, étudia quelque tems sous le Romanini, qu'il quitta pour s'attacher à la maniére du Titien : Mais cherchant à se fortifier dans le Dessein, il alla à Rome où il travailla avec Tadée Zuccre. il y dessina beaucoup d'aprés l'Antique, & d'aprés les bons Tableaux, & y fit quantité de Portaits. Il acheva les Desseins des Basreliefs de la Colonne Trajane, que Jules Romain avoit commencez ; il les fit graver, & Ciaconius y a joint ses explica-

tions. Le Pape Grégoire XIII. fit travailler Mutian, & ce fut en sa considération que ce Pontife fonda à Rome l'Academie de saint Luc par un Bref que Sixte V. confirma.

Quoyque le Mutian fût habile dans l'Histoire, il faisoit encore plus volontiers le Païsage qu'il entendoit fort bien, sa maniére avoit quelque chose de la Flamande dans la touche des arbres que les Italiens n'ont pas si fort recherchée, & qui est néanmoins d'un grand Ornement dans les Païsages, il accompagnoit ses tiges d'arbres, de tout ce qu'il croyoit les devoir rendre agréables, & qui leur aportoit de la Variété, il imitoit ordinairement des Châtaigniers, & disoit qu'il n'y avoit point d'Arbres plus propres à être peins ; Corneille Cort a gravé d'aprés luy 7. grans Païsages, qui sont fort beaux. Le Mutian mourut en 1590. âgé de soixante-deux ans : Il laissa par son Testament deux Maisons à l'Académie de saint Luc de Rome, & ordonna que si ses héritiers mouroient sans enfans, tous ses biens tourneroient au profit de la même Académie, pour bâtir un Hospice, où pourroient se rétirer les jeunes Etudians qui viendroient à Rome, & qui auroient bésoin de ce secours.

JACQUES PALME
dit
LE VIEUX PALME

NE' dans le Territoire de Bergame en 1548. a peint d'une grande force de Couleurs soûtenuës d'un assez bon Dessein ; Comme il étoit Disciple du Titien, j'ay crû qu'il étoit plus convenable de le placer dans l'Ecole Vénitiénne que dans celle de Lombardie où il a pris naissance. Sa maniére étoit si conforme à celle de son Maître, que celui-cy ayant commencé une descente de Croix, que la mort l'empêcha d'achever ; le Palme fut choisi pour y mettre la derniére main, ce qu'il fit avec respect pour la mémoire du Titien, ainsi qu'il voulut le témoigner par les paroles suivantes qu'on lit encore aujourd'huy dans ce Tableau.

Quod Titianus inchoatum reliquit,
Palma reverenter perfecit,
Deoque dicavit opus.

Entre ses Ouvrages que l'on voit à Venise, la Sainte Barbe qui est dans l'Eglise de Sainte Marie Formose est son plus beau, il mourut en 1596. âgé de quaran-

-huit ans, ce qui fait voir qu'on ne l'appelle vieux, que parce qu'il a précédé celui qu'on appelle le jeune Palme, qui étoit ſon Neveu, & Diſciple de Tintoret, & qui a peint dans la maniére de ſon Maître. Il a fait quantité d'Ouvrages à Veniſe, où il eſt mort en 1623.

JACQUES DU PONT
dit
LE BASSAN,

Etoit Fils d'un Peintre médiocre nommé François du Pont, lequel de Vicence s'étoit venu établir à Baſſan charmé par la ſituation du lieu, & qui eut un grand ſoin de l'Education de Jacques, dont nous parlons; ce Fils aprés avoir reçu de ſon Pére les prémiéres Inſtructions de la Peinture, alla à Véniſe, où il étudia ſous Bonniface Vénitien, & enſuite d'aprés les Tableaux du Titien & du Parméſan; étant rétourné à Baſſan, il y ſuivit la pente de ſon Génie qui le portoit à peindre toutes choſes d'aprés le Naturel qu'il eut depuis toûjours préſent dans l'éxécution de ſes Ouvrages. Quoy qu'il deſſinât fort bien les Figures, il s'attacha plus particuliérement à l'Imitation

des Animaux & du Païsage, à cause que ce choses étoient plus communes & plu avantageuses dans le lieu de sa demeure aussi y a t-il parfaitement réussi; enfin c'é toit un éxcellent Peintre, sur tout dans le sujets de Campagne; & si dans les Histoi res sérieuses, qu'il n'a pas si souvent trai tées, on n'y voit pas toute la Nobless & toute l'Elégance qui seroit à souhaiter On y trouve du moins beaucoup de force de fraicheur & de vérité.

L'amour qu'il avoit pour son Art & l facilité qu'il trouvoit dans l'éxécution lui ont fait faire une prodigieuse quantité de Tableaux qui se sont dispersez pa toute l'Europe, car il travailloit ordinairement pour des Marchands, qui le transportoient en differens lieux. Il mourut en 1592. âgé de quatre-vingt-deux ans. Il laissa quatre Fils, François, Léandre, Jean-Baptiste & Jérôme.

FRANCOIS BASSAN

QUI étoit l'aîné se rétira à Venise, & surpassa ses autres fréres dans sa Profession. Il étoit fort réveur, & sa mélancolie le jetta insensiblement dans une manie si étrange, qu'il s'imaginoit souvent que les Sergens le poursuivoient. Un

our entendant heurter un peu fort à sa porte, il crut qu'on le venoit prendre, & s'étant jetté par la fenêtre de sa Chambre il se cassa la tête contre le Pavé ; ce fut en l'année 1594. la quarante-quatriéme de son âge.

LE CHEVALIER LEANDRE

SON Frére suivit comme lui la maniére de Jacques leur Pére, mais il ne donnoit pas à ses Tableaux tant de force que François. Il s'attacha plus particulierement aux Portraits. Celui qu'il fit du Doge Marin Grimani, luy attira le Colier de Saint Marc. Il étoit propre sur luy, il aymoit la dépense, & fréquentoit les honnêtes gens ; mais il s'étoit mis fortement dans la tête qu'on le vouloit empoisonner. On dit que ces foiblesses étoient naturelles aux quatre Fils de Jacques du Pont, parce que leur Mére avoit du penchant à la folie, le Chevalier Léandre, mourut à Venise en 1623.

Les deux autres Fréres ne se sont guéres occupés qu'à copier les Ouvrages de leur Pére. Jean-Baptiste mourut en 1613. & Jerôme qui de Médécin s'étoit fait Peintre, mourut en 1622.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages des Bassans.

JACQUES Bassan qui étoit le Pere de trois autres, est le seul dont je prétens parler icy ; parce que je ne régarde ses Fils que comme ses Copistes, n'ayant employé dans leurs Tableaux, que les Etudes de leur Pére, & s'il y avoit quelque chose de plus, ils l'ont produit par réminiscence, plûtôt que par Génie, en un mot s'ils ont quelque mérite, c'est une émanation de celuy de leur Pére.

Jacques Bassan étoit véritablement né pour la Peinture ; car de tous les Peintres je n'en vois point qui ayent moins suivi la maniére de leurs Maîtres que celuy-cy; il les quitta pour se jetter entre les bras de la Nature, qui luy ayant donné ce qu'il avoit de Génie lui donna aussi dans sa Patrie les productions les plus propres à le cultiver. Le Bassan considera d'abord cette maîtresse des Arts par les caractéres qui la rendent plus sensible & plus réconnoissable, il en écarta le faux, & aprés l'avoir étudiée quelque tems avec application dans des objets particuliers, il en composa des Tableaux d'un mérite singulier.

Si

Si ſon talent n'étoit pas pour le genre héroïque ni pour les Hiſtoires, qui demandent de la dignité, il a bien traitté ſes ſujets Champêtres, & ceux qui étoient proportionnez à la méſure de ſon Génie. car de quelque maniére que fuſſent ſes objets, il les ſavoit diſpoſer avantageuſement ; pour l'effet du tout enſemble, & s'il a mal ajuſté & mal tourné certaines choſes particuliéres, il les a du moins renduës vrayes & palpables.

Son Deſſein n'étoit ni Noble ni Elegant, parce que la plûpart de ſes ſujets ne l'éxigeoient pas ainſi, maîs il étoit correct dans ſon genre. Ses Draperies étoient triſtes, & il y entroit bien autant de pratique que de vérité dans leur éxécution.

Sès Coulèurs locales conſervoient tres-bien leur caractére, ſes Carnations ſont d'une grande fraiſcheur & d'une grande vérité. Ses Couleurs ſe lient admirablement bien avec celles de la Nature. Son Païſage eſt d'un tres-bon Goût, les Sites en ſont bien choiſis, le Clair-obſcur bien entendu, les touches ſpirituelles, & les Couleurs toujours vrayes dans les Lointins : mais ſouvent trop noires dans les proches, quoy qu'il ſemble qu'il eût voulu par là conſerver le caractére des objets lumineux. Il a fait beaucoup de ſujets de nuit, & l'habitude qu'il avoit priſe

à faire des Ombres fortes, peut au[ssi] avoir contribué à celles qu'il a employé[es] quelques-fois hors de propos dans d[es] ſujets de jour.

Son Pinceau qui eſt ferme & pâteux e[st] conduit avec une telle juſteſſe que pe[r]ſonne n'a touché les animaux avec ta[nt] d'Art & de préciſion. Je ne ſay pas s'il [y] a beaucoup de ſes Tableaux en France[,] mais je ſay bien que ceux que j'ay v[û] dans les Egliſes de Baſſan, ont une fra[i]cheur & un brillant qui m'ont paru ex[-]traordinaire, & que je n'ay vû nulle pa[rt] ailleurs.

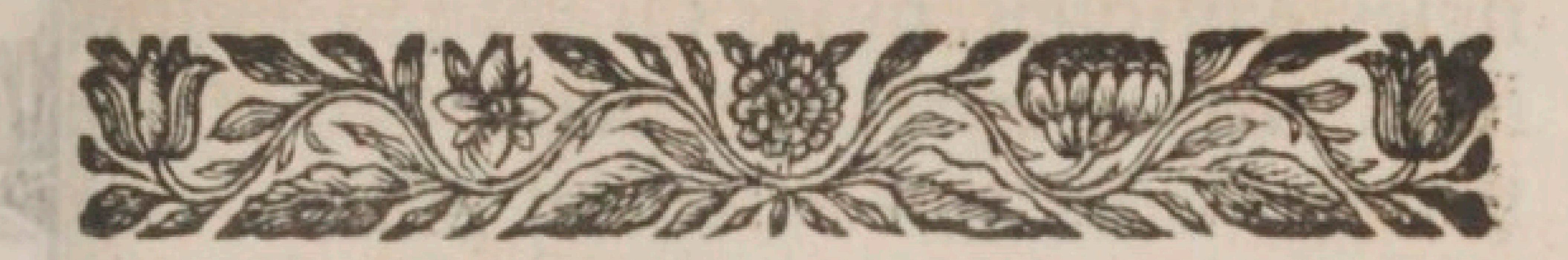
JULE LICINIO
dit
PORDENON LE JEUN[E]

De Veniſe, Diſciple du grand Pord[e]non ſon Oncle, étoit bon Deſſina[-]teur & avoit une grande intelligen[ce] de la fraiſque. La conformité des nom[s] a fait que l'on a confondu les Ouvrag[es] du Neveu avec ceux de l'Oncle. Cepe[n]dant il a travaillé en beaucoup d'endroit[s]. Il a peint à fraiſque la façade d'une Ma[i]ſon à Ausbourg, dans laquelle demeu[r]

présentement M. Chanterel. Cét Ouvrage s'est tres-bien conservé, & pour honnorer la mémoire de son Autheur, les Magistrats de la Ville y ont fait mettre cette inscription. *Julius Licinius Civis Venetus & Augustanus hoc Ædficium his picturis insignivit, hicceque ultimam manum posuit*, en 1561. C'est-à-dire, *Jule Licinio Citoyen de Vénise & d'Ausbourg a rendu cette maison célébre par cet Ouvrage de Peinture qu'il acheva en 1561.* Il vivoit dans le même tems que le Bassan. On n'en sait pas davantage, Vasari ni Rodolfi n'en ayant point parlé peut-être à cause de la ressemblance des noms & du mérite.

On auroit dû trouver parmi les Peintres Vénitiens Jean d'Udiné, qui est à la page 211. & Fra-Bastian del Piombo page 226. Mais comme les Vies de ces deux Peintres ont beaucoup de rélation à celles de Raphaël & de Michelange, on a crû que l'on devoit les y joindre.





LIVRE V.

ABREGÉ DE LA VIE DES PEINTRES LOMBARS.

ANTOINE CORREGE,



AINSI appellé, de la Ville de Corrége dans le Modénois, où il nâquit en 1472. Depuis le renouvellement de la Peinture en Italie, c'est-à-dire, depuis Cimabué jusqu'au tems de Raphaël, cet Art qui n'avoit eû que de foibles commencemens n'est arrivé dans un si grand degré de perfection, que peu à peu. Les Disciples ajoûtoient toûjours quelque progrés à ce qu'ils avoient reçû de leurs Maîtres; & il n'y a rien en cela que ce qui arrive ordinairement à tous les Arts. Mais il faut icy admirer & respecter un Génie, qui contre le cours ordinaire, sans avoir vû, ni Rome,

ni les Antiques, ni les Ouvrages des hab les Gens ; sans Maître, sans Protection sans sortir de son Païs, au milieu de l pauvreté & sans autre sécours que l'étud de la Nature, & l'affection qu'il avoit au travail, a produit des Ourages d'un genr sublime, & dans les pensées, & dans l'éxécution. Ses principaux Ouvrages sont à Parme & à Modéne, & ses Tableaux de cabinet sont trés-rares.

La rénommée de Raphaël donna envie au Correge de voir Rome ; il y considéra attentivement les Tableaux de ce Grand Peintre ; & le long silence qu'il avoit gardé en les voyant fut interrompu par ces mots, *Anchio son pittore. Encore suis-je Peintre.* Cependant tous les beaux Ouvrages qu'il avoit faits jusques là n'avoient pû le tirer de l'éxtrême misere où il se trouvoit, parce que le poids de sa Famille étoit grand, & la récompense de ses travaux fort petite.

Etant un jour allé à Parme recevoir un payement de 200. livres, on le luy fit tout en monnoye de Cuivre qu'on appelle des quadrins. La joye qu'il avoit de porter cet Argent à sa Femme l'empêcha de faire attention au grand poids dont il se chargeoit dans un tems de chaleurs, & pendant douze milles de chemin qu'il faisoit à pied, de sorte que s'étant trop échauffé

e cette charge, il gagna une Pleuresie, ont il mourut en 1513. âgé de quarante ns.

REFLEXIONS

ſur les Ouvrages du Corrége.

NOus ne voyons pas que le Corrége ait rien emprunté des autres. Tout eſt nouveau dans ſes Ouvrages: ſes Conceptions, ſon Deſſein, ſa Couleur, ſon Pinceau. Et cette nouveauté ne va qu'au bien; car ſes Penſées ſont tres-élevées, ſa Couleur délicate & naturelle, & ſon Pinceau paroît manié par la main d'un Ange. Ses Contours ne ſont pas correcſts à la vérité, mais ils ſont d'un grand Goût; ſes airs de tête gracieux & d'un chois ſingulier, principalement des femmes & des petits enfans. Et ſi l'on joint à tout cela l'union qui paroît dans ſon travail, & le talent qu'il avoit de remuer les cœurs par la fineſſe de ſes Expreſſions, on n'aura pas de peine à croire que la connoiſſance de ſon Art luy venoit plutôt du Ciel que de ſes Etudes.

FRANCESCO FRANCIA, qui d vroit être ici, a été mis parmi l Peintres Romains à la page 158. tout (même que Polidore de Caravage à page 193. le Parmésan à la page 202. Pe legrin de Modéne à la page 214. & Primatice à la page 229. Cela a été fa ainsi, parce qu'on a été plutôt empor par la maniére qu'ils ont suivie, qu'o n'a pris garde au païs où ils sont ne: Peut-être aussi que le Lecteur n'aura pa été fâché de trouver les Disciples d Raphaël à la suite de leur Maître.

LES CARACHES.

LOUIS, AUGUSTIN, & ANNIBAL

LES Caraches, qui ont aquis pa leurs Ouvrages tant de gloire & de réputation, étoient Loüis, Augustin, & Annibal, tous trois de Bologne.

LOUIS vint au monde en 1555. Il étoit Cousin-germain d'Augustin & d'Annibal, & comme il étoit plus âgé qu'eux, & qu'il s'avança de bonne heure dans sa Profession, il fut aussi leur Maître. Le sien fut au commencement Prosper Fontaine, qui ne luy croyant pas un Esprit

Esprit assez plein de feu, tâcha de le détourner de la Peinture, & le rebuta de maniére que Louïs quitta son Ecole. Mais son talent releva son courage, & luy fit prendre la résolution de n'avoir point d'autre Maître que les Ouvrages des grans Peintres. Il alla d'abord à Venise, où le Tintoret ayant vû de son Ouvrage, l'encouragea, & luy prédit qu'il seroit un jour des prémiers de sa Profession : ce qui luy fit poursuivre le dessein qu'il avoit formé de se rendre habile. Il étudia donc le Titien, le Tintoret, & Paul Véronése à Venise : le Passignan, & André del Sarte à Florence : le Parmésan, & le Corrége à Parme : & Jules Romain à Mantouë. Mais de tous ces Maîtres, celuy qui luy toucha le cœur plus vivement, fut le Corrége, dont il a depuis toûjours suivi la maniére.

AUGUSTIN nâquit en 1557. & ANNIBAL en 1560. Leur Pére s'appelloit ANTOINE, & étoit Tailleur d'Habits. Il tâcha de les élever avec soin. Il fit étudier Augustin, dont l'inclination sembloit le porter aux Lettres : mais comme son Génie l'emportoit encore plus fortement du côté des Arts, on le mit chez un Orfévre, qu'Augustin quitta bien-tôt pour retourner chez son Pére,

où il s'occupa de plusieurs connoissa-
ces indifféremment. Il s'adonnoit à to
ce qui luy venoit en fantaisie : à la Pe
ture, à la Graveure, à la Poësie, a
Mathématiques, à jouër des Instrume
à la Danse, & à d'autres Exércices lo
bles qui ornoient, mais qui partageoi
son Esprit.

Annibal au contraire n'avoit
tention qu'à la Peinture. Cet Art,
le lia avec son Frére, les obligea to
deux de l'étudier ensemble : mais la
versité de leur tempérament faisoit qu
se pointilloient sans cesse, & empêch
tout le fruit de leurs Etudes. Augu
étoit timide & studieux ; Annibal co
rageux & entreprenant : Augustin
cherchoit l'amitié & la conversation
gens d'esprit & de naissance, Anni
n'aimoit que ses égaux, & fuyoit
gens de qualité ; Augustin voulut se p
valoir de son droit d'aînesse, & de
diversité de ses connoissances, Anni
les méprisoit, & ne songeoit qu'à de
ner : Augustin étoit pointilleux sur
méthode d'étudier avec profit, & An
bal plus vif, se faisoit par tout un c
min facile. Ainsi dans l'impossibilité
parente de les accorder, leur Pére
sépara, & envoya l'aîné chez Louïs C
rache, qui voulut bien-tôt aprés les av

:ous deux, & qui trouva par ſa dou-
:eur & par ſa prudence le moyen de
nodérer cette antipathie qui étoit entr'-
:ux naturellement. Il ſe ſervit pour cela
le l'ardeur qu'il avoit pour ſon Art, il
.eur en inſpira le même amour, & leur
promit de leur communiquer les con-
noiſſances qu'il y avoit aquiſes ; car
l paſſoit déja pour habile. Enfin le
zéle qu'ils avoient pour leur Profeſſion
s'augmentant tous les jours par les pro-
grés étonnans qu'ils y faiſoient, les lia
tous trois d'amitié, & leur fit oublier
toute autre choſe que le ſoin de ſe ren-
dre habiles.

AUGUSTIN néanmoins interrompoit ſouvent ſes Etudes de Peinture par celles de la Graveure, qu'il apprénoit de Corneille Cort, ne voulant pas quitter un Exércice pour lequel il avoit fait paroître beaucoup de Génie dés l'âge de quatorze ans. Mais quoy qu'il ſe ſoit rendu tres-habile en cette partie, l'amour & le talent qu'il avoit pour la Peinture, le rappelloient toûjours à cet Art, comme à ſon centre.

ANNIBAL, qui ne s'écarta jamais de ſa Profeſſion, fit pour s'y fortifier un voyage dans la Lombardie & à Veniſe. Il fut entouſiaſmé dans Parme à la vuë des Ouvrages du Corrége : il en écrivit

à Louïs, & le pria d'éxciter Augustin d
l'y aller joindre, disant qu'ils ne pou
roient jamais trouver une meilleure E
cole pour devenir habiles, que, ni T
baldi, ni Nicolini, ni Raphaël mêm
dans la Sainte Cécile, n'avoient rien fa
de comparable aux merveilles qu'il voyo
dans les Tableaux du Corrége; que tou
y étoit grand & gracieux, qu'Augusti
& luy étudieroient ensemble ces belle
choses avec plaisir, & qu'ils vivroien
en bonne intelligence.

De la Lombardie, Annibal alla à Ve
nise, où les nouveaux charmes qu'
trouva dans les Oeuvres du Titien, d
Tintoret, & de Paul Véronése, luy fi
rent copier avec soin des Tableaux d
ces grans Hommes.

Enfin aprés que chacun des trois eu
mis à profit les Réfléxions qu'ils avoien
faites sur les Ouvrages des autres, il
s'unirent si parfaitement ensemble, qu
depuis ce tems-là ils ne se quittéren
point. Louïs continua de faire part d
ses lumieres à ses Cousins, & ceux-c
les reçûrent avec toute l'avidité & la ré
connoissance possible. Il leur propos
ensuite d'unir leurs sentimens & leu
maniére; & sur la difficulté qu'ils lu
réprésentoient de pouvoir pénétrer tou
les Principes d'un Art si profond, &

d'en éclaircir tous les doutes, il leur répondit qu'il n'y avoit point d'apparence que trois personnes, qui ne cherchoient que la vérité, & qui avoient bien vû & bien éxaminé les différentes maniéres, pûssent se tromper.

Ils se résolurent donc de poursuivre & d'augmenter la méthode qu'ils avoient commencée : ils firent en divers endroits quelques Ouvrages, qui, malgré toutes les traverses des Envieux, leur aquirent du crédit & des Amis. Ainsi se voyans établis dans une réputation considérable, ils jettérent les prémiers fondemens de cette célébre Académie, qui a passé depuis sous le nom des Caraches.

C'est-là que tout ce qu'il y avoit de jeunes Etudians, qui donnoient de grandes éspérances, venoient prendre des Leçons ; & c'est-là que les Caraches enseignoient libéralement & avec bonté les choses qui étoient proportionnées à la portée de leurs Disciples. Ils y établirent des Modéles bien choisis d'hommes & de femmes : Loüis eût le soin d'y faire apporter des Statuës & des Bas-reliefs Antiques. Ils y avoient des Desseins des meilleurs Maîtres, & des Livres curieux sur toute matiére. Un certain Antoine de la Tour, grand Anatomiste, y enseignoit ce qui regarde la liaison & le

mouvement des muſcles par rapport à la Peinture. On y faiſoit ſouvent des Conférences, & non ſeulement les Peintres, mais les Savans y propoſoient des difficultez, & les doutes qui en reſtoient, étoient toûjours éclaircis par les déciſions de Loüis, à qui on avoit recours comme à l'Oracle. Tout le monde y étoit bien reçû, & les jeunes gens y étant éxcitez par l'émulation, paſſoient les jours & les nuits à étudier : car, bien que les heures y fuſſent réglées pour les différentes matiéres que l'on y traitoit, l'on pouvoit néanmoins profiter en tout tems des Antiques, & des Deſſeins que l'on y voyoit. Le Comte Malvaſie dit, que ce qui a ſoûtenu cette Académie, c'eſt les Principes de Loüis, les Soins d'Auguſtin, & le Zéle d'Annibal.

La réputation des Caraches s'étant répanduë juſqu'à Rome ; le Cardinal Odoard Farnéſe, qui vouloit faire peindre la Galerie de ſon Palais, fit venir Annibal à Rome pour l'éxécution de ſon Deſſein, & ce Peintre fit ce voyage d'autant plus volontiers, qu'il avoit une tres grande envie de voir les Ouvrages de Raphaël, les Statuës & les Bas-reliefs Antiques.

Le Goût qu'il prit aux Sculptures des Anciens luy fit changer ſa maniére Bolo-

gnése, qui tenoit beaucoup de celle du Correge pour suivre une méthode plus sçavante, plus récherchée & plus prononcée ; mais plus séche & moins naturelle dans le dessein & dans la Couleur. Il eut occasion de la mettre en usage en plusieurs Ouvrages qu'il y fit, & entre autres dans celui de la Gallerie du Palais Farnése, où Augustin qui l'étoit vénu trouver l'ayda, & pour l'ordonnance & pour l'éxécution. Mais soit qu'Augustin voulût trop régenter dans cet Ouvrage, soit qu'Annibal en voulût avoir toute la gloire, ce dernier ne put soûffrir que son Frére continuât à travailler à cet Ouvrage, quelques soûmissions & quelques offres qu'Augustin luy fît pour l'adoucir.

Le Cardinal Farnése voyant cette mesintelligence, envoya Augustin à Parme dans le Dessein de le faire travailler pour le Duc Ranuccio son frére. Il y peignit une Chambre, mais on luy donna pendant cet Ouvrage tant de sujets de chagrin, que ne pouvant le surmonter ; il se rétira dans un Convent de Capucins pour se préparer à une mort qu'il sentoit prochaine. Elle arriva en 1605. étant âgé seulement de quarante-cinq ans.

Il laissa un fils naturel nommé Antoine, dont Annibal prit soin, le fit étudier, & l'instruisit dans la Peinture. Cet

Antoine a donné tant de preuves de s
capacité, même dans le peu d'Ouvrage
qu'il a laissez dans Rome, qu'on cro
qu'il auroit surpassé son Oncle Anniba
s'il avoit vêcû plus longt-tems. Il mou
rut à l'âge de trente-cinq ans, en 161

Le Comte Malvasie, dit qu'Anniba
eut tout sujet de se répentir de la duret
avec laquelle il avoit traitté son frere
Rome, & qu'ayant eû dans la suite de
Tableaux à faire où les Conseils & l'érudition d'Augustin luy étoient nécessaires
il auroit été assez embarrassé sans l
sécours de Loüis Carache. Mais il n'y
guéres de vray-semblance à cela, puis
que Agucchi qui avoit toûjours assisté Annibal de ses Avis dans les compositions
qu'il avoit faites, ne luy auroit pas manqué dans le bésoin, & que nous voyons
d'ailleurs par ses Desseins la fertilité &
la beauté de son Génie.

On fit à Augustin de célébres Obséques à Bologne, dont on peut voir les circonstances dans la déscription que nous en a laissée le Comte Malvasie.

Cependant Annibal continua la Galerie du Cardinal Farnése, il y prit des soins incroyables, & quoy qu'il fut consommé dans sa profession, il n'a pas fait la moindre chose dans cet Ouvrage qu'il n'ait consulté la nature, ni peint la moin-

dre partie de ses Figures, pour laquelle il n'ait fait monter un modéle sur l'échaffaut, & n'ait ainsi dessiné exactement toutes les Attitudes.

Bonconti l'un de ses Disciples, étonné de tous les soins qu'il prenoit, & du peu d'égard qu'on y avoit; écrivant à son Pére, luy dit entr'autres choses qu'Annibal n'avoit que dix écus par mois, quoy qu'il fit des Ouvrages qui en méritoient mille, qu'il étoit à l'Ouvrage depuis le matin jusqu'au soir, & qu'il se tuoit à force de travailler: Voicy les propres termes de la Lettre rapportée par le Comte Malvasie. *Voglio ch ègli sappia che Messer Annibale Carazzi non altro ha dal suo che scuti dieci di moneta il mese & parte per lui e servitore, & una Stanzietta alli tetti, e lavora & tira la caretta tutto il di come un Cavallo, e fa loge camare e sale, quadri & ancone e lavori da mille scuti, e stenta, e crepa & ha poco gusto ancora di tal servitú ma questo di gratia non si dica ad alcuno.* Enfin aprés des soins inconcevables, ayant mis cette Galerie dans le degré de perfection où nous la voyons, il espéroit que le Cardinal Farnése lui donneroit une récompense proportionnée à la qualité de l'Ouvrage, & à l'espace de huit années qu'il avoit travaillé pour lui, mais un Espagnol nom-

mé Dom Jean de Caſtro qui gouvernoit l'Eſprit de ce Cardinal, lui perſuada que ſelon la ſupputation qu'il avoit faite, Annibal ſeroit bien payé de la ſomme de cinq cens écus d'or, on les luy porta, & il fut tellement frappé de cette injuſtice qu'il ne put dire un ſeul mot à celuy qu'on lui envoya.

Ce procédé fit une terrible impreſſion ſur ſon eſprit ; le chagrin qu'il en eut le rendit tout languiſſant & abregea de beaucoup ſa vie. de ſorte que peu aprés ſon retour de Naples où il étoit allé pour rétablir ſa ſanté que la débauche des femmes avoit d'ailleurs un peu rüinée, il mourut à Rome en 1606. âgé de quarante-neuf ans.

Pendant qu'Annibal travailloit à Rome, Loüis étoit recherché de tous les côtez dans la Lomdardie, principalement pour des Tableaux d'Egliſe, & l'on peut juger de ſa capacité & de ſa facilité par le grand nombre qu'il en a faits & par la préference qu'on luy donnoit ſur tous les autres Peintres.

Dans le tems qu'il y étoit le plus occupé, Annibal le ſolicita ſi puiſſamment de venir à Rome pour l'ayder de ſes Conſeils dans l'Ouvrage de la Galerie Farnéſe, qu'il ne put ſe diſpenſer de faire ce voyage, & aprés avoir corrigé pluſieurs cho-

ées dans cette Galerie, & avoir peint lui-même une de ces Figures nuës, qui soûtiennent le Médaillon de Sirinx; il s'en retourna à Bologne, n'ayant été que tres-peu de tems à Rome. Enfin aprés avoir établi & soûtenu la réputation des Caraches, il mourut dans le lieu de sa naissance en 1618. âgé de soixante-trois ans.

Loüis né en 1555. & mort en 1618.
Augustin né en 1557. & mort en 1605.
Annibal né en 1560. & mort en 1609.

Les Caraches ont eû quantité de Disciples dont les plus célébres sont le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, Siste Badalocchi, l'Albane, le Guerchin, Antoine Carache, le Mastelletta, le Panico, Baptiste, Bonconti, le Cavédon, le Taccone, &c. Quand les Caraches n'auroient pas toute la réputation qu'ils se sont acquise par eux-mêmes, l'éxcellence de leurs Disciples auroit rendu leur nom célébre à la Postérité.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages des Caraches.

LORSQUE Michelange de Caravage & le Chevalier Josepin tenoient

à Rome le timon de la Peinture, que l
premier qui dessinoit d'un trés-mêchan
Goût s'attiroit beaucoup d'Eléves, parc
qu'il étoit grand Coloriste, & que Jose
pin s'étoit jetté dans une maniére éxpé
ditive, sans goût, & sans éxactitude, l
bon Genie de la Peinture suscita l'Ecol
des Caraches pour soûtenir ce bel Art, qu
couroit risque de tomber en décadence du
côté de la composition, & du Dessein.

La Nature en pourvoyant les Caraches d'un beau Genie, leur donna une ardeur incroyable pour leur Profession : ils l'ont suivie par leur talent & l'ont perfectionnée par l'assiduité de leurs Etudes, par l'opiniâtreté de leur travail & par la docilité de leur Esprit. Les mêmes principes sur lesquels ils avoient établi cette célébre Ecole, qui portoit leur nom, leur servoient de guide dans l'éxécution de leurs Ouvrages. Leurs maniéres sont assez semblables, & toute la difference qui s'y rencontre ne vient que de la diversité de leur tempérament. Loüis avoit moins de feu, plus de grandeur, plus de grace & plus d'Onction : Augustin plus de gentillesse, & Annibal plus de fierté & de singularité dans ses pensées : plus de profondeur dans le Dessein, plus de vivacité dans les expressions, & plus de fermeté dans l'éxécution.

Les Caraches ont tiré des Sculptures Antiques, & de tous les meilleurs Maîtres, ce qu'ils ont pû en tirer pour se faire une bonne maniére, mais ils n'ont point tari les sources, car s'ils ont puisé dans l'Antiquité, dans Raphaël, dans le Titien & dans le Correge beaucoup de choses, ils en ont encore plus laissé qu'ils n'en ont pris.

Quoy que le caractére d'Annibal ait été plûtôt pour des sujets prophanes, que pour ceux de dévotion, il en a traitté néantmoins quelques uns de ces derniers fort pathétiquement & sur tout de l'Histoire de Saint François. Mais Loüis en ce genre avoit de plus qu'Annibal, qu'il donnoit à ses Vierges des airs gracieux à la maniére du Correge, le Génie d'Annibal le portant plus volontiers à la fierté qu'à la délicatesse, & à l'enjouëment qu'à la modestie. Pour Augustin il a souvent interrompu l'éxercice de la Peinture par la Gravure qu'il entendoit parfaitement, & par d'autres éxercices : ainsi ayant fait peu de Tableaux, on les a confondus la plus grande partie avec ceux de son Frére.

Comme Annibal n'avoit point étudié, & qu'il donnoit toute son attention à la Peinture ; souvent dans ses grandes Compositions il se servoit du sécours de

ſon Frére Auguſtin, & de celuy de Mo ſignor Agucqui, en faiſant toûjou paſſer leurs lumiéres par celles de ſo Génie.

Les Caraches ont tous trois deſſi d'un grand Goût. Celuy d'Annibal s'e encore augmenté dans le ſéjour qu'il f à Rome, comme on le peut voir pa les Ouvrages qu'il a faits au Palais Fa néſe. Ce Deſſein eſt chargé à la vérit mais cette charge eſt néanmoins ſi bel & ſi ſavante, qu'elle fait plaiſir à ceu même qui la cenſurent ; car ſon Goû de deſſiner eſt un composé de l'Ant que, de Michelange, & de la Natur Mais comme l'affection qu'il préno pour les beautez nouvelles luy faiſo oublier les anciénnes, la maniére Ro maine luy fit quitter la Bolognéſe, qu étoit molle & pâteuſe ; & à meſur qu'il voulut augmenter dans le Goût d Deſſein, il diminua dans celuy du Co loris. Ainſi ſes derniers Ouvrages ſon d'un Deſſein plus prononcé, mais d'u Pinceau moins tendre, moins fondu, & moins agréable.

Ce défaut eſt commun preſqu'à tou ceux qui ont correctement deſſiné. Il ont crû qu'ils perdroient le fruit de leur travaux, s'ils laiſſoient ignorer au mon de à quel point ils poſſédoient cette par-

ie, & qu'on leur pardonneroit assez
tout ce qui leur manque d'ailleurs, quand
on seroit content de la régularité de
leur Dessein. Ils ont eû si peur qu'elle
n'échapât aux yeux, qu'ils n'ont point
eû de scrupule de les offencer par la
crudité de leurs Contours.

Annibal a eû un éxcellent Goût pour le Païsage. Ses Arbres sont d'une forme éxquise, & d'une touche tres-légére. Les Desseins qu'il en a faits à la plume ont un caractére & un esprit merveilleux. Ses Touches sont choisies, elles consistent en peu de traits, mais elles expriment beaucoup, & ce que je dis de ses Païsages convient encore à tous ses autres Desseins. Dans tous les objets visibles de la Nature il y a un caractére qui les spécifie, & qui les fait paroître plus sensiblement ce qu'ils sont. Annibal a sû prendre ce caractére, & s'en est servi dans ses Desseins avec beaucoup d'esprit & de justesse.

Malgré l'estime qu'il avoit pour les Ouvrages du Titien & du Corrége, son Coloris n'est guéres sorti de la voye commune: il n'a pas pénétré dans l'artifice du Clair-obscur, & ses Couleurs locales ne sont pas bien précieuses. Ainsi ce qui se trouve de bon dans ses Tableaux touchant le Coloris, n'est pas

tant l'effet des Principes de l'Art, q des bons momens de son Génie, des réminiscénces du Titien & du Cc rége.

Cependant nous ne voyons point Peintre qui ait été plus universel, pl facile, ni plus assuré dans tout ce qu faisoit, ni qui ait eû une approbati plus générale qu'Annibal.

GUIDO RENI

NÉ à Bologne en 1574. étoit Fi de Daniel Reni, éxcellent Mu cien. Il étudia les Principes de son A chez Denis Calvart Flamand, qui éto pour lors en réputation : mais l'Acad mie des Caraches faisant parler d'elle Bologne, le Guide quitta son Maît pour travailler sous eux ; il s'y appliqu avec tant de soin, que ses prémiers Ou vrages étoient entiérement dans la m niére de ces nouveaux Maîtres, ent lesquels il eût une prédilection pou Loüis, parce qu'il trouvoit beaucoup d Grace & de Grandeur dans ce qu'il fa soit. Il chercha ensuite une maniére à l quelle il pût s'arrêter. Il alla à Rome, o il en copia de toutes sortes, il étoit charm des Tableaux de Raphaël d'un côté, & l

forc

nce de ceux de Caravage luy plaisoit u'un autre. Il essaya de tout, & s'arrêta nfin à une maniére qui pût plaire à tout e monde. En effet, celle qu'il s'est forhée est si grande, si facile, & si gracieue, qu'elle luy a aquis beaucoup de bien & de réputation.

Michelange de Caravage, qui se croyoit ffensé par le changement subit que le Guide fit d'une maniére forte & brune une autre toute opposée, parla des Ourages de ce Peintre d'une façon insulante, & qui auroit eû de grandes suies, si le Guide, par sa prudence, n'aoit évité de se commettre avec un homme d'un tempérament impétueux.

Le Guide étant retourné à Bologne aquit beaucoup de gloire par le soin lont il travailloit ses Tableaux : & comne il se voyoit recherché de tous côtez par les grans Seigneurs, qui vouloient voir de ses Ouvrages, il fixa un prix à es Tableaux selon le nombre des Figures qui les composoient, pour chacune desquelles il se faisoit payer cent Ecus Romains.

Le Guide se voyoit ainsi fort à son aise, & vivoit honorablement, quand a passion du jeu s'empara de son Esprit. Il y fut malheureux, & les pertes qu'il fit, le réduisirent enfin dans la nécessité.

Ses Amis prirent ſoin de luy faire envi
ſager ſon Etat : mais il ne luy fut pa
poſſible de ſe corriger. Il envoyoit ven
dre ſous main à vil prix des Tableaux
dont il avoit refuſé beaucoup d'argent
& il n'avoit pas plutôt reçû ce petit ſe
cours, qu'il alloit chercher ſes joüeur
pour avoir ſa revanche. Enfin, comm
une paſſion en affoiblit une autre, cell
qu'il avoit pour ſon Art diminua à te
point, qu'en travaillant il ne ſongeoi
plus comme auparavant à ſa gloire
mais ſeulement à éxpédier ſes Tableau
pour avoir de quoy ſubſiſter. Ses prin
cipaux Ouvrages ſont dans les Cabinet
des Grans. Il travailloit également bien
à huile & à fraiſque. Celuy de ſes Ta
bleaux qui a fait le plus de bruit dan
Rome, eſt celuy qu'il peignit en con
currence du Dominiquin dans l'Egliſ
de Saint Grégoire. Au reſte le Guid
avoit de ſi bonnes mœurs, que, qui er
auroit retranché la paſſion du jeu, er
auroit fait un homme accompli. Il mou
rut à Bologne en 1642. âgé de ſoixante-
ſept ans.



REFLEXIONS
Sur les Ouvrages du Guide.

QUOYQU'IL n'y ait pas une grande vivacité dans les Productions du Guide, l'on voit néanmoins que s'il n'a pas fait beaucoup de grandes Compositions, c'étoit plutôt faute d'occasion, que de fertilité de veine. Il faut avoüer pourtant que son Génie n'étoit pas également propre à traiter toutes sortes de sujets. Les Matiéres pathétiques & celles de dévotion étoient les plus conformes à son tempérament : la grandeur, la noblesse, la douceur & la grace étoient le caractére de son Esprit ; & il les a tellement répanduës dans tous ses Ouvrages, qu'elles sont les principales marques qui le distinguent d'avec les autres Peintres.

Il pensoit assez finement, & ses objets sont ordinairement bien disposez en général, & les Figures en particulier.

Comme le Guide a été le prémier & le plus affectionné de tous les Eléves des Caraches, il se conforma d'abord à leur Goût de Dessein, & à leur maniére. Il s'en fit une dans la suite qui n'étoit

pas si ferme, si prononcée, ni si savant que celle d'Annibal; mais qui approch plus du caractére de la Nature, sur tou dans les éxtrémitez, les têtes, les pied & les mains. Il y observoit certaine tendresses, & y dessinoit certaines par ties d'une façon particuliére : comme le yeux grans, la bouche petite, les nar rines un peu serrées, les mains & le pieds plutôt potelez, que sensiblemen articulez, sur tout les pieds un peu courts, & les orteils serrez : Et enfin i est vray-semblable, que s'il n'a pas pro nonce si éxactement l'articulation des membres, ce n'est pas tant pour avoir oublié ce qu'il en savoit, que pour fuïr une espéce de pédanterie, qu'il y a, disoit-il, à les trop marquer. Mais l'éxcés qu'on doit éviter, ne dispense pas du milieu que l'on doit suivre.

Pour les Têtes, elles sont du mérite de celles de Raphaël, soit dans la correction du Dessein, soit dans la finesse des Expressions, sur tout celles qui regardent en haut. Il faut dire aussi qu'il a traité peu de sujets qui fussent capables de luy fournir une assez grande diversité d'Expressions pour être entiérement comparé en ce genre à Raphaël : cette beauté touchante, qui fait le mérite des Têtes du Guide, consiste à mon

vis, non ſeulement dans la régularité
es traits, mais encore dans un air pré-
ieux qu'il a donné aux bouches, lequel
ient un milieu délicat entre le rire & le
nélancolique; & dans un accord de ces
nêmes bouches, avec une certaine mo-
eſtie qu'il a miſe dans les yeux.

Ses Draperies ſont bien jettées, &
'un grand Goût; les plis en ſont am-
les, & quelquesfois caſſez : il s'en ſer-
oit ingénieuſement pour remplir les
uides, & pour grouper les membres
x les lumiéres de ſes Figures, principa-
ement quand elles étoient ſeules. Enfin
erſonne n'a mieux entendu les ajuſte-
nens de Draperies, ni perſonne n'a plus
oblement habillé, ſans qu'il y paroiſſe
ucune affectation.

On ne voit point de Païſage de ſa
nain, & quand il traitoit quelque ſujet
ui en demandoit de quelque étenduë,
l ſe ſervoit d'une main étrangére.

Son Coloris étoit ſemblable à celuy
les Caraches dans les Tableaux de ſa
rémiére maniére. Il en fit même quel-
ques-uns dans la maniére du Caravage,
nais le trop grand travail qu'il y trou-
va, & le moyen qu'il cherchoit de plaire
à tout le monde, le détermina à une
maniére claire, que les Italiens appellent
Vagne. Il fit dans cette pratique pluſieurs

Tableaux tres-agréables, & dans u
grande union de Couleurs, quoy q
plus foibles : mais s'étant accoûtur
peu-à-peu à cette foiblesse, il néglig
ses Carnations, ou peut-être, les vo
lant faire plus délicates, il donna da
un gris, qui alla souvent jusqu'au
vide.

Pour le Clair-obscur il l'a absolume
ignoré, comme a fait toute l'Ecole d
Caraches, si ce n'est qu'à l'imitation
Loüis Carache son principal Maître,
ne l'ait pratiqué souvent par la grande
de son Goût plutôt que par Principe,
retranchant de tous ses objets les min
ties qui partagent la vuë.

Le Pinceau du Guide étoit léger
coulant, & ce Peintre étoit tellemen
persuadé que la liberté de la main éto
nécessaire pour plaire, qu'aprés avoi
quelquesfois péné son Ouvrage, il don
noit pardessus des coups hardis, pou
ôter l'idée du tems & du grand trava
qu'il avoit coûté.

L'état où le jeu l'avoit réduit sur l
fin de sa vie ne luy permit pas de s
servir de cet artifice, il fallut travaille
promtement pour avoir de quoy vivre
& cette promtitude laissa sur ces der-
niéres Peintures, qui n'étoient pas for
finies, une liberté naturelle.

Enfin, de quelque maniére, & en quelle tems qn'il ait peint ses Tableaux, il y mis une finesse dans les pensées, une oblesse dans les Figures, une douceur ans les expressions, une richesse dans s ajustemens & une grace par tout, ui luy ont attiré une admiration universelle.

DOMINIQUE ZAMPIERI
dit
LE DOMINIQUIN

NE' à Bologne en 1581. d'une Famille honnête a été long-tems Disciple des Caraches. Il avoit l'esrit tardif, mais éxcellent ; ce qu'il desinoit pour ses Etudes étoit fait avec tant e peine, & tant de circonspection, que es autres Disciples ses Camarades le régardoient comme un homme qui perloit son tems ; ils disoient que ses Ouvrages étoient labourez à la charuë, & ils l'appelloient le bœuf ; mais Annibal qui connoissoit son caractére leur dit que ce bœuf à force de labourer rendroit son champ si fertile qu'un jour il nourriroit la Peinture ; Prophetie si véritable, que les Tableaux du Dominiquin sont au-

jourd'huy une ſource où il y a d'exce
lentes choſes à puiſer, & que les Ou
vrages publics que ce ſçavant Peintre
faits à Rome, à Naples & à Grotta Ferr
ta ſont des témoignages éternels de
grande capacité. Le Tableau de la Com
munion de ſaint Jérôme, qu'il fit à Ro
me pour l'Egliſe de ce Saint plût telle
ment au Pouſſin, que ce fameux Peintr
contoit la Transfiguration de Raphaël
la deſcente de Croix de Daniël de Vo
terre, & le Saint Jérôme du Dominiquin
pour les trois plus beaux Tableaux d
Rome. Il ajoûtoit qu'il ne connoſſoit poin
d'autre Peintre pour les Expreſſions qu
le Dominiquin. Comme il a beaucou
travaillé à Fraiſque, ſes Tableaux à huil
ſont peints avec quelque ſéchereſſe.

Il étoit bon Architecte, & le Pape
Grégoire XV. lui donna l'Intendance
des Palais & des Bâtimens Apoſtoliques
Il aimoit la ſolitude, & lorſqu'il alloi
par les ruës, on rémarquoit qu'il avoi
attention aux actions des particulier
qu'il rencontroit en chemin, & qu'i
en deſſinoit ſouvent quelque choſe ſu
ſes tablettes. Il étoit d'un tempérament
doux & avoit un procédé fort honnête,
cependant il expérimenta une cruelle per-
ſécution de la part de ſes envieux, &
principalement à Naples; ce qui lui cauſa
un

n extrême chagrin dont il mourut en
ʼ41. âgé de soixante ans.

REFLEXIONS

ur les Ouvrages du Dominiquin.

JE ne say que dire du Génie du Dominiquin, je ne say pas même s'il avoit quelque chose dans l'ame de ce eintre, qui méritât ce nom, ou si la onté de son esprit & la solidité de ses éflexions luy ont tenu lieu de Génie : luy ont fait produire des Ouvrages ignes de la Postérité. Car il avoit aporté en naissant une humeur taciturne, : fort éloignée de cette activité, que emande la Peinture ; les Etudes de sa eunesse ont été obscures, ses prémiers ravaux méprisez, sa persévérance traiée de tems perdu & son silence de stupiité. La seule opiniâtreté dans le travail nalgré les Conseils & la risée de ses Canarades luy amassoit peu à peu un trésor aché de sciences, qui devoit être déouvert en son tems. Enfin son Esprit nvélopé comme un Ver-à-soye dans sa oque, aprés avoir long-tems travaillé lans une espéce de solitude, se sentant

dévélopé des filets de l'ignorance, & é-
chauffé par l'activité de ses pensées, pr
l'éffort & se fit admirer non-seulemen
des Caraches qui l'avoient soûtenu, ma
encore de leurs Disciples qui avoient t
ché de le rebuter.

Dés les commencemens ses pensée
étoient judicieuses, elles s'élevérer
beaucoup dans la suite, & peu s'en fau
qu'elles ne soient arrivées jusqu'au su
blime ; si l'on ne veut dire qu'il y a
porté quelques uns de ses Ouvrages
comme les Angles du Dôme de Sain
André à Rome, la communion de Sain
Jérôme, le David, l'Adam & l'Eve
qui sont chez le Roy, Notre-Seigneur
qui porte sa Croix, qui est chez Mon-
sieur l'Abbé de Camps & quelques au-
tres.

Il a eû un assez bon choix d'attitude
mais il a trés-mal entendu la collocatio
des Figures & la disposition du tout en-
semble. D'ailleurs pour le Goût & la Cor-
rection du Dessein, pour l'expression d
sujet en général, & des Passions en par-
ticulier, pour la variété & la simplicit
des airs de Têtes, il n'est guéres inférieu
à Raphaël. Il a été comme luy trés ja-
loux de ses contours, & il les a marqué en-
core plus séchement, & quoy qu'il n'a
pas eû tant de Noblesse & de Grace

il n'en a pourtant pas manqué.

Ses Draperies sont tres-mauvaises, trés-mal jettées, & d'une dureté éxtrême. Son Païsage est du Goût des Caraches, mais éxécuté d'une main pésante. Ses Carnations donnent dans le gris & tiennent peu du caractére de la vérité. mais son Clair-obscur est encore plus mauvais. Son Pinceau est pésant & son Ouvrage fort sec.

Comme les progrés qu'il faisoit dans la Peinture ne s'augmentoient que par le travail & par les Réflexions, ses Ouvrages ont acquis avec l'âge un accroissement de mérite, & ce sont les derniers qui luy ont attiré plus de loüanges. Ainsi il est vray-semblable de dire que les parties de la Peinture que le Dominiquin possédoit étoit une récompense de ses fatigues, plûtôt qu'un effet de son Génie. Mais fatigues ou Génie, ce qu'il a produit de bon est d'une nature à servir de modéle à tous les Peintres qui le suivront.

JEAN LANFRANC

NE' à Parme le même jour que le Dominiquin en 1581. de Parens pauvres, qui pour s'en décharger le menérent

à Plaisance, & le firent entrer au service du Comte Horace Scotti. il n'y faisoit que charbonner les Murailles & trouvoit le papier trop petit pour y grifoner ses idées, le Comte voyant les dispositions de ce jeune homme, le mit chez Augustin Carache, aprés la mort duquel il alla à Rome où il étudia sous Annibal. Celui-cy le fit travailler à Saint Jacques des Espagnols, & le trouva assez capable pour lui confier l'éxécution de ses Desseins en des Ouvrages où il a laissé de quoy douter s'ils sont du Maître ou du Disciple.

Son Genie étoit de peindre à fraisque dans des lieux spacieux, comme on le peut remarquer par ses grans Ouvrages, & sur tout par la Coupole de saint André de Laval où il a beaucoup mieux réussi que dans ses Tableaux de Médiocre grandeur ; il dessinoit du Goût d'Annibal Carache, & tant qu'il demeura sous la conduite de cet Illustre Maître, il fut toûjours correct, mais aprés la mort d'Annibal il se laissa aller à l'impétuosité de son Génie, sans prendre autrement garde à la régularité de son Art. Il a gravé à l'eau-forte les Loges de Raphaël, conjointement avec Sisto Badalocchi, & l'un & l'autre dédiérent cet Ouvrage à Annibal leur Maître. Lanfranc peignit

pour Urbain VIII. l'Hiſtoire de ſaint Pierre, qui a été gravée par Piétro Santi & d'autres Ouvrages dans l'Egliſe de ſaint Pierre. Ce Pape en fut ſi content qu'il le fit Chevalier.

Lanfranc fut heureux dans ſa Famille; ſa Femme qui étoit fort aimable lui donna des Enfans qui de ſa maiſon faiſoient une eſpéce de Parnaſſe, par les talens qu'ils avoient pour la Poëſie & pour la Muſique; ſa fille aînée qui chantoit & qui joüoit tres-bien de divers Inſtrumens y contribua plus que les autres. Il mourut en 1647. âgé de ſoixante-ſix ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Lanfranc.

LE Génie de Lanfranc, échauffé par les Etudes qu'il fit d'aprés les Ouvrages du Corrége, & ſur tout d'aprés la Coupole de Parme, le porta dans un antouſiaſme de vaſtes penſées. Il chercha avidement les moyens de faire de ſemblables Productions, & celles que l'on voit de luy à Rome & à Naples perſuadent facilement qu'il étoit capable de grandes Entrepriſes. Auſſi avoit-il un

talent particulier pour les éxécuter. Rien ne l'étonnoit, & il a fait des Figures de plus de vingt pieds de haut dans la Coupole de Saint André de Laval, qui font un tres-bon effet, & qui ne paroiſſent d'en bas que d'une proportion naturelle & convenable. On voit dans ſes grans Ouvrages qu'il vouloit joindre la fermeté du Deſſein d'Annibal au grand Goût & à la ſuavité du Corrége. Il tâcha même d'en imiter toute la Grace : mais il ne ſavoit pas que la Nature, qui en eſt la diſpenſatrice, ne luy en avoit accordé qu'une petite meſure. Ses Idées étoient capables à la vérité d'embraſſer de grans Ouvrages, & ſon Génie n'étoit pas aſſez ſouple pour retourner ſur luy-même, & pour s'appliquer à les terminer ; c'eſt ce qui fait que ſes Tableaux de chevalet ne ſont pas ſi eſtimables que ce qu'il a peint à fraiſque : la vivacité d'eſprit, & la liberté de main étans tres-propres à ce genre de Peinture.

Lanfranc eût un Goût de Deſſein ſemblable à celuy de ſon Maître ; c'eſt-à-dire toûjours grand & toûjors ferme : mais il n'en conſerva pas la correction juſqu'à la fin. Ses grandes Compoſitions font un grand fracas, cependant ſi on en veut éxaminer le détail, on n'y trouvera aucune Expreſſion qui intéreſſe.

Son Coloris n'eſt pas ſi recherché que
:eluy d'Annibal : les teintes de ſes Car-
ıations ſont triviales , & les ombres en
ont un peu noires. Il a ignoré , comme
on Maître , l'artifice du Clair-obſcur. Il
'a quelques-fois mis en uſage comme luy
ar un bon mouvement de ſon Eſprit ,
ɛ non par Principe.

Les Ouvrages de Lanfranc partent
l'une veine bien oppoſée à celle du Do-
niniquin. Ce dernier s'eſt fait Peintre
n dépit de Minérve ; celuy-là étoit né
vec un Génie heureux ; Dominiquin
nventoit avec peine , & digéroit enſuite
es compoſitions avec un jugement ſo-
ide , & Lanfranc laiſſoit tout faire à ſon
Génie , dont les Productions couloient
le ſource : Dominiquin s'eſt étudié à
xprimer les paſſions particuliéres , &
ſurpaſſer ſon Maître dans la régularité
es Contours , & Lanfranc s'eſt contenté
'une Expreſſion générale , & de ſuivre
Annibal dans le Goût du Deſſein : Do-
niniquin , qui dans ſes Etudes avoit
oûjours fait agir ſa raiſon , augmenta
a capacité juſqu'à la mort , & Lanfranc ,
ui n'étoit appuyé que ſur une pratique
xtérieure de la maniére d'Annibal , dimi-
ua toûjours aprés la mort de ce Maître :
Dominiquin éxécutoit ſes Ouvrages d'u-
ne main peſante & tardive , & Lanfranc

l'avoit promte & légére. Enfin il eſt di
ficile de voir deux Eléves nourris dai
la même Ecole, & nez ſous la mên
Planette, qui ſoient plus oppoſez l'un
l'autre, & qui ayent des tempéramens
contraires : mais cette oppoſition n'en
pêche pas qu'on ne puiſſe les admirer l'u
& l'autre par leurs bons côtez.

FRANCOIS ALBANE,

NE' à Bologne en 1578. eût pou
Pére un Marchand de Soye qui l
voulut faire inutilement de ſa Profe
ſion ; car le penchant de ſon Fils le poi
tant à la Peinture, il ſe mit d'abord che
Denys Calvart où étoit le Guide : celu
cy étant déja fort avancé, enſeigna à ſo
Camarade les Principes du Deſſein ; 8
étant ſorti de chez ſon Maître pour ſ
mettre ſous les Caraches, il l'y attir
auſſi. Aprés que l'Albane y eût fait u
progrés conſidérable, il s'en alla à Rome
où l'Etude des belles choſes le fortifi
tellement dans ſon Art, que ç'a été u
des plus ſavans & des plus agréable
Peintres d'Italie.

Etant de retour à Bologne il épouſ
en ſecondes Nôces une femme qui lu
apporta en dot une grande beauté, &

beaucoup de complaiſance. Ainſi il trouva en elle le repos de ſa maiſon, & un modéle parfait pour les femmes qu'il auroit à peindre. Elle eût de beaux Enfans dans la ſuite, & l'Albane prît autant de plaiſir à les peindre, que ſa femme en avoit à les tenir, ou dans ſes mains, ou ſuſpendus avec des bandelettes, ſelon l'attitude dont il avoit béſoin; c'eſt ce qui luy a donné occaſion de peindre tant de ſujets, où Vénus, les Amours, les Nymphes, où les Déeſſes avoient toûjours beaucoup de part. Il ſe ſervoit utilement & ingénieuſement des lumiéres qu'il avoit reçûës des belles Lettres, pour enrichir ſes Inventions des fictions de la Poëſie; on luy reproche ſeulement de n'avoir pas aſſez varié ſes Figures, & d'avoir donné preſque par tout le même air & la même reſſemblance. Ce qui vient de ce qu'il ſe ſervoit toûjours des mêmes Modéles, & qu'il en avoit l'Idée remplie. On voit fort peu de grandes Figures de ſa main; & comme il a peint ordinairement en petit, ſes Tableaux ſe ſont diſperſez comme des pierres précieuſes par toute l'Europe. Ils ont été payez d'un grand prix, ſur tout dans ces derniers tems. Ils ſont devenus fort à la mode, & étant ſavans & agréables, ils plaiſent à tout le monde. Ce Peintre a

passé quatre-vingt-deux ans dans une vie paisible ; qu'il changea pour une meilleure en 1660. Francesco Mola & Jean-Baptiste Mola ont été ses Disciples.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de l'Albane.

COMME la joye plaît à la plûpart du monde, les Tableaux de l'Albane, qui inspirent cette passion, sont d'autant mieux reçûs, qu'ils sont soûtenus par des pensées ingénieuses. Son Génie réveillé par l'étude des belles Lettres, le porta à enrichir ses Inventions des ornemens de la Poësie. Sa Veine étoit abondante & facile, & il a fait un grand nombre de Compositions remplies de Figures. Il étoit savant dans le Dessein, & comme il se servoit toûjours des mêmes modéles, il tomboit aisément dans la répétition, principalement dans celle des mêmes airs de têtes qu'il rendoit fort gracieux ; ce qui fait que de toutes les maniéres il n'y en a point de plus facile à connoître que celle de l'Albane.

Les sujets qu'il a traitez ne sont pas d'une nature à faire juger s'il savoit entrer dans les différentes passions, &

telles qu'il a éxprimées tendent presque toutes à la joye, & ne sont pas fort fines. Ainsi l'on peut dire que la Grace qui paroît dans ses Ouvrages ne vient pas si précisément de son Génie, que de l'habitude de sa main.

Ses Attitudes & ses Draperies sont d'un assez bon chois. Il étoit universel; & son Païsage, qui est plus agréable que savant, est comme ses Têtes d'un même Dessein, & d'une même Touche.

Son Coloris est frais, & ses Carnations sont de teintes sanguines, mais peu recherchées. Il a été fort inégal dans la force de ses Couleurs, ayant fait des sujets en pleine campagne, les uns forts de Couleurs, les autres foibles. Quant au Clair-obscur & à l'union des Couleurs, quoy qu'il n'en ait pas connu le Principe, le bon sens ou le hazard l'y ont quelquesfois conduit.

Son travail paroît éxtrémement fini: & bien que ses Tableaux soient peints avec facilité, on y voit fort peu de Touches libres.



FRANCOIS BARBIERI, *surnommé* *LE GUERCHIN DA CENTO*

NE' à Bologne en 1597. apprit le principes de son Art chez de Peintres de Bologne d'une médiocre ca pacité. Il les quitta pour l'Académie de Caraches, où il dessina d'une grande ma niére & d'une grande facilité : mais d'ur Goût naturel plûtôt qu'idéal, lorsqu'i voulut se former une maniére de dessi- ner, il éxamina celles des Peintres d son tems. Celles du Guide & de l'Albane luy semblérent trop foibles ; & sans les blâmer, il se détermina à donner à ses Tableaux beaucoup plus de force, & s'approcha de la façon de faire du Cara- vage qui luy plaisoit assez : étant persua- dé qu'on ne pouvoit bien imiter le relief de la Naure, qu'en prenant les avanta- ges que les ombres & les couleurs for- tes donnoient. Il étoit néanmoins fort amy du Guide, pendant la vie duquel il demeura toûjours à Cento, qui est au- prés de Bologne, & ne rentra dans la Ville qu'aprés la mort de ce Peintre. Il a toûjours suivi cette façon de peindre forte, si ce n'est sur la fin, contre son

ntiment, & ſeulement, diſoit-il, pour
ıgner de l'argent & plaire aux ignorans,
ıe la réputation du Guide & de l'Albane
/oit entraînez; c'eſt ainſi qu'il parloit.
a vérité eſt que de tous les Eléves des
araches, il n'y en a point eû de moins
;réables, il inventoit facilement : mais
eût été à ſouhaiter qu'il eût joint à la
érté de ſa maniére plus de nobleſſe dans
s airs de têtes, & plus de vérité dans
:s Couleurs locales. Ses Carnations don-
ıent un peu dans le plombé, quoy que
ıns le général elles ne manquent pas
'harmonie, & que ce qui eſt à déſirer
ans ſes Tableaux ne puiſſe pas empêcher
u'il ne paſſe dans l'eſprit des Connoiſ-
:urs pour un grand Peintre.

Au reſte, s'il eſt récommandable par
ı Peinture, il ne l'eſt pas moins par ſes
/ertus Morales. Il aimoit le travail &
ı ſolitude : il étoit ſincére dans ſes pa-
oles, ennemi de la raillerie, humble,
ivil, charitable, dévot, & d'une cha-
teté reconnuë. Quand il ſortoit de chez
uy, il étoit preſque toûjours accompa-
;né de pluſieurs Peintres, qui le ſuivoient
:omme leur Maître, & le reſpectoient
:omme leur Pére. Car il les aſſiſtoient
łe ſon conſeil, de ſon crédit, & de ſa
ɔourſe même, quand ils en avoient bé-
ſoin. Quoy qu'il fût fort humble, il n'a-

voit rien de bas dans ſes maniéres, & joignît à la droiture de ſes mœurs un hardieſſe honnête, qui le fit aimer de Grans. Comme il étoit laborieux, amaſſa beaucoup de bien, qu'il employo à faire plaiſir à tout le monde. Il donn de grandes ſommes pour faire bâtir de Chapelles, & fit de belles Fondations Bologne & ailleurs. Il mourut en 166 âgé de ſoixante-dix ans, & fit deu Neveux ſes hétitiers, n'ayant point ét marié, & ayant toûjours vêcu dans un grande pureté.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Guerchin.

LE Guerchin a étudié quelque tems dans l'Ecole des Caraches, cependant il ne paroît pas qu'il en ait le Caractére, & ſon Goût eſt ſingulier. Son Génie étoit facile, & non pas élevé, ni ſes penſées fines. On voit rarement de la nobleſſe dans ſes Figures, & ſes Expreſſions n'intéreſſent que médiocrement.

Son Goût de Deſſein eſt grand & naturel, il n'eſt pas néanmoins fort élégant. Son inclination a toûjours été pour un Coloris fort; car ayant voulu dans

es commencemens ſuivre le Guide ſon Ami, & voyant que ce Peintre quittoit à prémiére maniére pour en prendre ıne plus claire, & comme diſent les taliens, plus vague, il ſe jetta ſans héiter dans celle du Caravage, qu'il a nodérée ſelon ſon chois.

Il a donné de l'union à ſes Couleurs ɔar l'uniformité de ſes ombres rouſſes: nais peu de fraîcheur à ſes Carnations. ion Goût le portoit néanmoins à imiter e vrai, & il l'a fait ſouvent avec ſuc:és, & quelquesfois ſervilement, & ſans :hois. Il tiroit ſes lumiéres de fort haut, & il affectoit de faire des ombres fortes ɔour attirer les yeux, & pour donner ıne grande force à ſes Ouvrages; ce qui è remarque encore plus ſenſiblement lans ſes Deſſeins que dans ſes Tableaux. Ces derniers ſe ſoûtiendront toûjours par a force des ombres, par l'accord des :ouleurs, par ce qu'il y a de grand dans e Goût du Deſſein, par la moleſſe du Pinceau, & par un certain caractére de vérité.



MICHELANGE MERIGI
dit communément,
MICHELANGE DE CARAVAGI

NE' dans un Bourg du Milanois appellé Caravage, s'est rendu tres célébre par une maniére éxtrémemen forte, vraye, & d'un grand effet, de laquelle il est Auteur. Il peignoit tou d'aprés Nature dans une chambre où l lumiére venoit de fort haut. Comme i a éxactement suivi ses Modéles, il en imité les défauts ; comme les beautez n'ayant point d'autre idée que l'effet di Naturel présent. Il disoit que les Tableaux qui n'étoient pas faits d'aprés Nature, n'étoient que de la guenille, & que les Figures qui les composoient n'étoient que de la carte peinte.

Sa maniére qui étoit nouvelle fut suivie de beaucoup de Peintres de son tems & entr'autres du Manfréde & du Valentin. On ne peut nier que cette maniére ne soit d'une vérité surprénante & qu'elle n'ait beaucoup de pouvoir sui les yeux même les plus éclairez. Elle a presque entraîné l'Ecole des Caraches ;

car

car ſans parler du Guerchin, qui ne l'a jamais abandonnée, le Guide & le Dominiquin ont été tentez de la ſuivre : mais le Goût du Deſſein qui s'y trouve attaché, & le chois de ſa lumiére, toûjours le même dans toutes ſortes de ſujets, les en a dégoûtez. Ses Tableaux ſont diſperſez dans les Cabinets de l'Europe; il y en a pluſieurs à Rome & à Naples: il y en a un aux Dominicains d'Anvers, que Rubens appelloit ſon Maître.

Le mépris avec lequel il parloit des Ouvrages d'autruy, luy fit de groſſes affaires, & ſur tout avec Joſepin, dont il ſe moquoit ouvertement. Un jour la diſpute s'échauffa tellement entr'eux deux, que Michelange, par un effet d'emportement, tira l'épée contre ſon Compétiteur, & il en coûta la vie à un jeune homme nommé Tomaſſin, qui tenant pour Joſepin, vouloit les ſéparer. Michelange aprés cette action fut contraint de chercher un azyle chez le Marquis Juſtiniani, chez lequel il peignit l'incrédulité de Saint Thomas & un Cupidon, qui ſont deux morceaux admirables.

Juſtiniani luy obtint ſa grace, & luy fit des réprimandes de ſon emportement : mais Michelange ſe voyant en liberté ne pût pas modérer ſa bile, il alla trouver Joſepin, & luy fit un Appel.

Celuy-ci luy répondit qu'il étoit Cav[a]-
lier, & qu'il ne tiroit l'épée qu'avec ses p[a]-
reils. Le Caravage piqué de cette répon[se]
s'en alla à Malthe, fit ses Caravanes, [&]
reçût l'Ordre de Chevalerie en qualit[é]
de Frére servant. C'est-là qu'il fit l[e]
Tableau de la Décollation de Saint Jea[n]
pour l'Eglise de Malthe, & le Portra[it]
du Grand Maître de Vignacourt, qui e[st]
aujourd'huy dans le Cabinet du Roy.

Etant ainsi revêtu de l'Ordre de Ma[l]-
the, il revint à Rome, dans le dessei[n]
d'obliger Josepin de se battre contre luy[;]
mais une grosse fiévre vint au secou[rs]
de Josepin, & fit mourir le Caravag[e]
en 1609.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Michelang[e] de Caravage.

LES Idées du Caravage ressembler[ent]
à son tempérament, elles étoien[t]
fort inégales, & jamais fort élevées. Se[s]
Dispositions étoient bonnes, son Dessei[n]
d'un méchant Goût, & il n'en savoit pa[s]
assez pour bien choisir, ou pour bie[n]
corriger la Nature. Toute son applicatio[n]

toit dans le Coloris, & il y a merveil-
euſement réüſſi. Ses Couleurs locales
ont éxtrémement recherchées, & par
ıne belle intelligence de lumiére, jointe
ı une éxacte variété de teintes fonduës
es unes dans les autres, ſans être cor-
ompuës ni tourmentées, comme on
lit, par le Pinceau, il a ſû donner une
tonnante vérité à ſes Ouvrages.

Ses Attitudes paroiſſent ſans chois. Ses
)raperies ſont vrayes, mais mal-jettées,
x ſes Figures ne ſont pas accompagnées
le l'ajuſtement qui leur ſeroit convena-
ıle. Il n'a connu, ni les Graces, ni la
Nobleſſe : & ſi l'on en trouve dans ſes
ableaux, ce n'eſt point par chois, ni
our avoir fait obéïr le Naturel à ſon
dée ; c'eſt parce que ce même Naturel,
ont il étoit eſclave, ſe trouvoit ainſi par
ıazard.

Cependant il a fait des Tableaux d'une
ſſez grande Compoſition, qu'il a finis
vec une éxtrême éxactitude ; & s'il y
nanque quelque choſe dans quelque partie
le la Peinture, on peut dire que les Por-
raits qu'il a faits ſont ſans reproche.

Ses Expreſſions ne ſont pas bien ſen-
ibles. Il ſemble que ne faiſant que peu,
ou point du tout d'attention à ce qui
peut contribuer à l'agrément d'un Ta-
bleau, il n'ait ſongé qu'à rendre ſes

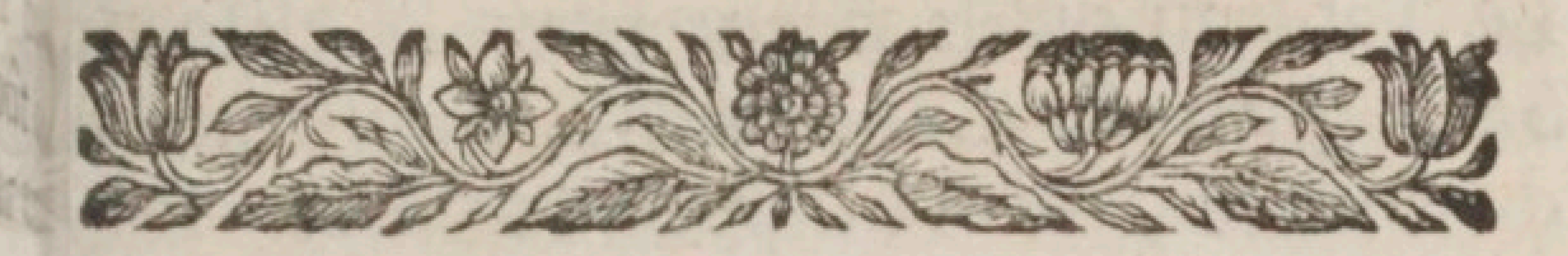
objets palpables. Il l'a fait par un bon Clair-obſcur, par un éxcellent Goût de Couleur, par une force terrible, par une agréable ſuavité, & par un Pinceau le plus moëleux qui fût jamais.

BARTHOLOMEO MANFREDI.

DE Mantouë, Diſciple du Caravage, a imité ſa maniére de fort prés. Ses Tableaux ſont preſque tous des ſujets de Jouëurs de Cartes ou de Dez. Il eſt mort jeune.

JOS. RIBERA,
dit
L'ESPAGNOLET,

NATIF de Valence en Eſpagne, Diſciple du Caravage, peignoit comme ſon Maître d'une maniére forte, & s'attachoit au Naturel : mais ſon Pinceau n'étoit pas ſi moëleux que celuy de Michelange. L'Eſpagnolet ſe plaiſoit à peindre des ſujets mélancoliques. Ses Ouvrages ſont diſperſez par toute l'Europe. Naples, où il a fait un long ſéjour, en conſerve beaucoup, & de beaux.



LIVRE VI.

ABREGÉ DE LA VIE DES PEINTRES ALLEMANS ET FLAMANS.

HUBERT & JEAN VAN-EYK

FRERES, Natifs de Maſſeyk ſur la Meuſe, ont été les prémiers qui dans les Païs-Bas ayent fait quelque choſe digne d'attention : Auſſi doit-on les regarder comme les Fondateurs de l'Ecole Flamande. Hubert étoit l'aîné, & Jean qui étoit ſon Eléve, travailla avec tant d'aſſiduité, qu'il devint bien-tôt ſon égal. Ils avoient tous deux de l'Eſprit & du Génie. Ils travaillérent de concert, & ſe rendirent fort célébres par leurs Ouvrages. Ils peignirent pluſieurs ſujets pour Philippe le Bon, Duc de Bourgogne.

Le Tableau qu'ils firent pour l'Eglise de Saint Jean de Gand attira l'admiration du Public, & Philippe Prémier Roy d'Espagne, n'en ayant pû obtenir l'Original, en fit faire une Copie qu'il emporta en Espagne. Le sujet en est tiré de l'Apocalypse, où les Vieillards adorent l'Agneau. Ce Tableau est encore aujourd'huy regardé comme une merveille : il est fort frais, parce que l'on a eû soin de le conserver; il est couvert, & il ne se montre qu'aux jours de Fêtes, ou à la demande de quelque grand Seigneur.

Aprés la mort d'Hubert, qui arriva en 1426. Jean son Frére se retira à Bruges, ce qui luy donna dans la suite le nom de Jean de Bruges. C'est luy, qui en cherchant des Vernis pour donner plus de force à ses Ouvrages, trouva que l'huile de lin mêlée avec des Couleurs faisoit un assez grand effet, sans qu'il fût bésoin même d'aucun Vernis. C'est à luy que la Peinture est redevable de la perfection où elle est parvenuë depuis par le moyen de cette nouvelle Invention. Ainsi les Ouvrages de Jean de Bruges ayant augmenté de beauté, se répandirent dans les Cabinets des Grans.

Le Tableau qu'il envoya à Alphonse Roy de Naples, fut cause que le secret

le peindre à huile entra en Italie, comme on l'a fait voir dans la vie d'Antoine de Messine. Jean de Bruges se fit estimer, non seulement par sa Peinture, mais aussi par la solidité de son Esprit. Ensorte que le Duc de Bourgogne lui donna une place dans son Conseil, il mourut à Bruges où il fut enterré dans l'Eglise de Saint Donat. Il avoit une Sœur nommée Marguerite qui renonça au mariage, pour éxercer avec plus de liberté la Peinture qu'elle aimoit passionnément.

ALBERT DURE.

A De commun avec Raphaël d'Urbin d'être né le jour du Vendredy Saint, ce fut à Nuremberg, en 1471. Il eut pour Pére Albert Dure tres-habile Orfévre, de qui nôtre Albert apprit en même tems l'Orfévrerie & la Gravure. A quinze ans il se mit sous la discipline de Michel Wolgemut habile Peintre à Nuremberg. En quoy Van-Mander n'a pas été bien informé, qui le fait Disciple de Martin Schon. Il est vray qu'Albert avoit envie d'en faire son Maître, mais la mort de Martin Schon ne lui donna pas le tems d'éxécuter son dessein.

Aprés avoir passé trois ans chez son

Maître. Il en emploia quatre à voyage en Flandre, en Allemagne & à Venise & à son retour il se maria à vingt-troi ans. C'est environ ce tems-là qu'il commença à mettre en lumiere quelque Estampes de sa façon. Il Grava les troi Graces, & des Têtes de Mort, avec d'autres Ossemens, un Enfer avec des Spéctre diaboliques dans la maniere d'Israël, de Malines; au dessus de ces trois Femmes il y a un Globe sur lequel on voit ces troi Lettres *O. G. H.* qui veulent dire en Allemand O Gott Hüte! *O Dieu gardez-nous des enchantemens*: Il avoit pour lors vingt-six ans, car c'êtoit en 1497. Ayant mis ainsi son genie en mouvement il s'attacha de lui même à l'étude du dessein & y devint si habile qu'il servoit de régle à tous ceux de son tems, & que plusieurs Italiens même tiroient de ses Estampes un grand avantage, ce qu'ils ont encore fait long-tems depuis : mais avec plus d'adresse & de déguisement.

Il a eu soin dans toutes ses Planches, de mettre l'année qu'elles ont été Gravées, qui est une chose dont les curieux ont sujet de se loüer, car ils peuvent juger par-là à quel âge il les a travaillées. Dans la grande Passion de Nôtre-Seigneur qu'il a gravée, il a disposé la Céne selon l'opinion d'Æcolampade : la Mé-

lancolie

ancolie eſt ſa plus belle Piéce, & les choſes qui entrent dans la compoſition de ce ſujet, ſont une preuve de l'habileté d'Albert, ſes Vierges ſont encore d'une beauté ſinguliere.

Albert marquoit auſſi ſur ſes Tableaux, l'année qu'ils avoient été Peints, & Sandrat qui en a vû plus que perſonne, n'en remarque point avant l'année 1504. Cela voudroit dire qu'Albert n'en a point fait avant l'âge de trente-trois ans du moins de conſidérable.

L'Empereur Maximilien donna à Albert pour les Armoiries de la Peinture trois écuſſons, deux en chef & un en pointe.

La réputation d'honneſte homme, dans laquelle il vivoit, ſon bon eſprit, & ſon éloquence naturelle le firent élire membre du Conſeil de la Ville de Nuremberg, ſon genie univerſel le faiſoit travailler avec facilité aux affaires de la République, & à celles de ſa maiſon, il étoit laborieux, d'un temperamment doux, & dans un établiſſement qui auroit dû lui procurer du repos, ſi ſa Femme ne s'y étoit point oppoſée ; elle étoit de ſi mauvaiſe humeur que quoy qu'ils n'euſſent point d'enfans, & qu'ils euſſent fait une fortune conſiderable, elle le tourmentoit jour & nuit, pour l'augmenter ; ce qui l'obligea pour s'en ſeparer de faire un

voyage, au Païs-Bas, où il fit grande amitié avec Lucas de Leyde. L'inquiétude de cette Femme, ses larmes & les promesses de mieux vivre à l'avenir, obligérent les amis d'Albert, de luy écrire les dispositions où elle étoit. Il se laissa persuader, il revint; mais elle ne pût jamais tenir sa promesse & malgré la prudence & la douceur de son mary, elle le traita comme auparavant, & le fit mourir de déplaisir à l'âge de cinquante-sept ans en 1528.

Albert a écrit lui-même la vie de son Pére en 1524. Sandrart la rapporte aprés celles du fils. Albert y écrit la pluspart des choses que l'on vient de dire de lui-méme. Il y parle avec une sincérité fort humble de la peine que son Pére avoit à vivre dans sa profession; & la misére où il a été lui-même dans son adolescence. Ce qui est de surprenant en sa vie, c'est d'avoir travaillé avec tant d'assiduité à un si grand nombre d'Ouvrages, dans des temps fort difficiles, & avec une Femme extraordinairement fâcheuse. Il a écrit de la Géométrie, de la Perspective, des Fortifications & de la proportion des Figures humaines. Plusieurs Auteurs parlent de lui avec éloge, & entr'autres Erasme, & Vasari.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages d'Albert Dure.

NOus n'avons perſonne qui ait fait voir dans les Arts un genie plus étendu & plus univerſel qu'Albert Dure. Aprés les avoir tentez preſque tous & s'y être éxercé quelque tems, il s'eſt enfin déterminé à la Peinture & à la Graveure. Quoi que le tems qu'il donnoit à l'une & à l'autre aye dû partager ſon application & affoiblir la bonté de ſes Ouvrages, il les a néanmoins pouſſées toutes deux à une telle perfection qu'on ne peut ſouhaitter dans chacune une plus grande éxactitude ni une plus grande fermeté, que celles qu'il a euës. Mais comme l'éxemple & les prémiéres choſes qui ſe préſentent aux yeux dans les commencemens que l'on s'attache à une profeſſion, déterminent le Goût & font prendre un certain tour aux penſées, il ne manquoit à celles d'Albert pour être miſes dans un beau jour, que d'être dirigées, ou par une bonne éducation, ou par la vuë des Ouvrages Antiques. Sa veine étoit fertile, ſes Compoſitions grandes, & malgré le Goût Gottique qui regnoit

de ſon tems, ſes productions étoient une ſource, où non ſeulement les Peintres de ſon Païs, mais pluſieurs d'entre les Italiens alloient aſſez ſouvent puiſer.

Il étoit ferme dans ſon éxecution, il y faiſoit ce qu'il y vouloit faire, & la propreté jointe à l'éxactitude qu'il employoit dans ſon travail, ſont une preuve qu'il poſſedoit parfaitement les principes qu'il s'étoit établis, leſquels ne rouloient que ſur le Deſſein, cependant il eſt étonnant, que dans les éxtrémes ſoins qu'il avoit pris pour connoître la ſtructure du Corps humain, & aprés avoir trouvé une belle proportion entre toutes celles qu'il a données au Public, il s'en ſoit ſi peu ſervi dans ces Ouvrages, car à l'éxception de ſes Vierges & des Vertus, qui accompagnent le Triomphe de l'Empereur Maximilien, tout ce qu'il a fait eſt d'un Goût de Deſſein, tout-à-fait pauvre, il s'eſt attaché uniquement à la Nature ſelon l'idée qu'il en avoit, & bien loin d'en relever les beautez & d'en rechercher les Graces, il en a rarement imité les beaux endroits que le hazard fournit aſſez ſouvent, il a été plus heureux dans le chois de ſes Païſages, on trouve ſouvent parmi ceux qu'il a faits, des Sites agreables & extraordinaires.

Enfin ſes Ouvrages qui ont été dans

son temps & dans son Païs les plus estimez, ne méritent pas aujourd'huy qu'on entre dans un plus grand détail des parties de la Peinture: car pour y trouver un bon endroit il en faut essuyer beaucoup de mauvais. Neantmoins on ne peut nier qu'au Goût prés, Albert n'ait été savant dans le Dessein, & que la nouveauté de ses Estampes ne lui ait acquis par tout beaucoup de réputation & n'ait fait dire à Vasari, que, *Si cét homme si rare, si éxact, & si universel, avoit eu la Toscane pour patrie, comme il a eu la Flandre, & qu'il eût pû étudier d'aprés les belles choses que l'on voit dans Rome, comme nous avons fait nous autres; il auroit été le meilleur Peintre de toute l'Italie, de même qu'il a été le Génie le plus rare & le plus célébre qu'ayent jamais eû les Flamans.*

GEORGES PENS

De Nuremberg a beaucoup étudié les Ouvrages de Raphaël, & a joint à la Peinture l'Art de Graver en Taille-douce. Marc Antoine s'est servy de luy dans les Planches qu'il a mises au jour; étant de retour en son Païs, il a peint & gravé plusieurs choses de son Invention, qui sont autant de preuves de la beauté

de ſon Génie & de ſon habileté, il marquoit ſon nom par ces deux Lettres ainſi diſpoſées $\frac{P}{G}$.

PIERRE CANDITO

DE Munic étoit habile homme. Il a peint preſque tout le Palais de Maximilien Duc de Baviére, au ſervice duquel il étoit. C'eſt luy qui a fait les Deſſeins des Hérmites de Baviére, que Raphaël & Jean Sadeler ont gravez auſſi bien que pluſieurs autres choſes de ſon Deſſein. On voit encore de luy quatre Docteurs de l'Egliſe, gravez par Gilles Sadeler.

Dans le même tems vivoit Mathieu Grunewalt, fort eſtimé dans ſon tems & qui peignoit dans la maniére d'Albert.

CORNEILLE ENGLEBERT

DE Leyde vivoit auſſi dans le même tems, on voit de luy de fort bonnes choſes à Leyde & à Utrec, il a eu deux fils qui ont fort imité ſa maniére, Cornélius Cornélii, & Lucas Cornélii, celuy-cy, dans l'état miſérable où étoit la Peinture ſe fît Cuiſinier. Mais forcé par

ſon Génie, il reprit ſa premiére Profeſſion, & devint habile Peintre.

Il paſſa en Angleterre où le Roy Henry, VIII. luy donna de l'employ & le prit en affection.

BERNARD VAN-ORLAY

DE Bruxelles étoit au ſervice de Margueritte Gouvernante des Païs-Bas, pour laquelle il fît beaucoup d'Ouvrages, il en fit auſſi pluſieurs, pour les Egliſes de ſon Païs. Quand il avoit à faire quelque Tableau de conſequence, il couchoit des feüilles d'Or ſur ſon Impreſſion & peignoît deſſus, ce qui a conſervé ſes Couleurs fraîches & leur a donné en certains endroits beaucoup d'éclat, principalement dans une lumiere Céleſte, qu'il a peinte au Tableau du Jugement Univerſel qui eſt à Anvers, dans la Chapelle des Aumônes. Il a fait quantité de Deſſeins de Tapiſſeries pour l'Empereur Charles V. & a eû le principal ſoin de faire executer celles du Pape, & des Souverains de ce tems-là, ſur les Deſſeins de Raphaël, dont il avoit été Diſciple.

MICHEL COXIS

De Malines aprit les principes de ſon Art , Sous Bernard Van-Orlay, aprés quoy, il alla en Italie où il fût Diſciple de Raphaël, & des idées duquel il ſe ſervoit ordinairement pour faire des Tableaux: car il avoit de la peine à produire quelque choſe de luy même, il Deſſinoit & Colorioit dans le Goût de Raphaël, étant de retour en Flandre, il conduiſit les Tapiſſeries qui ſe faiſoient ſur les Deſſeins du même Raphaël, & mourut à Anvers en 1592. âgé de quatre-vingt-quinze ans.

LUCAS DE LEYDE

Eut ſon Pére pour Maître : mais la Nature l'avoit déja pourvû de tant de Diſpoſitions avantageuſes, qu'il a commencé à graver dés l'âge de neuf ans, & qu'à quatorze il a fait des Planches conſidérables par la quantité & par la beauté du travail qui s'y rencontre. Sa Peinture alloit de pair avec ſa Graveure, & l'une & l'autre étoient faites avec un ſoin & une propreté admirables.

Il avoit une éxtrême ardeur pour l'Etude de sa Profession, & si le tems qu'il a passé dans la recherche des effets de la Nature de son Païs avoit été employé à considérer l'Antique, on pourroit dire de luy ce qu'on a dit d'Albert Dure en pareille occasion, que ses Ouvrages auroient été admirez de tous les siécles. Il étoit magnifique dans sa dépense & dans ses habits.

Il y avoit entre Lucas & Albert un commerce d'amitié tres-sincére, & une émulation sans jalousie : en sorte que quand Albert mettoit au jour quelque Planche, Lucas en produisoit une autre; & pendant qu'ils en laissoient le jugement au Public, ils se renvoyoient des loüanges l'un à l'autre. Cette amitié s'augmenta beaucoup dans leur entrevuë, lorsqu'Albert fit un voyage en Hollande.

Quelque tems aprés Lucas en fit un pour visiter les Peintres de Zélande & de Brabant : mais outre qu'il y dépensa beaucoup pour satisfaire sa générosité, il luy en coûta la vie; car on prétend que dans un repas qu'on luy donna à Flessingue il fut empoisonné par la jalousie de quelqu'un de sa Profession. Etant de retour chez luy, il passa six années dans une vie languissante, & presque toûjours couché. Ce qui luy faisoit

plus de peine en cet état d'infirmité, étoit de ne pouvoir travailler à son aise : mais il avoit tant d'amour pour son Art, que malgré son indisposition, il ne pouvoit s'empêcher de travailler sur son lit ; & sur ce qu'on luy répréséntoit que cette application avanceroit sa mort : *Hé bien*, dit-il, *je veux que mon lit me soit un lit d'honneur.* Il mourut à l'âge de trente-neuf ans en 1533. Il n'est pas hors de la vrai-semblance que le véritable poison dont il est mort ne soit la trop grande application qu'il avoit au travail dans un âge trop tendre, où la Nature auroit formé de meilleurs principes de santé, si elle n'en avoit point été détournée.

QUINTIN MESSIS, *dit* *LE MARECHAL D'ANVERS*

APRE'S avoir éxercé prés de vingt ans le mêtier de Maréchal, tomba malade d'une langueur qui ne luy permettoit pas de travailler assez pour gagner sa vie, il se retira chez sa Mére pour y trouver sa subsistance : mais elle étoit si vieille & si pauvre qu'elle avoit

beaucoup de peine elle-même à s'entrenir. Dans ces tems-là un de ses amis l'étant allé voir, luy montra par hazard une Image qu'un Religieux luy venoit de donner, il se sentit à la vuë de cette Estampe violamment poussé à la copier, ce qu'ayant fait avec quelque succés, l'envie de se faire Peintre luy vint dans la pensée. Il suivit cette inclination, & se trouvant dans la Peinture comme dans son élément, il guérit de sa langueur. L'amour qu'il eût pour la Fille d'un Peintre, qui étoit fort belle, & qui étoit en même tems aimée d'un Peintre plus habile que luy, fut un puissant aiguillon pour le faire étudier, & rechercher avec soin tout ce qui pouvoit contribuer à le rendre habile & à supplanter son Rival.

D'autres content cette Histoire autrement,& veulent que l'amour luy ait ôté le Marteau de la main pour y mettre le Pinceau, & c'est l'opinion la plus commune; c'est ainsi que son Epitaphe le dit, & l'on voit quelques Epigrammes sur ce pied-là. On trouve beaucoup de ses Tableaux à Anvers, & entr'autres une descente de Croix dans l'Eglise de Nôtre-Dame. Il ne faisoit ordinairement que des demi-Figures & des Portraits. Ainsi ses Ouvrages ayant été faciles à transporter,

se sont dispersez de tous côtez dans les Cabinets de l'Europe. Sa maniére, qui n'avoit rien de celle des autres Peintres, étoit fort finie, & forte de Couleurs. Il vêquit fort long-tems, & il mourut l'an 1529.

JEAN DE CALCAR,

ou

CALKER

NATIF de la Ville de Calcar dans le Duché de Cléves, a été un éxcellent homme : mais une mort prématurée ne luy a pas donné le tems de se montrer au monde. En 1536. il entra chez le Titien, où il fit un si grand progrés, que beaucoup de Tableaux & de Desseins à la plume de la main de ce Disciple, passent pour être du Titien même : en quoy beaucoup d'habiles Connoisseurs sont tous les jours trompez. De Venise il alla à Rome, où aprés s'être rendu la maniére de Raphaël tres-familiére, il passa à Naples, & y mourut en 1546. C'est luy qui a dessiné les Figures anatomiques du Livre de Vésale, & les Portraits des Peintres qui sont à la tête de leurs Vies, que Vasari a écrites. Cela

ſeul ſuffiroit pour faire ſon éloge. Il a fait un Tableau entr'autres d'une Nativité, accompagnée d'Anges, où la lumiére vient du petit Chriſt : cet Ouvrage eſt admirable ; Rubens, qui en étoit poſſeſſeur, la voulu garder juſqu'à la mort, & à ſon Inventaire Sandrart l'acheta, & le revendit à l'Empereur Ferdinand, qui en faiſoit beaucoup d'eſtime.

PIERRE KOUC

ETOIT d'Aloſt, & Diſciple de Bernard Van-Orlay, qui l'avoit été de Raphaël. Il alla à Rome, où la diſpoſition qu'il avoit à profiter des bonnes choſes luy fit prendre un tres-bon Goût, & luy aquit par l'éxercice une grande correction dans le Deſſein. Etant de retour en ſon païs, il ſe chargea de la conduite de quelques Tapiſſeries qu'on faiſoit ſur les Deſſeins de Raphaël : & ſe voyant ſans enfans & veuf aprés deux ans de mariage, il ſe laiſſa aller à la perſuaſion de quelques Marchands de Bruxelles, qui l'engagérent au voyage de Conſtantinople : mais ne trouvant rien à faire dans ce païs-là que des Deſſeins de Tapis, à cauſe que la Réligion du païs ne permet pas de répréſenter des Figures, il s'occupa à deſſiner en ſon par-

ticulier des Vuës des environs de Conſtantinople, & les façons de vivre des Turcs, dont il nous a laiſſé les Eſtampes en bois, qui ſeules peuvent faire juger de ſon mérite. Dans cet Ouvrage il a fait ſon Portrait ſous la Figure d'un Turc qui eſt debout, & qui montre au doigt un autre Turc qui tient une Pique. Aprés ſon voyage de Conſtantinople il alla s'établir à Anvers, où il fit beaucoup de Tableaux pour l'Empereur Charles-Quint; & ſur la fin de ſa vie il écrivit de la Sculpture, de la Géométrie, & de la Perſpéctive, & a traduit en Flamand Vitruve & Serlio; car il étoit bon Architecte. Il mourut en 1550.

ALBERT ALDEGRAF,

DE la Ville de Souſt en Weſtphalie, où il a peint dans l'Egliſe de ce lieu là pluſieurs choſes, & entr'autres une Nativité digne d'admiration. Il a fait peu de choſes ailleurs, s'étant occupé beaucoup plus à graver, ainſi qu'on le peut voir par le grand nombre de ſes Eſtampes, par leſquelles on peut juger qu'il étoit correct dans ſon Deſſein, gracieux dans ſes Expreſſions, & né pour être un grand Peintre, s'il eût vû l'Italie.

JEAN DE MABUSE

NATIF d'un Village de Hongrie appellé Mabuſe, étoit contemporain de Lucas de Leyde. Aprés avoir beaucoup travaillé dans ſa jeuneſſe, & voyagé en Italie & ailleurs, il vint en Flandre, où il fit connoître le prémier la maniére de compoſer les Hiſtoires, & d'y faire entrer du nud, ce qui ne s'y étoit point pratiqué juſqu'à lors. On voit de ſes Ouvrages en pluſieurs lieux des Païs-Bas, & en Angleterre. Il fut fort ſage & fort ſtudieux dans ſa jeuneſſe, mais dans la ſuite il s'adonna au vin.

Il a été aſſez long-tems au ſervice du Marquis de Vérens : & ce Marquis étant averti que l'Empereur Charles-Quint devoit loger chez luy, il voulut, pour le recevoir, que tous ſes Domeſtiques fuſſent habillez de Damas blanc, & Mabuſe comme les autres. Mabuſe, au lieu de laiſſer prendre ſa meſure pour luy faire une éſpéce de robe, avec laquelle il devoit figurer ſelon le projet qu'on en avoit fait, voulût qu'on luy donnât l'étoffe, ſous prétexte d'imaginer quelque bizare ajuſtement : mais c'étoit en effet pour la vendre, & pour en porter l'argent au

cabaret, comme il fit ; car ſachant que l'Empereur ne devoit arriver que le ſoir, il crût qu'il luy ſeroit facile de ſe tirer d'affaire. Comme le jour de l'arrivée de Sa Majeſté Impériale approchoit, Mabuſe, au lieu d'étoffe, colla du papier blanc enſemble, y peignit un Damas à grandes fleurs, fit luy-même ſa robe, & parût dans le Cortége. On le plaça entre un Poëte & un Muſicien, qui étoient pareillement Domeſtiques du Marquis.

L'Empereur trouva ce Cortége ſi galant, quoy qu'il ne l'eût vû qu'aux flambeaux qu'il voulut le lendemain matin le voir paſſer encore une fois avec plus d'attention, il ſe mit pour cela à une fenêtre & le Marquis auprés de luy & quand Mabuſe paſſa au milieu de ſes deux camarades l'Empereur remarqua l'étoffe du Peintre, & dit qu'il n'avoit jamais vû de ſi beau Damas. Le Marquis le fit venir, & la fourberie que l'on reconnut fit éxtrémement rire l'Empereur, cependant, le Marquis fort en colére de ce que Mabuſe avoit donné lieu au monde de croire que pour faire honneur à l'Empereur, il faiſoit habiller ſes gens de Papier, le fit mettre en Priſon, où il demeura aſſez long-temps: il ne laiſſa pas de travailler dans la priſon & d'y faire quantité de beaux Deſſeins. Il mourut en 1562.

JEAN

JEAN SCHOREL

ETOIT d'un Village auprés d'Alcmar en Hollande appellé Schorel, il a été Disciple de Mabuse & a travaillé aussi quelques tems chez Albert Dure, aprés avoir fait quelques tours en Allemagne, il rencontra un Religieux qui étoit curieux de Peinture qui s'en alloit à Jerusalem, & qui lui donna envie de faire aussi ce voyage. Il Dessina dans Jerusalem & sur les bords du Jourdain, comme dans les autres lieux qui avoient été sanctifiés par la présence de JESUS-CHRIST, tout ce que la piété & la curiosité peuvent suggérer. Il s'est utilement servi de ces Desseins dans les Tableaux qu'il a faits depuis. A son retour il alla à Venise où il travailla quelque tems & delà à Rome, où il dessina d'aprés Raphaël & Michélange, & d'aprés les Sculptures Antiques & les Ruïnes des Anciens édifices. Le Pape Adrien VI. qui monta pour lors sur la Chaire de Saint Pierre, luy donna l'intendance des Ouvrages du bâtiment de Belvédére : mais aprés la mort d'Adrien, qui ne tint le Pontificat qu'un an & huit mois, il s'en retourna dans les Païs-Bas. Il s'arrêta à Utrec où

il a beaucoup travaillé. Dans ce voyage il passa par la France, où l'amour de la vie tranquille luy fit refuser l'offre que le Roy François I. luy fit de le prendre à son service. Il étoit doüé de plusieurs vertus & de plusieurs siences : il étoit Musicien, Poëte & Orateur: il savoit le Latin, le François, l'Italien & l'Allemand. La douceur de sa conversation jointe à tant de bonnes qualitez, le faisoit aimer de tous ceux qui le connoissoient. Il mourut en 1562. âgé de soixante-sept ans. Deux ans avant son decez, Antoine More son Disciple fit son Portrait.

LAMBERT LOMBARD

De Liége rechercha avec grand soin tout ce qu'il crut pouvoir l'avancer dans sa Profession, il étudia fort d'aprés les Antiques, & fut le prémier qui apporta en son païs une méthode éloignée du Goût Gottique & Barbare, qui y régnoit. Il forma chez luy une espéce d'Academie où il eut pour Disciples entr'autres Hubert Goltius, Franc-Flore & Guillaume Caye. On voit quelques Estampes d'aprés ses Ouvrages qui font juger de son Goût, Sandrart prétend avec quelques autres que Suavius & Lombard

ne sont qu'une même personne, il dit que Lombard, dans sa jeunesse s'appelloit Lambert Suterman & qu'il a voulu éxprimer dans la suite ce surnom par le mot Latin *Suavius*, & que sur ce principe il a marqué ses Estampes de cette sorte, *L. Suavius Inventor*: Il adjoûte que Van-Mander s'est trompé en faisant deux hommes de Lombard & de Suavius, les Curieux peuvent en cela éxercer leur critique par la comparaison des Estampes, marquées de ces deux noms, que Sandrart attribuë à un même homme en différens tems. Dominique Lampson Sécrétaire de l'Evêque de Liége, assez connu par son érudition, a écrit la vie de Lombard qui étoit son intime ami.

Le même Lampson a fait des Vers à la loüange de Lucas Gassel, tres-bon Païsagiste de ce tems-là, mais paresseux, qui a vêcu & est mort à Bruxelles.

JEAN HOLBEIN

ETOIT Fils de Jean Holbein Peintre assez habile qui quitta Ausbourg lieu de sa naissance & où il avoit travaillé long-tems pour s'aller établir à Basle, c'est dans cette derniére Ville que nâquit nôtre Holbein en 1498. Il apprit de son

Pére avec une éxtreme avidité ce qui régardoit la Peinture : mais l'élevation de ſon Génie le mit bientôt au deſſus de ſon Maître & luy fit faire dans la ſuite des Ouvrages d'une grande force & d'un grand caractére, il a fait à Baſle, dans la maiſon de Ville un Tableau de huit compartimens, où ſont autant de ſujets de la Paſſion de Nôtre Seigneur, & dans le marché au Poiſſon il a peint une Danſe de Païſans & les Danſes de la Mort, ces deux Ouvrages ont été gravés en bois.

Eraſme dont il avoit fait le Portrait pluſieurs fois & qui étoit de ſes amis, jugeant bien que le Païs des Suiſſes n'étoit pas propre à faire juſtice au talent de Holbein, luy propoſa de paſſer en Angleterre, promettant de luy préparer les voyes pour être bien receu du Roy, par le moyen de Thomas Morus. Holbein s'y réſolut d'autant plus volontiers qu'il avoit une Femme dont la mauvaiſe humeur troubloit tous le repos de ſa vie. Il fit en Angleterre, un trés grand nombre de Portraits admirables, entr'autre celuy du Roy Henry VIII. & de ſes enfans, Marie, Edoüard & Elizabeth, il y a peint des Tableaux d'Hiſtoires en divers lieux, il y en a deux ſur tout qui ſont d'une grande compoſition, l'un eſt le triomphe des Richeſſes & l'autre l'Eſtat de la Pauvreté,

Frederic Zuccre, que le Roy d'Angleterre avoit fait venir d'Italie, fut éxtrémement surpris en voyant les Ouvrages de Holbein, & dit qu'ils n'estoient inferieurs ni à Raphaël ni au Titien. Holbein peignoit également bien en toute sorte de maniére, à fraisque, à Guazzo, à Huile & en Miniature, il Dessinoit au crayon & à la plume, avec une mérveilleuse facilité & la quantité de ses Desseins est inombrable.

Il luy arriva en Angleterre une affaire qui sans la protection du Roy, l'auroit fait périr. Sur le bruit de la réputation d'Holbein, un Comte de la prémiere qualité alla pour le voir : mais comme il étoit occupé à Peindre quelque figure d'aprés le Naturel, il le fit priér de remettre à un autre jour l'honneur qu'il lui vouloit faire. Le Comte traittant la chose de hauteur voulut entrer, força la porte & monta brusquement l'escalier, au haut duquel il trouva Holbein, qui fort en colére le poussa rudement, le culbuta du haut en bas & le blessa éxtrémement, la vüe de ce spectacle attira beaucoup de monde, & les gens de la suite du Comte étant en fureur voulurent vanger l'affront que leur Maître venoit de recevoir. Mais Holbein aprés avoir barricadé sa porte eut le tems de se sauver par dessus la couverture de la maison & d'aller prévenir le Roy, sur

ce qui luy estoit arrivé, sa Majesté luy promit sa protection, le Comte arriva à quelque tems de la pour se montrer tout meurtri de ses blessures : mais le Roy, luy défendit de rien attenter contre Holbein, ce Peintre mourut de peste à Londres en 1554. âgé de cinquante-six ans. Il est étonnant qu'un homme né dans la Suisse, & qui n'avoit jamais vû l'Italie ait eu un aussi bon Goût & un aussi beau Génie pour la Peinture.

Sandrart raconte que Rubens étant un jour venu voir Hontorst à Utrec, & poursuivant son chemin à Amsterdam, il fut accompagné de plusieurs Peintres, entre lesquels étoit Sandrart. Comme on parloit en chemin des Ouvrages des habiles Gens & que l'on tomba sur Holbein, Rubens en fit l'Eloge & conseilla de bien regarder la Danse des Morts de ce Peintre, disant qu'il y avoit beaucoup à profiter aussi bien que dans les Estampes en bois de Stimmer, & que luy Rubens en avoit dessiné beaucoup de choses dans sa jeunesse. Il eut un trés bon Disciple, en la personne de Christophle Amberger, d'Ausbourg qui a fait quantité d'Ouvrages à Fraisque dans l'Allemagne.



TOBIE STIMMER

DE Schaffouſe a été un fort bon Peintre, il en a donné des preuves dans les Ouvrages à fraiſque qu'il a faits ſur les façades de quelques maiſons qu'il a peintes à Francfort, & dans ſa patrie, auſſi bien que par pluſieurs Tableaux qu'il a faits à Strasbourg, & pour le Marquis de Bade. Entre un grand nombre d'Eſtampes en Bois que l'on voit de luy, celles de la Bible, qui parurent en 1586. ont un mérite particulier & c'eſt d'elles que Rubens diſoit un jour à Sandrart, qu'il avoit beaucoup profité, Sandrart appelle luy-même ce livre un tréſor de ſience pour la Peinture. Bernard Jobius Imprimeur à Strasbourg a mis au jour beaucoup de ſes Eſtampes. Stimmer eſt mort jeune, il avoit deux fréres, dont l'aîné peignoit ſur le verre, & le plus jeune gravoit en bois mérveilleuſément bien, je n'en ay que cette notion générale.

JEAN CORNEILLE VERMEYEN

NE' dans un Village prés d'Harlem, étoit attaché auprés de l'Empereur

Charles-Quint & le suivit dans plusieurs voyages & entr'autres dans celuy de Tunis, dont il a peint l'éxpédition en plusieurs sujets qui ont été éxécutez en tapisseries magnifiques que Philippe II. laissa en Portugal & qui s'y voyent encore aujourd'huy. Il a beaucoup travaillé à Arras dans le Monastére de Saint Gervais, à Bruxelles & dans plusieurs autres Villes des Païs-Bas. L'Empereur Charles-Quint, prénoit plaisir à le voir, car outre qu'il étoit beau & bien fait, il avoit une barbe si longue, qu'encore qu'il fut debout elle traînoit jusqu'à terre; ce qui le fit appeller Jean le Barbu. Il mourut à Bruxelles en 1559. âgé de cinquante-neuf ans, sa sepulture est à Saint Georges, où il a fait luy-même son Epitaphe.

ANTOINE MORE

NATIF d'Utrek Disciple de Jean Schorel a été un grand imitateur de la Nature & d'une maniére forte, vraye & résoluë. Il a fait dans les Cours d'Espagne, de Portugal & de l'Empereur Charles V. quantité de Portraits qu'on lui payoit éxtrémement cher. Outre les présens qu'on luy faisoit; de sorte qu'il devint fort riche. Il a aussi voyagé en Italie.

Quoy que ſon principal employ fût de faire des Portraits : il ne laiſſoit pas de faire quelques-fois des Tableaux d'Hiſtoire par intervalle. Il y en a un dans le Cabinet de M. le Prince de Condé, où eſt réprésenté Nôtre-Seigneur Reſſuſcité, entre Saint Pierre & Saint Paul, le marchand qui vendit le Tableau à ce Prince, avoit beaucoup gagné cette année-là à le montrer dans la Foire de Saint Germain. C'eſt un morceau d'une grande force & d'une grande vérité. Antoine More mourut à Anvers âgé de cinquante-ſix ans.

PIERRE BRUGLE appellé LE VIEUX BRUGLE.

APRIS ſon nom du Village de ſa naiſſance appellé Brugle, auprés de Breda. Il étoit fils d'un Païſan & Diſciple de Pierre Kouc, dont il épouſa la fille. Il travailla enſuite chez Jeroſme Kouc, dans la maniére duquel il a fait beaucoup de choſes, il paſſa en France & de là en Italie, qu'il a toute parcouruë.

Quoy qu'il ait traité toutes ſortes de ſujets, ceux neanmoins qui luy plaiſoient davantage étoient des Jeux, des Danſes,

des Nôces, où d'autres Aſſemblées de Païſans parmi leſquels il ſe mêloit ſouvent pour remarquer plus préciſement leurs actions, & ce qui ſe paſſoit parmi eux dans ces rencontres, auſſi, perſonne n'a rien fait de mieux en ce genre-là. Il a étudié le Païſage dans les Montagnes du Frioul, il étoit fort ſtudieux & fort particulier, n'occupant ſon Eſprit que de ce qui pouvoit contribuer à l'avancer dans ſa Profeſſion, où il s'eſt rendu trés célébre, il y a beaucoup de ſes Tableaux dans le Cabinet de l'Empereur, & le reſte de ſes Ouvrages eſt diſperſé en pluſieurs autres lieux, principalement dans les Païs-Bas. On voit qu'il s'eſt fait agrégér dans l'Academie des Peintres d'Anvers en 1551.

FRANC FLORE.

FILS d'un bon Sculpteur d'Anvers, s'eſt éxercé dans la Profeſſion de ſon Pére juſqu'à l'âge de vingt ans qu'il alla à Liége pour étudier la Peinture ſous Lambert Lombard, delà il alla en Italie, où il s'apliqu'à éxtrémement à deſſiner ce qu'il trouvoit à ſon Goût, & ſur tout les Ouvrages de Michelange. Etant de retour en ſon Païs, il y aquit une grande réputation & beaucoup de bien par la

bonté & par le grand nombre de ses Ouvrages, mais quoi qu'il eut un fort bon Esprit & qu'il fut agréable dans la conversation, il se laissa tellement aller à l'Amour du Vin, qu'il se rendit insuportable à ses amis même. Cependant il n'aimoit pas moins le travail que le Vin. Il peignoit tous les jours sept-heures avec attache & avec plaisir, & trouvoit ensuite assez de temps pour voir ses Amis. Il ne joüoit que par contrainte & il avoit coûtume de dire, le travail est ma vie, & le jeu est ma mort. On l'appelloit dans son temps, le Raphaël de la Flandre. Il mourut en 1570. âgé de cinquante ans.

CHRISTOPHLE SCHOVARTS

NATIF d'Ingolstad, fut Peintre du Duc de Baviére. Il a fait quantité d'Ouvrages à Munik, tant à fraisque qu'à huile, Sandrart en parle trés-avantageusement & comme du plus habile de son tems, sur tout à fraisque. Il mourut en 1594.



GUILLAUME KAY

DE Breda avoit étudie à Liége avec Franc Flore , ſous Lambert Lombard , Sandrart aprés l'avoir loüé comme un habille Peintre , en fait l'Eloge comme d'un trés-honnête Homme , il demeuroit à Anvers où il vivoit d'une maniére magnifique en toutes choſes , il a fait un grand nombre de Portraits peu inferieurs à ceux d'Antoine More.

Un jour qu'il faiſoit le Portrait du Duc d'Albe & qu'il avoit feint , qu'il n'entendoit pas l'Eſpagnol , un Officier de la JuſticeCriminelle vint demander à ce Duc ſes Ordres touchant le Comte d'Egmont à quoy il répondit qu'on l'éxécutât ſans perdre de tems. Cet ordre fit tant d'impreſſion ſur l'Eſprit du Peintre , qui aimoit la Nobleſſe de ſon Païs , qu'étant retourné chez luy. Il tomba malade & en mourut en 1568.

HUBERT GOLTIUS

NATIF de Venlo , & élevé à wirtbourg, où étoient ſes Parens a été Diſciple de Lambert Lombard. Il a eu un

Génie particulier pour l'Antiquité, & c'eſt luy qui a mis au jour de ſi gros & de ſi beaux Volumes de l'Hiſtoire des Médailles. Il a fait peu de choſes de Peinture. Il a été marié deux fois & la mauvaiſe humeur de ſa ſeconde Femme l'a fait mourir de chagrin.

PIERRE & FRANCOIS POURBUS

PERE & Fils, le prémier natif de Goude & celuy-cy de Bruges, chacun a laiſſé dans le lieu de ſa naiſſance de grands Tableaux, dans les Egliſes leſquels ſont encore aujourd'huy des marques de leur capacité. François aprés avoir été Diſciple de ſon Pére le fut auſſi de Franc Flore, qu'il ſurpaſſa, quant à l'intelligence des couleurs, François à été plus habile que ſon Pére, & c'eſt de luy dont on voit dans l'Hôtel de Ville de Paris de fort beaux Portraits, le Pére mourut en 1583 & le fils en 1622.



DITERIC BARENT

D'AMSTERDAM, Fils d'un assez mauvais Peintre, mais Disciple cheri du Titien, chez lequel il demeura assez longtems & de qui il fit le Portrait qui se voit encore à Amsterdam, chez Pierre Jsaac Peintre. Depuis son retour il fixa sa demeure à Amsterdam, où il a fait de belles choses, & y mourut en 1582. âgé de quarante-huit ans.

JEAN BOL

DE Malines, né en 1534. a été un fort habile homme, il a presque toûjours travaillé en petit, tant à huile, qu'en miniature, & à détrempe. Il a été employé deux ans pour l'Electeur Palatin à Heydelberg, de là à Mons. Et enfin à Amsterdam, où il est mort en 1593. âgé de cinquante-neuf ans. Goltius a gravé l'Epitaphe de Bol, où il a fait entrer le Portrait de ce Peintre, Jacques & Roland Savery ont été ses Disciples.



MARTIN HEMSKERC

FILS d'un Païsan du Village d'Hemskerc, dans la Hollande parut si grossier & si lourd au Maître chez qui on le mit à Harlem, qu'il le renvoya chez son Pére Hemskerc, à quelque tems delà, solicité par son Génie entra chez un autre Maître où il profita beaucoup par son application. C'estoit, (en effet un fruit de l'arriére saison.) Il se mit ensuite sous la Discipline de Schorel, dont il avoit oüi parler, son Génie s'y dévelopa peu à peu, & il devint un Peintre correct, facile & abondant en Inventions, il alla à Rome où il ne fut que trois ans contre le dessein qu'il avoit formé d'y rester beaucoup plus long-tems, s'il n'en avoit point été empesché par quelque accident, qui le contraignit de partir. Il retourna dans les Païs-Bas, & s'arrêta à Harlem, où il a demeure le reste de sa vie, la plûpart de ses Ouvrages se voyent en Estampes, & Vasari qui les rapporte presque toutes en détail, en parle avec éloge, & dit que Michelange en voulut colorier une qu'il trouva à son Goût. Il paroît néanmoins par ces Estampes, que Hemskerc, n'avoit aucune intelligence du Clair-obscur, &

que sa maniére de dessiner est seiche. Il mourut en 1574. âgé de soixante-seize ans.

CHARLES VER-MANDER

ETOIT né Gentil-homme dans une Terre Noble de Flandres appellée Meulebrac, dont son Pére étoit Seigneur. Ce Pére le fit élever avec soin; & comme son Fils fit voir un grand penchant pour la Peinture, il le mit sous la Discipline de Lucas de Heer, Peintre fort célébre en ce tems-là, & puis ensuite chez Pierre Udalric, où il fit plusieurs Tableaux de l'Histoire Sainte. Il s'éxerçoit en même tems à composer des Comédies; car la Poësie étoit encore un de ses talens. A vingt-six ans il alla à Rome, où aprés avoir travaillé trois ans, il passa en Allemagne, & fit à Vienne plusieurs Arcs de Triomphe pour l'Entrée de l'Empereur Rodolphe; ensuite de quoy il retourna à Meulebrac sa Patrie.

Les Guerres de la Réligion qui s'augmentérent, le contraignirent de se retirer dans Courtray, où il a peint des Tableaux d'Eglise, & sur tout à Sainte Catherine.

Comme il s'en rentournoit à sa Terre de Meulebrac, il fut volé & dépoüillé tout nud. Se voyant réduit à cette éxtrémité,

Il s'embarqua ſur un Vaiſſeau qui le mena à Harlem, où il ſe rétablit dans l'abondance, & s'occupa à la Peinture & à la Poëſie. Il y fit entr'autres choſes l'Hiſtoire de la Paſſion, qu'un nommé de Geyen a gravé. Il établit dans la même ville d'Harlem, avec Goltius & les Corneilles une Académie pour y deſſiner d'aprés Nature, & pour y éxercer les jeunes Peintres. Ses Ouvrages en Proſe & en Poëſie ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit trop long de les rapporter ici. Outre un Traité de Peinture, il a mis au jour la Vie des Peintres Flamans. L'ignorance d'un Médecin le tua en 1607. à l'âge de cinquante-huit ans. Il fut enterré à Amſterdam dans la vieille Egliſe.

Il eût un Fils appellé auſſi Charles, qui a hérité de ſon Pére l'eſprit l'humeur & la ſience. Le Roy de Dannemarc l'attira à Compenhague, où il a toûjours demeuré en réputation d'habile homme.

MARTIN DE VOS

D'ANVERS, a voyagé par toute l'Italie. Il étoit correct dans ſon Deſſein, & facile dans ſes Inventions : mais l'on ne trouve rien de bien piquant dans ſes Ouvrages ; ils ſont néanmoins en

grand nombre, & la plûpart ont été gravez, & se voyent en Estampes. C'est d'aprés ses Desseins que les Sadelers ont gravé les Ermites. Il a fait aussi les Desseins de la Vie de J. C. que Vierx a gravez pour les Evangiles de Natalis. Il étoit fort gros, & aprés avoir vêcu fort vieil, il mourut en 1604.

JEAN STRADAN

NE' à Bruges en 1527. de la célébre Famille des Stradans, laquelle aprés la mort de Charles de Goude tréziéme Comte de Flandre, qu'elle fit assassiner comme Tyran dans l'Eglise de Saint Donaes de Bruges, fut presque tout-à-fait éteinte, ou du moins dispersée de côté & d'autre. Le Peintre dont nous parlons alla en Italie, & s'arrêta à Florence, où il fit quantité d'Ouvrages à fraisque & à huile pour le Grand Duc. Vasari le fit travailler aux Peintures qui ont été faites dans la Chambre de ce Prince. Il dessinoit fort bien les Chevaux, & son Génie le portoit à peindre des Chasses. Il mourut en 1604. âgé de soixante-quatorze ans. Tempeste a été son Disciple.

BARTHELEMI SPRANGER

NE' en 1546. Fils d'un Marchand d'Anvers, apprit les Principes de ſon Art de pluſieurs Maîtres, & s'en alla à Rome, où il fut Domeſtique du Cardinal Farnéſe. Ce Cardinal l'ayant pris en ſa protection, le donna à Pie V. qui l'employa à Belvédére, où Spranger fit un Tableau du Jugement dernier en trente-huit mois, & ce Tableau eſt encore aujourd'huy au deſſus du Tombeau de ce même Pape. Pendant qu'il y travailloit Vaſari dit à Sa Sainteté, que ce que Spranger faiſoit étoit autant de tems perdu, ſoit que l'envie le fît parler, ou que la maniére de Spranger luy déplût, ce qui eſt plus vrai-ſemblable ; car il eſt étonnant que Spranger, qui a formé ſa maniére en Italie, l'ait faite ſi contraire aux belles choſes qu'il avoit devant les yeux, & ſe ſoit laiſſé emporter au feu d'une imagination ſi peu réglée : ce que je dis, ſans vouloir diminuer l'Eſprit de ſes Ouvrages & le mérite qui s'y trouve d'ailleurs ; car ils plûrent à bien des gens, & ſur tout au Pape, qui luy donna ordre de les continuer, avec cette condition néanmoins, que Spranger, avant que de commencer les

Tableaux qu'il auroit entrepris pour Sa Sainteté, en feroit voir les Desseins, pour y corriger ce qu'on trouveroit à propos, ce qui donna lieu à Spranger de finir ses pensées, qu'il n'avoit jusques-là qu'esquissées tres-légérement, selon la vivacité de son Imagination. Surquoy l'on peut faire cette réfléxion, que ce n'est pas le Goût du Dessein qui a plû au Pape, & à ceux des Romains, qui donnoient leur approbation aux Tableaux de Spranger, & qu'il faut par conséquent qu'il y ait quelque partie dans la maniére de ce Peintre, laquelle étant inconnuë à Vasari, n'a pas laissé de faire son effet sur les yeux non prévenus, & de soûtenir l'Ouvrage de ce Peintre.

Spranger, aprés avoir fait quantité de Tableaux en divers lieux de Rome, fut choisi par Jean de Bologne, Sculpteur du Duc de Florence, pour être envoyé à l'Empereur Maximilien II. qui luy avoit demandé un habile Peintre. Spranger fit pour cet Empereur, & pour Rodolphe qui luy succéda une grande quantité d'Ouvrages à Vienne & à Prague.

L'amour de la Patrie luy fit faire un voyage dans les Villes des Païs-Bas, d'où il étoit absent depuis trente-sept ans; & aprés y avoir été reçû avec de grans honneurs, il retourna à Prague, où il s'étoit établi. Il y mourut fort âgé.

HENRI GOLTIUS,

FILS de Jean Goltius, habile Peintre sur Verre est né en 1558. dans un Village du Duché de Juliers, appellé Mulbrec. Il apprit à Harlem sa Profession, & s'y maria. Il épousa une veuve qui avoit un Fils appellé Mathan, à qui Goltius apprit à graver. Les chagrins que luy causérent quelques affaires domestiques le jettérent dans une phtysie & dans un crachement de sang, qui, aprés luy avoir duré trois ans sans qu'il y trouvât de reméde, le firent résoudre, comme par désespoir, d'aller en Italie. Ses Amis, qui trouvérent son dessein bizarre, n'oubliérent rien pour l'en détourner, & luy faire voir le danger où il éxposoit une vie aussi attaquée qu'étoit la sienne. Il leur répondit, qu'il aimoit mieux mourir en apprenant quelque chose, que de vivre dans la langueur où il étoit dans son Païs. Il passa par les principales Villes d'Allemagne, il y visitoit les Peintres & les Curieux; & n'y voulant pas être connu, de son Vallet il fit son Maître, au service duquel il feignoit d'être attaché en qualité de Peintre. Il eût par ce moyen le plaisir d'entendre ce que les uns & les autres disoient de ses

Ouvrages ſans le connoître. Ce déguiſement, l'éxercice du voyage, & l'air différent des païs par où il paſſoit, changérent tellement la ſituation de ſon eſprit & la diſpoſition de ſon corps, qu'il ſe trouva délivré de tous ſes maux, & qu'il reprit ſa prémiére ſanté.

Il deſſina une infinité de choſes dans Rome & dans Naples, tant d'aprés l'Antique, que d'aprés Raphaël, Polidore, & les autres bons Maîtres. Il y fit peu d'Ouvrages de Peinture, & ſon mal l'y ayant repris, il en guérit par l'uſage du lait que les Médecins luy ordonnérent. Ils luy conſeillérent auſſi de retourner à ſon air natal. Il revint donc à Harlem, où il grava pluſieurs choſes en diverſes maniéres; & enfin s'en étant fait une particuliére, il mit au jour quantité de belles Eſtampes d'aprés les Deſſeins qu'il avoit apportez d'Italie.

On peut juger par les Eſtampes qui ſont de ſon Invention, que ſon Goût de Deſſein n'étoit pas bien naturel, & que ſa maniére avoit quelque choſe de ſauvage: mais qu'il conduiſoit ſon Burin avec une fermeté & une légéreté incomparable. Il eſt mort à Harlem en 1617. âgé de cinquante-neuf ans.

JEAN DAC

APPELLE' ainſi, à cauſe que ſon Pére étoit d'Aix la Chapelle, car our luy, il étoit né à Cologne en 1556. prés avoir été quelque tems ſous la Diſ-ipline de Spranger, il alla étudier ſa pro-eſſion dans les principales Villes d'Italie, le là il repaſſa en Allemange, où l'Em-ereur Rodolphe le prit en affection & e renvoya à Rome, pour y deſſiner les Antiques. Il ne faut pas s'étonner des oins où deſcendoit ce Prince, pour avan-er les ouvriérs, en qui il voyoit du Gé-ie, car il aimoit paſſionément les beaux Arts, & s'y connoiſſoit tres-bien. Jean Dac, à ſon retour fit beaucoup d'ouvra-ges pour l'Empereur, qui ſont tres dignes de loüange & qui le firent paſſer pour le plus habile de ſon tems. Sa prudence le mit en grande conſidération auprés de ce Prince : mais il ne ſe ſervit de ſon crédit que pour obliger pluſieurs perſonnes de mérite. Il mourut à la Cour Impériale, comblé d'honneurs & de biens.



JOSEPH HAINS

DE Berne, étoit entretenu par l'Em-pereur Rodolphe en même tems qu Jean Dac, Spranger, Hufnagle, Brugl Roland Savary, Jean & Gilles Sadeler & quelques autres. Il fut envoyé en Ital par l'Empereur, non ſeulement pour deſſiner les plus belles Statuës, mais auſ les plus beaux Tableaux, & le réüſſite d ſon voyage luy attira une ſinguliére pro-tection de ce Prince. Il a fait beaucou d'Ouvrages pour l'Empereur, qui ont ét la plûpart gravez par les Sadelers, pa Lucas Kilian, & par Iſaac Mayer de Franc-fort, il eſt mort à Prague fort regretté des honnêtes gens, parce qu'il étoit luy-même fort honnête homme, il a eu un fils qui étoit auſſi Peintre.

MATHIEU & PAUL BRIL

fréres

D'ANVERS ont été bons Païſagiſtes & bons Topographes. Mathieu étoit déja établi dans les Ouvrages du Vatican, lorſque Paul ſon frére le vint trouver : ils y ont beaucoup travaillé à fraiſque,

Mathieu

Mathieu mourut en 1584. & Paul son puîné qui à vêcu soixante-douze ans, & qui n'est mort qu'en 1622. a fait quantité de Tableaux. Ils sont aujourd'huy dispersez dans les Cabinets des Curieux, & sont en grande estime.

CORNEILLE CORNEILLE

D'HARLEM fils de Pierre Corneille, habile Peintre, est né en 1562. & bien qu'il n'ait jamais été en Italie, il a neanmoins fait de fort belles choses & de bons Disciples, il établi avec Charles Van-Mandre, une Academie de Peinture à Harlem environ l'an 1595.

ADAM VAN ORT

D'ANVERS fils de Lambert Van Ort dont il avoit aussi été Disciple, peignoit en grand, & étoit en réputation de son tems, les emplois continiiels qu'on luy donna, l'empécherent de sortir de son Païs. Il fut le prémier Maître de Rubens, & mourut à Anvers âgé de quatre-vingt-quatre ans en 1641.

OTHO VENIUS

HOLLANDOIS d'une famille considérable de la Ville de Leyde, né en 1556. fut élevé par ses parens dans les belles Lettres. Il apprit en même tems à dessiner d'Isaac Nicolas. Il n'avoit que quinze ans lorsque les Guerres Civiles l'obligerent de quitter son païs ; & s'étant retiré à Liége, il y acheva ses études, & y donna des marques de la beauté de son esprit. Il y fut particulierement connu du Cardinal Groosbek, qui luy donna des Lettres de recommandation pour aller à Rome, où il fut receu dans la maison du Cardinal Maducio, son Génie actif le fit apliquer en même tems à la Philosophie, à la Poësie, aux Mathématiques & à la Peinture. Il fit un grand progrés dans le Dessein sous la Discipline de Frédéric Zuccre, & d'aprés les bonnes choses, à quoy il joignit une belle intelligence du Clair-obscur. De sorte qu'il passa en Italie, pour un homme des plus universels & des plus ingénieux de son tems. Vénius demeura sept ans à Rome pendant lesquels il fit plusieurs beaux Ouvrages de son Pinceau & étant passé de là en Allemagne. Il fut receu au service de l'Empereur, & en-

ſuite à celuy du Duc de Baviére, & de l'Electeur de Cologne : mais tous les avantages qu'on luy propoſa dans ces Cours Etrangeres ne furent pas capables de l'y arreſter longtems, il vint offrir ſon ſervice au Prince de Parme, qui gouvernoit alors les Païs-Bas, & fit ſon Portrait armé de toutes piéces d'une maniére qui confirma l'eſtime qu'on avoit conceuë de ſon habilité. Aprés la mort du Prince de Parme, Vénius ſe retira à Anvers, où il fit quantité d'éxcéllens Ouvrages de Peinture, que l'on voit encore dans les principales Egliſes. Quelques tems aprés l'Archiduc Albert, qui avoit ſuccédé au Prince de Parme, le fit aller à Bruxelles, & luy donna l'intendance des Monnoyes, parmi ces occupations embaraſſantes, Vénius ne laiſſa pas de travailler du Pinceau, il fit les Portraits de l'Archiduc & de l'Infante Iſabelle, en grand qui furent envoyés à Jacques Roy de la Grande Brétagne, & pour ſignaler ſon érudition, auſſi bien que ſon Pinceau, il mit en lumiére pluſieurs Ouvrages, qu'il a enrichis de figures de ſon Deſſein, ceux qui ſont venus à ma connoiſſance & dans leſquels je trouve beaucoup d'Art & de grace. Sont les emblêmes d'Horace, la vie de Saint Thomas d'Aquin, & les emblêmes d'Amour. Vénius dédia ceux de l'A-

mour profane à l'Infante Iſabelle qui l'obligea d'en faire de pareils ſur l'Amour Divin. Le Roy Loüis XIII. luy fit faire de belles offres pour l'attirer, mais il ne pût jamais ſe réſoudre à quitter ſon Païs, ni le ſervice de ſon Prince. C'a été le prémier qui depuis Polidore de Caravage, a réduit le Clair-obſcur en un principe que Rubens a perfectioné & répandu par tous les Païs-Bas. Il mourut à Bruxelles en 1634. âgé de ſoixante-dix-huit ans. Il eut deux Fréres, Gilbert qui fut Graveur & Pierre qui fut Peintre. Il a eu auſſi la gloire d'élever dans ſon Art, le célébre Rubens.

JEAN ROTENAMER

EST né à Munic en 1564. Il apprit de ſon Pére les commencemens de la Peinture, mais ce fut en Italie qu'il forma ſa maniére ſur les Ouvrages du Tintoret, dont il fut Diſciple. Il a peint à fraiſque & à huile, il inventoit facilement & agréablement. Il a peint à fraiſque beaucoup de maiſons à Munic & à Ausbourg, qui ſont encore des marques de ſa capacité. Rotenamer gagnoit beaucoup, par ſes Ouvrages : mais comme il aimoit la dépenſe il eſt mort pauvre.

PIERRE CORNEILLE DERYK

DE la Ville de Delft a tellement imité la maniére du Bassan, qu'on y a souvant été trompé.

PIERRE PAUL RUBENS

QU'ON peut nommer en quelque maniére l'honneur de la Peinture, étoit originaire d'Anvers, où son Pére Jean Rubens, noble d'éxtraction éxerçoit la charge de Conseiller dans le Sénat, lorsque les Guerres Civiles l'obligerent d'abandonner sa patrie, & de se retirer à Cologne. Ce fut en cette derniére Ville, & en 1577. que nâquit Pierre Paul Rubens. Le soin que ses parens prirent de son éducation, & la vivacité de son Esprit luy rendirent facile tout ce qu'on luy voulut faire apprendre, de sorte qu'on le régardoit comme un digne sujet pour succéder à la Charge de son Pére. Mais il ne s'étoit encore déterminé à aucune profession, quand la mort de son Pére & le ravantissement des armes fit retourner sa famille à Anvers, il y continua ses études des belles Lettres, & par intervale.

Il se divertissoit à dessiner, se sentan porté à cét éxercice par la Nature qui e avoit jetté de profondes racines dans so Esprit. En effet la violente inclinatio qu'il témoigna pour la Peinture, fit ré soudre sa Mére, à luy perméttre d'alle dessiner chez Adam Van-Oort, qui étoi pour lors un Peintre de réputation, mai aprés y avoir été assez de tems pour sentir ce que son Génie demandoit de luy, il quitta ce Maître & s'attacha à Otho Vénius. Celuy-cy étoit non seulement u bon Peintre, mais un bel Esprit qui savoi son Art par principes & qui étoit savan dans les belles Lettres. Toutes ces qualitez firent une si étroite liaison entre l Maître & le Disciple, que Rubens qu d'abord n'avoit eu dessein que de s'instruire de la Peinture pour son plaisir s'y donna entiérement y étant porté d'ailleurs par les pertes, que les Guerres luy avoient causées.

La facilité qu'il avoit d'apprendre, & son assiduité dans le travail l'ayant rendu en peu de tems égal à son Maître, il crût qu'il ne luy restoit plus que de voyager pour profiter des belles choses. Il alla d'abord à Venise, où il se fît dans l'Ecole du Titien des Principes solides pour le Coloris.

Ce fut en cette Ville, qu'ayant fait ami-

é avec un Gentil-homme du Duc de
antouë, celuy-cy luy propoſa de la part
ſon Maître d'entrer au ſervice de ce
ince en la même qualité de Gentil-hom-
e. Les Peintures éxcellentes qui ſont à
antouë, deſquelles Rubens avoit oüy
rler, furent le ſeul motif qui l'engagea
accepter ce parti. Il s'y attira une con-
dération particuliére du Duc; & aprés y
oir étudié ſoigneuſement les Ouvrages
Jules Romain, il paſſa à Rome, où il
appliqua fortement aux recherches que
mandoit ſon Art. Il mettoit à profit les
oſes qui étoient de ſon Goût, tantôt en
s copiant, & tantôt en faiſant des Réflé-
ons, qu'il mettoit par écrit, & qu'il ac-
ompagnoit ordinairement d'un Deſſein
ger à la plume, portant toûjours ſur luy
n cahier de papier à cette intention. Il
ût occaſion pendant cet éxercice de faire
es Tableaux d'Autel dans l'Egliſe de
ainte Croix, & dans l'Egliſe neuve des
éres de l'Oratoire.

Il y avoit ſept ans qu'il continuoit en
talie les Etudes de ſa Profeſſion, quand
l apprit que ſa Mére étoit dangéreuſe-
nent malade. Cette nouvelle le contrai-
gnit de retourner à Anvers; & quoy qu'il
eût pris la poſte, il trouva ſa Mére morte
en arrivant, cela l'obligea de ſonger au
mariage. Il épouſa Catherine de Brentes,

avec laquelle il vêcut quatre années. I
l'aimoit éxtrémement ; & pour apporte
quelque reméde à l'affliction que ſa mor
luy cauſa, il quitta Anvers pour quelqu
tems, fit un voyage en Hollande, & pa
ſant par Utrec, viſita Huntorſt, qu'il eſti
moit beaucoup. Sandrart, qui demeuroi
chez ce Peintre comme ſon Diſciple, ac
compagna Rubens dans toutes les Ville
de Hollande, & dit que dans le chemin
Rubens (en parlant des Ouvrages de
Peinture qu'il avoit vûs dans ſon voyage)
eſtimoit ſur tout la maniére de peindre de
Huntorſt, & les Compoſitions de Blomart ; & que les petits Tableaux de Corneille Polembourg luy plaiſoient ſi fort, qu'il pria ce Peintre de luy en faire quelques-uns. Rubens épouſa en ſecondes Nôces Héléne Forman, qui étoit une Héléne en beauté, & qui luy fut d'un grand ſecours dans les Figures de femmes qu'il avoit à peindre.

La réputation de Rubens s'étant étenduë par toute l'Europe, il n'y eût pas un Peintre qui ne voulût avoir un morceau de ſa main ; & comme il étoit éxtrémement ſollicité de toutes parts, il fit faire ſur ſes Deſſeins coloriez, & par d'habiles Diſciples un grand nombre de Tableaux, qu'il retouchoit enſuite avec des yeux frais, avec une intelligence vive, & avec

une

ne promtitude de main qui y répandoit entiérement son Esprit, ce qui luy aquit beaucoup de biens en peu de tems: mais la différence de ces sortes de Tableaux, qui passoient pour être de luy, d'avec ceux qui étoient véritablement de sa main, fit du tort à sa réputation; car ils étoient la plûpart mal dessinez, & légérement peints.

La Reine Marie de Médicis ayant souhaité que Rubens peignît les deux Galeries de son Palais de Luxembourg, il vint à Paris pour voir les lieux, & pour en faire ses Desseins. L'une de ces Galeries étoit destinée pour l'Histoire de la Vie de cette Reine, & l'autre pour la Vie du Roy Henry IV. Rubens commença par l'Histoire de la Reine, & l'acheva: mais la mort du Roy, qui arriva incontinent aprés, ne luy permît pas d'achever l'Histoire de ce Prince, de laquelle il avoit commencé beaucoup de Tableaux. La Reine, qui aimoit la Peinture, & qui dessinoit fort proprement, voulut que Rubens fît deux Tableaux de son Histoire en sa présence, pour avoir le plaisir de le voir peindre.

Dans le tems que Rubens étoit à Paris, le Duc de Buquingam eut occasion de faire connoissance avec luy. Il goûta son Esprit, & luy ayant trouvé beaucoup de

pénétration & de ſolidité, il en parla à l'Infante Iſabelle, qui le fit nommer Ambaſſadeur par ſon Neveu Philippe IV. pour aller en Angleterre traiter la Paix, qu'il conclut enſuite entre Philippe IV. Roy d'Eſpagne, & Charles Prémier Roy de la Grande Brétagne. Charles, en réconnoiſſance de cet heureux ſuccés, luy fit préſent en plein Parlement d'une Epée & d'un Cordon, l'une & l'autre enrichis de Diamans, de la valeur de douze mille écus. Et étant allé en Eſpagne rendre compte à Philippe IV. de ſa Commiſſion, il y reçût auſſi des préſens conſidérables. Il y fit les Portraits de la Maiſon Royale, & en copia pour luy-même quelques-uns du Titien.

Pendant le ſéjour que Rubens fit en Eſpagne, Dom Jean Duc de Bragance, (qui fut enſuite Roy de Portugal) lequel aimoit la Peinture, ayant oüy parler de Rubens, écrivit à quelques Seigneurs de ſes amis qui étoient à la Cour de Madrid, pour les prier de faire enſorte que Rubens l'allât voir à Villa-Vizoſa, qui étoit le lieu de ſa réſidence: Rubens entreprit ce voyage avec plaiſir; mais comme les amis de ce Duc luy avoient donné avis que Rubens étoit parti avec un train magnifique, cela l'épouventa tellement, qu'il envoya un Gentil-homme à ſa ren-

contre, pour luy dire que le Duc son Maître, ayant été contraint de partir pour une affaire importante, le prioit de n'aller pas plus avant, & d'accepter un présent de cinquante Pistolles, pour le dédommager de la dépense qu'il avoit faite sur le chemin. Rubens refusa les cinquante Pistoles, & répondit qu'il n'avoit pas bésoin de ce petit secours, & qu'il en avoit apporté deux mille pour dépenser à la Cour de ce Duc en quinze jours de tems qu'il avoit résolu d'y demeurer.

Rubens étant de retour en Flandres, y éxérça la Charge de Sécrétaire d'Etat, dont le Roy d'Espagne l'avoit pourvû; mais il ne quitta point pour cela la Peinture, la vaste étenduë de son Esprit suffisoit à l'une & à l'autre. Enfin, comblé d'honneurs & de biens, il mourut à Anvers d'une goute remontée en 1640. âgé de soixante-trois ans. Il a laissé deux Fils de sa seconde femme, & il obtint pour l'aîné la Charge de Sécrétaire d'Etat en survivance.

Il étoit d'un naturel doux & bien-faisant, d'un Génie de feu, & d'un Esprit élevé, qu'il avoit cultivé par beaucoup de connoissances. Ses maniéres polies, & ses mœurs réglées luy attirérent l'estime & l'amitié des personnes de considération. Il savoit six Langues, & se servoit

de la Latine pour écrire aux Savans, & pour faire ses Observations sur la Peinture.

Jamais Peintre n'a fait, ni un si grand nombre, ni de si grans Ouvrages que Rubens : les Palais des Princes, & les Eglises de Flandres en rendent de bons témoignages. Il est difficile de dire où sont ses plus beaux Tableaux : toute l'Europe conserve des gages de sa capacité; il semble néanmoins que les Villes d'Anvers & de Paris soient les dépositaires de ses Peintures les plus précieuses; les habiles Connoisseurs, & les savans Peintres qui les éxamineront avec soin, n'auront pas de peine à se persuader que Rubens a porté non seulement la Peinture dans un haut degré, mais qu'il a ouvert un chemin qui conduit facilement à la perfection de cét Art.

Il a eû quantité de bons Disciples: comme, David Teniers, Vandeik, Jordans, Juste, Soutmans, Diépembeck, Van-Tulden, Van-Mol, Van-Houk, Erasme Quillinus, & plusieurs autres: mais entre tous ceux qui ont été sous sa Discipline, celuy qui luy a fait le plus d'honneur, & qui s'est le plus distingué, a été Vandeik.

Rubens s'étoit proposé au commencement de suivre la maniére de peindre de Michelange de Caravage, mais la trouvant trop remplie de travail, il s'en fit

une plus éxpéditive & plus conforme à ſon Génie.

Un Peintre Chimiſte nommé Brendel, l'étant venu voir, luy demanda s'il vouloit s'aſſocier avec luy pour le grand Oeuvre, qu'il avoit peu de choſe à faire pour y arriver, & qu'il l'aſſuroit par là d'une fortune conſidérable. Rubens luy répondit qu'il étoit venu trop tard de vingt ans, ayant trouvé luy-même la Pierre Philoſophale par le moyen de ſes Pinceaux & de ſes Couleurs.

Un habile Peintre d'Anvers, mais pareſſeux & débauché, appellé Janſon, ſe plaignant de la fortune, & jaloux de celle de Rubens, le défia, & luy propoſa de faire chacun un Tableau en concurrence, dont certains Connoiſſeurs ſeroient les Juges. Rubens, ſans accepter le défi, ſe contenta de luy répondre, Qu'il luy cédoit volontiers, qu'il n'avoit qu'à continuer à bien faire, que pour luy il continuëroit auſſi de ſon côté à faire du mieux qu'il pourroit, & que le Public leur rendroit juſtice.



REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Rubens.

IL eſt aiſé de voir par les Ouvrages de Rubens, que ce Peintre avoit un Génie du prémier ordre : & comme il l'avoit cultivé par une érudition profonde dans toute ſorte de littérature, par une recherche tres-éxacte des choſes qui regardent ſa Profeſſion, & par un travail tres-aſſidu, ſes Inventions ſont ingénieuſes, & accompagnées de toutes les circonſtances, qui peuvent dignement remplir un ſujet : il en a peint de toutes ſortes, & pluſieurs fois les mêmes, mais tres-différemment. Aucun Peintre n'a traité ſi doctement, ni ſi clairemement que Rubens les Sujets Allégoriques: & comme l'Allégorie eſt une éſpéce de langage, & que par conſéquent elle doit être autoriſée par l'uſage, & entenduë de pluſieurs, il y a introduit ſeulement les ſymboles que les Médailles & les autres Monumens de l'Antiquité ont rendus familiers, du moins entre les Savans.

Si ce Peintre a ſû ingénieuſement inventer les objets qu'il faiſoit entrer dans ſes Compoſitions, il avoit encore l'Art

de les diſpoſer ſi avantageuſement, que non ſeulement chaque objet en particulier fait plaiſir à voir : mais qu'il contribuë encore à l'effet du tout-enſemble.

Quoy que Rubens ait paſſé ſept années en Italie, qu'il ait fait un Recueil conſidérable de Médailles, de Statuës, & de Pierres gravées; qu'il ait éxaminé, connu, & loüé la beauté de l'Antique, comme on le peut voir dans un Manuſcrit de ce Peintre, dont l'Original eſt entre mes mains, ſa prémiére éducation, & le naturel de ſon païs dont il ſe ſervoit, l'ont fait tomber malgré luy dans un caractére Flamand, & luy ont quelques-fois fait faire un mauvais chois, qui donne atteinte à la régularité de ſon Déſſein. Mais ſi l'on blâme, comme il eſt juſte, cette foibleſſe par tout où elle ſe rencontre, auſſi-bien que certains émmanchemens outrez, il eſt juſte auſſi que les perſonnes éclairées reconnoiſſent, que, bien-loing d'avoir ignoré la partie du Deſſein, il a fait paroître dans le général de ſes Ouvrages, qu'il y avoit beaucoup de pénétration. L'on voit dans la Ville de Gand un Tableau de ſa main, réprésentant la chûte des Damnez, où il y a prés de deux cens Figures, deſſinées d'un bon Goût, & d'une grande correction. Cela fait voir que les fautes où Rubens eſt tombé contre le Deſ-

ſein, ne viennent que de la rapidité de ſes Productions.

Nous avons à Paris quantité de Tableaux de Rubens, & ſur tout dans la Galerie du Palais de Luxembourg. J'y renvoys les Juges d'éſintereſſez, & l'on y trouvera du moins dans les Divinitez & dans les Figures principales dequoy ſe ſatisfaire en cette matiére.

Il a exprimé ſes ſujets avec beaucoup d'énergie & de netteté, il y a fait entrer beaucoup de grandeur & de nobleſſe. Ses expreſſions particuliéres ſont juſtes au ſujet, il n'y en a point qui n'intereſſent le ſpectateur & l'on en trouvera beaucoup qui vont même juſqu'au ſublime.

Ses Attitudes ſont ſimples & naturelles, ſans froideur, contraſtées & animées ſans éxageration & variées avec prudence.

Les ajuſtemens de ces Figures ſont de bon Goût, & ſes Draperies jettées avec Art, elles ſont d'iverſifiées & convenables, ſelon le ſéxe, l'âge & la dignité des perſonnes, les plis en ſont grans, bien placez & marquent le nud ſans affectation.

Ses Païſages ſont faits avec la même intelligence que ſes Figures, & quand il a voulu répréſenter des Sites naturellement ingrats & incipides comme ſont

eux de Flandre, il les a rendus piquants ar l'artifice du Clair-obſcur, & par les ccidens qu'il y a introduits, la forme des rbres n'y eſt pas fort élégante, elle ſuit elle de ſon Païs, & les touches n'en ſont as ſi précieuſes que celles du Titien.

Son Architecture eſt peſante & tient u Gottique, il a ſouvent pris des licen- es, mais elles ſont judicieuſes, avanta- geuſes & impercéptibles.

Tout ce qui dépend du Coloris eſt ad- nirable dans Rubens, il a porté la Science lu Clair-obſcur, plus loin qu'aucun Pein- re, & il en a fait ſentir la néceſſité.

Il a réduit en précepte par ſes éxem- ples le moyen de plaire aux yeux. Il raſ- ſembloit ingenieuſement ſes objets à la maniére d'une Grappe de Raiſin, dont les grains éclairés ne font tous enſemble qu'une maſſe de lumiére, & dont ceux qui ſont dans l'ombre ne font qu'une maſſe d'obſcurité, enſorte que tous ces grains ne faiſant qu'un ſeul objet, ſont embraſ- ſez par les yeux ſans diſtraction, & peu- vent être en même tems diſtinguez ſans confuſion. C'eſt cét aſſemblage d'objets & de lumiére qu'on appelle Grouppe, & quelque grand que fut le nombre de Figu- res qui entroient dans la compoſition de ſon Tableau, on n'y voyoit jamais plus de trois Grouppes, afin que la vûë ne fut

point dissipée par une multiplicité d'objets d'étachez & sensibles : mais il a toûjours eu dans cet artifice l'industrie de le cacher, & il n'y a que ceux qui sont instruits de ses principes qui puissent s'en apperçevoir.

Ses Carnations sont trés fraisches, chacune dans son caractére, ses teintes sont justes & employées d'une main libre sans les trop agiter par le mélange, de peur que venant à se corrompre, elles ne perdent trop de leur éclat, & de la vérité qu'elles font d'abord paroître dans les prémiers jours de l'Ouvrage. Rubens observoit d'autant plus cette maxime, que la plûpart de ses Ouvrages étans grans & par consequent vûs d'une distance un peu éloignée, il vouloit y conserver le Caractére des objets & la fraîcheur des Carnations.

C'est dans cette veüe que non seulement, il a ménagé la virginité de ses teintes : mais qu'il s'est servi des Couleurs les plus vives pour en tirer l'effet de son intention, il y a réüssi, & c'est le seul qui ait sû joindre à cet éclat, un grand caractére de vérité, & conserver parmi tant de brillant, une harmonie, & une force surprenante, ainsi l'on peut régarder ce suprême dégré, où Rubens a monté ses Couleurs, comme un des plus estimables talens de ce Peintre.

Il étoit universel & faisoit également en l'Histoire, les Portraits, le Païsage les Animaux, & tout ce qui peut entrer ans la Composition d'un Tableau.

Son labeur est legér, son Pinceau oëleux & ses Tableaux finis sans être omme on dit assommez de travail. Come il avoit plusieurs Disciples qui éxécuient ses Desseins, on luy attribuë souent plusieurs choses qu'il n'a jamais fais : mais les Ouvrages que Rubens a eints luy même ont un caractére qui laisse eu de chose à souhaitter l'heureuse facité dans l'éxécution, & l'éffet merveileux qu'on y remarque ne vient pas tant e son éxperience consommée, que de la ertitude de ses principes.

ADAM ELSEIMER

NE' à Francfort en 1574. étoit fils d'un Tailleur d'habits, & Disciple le Philippe Uffembac, homme d'esprit & qui se mêlant de beaucoup de choses avoit une grande théorie, mais peu de pratique dans son art. Adam s'étant fortifié dans sa Profession par l'éxercice & par les leçons de son Maître, s'en alla à Rome, où il a passé le reste de sa vie. Il étoit fort studieux, & quoy qu'il ait peint

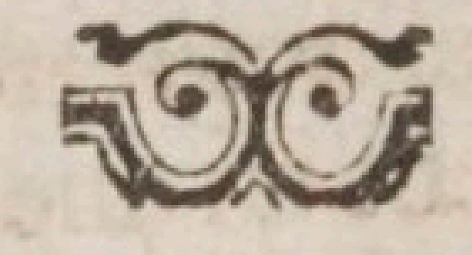
en tres petit à huile, il a extrémement fini toutes choses, avec une bonne intelligence du Coloris & une composition ingénieuse, le Comte Gaude, d'Utrec, a gravé d'aprés luy sept Piéces d'une grande politesse & d'une grande force, on voit encore plusieurs Estampes gravées d'aprés ses Ouvrages, en partie par luy même, à l'eau forte, & en partie par Madelaine du Pas & par d'autres.

Il avoit une si grande mémoire qu'il luy suffisoit de voir quelque chose sans la dessiner pour la retenir parfaitement & la peindre à quelques jours delà avec fidelité, quoy qu'il fût en grande réputation dans Rome, & qu'il vendît cher ses Tableaux, le soin avec lequel il les finissoit, ne luy perméttoit pas d'en faire assez pour subvenir à la dépense de sa maison, le chagrin qu'il en avoit retenoit encore sa main & le réduisit à ne vivre quasi plus que d'emprunt. Desorte que ne pouvant satisfaire aux dettes qu'il avoit contractées de toutes parts, il fut mis en prison, où il tomba malade, & quoy qu'on l'en eut fait sortir, sa maladie continua, & ne pouvant survivre à sa disgrace il mourut de douleur regretté des Italiens mêmes qui l'avoient en une estime particuliere. Il a eu un Disciple nommé Jacques Erneste-Thoman de Landau, qui a

it des Tableaux fort aprochants de ceux Adam, & qu'on prendroit même pour re de ce Maître.

ABRAHAM BLOMART

NE' à Gorcum en 1567. ſuivit ſon Pére à Utreck, où il a été élévé & ù il a toûjours demeuré. Son Pére étoit rchitecte, & ſes Maîtres ont été pluſieurs eintres médiocres, que le hazard luy voit donnés, auſſi comta-t'il pour peru tout le tems qu'il avoit paſſé chez eux. ſe forma une maniére ſur la Nature nême & ſur le mouvement de ſon Génie, étoit facile, abondant, gracieux & univerſel: il entendoit bien le Clair-obſcur, faiſoit ſes Draperies de grans Plis, qui iſoient un bon effet, mais ſon Goût e Deſſein tenoit de ſon Païs. On voit uantité d'Eſtampes faites d'aprés luy, ar de fort bons graveurs. Il eſt mort en 647. âgé de quatre-vingt ans. Il a eu trois ls, dont Corneille Blomart, cet éxcellent raveur étoit le plus jeune.



HENRI STENVIK

STENVIK étoit le lieu de sa naissanc Il étoit Disciple de Jean Vriés, so inclination l'a porté à faire en petit de Perspectives des dedans d'Eglises, & il fait en ce genre, tout ce que l'on peu faire. Les Guerres de Flandres le con traignirent de sortir de son Païs pour alle à Francfort, où aprés avoir éxercé long tems sa Profession, il y mourut en 1603 Il a laissé un fils qui a suivi le même genre de Peinture & qui a beaucoup travaillé en Angleterre pour le Roy Charles, où il vivoit honorablement. Aprés sa mort sa Veuve s'alla établir à Amsterdam, où elle gagnoit sa vie à peindre aussi des Perspectives.

ABRAHAM JANSON

D'ANVERS, étoit né avec un Génie merveilleux pour la Peinture, & dans sa jeunesse, il a fait des choses qui le mettoient bien au dessus de tous les jeunes Peintres de son tems: mais l'amour s'empara tellement de son cœur, qu'il sacrifia sa Profession à l'assiduité qu'il ren-

oit à une jeune fille d'Anvers, & l'ayant
poufée, il ne fongea plus qu'à dépenfer
: bien qu'il avoit, aux divertiffemens &
la bonne chere. Cette vie épuifa bien-tôt
: qu'il avoit de bien, & au lieu de s'en
rendre à fa pareffe, il s'irrita contre le
:u de juftice que l'on rendoit, luy fem-
oit-il, à fon mérite. Et jaloux de celuy
: Rubens, il défia ce Peintre, & luy pro-
ofa certaines perfonnes pour juger de
urs Ouvrages, quand ils feroient faits.
ais Rubens lui répondit fans accepter
: défi, qu'il luy cédoit volontiers, &
e le public leur rendroit juftice. On
ut voir des Ouvrages de Janfon, dans
ıelques Eglifes d'Anvers: il y a entr'au-
es une defcente de Croix qu'il a faite
ur la grande Eglife de Bofleduc, que
n prenoit pour être de Rubens, & qui
ns la vérité n'eft pas inférieure aux
uvrages de ce grand Peintre.

GERARD SEGRE

D'Anvers, Alla à Rome, & aprés y avoir étudié quelque-tems les rincipes de fon Art, il fe jetta entiére-
ient dans la maniére de Manfrede: il l'a
iivie tres-long-tems & a dans la fuite
nchéri pour ainfi dire fur la force &

ſur l'union des Couleurs de ce Peintre, comme on le peut voir par les Ouvrages qu'il à faits à Anvers, mais la maniére de Rubens & celle de Vandyk s'étant emparées de l'approbation univerſelle, Ségre fut contraint de changer la ſienne pour vendre ſes Tableaux, enquoy il réuſſit fort bien, ayant l'Eſprit bon & fléxible & étant d'ailleurs ſolidement fondé dans les régles de ſon Art. Il eſt mort à Anvers en 1651. & a laiſſé un fils qui a ſuivi la même Profeſſion.

MICHEL JANSON MIREVELT

NE' à Delft, en 1568. d'un Pére Orfévre a été Diſciple d'Antoine de Montfort de Blocland, & a appris la Peinture avec beaucoup de facilité. Quoy qu'il ait fait pluſieurs Tableaux d'Hiſtoires avec grand ſuccés; les occaſions le portérent petit à petit à ſe déterminer aux Portraits qu'il faiſoit trés-bien & tres-facilement; la grande réputation qu'il s'y étoit acquiſe, luy en fit faire une prodigieuſe quantité & lui fit gagner beaucoup de bien, car il les avoit fixez à 150. florins chacun. Guillaume Jaq. Delft en a gravé d'aprés luy un fort grand nombre & d'une grande beauté.

CORNEILLE

CORNEILLE SCHUT

D'ANVERS avoit apporté en naiſſant une vive imagination & un grand talent pour la Peinture comme on le voit par ſes Ouvrages qu'il aſſaiſonnoit d'Idées Poëtiques. Il étoit peu employé & comme il en attribuoit la cauſe à la réputation de Rubens, il s'emporta contre ce Peintre & le traitta d'avare : mais Rubens ne s'en vengea qu'en luy procurant de l'Ouvrage.

GERARD HONTORST

D'UTRECK, né en 592. paſſoit pour un des prémiers Peintres de ſon tems. il a été Diſciple de Blomart, il alla enſuite à Rome, où aprés ſes études de Deſſein, il s'éxerça à faire des ſujets de nuit avec tant d'application & de ſuccés que perſonne juſqu'icy ne les a mieux répréſentez. Etant de retour à Utreck, il fit pluſieurs Tableaux d'Hiſtoires. Il étoit ſi réglé dans ſes mœurs & ſi honnête dans ſes maniéres qu'il s'étoit attiré la plûpart des enfans de qualité d'Anvers, qui alloient apprendre à deſſiner chez luy. Il

montra aussi à dessiner & à peindre aux enfans de la Reine de Boheme Sœur de Charles Roy d'Angleterre, c'est-à-dire à deux fils, savoir le Prince Palatin & le Prince Robert & à quatre filles, entre lesquelles la Princesse Sophie, & l'Abesse de Maubuisson se distinguérent par l'habileté de leur Pinceau.

Le Roy d'Angleterre Charles Prémier attira Homtorst à Londres, où ce Peintre fit de grans Ouvrages pour Sa Majesté. Etant de retour en Hollande, il peignit dans les Maisons de plaisance du Prince d'Orange quantité de grans sujets Poëtiques, tant à fraisque qu'à huile, & entr'autres dans le Palais appellé la Maison du Bois, à demie lieuë de la Haye.

ANTOINE VANDEIK

NE' à Anvers en 1599. a eu le plus heureux Pinceau qui ait paru jusqu'ici, si l'on en éxcepte celuy du Corrége, qui seul peut luy disputer. Vandeick a été Disciple de Rubens, qu'il aida dans ses Ouvrages les plus considérables, il alla en Italie & fut peu de tems à Rome: il s'arresta d'avantage à Venise, où il écréma pour ainsi dire, le Titien & toute son école, pour fortifier sa maniére. Il en don-

na des preuves dans la Ville de Génnes où il fit quantité de beaux Portraits. A son retour en Flandres, il fit plusieurs Tableaux d'Histoire qui rendirent son nom célébre de toutes parts, mais comme il prévit qu'il seroit beaucoup plus employé dans les Cours des Princes à faire des Portraits, & que ce genre de Peinture étoit plus propre à lui établir une grosse fortune, il voulut aussi se faire connoître par ce talant dont la Nature l'avoit particuliérement favorisé. C'est dans cette vûë qu'il fit les Portraits des plus célébres Peintres de son tems, & qu'il les travailla avec beaucoup de soin. Le Cardinal de Richelieu le voulut attirer en France: mais n'étant pas content de la réception qu'on luy fit, il passa en Angleterre, où le Roy Charles le demandoit, & il en fut reçû avec caresses. Les occasions continuelles d'y peindre les Personnes Royales & les Seigneurs de la Cour ne luy donnérent pas le tems de s'occuper beaucoup à faire des Tableaux d'Histoires. Il y fit une tres grande quantité de Portraits, qu'il travailla avec beaucoup de soin dans les commencemens: mais qu'il peignit sur la fin avec beaucoup de promtitude les faisant fort legers d'Ouvrages. Quelqu'un de ses amis lui en demandant la raison, il répondit qu'aprés avoir travaillé long-tems pour sa réputation, il étoit

raisonnable de travailler aussi pour sa cuisine. Ce fut ainsi qu'il amassa beaucoup de bien & qu'ayant épousé une Femme de grande qualité il soûtint dans sa maison une dépense magnifique. Il est mort à Londre en 1641. âgé de quarante-deux ans. Il est assez vray-semblable que cette mort prématurée vient d'un épuisement d'espris que luy avoit causé l'activité dont il a travaillé a la prodigieuse quantité d'Ouvrages qui sont sortis de ses mains. Hanneman & Remy, ont été ses meilleurs Disciples.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Vandeik.

IL n'y a point de Peintre qui ait tant profité des enseignemens de son Maître que Vandeik a fait de ceux de Rubens ; mais quoy que cet illustre Disciple soit venu au monde avec un beau Génie, qu'il ait eû un jugement solide, que par une imagination tres-vive il ait compris facilement, & qu'il ait pratiqué de bonne heure tous les Principes de Rubens, il n'avoit pas néanmois l'Esprit d'une si grande étenduë que son Maître.

Ses Compositions sont bien remplies & conduites par les mêmes maximes que

celles de Rubens ; mais ſes Inventions ne ſont pas ſi ſavantes, ni ſi ingénieuſes. Bien qu'il fut peu correct & peu fondé dans la partie du Deſſein, il a fait pourtant des choſes en ce genre qui ſont dignes d'eſtime, lorſqu'il a voulu obſerver la Nature avec la délicateſſe de ſon chois.

Il a fait les Portraits d'un genre ſublime ; il les a diſpoſez d'une maniére qui leur donne une vie ſurprenante, & une grace infinie. Il les a toûjours habillez ſelon la mode des tems. Il a tiré de cette mode tout ce qui pouvoit être avantageux à ſa Peinture ; & il a fait voir par là, que quand le Peintre joint à l'Art un beau Génie, il ſe fait jour partout, & qu'il trouve les moyens de répandre des beautez ſur les choſes les plus ingrates.

Vandeik a deſſiné les têtes & les mains dans la derniére perfection ; & il a donné à celles-cy une délicateſſe & une belle proportion dont il s'étoit fait une habitude. Il ſavoit choiſir les Attitudes convenables aux perſonnes, & les momens les plus avantageux des viſages. Il en obſervoit tous les agrémens ; il les conſervoit dans ſa mémoire, & il imitoit ainſi non ſeulement ce qu'il voyoit dans ſon Modéle ; mais ce qu'il croyoit poſſible & capable d'en ſoûtenir un bon caractére, ſans altérer la reſſemblance. De ſorte que

parmi la vérité des Portraits de Vandeik, on y voit un Art que les Peintres qui l'ont précédé ont rarement mis en usage. Il est si difficile de garder en cela une mesure bien juste, qu'il faut avoir les yeux de Vandeik pour voir tout ce qu'il y a à voir sur cette matiére, & pour ne point passer les bornes préscrites par la Nature. Je ne say pas même si Vandeik, tout Vandeik qu'il étoit, n'a pas abusé de cet artifice sur la fin de sa vie : mais je say bien qu'il s'en faut beaucoup que ses derniers Portraits soient de la bonté de ceux qu'il a peints dans ses commencemens..

Ce Peintre a eû l'Esprit formé de tres-bonne heure ; car ce qu'il a fait de plus fort & de plus recherché a été peint dans sa jeunesse, & dans un tems où il a voulu établir sa réputation. C'est ce qu'il a fait par les Portraits des plus habiles Peintres de ses amis, & par ceux qu'il a peints à Génes, & dans les prémiéres années de sa résidence en Angleterre. On en voit beaucoup des derniers qui sont légers d'Ouvrage, foibles de Couleur, & qui donnent, comme on dit, dans le plombé ; son Pinceau néanmoins est heureux par tout, il est léger, il est coulent, il est moëleux, & ne contribuë pas peu à la vie que Vandeik a sû donner à tout ce qu'il a peint, mais si les Ouvrages que ce Peintre a pro-

uits ne ſont pas tous dans le dernier de-
gré de perfection, ils portent néanmoins
ous avec eux un grand caractére d'eſprit,
le nobleſſe, de grace, & de vérité. De
orte que l'on peut dire, qu'à la réſerve
u Titien, Vandeik a ſurpaſſé tous ceux,
ui, juſqu'icy ont fait des Portraits, &
ue ſes Tableaux d'Hiſtoire tiennent rang
armi ceux des Peintres de la prémiére
Claſſe dans l'eſtime des bons Connoiſ-
eurs.

ADRIEN BRAUR

D'OUDENARDE, né en 1608. pei-
gnoit en petit, & ſe plaiſoit à répré-
enter ce qui ſe paſſoit entre les Païſans de
a Nation, & ſes ſujets étoient bas pour
'ordinaire: mais il y avoit dans ſes Ou-
rages une ſi vive éxpreſſion, & une ſi
rande intelligence de Couleurs, que ſes
ableaux ſe payoient au poids de l'or. Ce-
endant, comme il aimoit la débauche,
 qu'il n'avoit aucun ſoin de ſa perſonne,
i de ſon ménage, il vivoit dans la der-
iére pauvreté, dont il ſe railloit luy-
même, étant d'ailleurs d'une humeur en-
oüée. Mais ſon déréglement ne luy per-
nit pas de faire paroître long-tems ſa belle
umeur; car il mourut à trente-deux ans,

n'ayant pas laiſſé de quoy l'enſévelir. On l'enterra d'abord dans un Cimetiére commun : mais l'eſtime de ſes Ouvrages augméntant tous les jours, les Curieux & les Magiſtrats d'Anvers voulurent conſerver ſa Mémoire par une Sépulture plus honorable. On déterra ſon Corps, & on l'inhuma de nouveau avec un grand concours de monde dans l'Egliſe des Carmes. Le Tombeau magnifique qu'on luy éleva eſt encore aujourd'huy une marque de la vénération que les Citoyens d'Anvers ont eû de tout tems pour le mérite.

CORNEILLE POLEMBOURG

D'Utreck, né en 1586. a éte Diſciple de Blort. Il alla à Rome, & deſſina quelque tems d'aprés Raphaël. Il s'attacha enſuite au Païſage, ſe propoſant Adam Elſeimer pour Modéle. Enfin, aprés avoir étudié la Nature même, il ſe fit une maniére particuliére, qui eſt vraye & agréable, ſuivant en cela ſon Génie, qui le porta toûjours à travailler en petit. Il retourna en ſon païs, où il ſe mit fortement à travailler pour ſe faire connoître par ſes Ouvrages. Le Roy d'Angleterre qui en vit quelques-uns, l'attira par une penſion annuelle. Il retourna à Utreck, d'où

d'où ſes Tableaux, faciles à tranſporter, à cauſe de leur petiteſſe, répandirent bientôt ſa rénommée dans les Païs-Bas. Rubens fut ſi touché de ſa maniére en paſſant par Utreck, qu'il luy commanda quelques Tableaux, que Sandrart eût ſoin de luy faire tenir. Mais aujourd'huy ſes Ouvrages ſont connus & eſtimez par toute l'Europe. Il mourut en 1660. âgé de ſoixante-quatorze ans.

ROLAND SAVERY

FLAMAND, Fils d'un Peintre médiocre, s'attacha d'abord à imiter d'aprés Nature des Animaux de toutes les éſpéces, & il s'y rendit ſi habile, que l'Empereur Rodolphe, qui avoit bon Goût, le fit travailler quelque tems, & l'envoya enſuite dans le Frioul pour étudier le Païſage d'aprés le vray, ce qu'il fit avec ſoin. Ses Deſſeins ſont ordinairement faits à la plume, accompagnez de lavis de Couleurs différentes, & approchantes de la Nature qu'il deſſinoit. Toutes ſes Etudes étoient ramaſſées dans un grand Livre, qu'il conſultoit au béſoin; & ce Livre demeura entre les mains de l'Empereur. Gilles Sadeler, & Iſaac ſon Diſciple ont gravé pluſieurs de ſes

Païſages. Le plus beau de tous eſt celuy où ſe trouve répréſenté Saint Jérôme, gravé par Iſaac. Il eſt mort à Utreck fort vieux.

JEAN TORRENTIUS

D'AMSTERDAM, peignoit ordinairement en petit, & quoy qu'il ne ſoit jamais ſorti de ſon païs, il a fait des choſes d'une grande force, & d'une grande vérité. Il aimoit à peindre des nuditez diſſoluës, & ſes amis le luy reprochérent plus d'une fois: mais au lieu de profiter de leurs avis, il eût le malheur, pour éxcuſer ſon mauvais penchant, de tomber dans une horrible héréſie, qu'il répandit luy-même. Il en fut repris par la Juſtice; & n'ayant point voulu confeſſer ce qu'on dépoſoit contre luy, il mourut dans les tourmens de la Queſtion, & ſes Tableaux laſcifs furent publiquement brûlez par la main du Boureau en 1640.

FREDERIC BRENDEL

DE Strasbourg, peignoit à gomme avec beaucoup d'eſprit & de facilité. Il a été Maître de Guillaume Baur,

GUILLAUME BAUR

DE Strasbourg, Disciple de Brendel, a été un Peintre d'un grand Génie: mais la rapidité de son Imagination l'a empêché de se purger du Goût de son païs par l'Etude des Antiques & du beau Naturel; car le séjour qu'il fit à Rome luy servit plutôt pour étudier le Païsage & l'Architecture, qu'il a faite d'un grand Goût, que pour le Nud, qu'il a tres-mal dessiné. Il ne peignoit qu'en petit à gomme sur du vélin, & assez légérement. Ses Expressions génerales & ses Compositions sont d'une beauté qui va souvent jusqu'au sublime. La Vigne Madame est le Naturel dont il s'est servi pour étudier les Arbres, comme les Palais de Rome & des environs pour l'Architécture. Il a gravé luy-même à l'eau-forte les Metamorphoses d'Ovide, qui sont de son Invention, & qui font un Volume; & il a fait graver d'aprés ses Desseins plusieurs sujets de l'Histoire Sainte, & autres par Melchior Kussel, qui font un autre Volume. On peut juger par ces deux Livres de l'étenduë du Génie de Guillaume Baur. Il mourut à Vienne peu de tems aprés son mariage, en 1640.

HENRI GAUD COMTE PALATIN,

NE' à Utreck d'une Famille illuſtre, ſe porta de luy-même au Deſſein avec tant d'affection, qu'il n'y avoit point de jeunes Peintres de ſon tems qui deſſinaſſent mieux que luy. Il alla à Rome du tems qu'Adam Elſeimer y étoit, il fit avec luy grande amitié, & non ſeulement il acheta de ce Peintre ce qu'il trouva de fait de ſes Ouvrages, & ce qu'il pût tirer de luy pendant ſon ſéjour à Rome : mais il le paya encore d'avance ſur ce qu'il devoit luy faire pendant quelques années. Henri étant de retour à Utreck grava d'aprés les Tableaux d'Adam les ſept Piéces, qui ſont admirées des Curieux pour leur ſinguliére beauté. Une Fille qui le vouloit épouſer luy donna en 1634. un Filtre, qui, au lieu de le rendre amoureux, luy fit perdre l'eſprit ; en ſorte qu'il étoit tout hébêté quand on luy parloit d'autre choſe que de Peinture, de laquelle il raiſonna toûjours d'un tres-bon ſens juſqu'à la mort.

DAVID TENIERS *le Vieux*,

D'Anvers, a été Disciple de Rubens dans son païs, & l'a été dans Rome d'Adam Elseimer : de sorte qu'étant de retour à Anvers, & voulant faire un mélange de Rubens & d'Adam, il ne s'occupa qu'à peindre des Tableaux de petites Figures, qui luy ont donné beaucoup de réputation. Il mourut en 1649.

JEAN VAN-HOUC

D'Anvers, étoit un des bons Disciples de Rubens. Il alla à Rome, où l'on admira l'intelligence qu'il avoit dans le Coloris. En retournant dans son païs il passa par Vienne, où l'Archiduc Leopold le retint, & le fit travailler jusqu'en 1650. qui est l'année où la mort surprit Van-Houc, étant encore jeune.

JACQUES FOUQUIER

FLAMAMD, issu de bonne Maison, Disciple de Mompre, a été un des plus célébres & des plus savans Païsagistes qui ait parû jusqu'icy. Ses Tableaux ne sont differens de ceux du Titien que par la diversité des Païs qu'ils réprésentent; car pour les Principes, ils sont les mêmes, & les Couleurs également bonnes & bien entenduës. Il a peint quelque tems pour Rubens, chez qui il apprit les Principes les plus essentiels de son Art; puis en Allemagne pour l'Electeur Palatin, & enfin en France, où aprés avoir travaillé longtems, & s'être bien fait payer de ses Ouvrages, sa mauvaise conduite le fit mourir pauvre chez un Peintre appellé Silvain, qui demeuroit au Fauxbourg Saint Jacques. Il a eû deux Eléves, qui se sont toûjours attachez à sa maniére; Rendu, & Bellin.



PIERRE DE LAER,
dit
BAMBOCHE

D'HARLEM, avoit un merveilleux Génie pour la Peinture, quoy qu'il ne l'ait cultivé qu'à peindre en petit. Il étoit universel, & fort ſtudieux dans toutes les choſes qui regardoient ſa Profeſſion. Il fit un grand ſéjour à Rome, où il s'attira l'amitié & l'eſtime des prémiers Peintres. Sa maniére eſt fort ſuave & vraye. Le nom de Bambozo luy fut donné par les Italiens, à cauſe de ſa figure éxtraordinaire; il avoit les jambes fort longues, le corps fort court, & la tête enfoncée dans les épaules: mais cette difformité étoit bien réparée par la beauté de ſon Eſprit, & par la bonté de ſes mœurs. Il mourut à Harlem âgé de ſoixante ans, s'étant laiſſé tomber dans un foſſé, où il ſe noya. Il ſemble que par ce genre de mort Dieu voulut tirer vengence d'un crime dont Bamboche étoit coupable. Etant à Rome avec quatre autres Hollandois dans une maiſon qui étoit ſur le bord du Tibre, ils furent tous cinq ſurpris pluſieurs fois mangeans de la viande en Carême, ſans

aucune nécessité : un Ecclésiastique qui les avoit souvent avertis de ne les plus faire, les surprit encore une fois ; & comme il vit que les voyes de la douceur étoient inutiles, il les menaça un soir comme ils soûpoient de les déferer à l'inquisition ; & la chose s'étant éxtrémement aigrie, ces Protestans jettérent l'Ecclesiastique dans la Riviére. On a remarqué que ces cinq Hollandois ont tous peri par les Eaux.

JEAN BOTH & son Frére HENRY

D'Utreck, Disciples de Blomart l'un & l'autre fort studieux & fort attachez à leur Profession. Etant à Rome, Henry s'adonna au Païsage, & suivit la maniére de Claude le Lorrain, l'autre s'étudia à faire des Figures & des Animaux & suivit la maniére de Bamboche, tous deux arriverent au but qu'ils s'étoient proposez, ils s'accordérent à travailler dans un même Tableau dont l'un faisoit le Païsage & l'autre les Figures, & les Animaux, en sorte néanmoins que l'on auroit crû que tout l'Ouvrage eût été

peint de la même main. La grande facilité qu'ils s'étoient aquise dans le travail, & le promt débit qu'ils avoient de leurs Tableaux firent qu'ils continuérent à peindre de cette sorte, jusqu'au malheur qui arriva à Henri, lequel étant à Venise & se retirant chez luy de nuit tomba dans un Canal où il périt, il étoit complice du crime de Bamboche. Jean retourna à Utreck où il continüa de travailler avec réputation.

DANIEL SEGRE

D'Anvers, Jésuitte, frére de Gerard Segre, s'adonna à peindre des Fleurs & s'y est mis en grande estime par la fraîcheur & la legéreté dont il les faisoit, la disposition qu'il leur donnoit étoit ordinairement pour servir de bordure à quelque petit Tableau, dont il ménageoit la place.

BALTAZAR GERBIER

D'Anvers, né en 1592. peignoit à Gomme en petit, & ses Ouvrages plûrent tellement au Roy d'Angleterre Charles prémier, que ce Prince l'attira à

ſa Cour. Le Duc de Bouquingam l'y ayant connu & luy ayant trouvé de la pénétration dans l'Eſprit en parla ſur ce pied au Roy, qui le fit Chevalier & l'envoya à Bruxelles, où il a été longtems en qualité d'Agent des affaires de ſa Majeſté Britannique.

HERMAN SUANEFELD

QU'ON appelloit à Rome communément l'Hérmite, non ſeulement parce qu'on le trouvoit toûjours ſeul dans les ruines des environs de Rome, à Tivoli, à Freſcati & autres lieux; mais encore parce qu'il quittoit ſouvent la compagnie de ſes camarades pour étudier le Païſage d'aprés Nature. Il s'eſt rendu habile en ce genre là, ſans négliger l'étude des Figures qu'il deſſinoit de fort bon Goût.

GELDORP

ETOIT un Peintre dont il n'eſt icy parlé, qu'à cauſe de l'induſtrie qu'il avoit pour gagner ſa vie. Comme il manioit paſſablement bien les Couleurs, & qu'il avoit de la peine à deſſiner, il avoit

fait faire par d'autres Peintres, plusieurs têtes, plusieurs pieds, & plusieurs mains sur du papier dont il avoit fait des Poncis pour luy servir dans ses Tableaux, & vivoit ainsi aux dépens des ignorans.

OLIVIER

DE Londres, peignoit à Gomme toutes sortes de sujets : mais il s'est occupé d'avantage à faire des Portraits. Il en a fait quantité dans les Cours des Rois d'Angleterre Jacques & Charles, & personne n'a mieux fait que luy en ce genre. Il a eu un Disciple nommé Couper qui passa au service de la Reine Christine de Suéde.

LELI Anglois a fort bien fait les Portraits dans la maniére de Vandeik, tant pour les têtes que pour les habits & les ajustemens.

CORNEILLE VAN HEEM

D'ANVERS, a peint dans un haut degré de perfection, les Fruits, les Fleurs, & autres choses inanimées.

ABRAHAM DIPEMBEC

DE Bosleduc s'est fort occupé dans sa jeunesse à peindre sur le Verre & s'étant mis ensuite dans l'Ecole de Rubens, y devint un de ses meilleurs Disciples. Il inventoit facilement & ingénieusement : les Estampes qu'on a gravées d'aprés luy en sont de bons témoignages, & entr'autres celles qui sont dans le Livre intitulé le Temple des Muses, qui suffit seul pour faire l'éloge de ce Peintre.

DAVID TENIERS

le Jeune.

A PEINT ordinairement en petit, il dessinoit bien & sa maniére est ferme & d'un Pinceau legér, ç'a été un Prothée pour les copies & il s'est transformé en autant de Tableaux qu'il en a voulu contrefaire, en sorte qu'on y est encore tous les jours trompé, c'est par ses soins que la Gallerie de l'Archiduc Léopol a été gravée ayant pour lors la direction des Originaux.

REMBRANT VANREIN

LE ſurnom de Van Rein luy vient du lieu de ſa naiſſance qui eſt un Village ſcitué ſur le bras du Rein qui paſſe à Leyde, il étoit fils d'un Meuſnier & Diſciple d'un aſſez bon Peintre d'Amſterdam appellé Leſman : mais il ne devoit la connoiſſance qu'il a aquiſe dans ſa Profeſſion qu'à la bonté de ſon Eſprit & à ſes Réflections. Il ne faut néanmoins chercher dans ſes Ouvrages, ni la correction du Deſſein, ni le Goût de l'Antique. Il diſoit luy-même, que ſon but n'étoit que l'imitation de la Nature vivante, ne faiſant conſiſter cette Nature que dans les choſes créées, telles qu'elles ſe voyent, il avoit de vieilles armures, de vieux inſtrumens, de vieux ajuſtemens de tête, & quantité de vieilles étoffes ouvragées, & il diſoit que c'étoit-là ſes Antiques. Il ne laiſſoit pas, malgré ſa maniére, d'être curieux de beaux Deſſeins d'Italie, dont il avoit un grand nombre auſſi bien que de belles Eſtampes, dont il n'a pas profité : tant il eſt vray que l'éducation & l'habitude ont beaucoup de pouvoir ſur nos eſprits. Cependant il a fait quantité de Portraits, d'une force, d'une ſuavité & d'une verité ſurprenantes.

Sa graveure à l'Eau forte tient beaucoup de sa maniére de peindre. Elle est éxpressive & spirituelle, principalement ses Portraits, dont les touches sont si à propos qu'elles éxpriment & la Chair & la Vie, le nombre des Estampes qui sont de sa main est d'environ deux cens quatre-vingt. On y voit son Portrait plusieurs fois, & l'on peut juger par l'année qui y est marquée qu'il est né avec le siécle ; Et de toutes ces dates que l'on voit sur ses Estampes, il n'y en a point au de *là* de 1628. ni aprés 1659. Il y en a quatre ou cinq qui font voir qu'il étoit à Venise en 1635. & 1636. Il se maria en Hollande, & il a gravé le Portrait de sa Femme avec le sien, il a retouché plusieurs de ses Estampes jusqu'à quatre & cinq fois pour en changer le Clair-obscur & pour chercher un bon effet. Il paroît que le papier blanc n'étoit pas toûjours de son Goût pour les impressions : car il a fait tirer quantité de ses épreuves sur du papier de demie teinte principalement sur du papier de la Chine qui est d'une teinte Rousse & dont les épreuves sont recherchées des Curieux.

Il y a dans sa graveure une façon de faire qui n'a point encore été connuë que je sache. Elle a quelque chose de la maniére noire ; mais celle-cy n'est venuë

qu'aprés. Quoy qu'il eut un bon Eſprit & qu'il eût gagné beaucoup de bien, ſon penchant le portoit à converſer avec des gens de baſſe naiſſance. Quelques perſonnes qui s'intéreſſoient à ſa réputation luy en voulurent parler, quand je veux délaſſer mon Eſprit, leur dit-il, ce n'eſt pas l'honneur que je cherche c'eſt la liberté. Et comme on luy reprochoit un jour la ſingularité de ſa maniére d'employer les Couleurs qui rendoient ſes Tableaux raboteux, il répondit qu'il étoit Peintre, & non pas Teinturier. Il mourut à Amſterdam l'an 1668.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Rembrant.

LES talens de la Nature tirent leurs plus grand prix de la façon de les cultiver & l'éxemple de Rembrant eſt une preuve tres-ſenſible du pouvoir que l'habitude & l'éducation ont ſur la naiſſance des hommes. Ce Peintre étoit né avec un beau Génie & un Eſprit ſolide, ſa veine étoit fertile, ſes penſées fines & ſinguliéres, ſes compoſitions expreſſives & les mouvemens de ſon Eſprit fort vifs: mais parce qu'avec le lait il avoit ſucé le

Goût de ſon Païs, qu'il avoit été élevé dans une vüe continuelle d'un naturel peſant & qu'il avoit connu trop tard une vérité plus parfaite que celle qu'il avoit toûjours pratiquée, ſes productions ſe tournérent du côté de ſon habitude, malgré les bonnes ſemences qui étoient dans ſon Eſprit; ainſi on ne verra point dans Rembrant, ni le Goût de Raphaël, ni celuy de l'Antique, ni penſées Poëtiques, ni élégance de Deſſein; on y trouvera ſeulement, tout ce que le Naturel de ſon Païs, conçû par une vive imagination, eſt capable de produire. Il en a quelques fois relevé la baſſeſſe par un bon mouvement de ſon Génie: mais comme il n'avoit aucune pratique de la belle proportion, il retomboit facilement dans le mauvais Goût auquel il étoit accoûtumé.

C'eſt la raiſon pour laquelle Rembrant n'a pas beaucoup peint de ſujets d'Hiſtoires, quoy qu'il ait deſſiné une infinité de penſées qui n'ont pas moins de ſel & de piquant que les productions des meilleurs Peintres. Le grand nombre de ſes Deſſeins que j'ay entre mes mains en eſt une preuve convaincante à qui voudra leur rendre juſtice: Et bien que ſes Eſtampes ne ſoient pas inventées avec le même Eſprit que les Deſſeins dont je parle, on y voit néanmoins un Clair-obſcur & des

expreſſions

expreſſions d'une beauté peu commune.

Il eſt vray que le talent de Rembrant, ne s'eſt pas tourné à faire un beau chois du Naturel : mais il avoit un artifice mérveilleux pour l'mitation des objets préſens, l'on en peut juger par les différens Portraits qu'il a faits, & qui bien loin de craindre la comparaiſon d'aucun Peintre, mettent ſouvent à bas, par leur préſence, ceux des plus grans Maîtres.

Si ſes contours ne ſont pas correcᵗs, les traits de ſon Deſſein ſont pleins d'eſprit, & l'on voit dans les Portraits qu'il a gravez que chaque trait de pointe comme dans ſa Peinture, chaque coup de Pinceau donnent aux parties du viſage un caracᵗére de vie & de vérité, qui fait admirer celuy de ſon Génie.

Il avoit une ſuprême intelligence du Clair-obſcur, & ſes Couleurs locales ſe preſtent un mutuel ſecours l'une à l'autre & ſe font valloir par la Comparaiſon. Ses Carnations ne ſont pas moins vrayes, moins fraîches, ni moins recherchées dans les ſujets qu'il a répreſentez que celles du Titien. Ces deux Peintres étoient convaincus qu'il y avoit des Couleurs qui ſe détruiſoient l'une l'autre par l'excés du mélange, qu'ainſi il ne faloit les agiter par le mouvement du Pinceau que le moins qu'on pouvoit. Ils prépa-

roient par des Couleurs amies une prémiere couche la plus aprochante du Naturel qu'il leur étoit possible. Ils donnoient sur cette pâte toute fraîche par des coups legers & par des teintes Vierges, la force & les fraîcheurs de la Nature & finissoient ainsi le travail qu'ils observoient dans leur modéle. La différence qui est entre ces deux Peintres sur ce sujet c'est que Titien, rendoit ses recherches plus imperceptibles & plus fonduës, & qu'elles sont dans Rembrant trés distinguées à les régarder de prés; mais dans une distance convenable elles paroissent tres unies par la justesse des coups & par l'accord des Couleurs. Cette pratique est singuliere à Rembrant, elle est une preuve convaincante que la capacité de ce Peintre est à couvert du hazard, qu'il étoit Maître de ses Couleurs, & qu'il en possedoit l'Art en souverain.

GIRARD DAU

DE Leyde, a été Disciple de Rembrant, & quoy que sa maniére d'opérer soit fort éloignée de celle de son Maître, il luy devoit néanmoins l'intelligence & les principales regles de son Art dans la partie du Coloris, il peignoit

en petit à huile, & ſes Figures qui pour l'ordinaire ne paſſent pas la hauteur d'un pied, ſont auſſi terminées que ſi elles étoient grandes comme le Naturel. Il ne faiſoit rien que d'aprés le vray qu'il regardoit dans un Miroir convexe. Il a fait peu de Portraits de grands Seigneurs & de Dames ; parce que ces ſortes de perſonnes n'ont ordinairement ni le tems ni la patience de ſe tenir auſſi long-tems que l'éxigeoit ce Peintre. La Femme d'un Réſident de Danemark, laquelle vouloit avoir ſon Portrait de Girard Dau luy ſervit de modéle cinq jours durant, pour une main ſeulement, ſans parler de la tête. Auſſi faut-il avoüer que ſes Ouvrages ſont terminez comme la Nature même ſans rien perdre de la fraîcheur, de l'union ni de la force des Couleurs non plus que de l'intelligence du Clair-obſcur.

La grandeur ordinaire de ſes Tableaux ne paſſoit pas un pied, & le prix qu'il s'en faiſoit payer étoit tantôt de ſix cens livres tantôt de huit cens & tantôt de mille livres, plus ou moins ſelon le tems qu'il y avoit employé : car pour régler ſon prix il comptoit chaque heure à vingt ſols. Son Cabinet étoit percé d'une lumiére haute pour avoir des ombres avantageuſes, & du côté d'un Canal pour éviter la poudre, il faiſoit broyer ſes Cou-

leurs sur une glace de Cristal : sa Palette & ses Pinceaux étoient soigneusement enfermez dans une boëte quand il ne travailloit pas ; Et lorsqu'il se mettoit au travail il demeuroit quelque temps assis en repos pour laisser rassoir la poussiere. Quand il voyoit un beau tems il quittoit son Ouvrage, & alloit prendre l'air pour réparer les esprits qu'il consumoit dans un travail si attachant.

Il y a beaucoup de réflexions à faire sur cette maniére de peindre, & je ne say si elle est aussi imitable qu'elle est admirable. Car le feu que demande la Peinture ne s'accorde gueres avec une patience si extraordinaire, & avec l'attention qu'il faut donner à un si grand détail. Il semble que la belle intelligence de l'Art consiste à faire avec peu d'ouvrage, que les Tableaux paroissent finis dans leur distance : Mais Girard Dau étoit persuadé au contraire que le grand travail étant compatible avec la belle intelligence, il falloit faire tout ce que l'on découvroit sur le modéle dans une distance raisonnable.

Ce que l'on peut dire à cela c'est que les Tableaux de Girard Dau étant composez de peu de figures fatiguoient peu l'imagination & qu'il étoit né avec un talent particulier pour ses Ouvrages.

FRANÇOIS MIRIS

DE Leyde, Diſciple de Girard Dau, a ſuivi entiérement la maniére de ſon Maître, ſi ce n'eſt qu'il avoit un meilleur Goût de Deſſein, plus de gentilleſſe dans ſes Compoſitions, & plus de ſuavité encore dans ſes Couleurs. Il ſe ſervoit comme luy du miroir convéxe. Comme il eſt mort fort jeune, il a fait peu de Tableaux. Il y en a un entr'autres de la grandeur de quinze pouces, où il a répréſenté une boutique d'étoffe, la Marchande, & un Acheteur. Pluſieurs étoffes y paroiſſent dévelopées les unes auprés des autres, & l'on y reconnoît leur diverſité trés-ſenſiblement. Les Figures, & tout ce qui entre dans la Compoſition du Tableau ſont admirables. Il eût deux mille francs pour cet Ouvrage: & tous ceux qu'on voit de luy, font regretter avec raiſon la mort précipitée d'un ſi habile Homme. Miris vivoit ſans ſouci, ſans régle, ſans œconomie, & dépenſoit beaucoup: cette mauvaiſe conduite luy attira des dettes, pour leſquelles il fut mis pluſieurs fois en priſon. Une fois entr'autres qu'il y étoit retenu plus qu'à l'ordinaire, on luy propoſa de peindre pour paſſer le

tems, & que s'il vouloit faire quelque Tableau en payement, on luy procureroit sa liberté. Il répondit qu'il luy étoit impossible de travailler, que la vûë des grilles & le bruit des verroux luy troubloient l'Imagination. Cette vie mal réglée le fit mourir à la fleur de son âge en 1683.

HANNEMAN

DE la Haye, a été Disciple de Vandeik, & a toûjours suivi la maniére de son Maître avec succés. Il a fait quantité de Portraits, qui sont répandus dans toute la Hollande, & ceux qu'il a copiez d'aprés Vandeik, passent souvent pour Originaux.

JACQUES JORDANS

D'ANVERS, né en 1594. apprit les Principes de son Art chez Adam Van-Ort : ce qui n'empêchoit pas qu'il n'allât chez les autres Peintres qui étoient à Anvers, desquels il éxaminoit les Ouvrages ; & faisant d'un autre côté des Etudes particuliéres sur la Nature même, il est devenu par ce moyen Auteur de sa maniére, & l'un des plus habiles Peintres

es Païs-Bas. Il ne luy manquoit que d'a-
oir vû l'Italie, ainſi qu'il le témoignoit
ıy-même par l'eſtime qu'il faiſoit des
laîtres de ce païs-là, auſſi-bien que par
avidité avec laquelle il copioit les Ti-
ens, les Paul Véronéſes, les Baſſans, &
:s Caravages quand il en pouvoit trou-
er. Ce qui l'empêcha de faire le voyage
'Italie, fut ſon mariage, qu'il contracta
:op jeune avec la Fille d'Adam Van-Ort
on Maître. Son talent étoit pour les grans
ableaux, & ſa maniére étoit forte,
raye, & ſuave.

On a dit que Rubens, d'où il avoit pui-
é ſes meilleurs Principes, & pour qui il
:availloit, craignant qu'il ne le ſurpaſsât
ans l'intelligence du Coloris, l'occupa
ong-tems à faire en détrempe de grans
atrons de Tapiſſeries pour le Roy d'Eſ-
agne, d'aprés les Eſquiſſes coloriées que
.ubens en avoit faits; & qu'il affoiblit
insi, par une habitude contraire, cette
ıaniére forte avec laquelle Jordans ré-
réſentoit ſi ſenſiblement la vérité. Il a
iit quantité d'Ouvrages pour la Ville
'Anvers, & pour toute la Flandre. Il en
fait auſſi de conſidérables pour les Rois
e Suéde & de Dannemark. Il étoit infa-
gable dans le travail, & il réparoit ſes
ſprits par la converſation de ſes amis,
u'il viſitoit le ſoir, & par une humeur

enjoüée, dont la Nature l'avoit pourvû. Il mourut en 1678. âgé de quatre-vingt-quatre ans.

ERASME QUILLINUS

D'Anvers, né en 1607. aprés avoir professé la Philosophie, se laissa conduire à l'amour qu'il avoit pour la Peinture, & s'étant mis sous la Discipline de Rubens, il est devenu un tres-bon Peintre. Il a peint dans son païs & dans les lieux d'alentour plusieurs grans Ouvrages pour les Eglises & pour les Palais, & a laissé en mourant une grande estime de luy, avec une merveilleuse réputation de son mérite, sans que de sa part il ait jamais cherché autre chose que le plaisir qu'il trouvoit dans l'éxercice de la Peinture.

JOACHIM SANDRART

NE' à Francfort le 12e. de May 1606. Fils de Laurent Sandrart, aprés avoir fait ses Etudes de Grammaire, s'adonna à la Graveure, & à l'âge de quinze ans il alla à pied jusqu'à Prague s'offrir pour Disciple à Gilles Sadeler, qui

qui le détourna de la Graveure, & luy conſeilla de ſe mettre à la Peinture. Il ſuivit cet avis, & paſſa à Utreck, où il ſe mit ſous la Diſcipline de Gérard Honorſt, qui le mena avec luy en Angleterre, d'où il ſortit en 1627. que le Duc de Bouquingam fut tué. Parmi les belles choſes qu'il vit en Angleterre, il eſt fait mention dans ſa Vie des douze Empereurs du Titien plus grans que Nature, qui ont été gravez par G. Sadeler. Il y eſt dit auſſi qu'aprés la mort du Duc de Bouquingam, l'Empereur Ferdinand III. fit acheter les Tableaux du Cabinet de ce Duc, dont il orna ſon Palais de Prague, & qui y ſont encore en partie.

Il fut à Veniſe, où il copia les plus beaux Tableaux du Titien, & de Paul Vèronéſe. De là il paſſa à Rome avec le Blond Graveur, ſon couſin-germain, où aprés quelque tems de ſéjour, il ſe rendit des plus conſidérables dans la Peinture, en ſorte que le Roy d'Eſpagne ayant ſouhaité douze Tableaux des douze plus habiles Peintres qui ſe trouvaſſent pour lors dans Rome, on luy en envoya du Guide, du Guerchin, de Joſepin, de Maſſimi, de Gentileſchi, de Piétre de Cortone, du Valentin, d'André Sacchi, de Lanfranc, du Dominiquin, du Pouſſin, & de Sandrart. Le Marquis Juſtiniani l'ayant connu,

souhaita de l'avoir chez luy, & luy donna la direction de la graveure des Statuës de sa Galerie.

Sandrart, aprés avoir fait un long séjour à Rome, alla à Naples, en Sicile, & à Malthe; & s'en retournant à Francfort, il passa par la Lombardie. Aprés s'être marié à Francfort il quitta l'Allemagne à cause de la famine, & s'en alla à Amsterdam, où il tint Assemblée de Curieux : ensuite il retourna en Allemagne, où il prit possession de la Terre de Stokau dans le Duché de Neubourg, laquelle luy étoit venuë en héritage, mais la trouvant un peu délabrée, il vendit tout ce qu'il avoit de beaux Tableaux de Desseins, & autres curiositez pour la rétablir. Cependant à peine fut-elle en état de luy donner du plaisir, que dans les Guerres d'Allemagne les François la brûlérent entiérement. Il la rétablît plus belle qu'elle n'étoit; & craignant une seconde invasion, il la vendît, & s'alla établir à Ausbourg, où il se mit à travailler à divers Ouvrages, & entr'autres à celuy des douze mois de l'année en grand, lesquels ont été gravez en Hollande avec des Vers Latins, qui en font la déscription.

Sa Femme étant morte, il quitta Ausbourg, & alla demeurer à Nuremberg, où il érigea une Academie de Peinture,

& où il a mis au jour plusieurs Volumes qui regardent sa Profession, ausquels il a travaillé jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, ainsi qu'il le dit luy-même.

De tous ses Livres, le plus considérable est celuy de la Vie des Peintres, dans lequel il a abregé Vasari & Ridolfi pour ce qui regarde les Peintres Italiens, Charles Ver-Mandre, pour les Flamans du siécle passé; & du reste il a écrit sur les Mémoires qu'il a pû recouvrer, & sur ce qui étoit de sa connoissance: & c'est-là que l'on a puisé la plus grande partie de ce que l'on a dit dans cet Abregé-cy touchant les Peintres Flamans de ce siécle.

Cette Vie de Sandrart est écrite fort au long à la fin du Livre dont je viens de parler. Celuy qui en est l'Auteur n'y a point mis le jour de la mort de ce Peintre. Il y fait mention d'un grand nombre de Tableaux fort grans & fort chargez d'Ouvrage, & de quantité de Portraits, le tout de la main de Sandrart. Il parle enfin de Sandrart comme d'un tres-habile Peintre. Comme je n'ay point vû de sa Peinture, je ne puis porter aucun jugement de sa capacité: il semble néanmoins qu'on n'en devroit faire qu'un cas tres-médiocre, si l'on en juge par les Estampes de ce Livre dans lesquelles il a fait mettre son nom. Ce qu'on peut sûrement louër

de ſes Livres, eſt l'amour qu'il avoit pour l'avantage de ſon Art, & l'intention qu'il a eûë de rendre ſervice aux jeunes Peintres de ſa Nation, en leur mettant devant les yeux les belles Statuës, & les beaux Edifices de Rome.

HENRI VERSCURE
Peintre Hollandois.

LA Nature orne le Monde par la variété des Génies, comme elle embellit la Terre par la diverſité de ſes fruits, & quoy qu'élle produiſe les uns & les autres, tantôt plutôt & tantôt plus tard, elle ſait donner à chacun ſon agrément & ſon mérite. Henri Verſcure né à Gorcum en 1627. Fils d'un Capitaine qui étoit au Service des Etats, étoit un fruit précoce que ſon Pére prit ſoin de faire cultiver dés ſon bas-âge; car s'étant apperçû de l'inclination que ſon Fils fit paroître pour la Peinture, dans le tems que ce jeune homme commençoit à ſe ſervir de ſa raiſon, il le mit dés l'âge de huit ans chez un Peintre de Gorcum, qui ne faiſoit que des Portraits, Henri s'y occupa à deſſiner juſqu'à l'âge de treize ans, auquel il quitta ce Maître pour aller à Utreck ſous la Diſ-

cipline de Jean Bot, qui étoit pour lors en réputation. Il y demeura six ans, aprés lesquels se sentant assez fort dans la pratique de son Art pour profiter des belles choses qui sont en Italie, il en fit le voyage à vingt ans. Il alla d'abord à Rome, & s'y occupa dans les prémiéres années à dessiner des Figures, & à fréquenter les Académies : mais comme son Génie le portoit à peindre des Animaux, des Chasses & des Batailles, il fit une Etude particuliére de tout ce qui pouvoit luy être utile dans ce talent. Il s'appliqua au Païsage, & à dessiner les Fabriques qui sont non seulement aux environs de Rome, mais dans tout le reste de l'Italie. Cet Exercice luy donna du goût pour l'Architécture, il s'y rendit habile, & l'on voit par ses Tableaux l'inclination qu'il avoit pour cet Art, & le bon Goût qu'il y avoit contracté. Les Villes où il a fait le plus de séjour dans son voyage, sont, Rome, Florence, & Venise. Il s'attira dans cette derniére Ville de la considération des personnes de qualité par ses Ouvrages & par ses maniéres. Enfin, aprés avoir demeuré dix ans en Italie, il se mit en chemin pour retourner en son païs : il passa par la Suisse & par la France, & dans le séjour qu'il fit à Paris, il rencontra le Fils du Bourgmestre Marsevin qui alloit

en Italie, & qui le fit résoudre sans beaucoup de peine de l'y accompagner. Il y retourna donc, & y demeura encore trois ans, aprés lesquels il revint en Hollande, & arriva à Gorcum en 1662.

Ce fut alors que son talent pour les Batailles le sollicita puissamment de s'y occuper. Il s'abandonna entierement à son Génie, & pour l'éxercer avec succés, il étudia éxactement tout ce qui se passe dans les Armées. Il suivit celle des Etats en 1672. Il y fit une Etude particuliére des Chevaux de toute nature, & de tout usage: il y dessina les divers Campemens, ce qui se passe dans les Combats, dans les Déroutes, & dans les Retraites: ce qui arrive aprés une Victoire dans un Champ de Bataille parmi les morts & les mourans pêle-mêle avec les chevaux & les armes abandonnées. Son Génie étoit beau & fertile, & quoy qu'il y eût un grand feu dans ses pensées & dans son travail, comme il avoit beaucoup étudié d'aprés Nature, il s'étoit fait un Goût particulier qui ne dégénéroit point en ce qu'on appelle maniére, mais qui renfermoit une grande variété dans les objets, & qui tenoit plus du Romain, que de celuy de son païs, à la convenance prés des sujets qu'il a traitez, lesquels sont presque tous modernes. Les Sénes de ses Tableaux sont

ordinairement fort belles, & les Figures qu'il y fait entrer ſont toûjours pleines d'eſprit. Son plus grand divertiſſement étoit l'Etude de ſa Profeſſion : il avoit toûjours le crayon à la main, & il ſortoit rarement d'un lieu qu'il n'en eût deſſiné quelque choſe de ſon Goût, ou d'aprés Nature, ou d'aprés quelque bon Tableau; ſoit Figures, Bâtimens, ou Animaux. C'eſt pour cela qu'il portoit toûjours ſur luy un cahier ou un livre fort mince de papier blanc fait éxprés, ainſi que j'en ay vû une vingtaine remplis de ſes Etudes. Ses plus beaux Ouvrages ſont à la Haye, à Amſterdam, & à Utreck. La droiture de ſes mœurs, & la bonté de ſon Eſprit luy donnérent part à la Magiſtrature de ſa Ville : mais il n'accepta cet honneur, qu'à la charge de ne point quitter l'éxercice de la Peinture, qu'il aimoit plus que ſa vie. Il paſſoit ainſi tranquillement ſes jours ; honoré dans ſa Charge, eſtimé dans ſon Art, & aimé de tout le monde, lorſque s'étant mis ſur Mer pour faire un petit voyage, un coup de vent le fit périr à deux lieuës de Dort, le 26. Avril 1690. à l'âge de 62. ans. J'ay entre mes mains un grand Volume plein de ſes Deſſeins, dont l'Inſpection en dit plus que je n'en viens d'écrire.

GASPAR NETSCHER

NE' à Prague en Bohéme d'un Pére qui mourut au Service de la Pologne en qualité d'Ingénieur, & d'une Mére qui fut contrainte à cause de la Réligion Catholique qu'elle professoit, de sortir brusquement de Prague avec trois Fils qu'elle avoit, & dont Gaspar étoit le plus jeune. A quelques lieuës de là elle s'arrêta dans un Château, qui, lorsqu'on y pensoit le moins, fut assiégé, & qui n'ayant jamais voulu se rendre, fut affamé de telle sorte, que les deux Fréres de Gaspar y moururent de faim.

La Mére se voyant menacée du même sort, trouva moyen de sortir la nuit du Château, & de sauver avec elle le seul enfant qui luy restoit. Tout luy manquoit éxcepté le courage; & s'étant mise en chemin son Fils entre ses bras, le hazard la conduisit à Arnhem, dans le païs de Gueldres, où elle trouva quelque secours pour sa subsistance, & pour élever son Fils.

Un Docteur en Médecine nommé Tulkens, homme riche & d'un grand mérite, prît le jeune Netscher en amitié, & eût soin de ses Etudes, dans l'intention

d'en faire un Médecin : mais la force du Génie de Netſcher l'entraîna du côté de la Peinture. Dans ſes Etudes il ne pouvoit s'empêcher de griffoner quelque Deſſein ſur le même papier où il écrivoit ſes thêmes, & n'ayant pas été poſſible de luy faire ſurmonter cette inclination, on crût qu'il valoit mieux l'y abandonner entiérement.

On le mit chez un Vitrier (qui étoit le ſeul homme dans Arnhem qui sût un peu peindre) pour luy faire apprendre à deſſiner. Mais à quelque tems de là, ſe ſentant plus fort que ſon Maître, il s'en alla à Deventer chez un nommé Terburg, qui étoit en même tems Bourgmeſtre de ſa Ville, & habile Peintre. Il faiſoit toutes choſes d'aprés Nature, & il avoit un talent ſi particulier pour bien peindre les Satins, que dans toutes les Compoſitions de ſes Tableaux il ſe donnoit occaſion d'y faire entrer de cette étoffe, & de la diſpoſer de telle ſorte, qu'elle reçût la principale lumiére. Netſcher a beaucoup retenu de cette inclination, & s'il ne l'a pas ſuivie dans tous ſes ſujets, comme a fait ſon Maître, il s'en eſt ſervi dans pluſieurs de ſes Tableaux, mais toûjours avec prudence.

Aprés avoir aquis chez Terburg une grande pratique du Pinceau, il retourna

en Hollande, où il travailla long-tems pour des Marchands de Tableaux, qui, abusant de sa facilité, luy payoient tres-peu ses Ouvrages, & les vendoient fort chers. Cette rigueur le dégoûta, & luy fit prendre la résolution d'aller à Rome. Il s'embarqua sur un Vaisseau qui alloit à Bordeaux, où étant arrivé, il se logea chez un Marchand, dont il épousa la parente. Ainsi un amour plus fort que celuy qu'il avoit pour la Peinture interrompit son voyage d'Italie, & le fit retourner en Hollande.

Il s'arrêta à la Haye, le bon succés de ses Ouvrages l'y fit établir, & l'éxpérience luy fit connoître que le meilleur parti qu'il eût à prendre pour faire subsister une famille qui devenoit nombreuse, étoit de se mettre dans les Portraits. Il s'aquit dans ce genre de Peinture tant d'habileté & de réputation, qu'il n'y a point de famille considérable en Hollande qui n'ait des Portraits de sa main, & que la plûpart des Ministres Etrangers ne pouvoient se résoudre à quitter la Hollande sans emporter un Portrait de Netscher. Ce qui fait qu'on en voit dans tous les Païs de l'Europe. Dom Francisco de Melo Ambassadeur de Portugal ne se contenta pas d'avoir le sien, mais il en emporta encore beaucoup d'autres, qui sont aujourd'huy

à Lisbonne chez l'Archevêque de cette Ville-là.

Charles II. Roy d'Angleterre, charmé des Ouvrages de Netſcher, fit ſon poſſible pour l'attirer à ſon ſervice par une forte penſion : mais Netſcher, qui avoit gagné aſſez de bien pour vivre heureux, préféra la tranquillité dont il joüiſſoit, à la vie tumultueuſe d'une grande Cour. Cependant les douleurs qu'il ſouffroit pendant le cours de ſa vie en troublérent ſouvent la douceur : la gravelle dont il avoit été tourmenté dés l'âge de vingt ans, avec la goute qui s'y joignit dans la ſuite le firent mourir à la Haye en 1684. à l'âge de quarante-huit ans.

Netſcher a été un des meilleurs Peintres des Païs-Bas : de ceux au moins qui n'ont travaillé qu'en petit ; ſon Deſſein étoit aſſez correct, mais ſon Goût en cette partie-là ne ſortoit point de celuy de ſon païs. Il entendoit fort bien le Clair-obſcur, & entre ſes Couleurs locales, qui étoient toutes bonnes, il avoit un talent particulier pour bien faire le linge. Sa maniére de peindre étoit tres-moëleuſe, ſans touches apparentes, finie néanmoins, ſans être pénée, &, comme on dit, eſtantée. Quand il vouloit donner la derniére main à quelque Ouvrage, il y paſſoit un Vernis, qui, avant de ſécher, luy don-

noit le tems d'y travailler deux ou trois jours de ſuite ; il luy donnoit en même tems le moyen de remanier à ſon gré les Couleurs, qui, n'étant, ni trop dures, ni trop liquides, pouvoient ſe lier facilement à celles qu'il y mettoit de nouveau, ſans rien perdre de leur fraîcheur, ni de leur prémiére qualité.





LIVRE VII.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES FRANCOIS.

IL est difficile de marquer le tems auquel la Peinture a commencé en France : car lorsque François Prémier fit venir d'Italie le Roux & le Primatice, la France n'étoit pas dépourvûë de Peintres, qui se trouvérent en état de travailler sous la conduite de ces deux Maîtres, avec quantité d'autres Italiens qui passérent en France. Ces François étoient Simon le Roy, Charles & Thomas Dorigny, Loüis François, & Jean Lerambert ; Charles Charmoy, Jean & Guillaume Rondelet, Germain Mûnier, Jean du Breüil, Guillaume Hoey, Eustache du Bois, Antoine Fantose, Michel Rochetet, Jean Samson, Girard Michel, Jannet, Corneille de

Lion, du Moutier le Pere, & Jean Cousin.

Quoy que de tous ces Peintres il y en eût de plus habiles les uns que les autres, leurs Ouvrages néanmoins n'ont rien d'assez considérable pour attirer l'attention des Curieux de nôtre siécle, si ce n'est qu'on en veüille excepter Jannet, Corneille de Lion, du Moutier, & Jean Cousin : de ceux-cy, les trois prémiers ont fait une prodigieuse quantité de Portraits, parmi lesquels il s'en trouve d'assez beaux.

JEAN COUSIN.

POUR ce qui est de Jean Cousin, il mérite un Eloge particulier. Il étoit de Soucy auprés de Sens, & l'attache qu'il eût pour les beaux Arts dans sa jeunesse, l'y rendirent profond, & sur tout dans les parties de Mathématiques, qui conduisent à la régularité du Dessein : aussi a-t'il été assez correct en cette partie de la Peinture, & il en a donné un Livre au Public, qui s'est imprimé une infinité de fois, & qui seul, quoy que tres-petit & de peu d'apparence, conservera long-tems la Mémoire de Jean Cousin. Il a aussi écrit de la Géométrie & de la Perspéctive. Comme de son tems la mode étoit de

eindre sur le Verre, il s'y est plus attaché qu'à faire des Tableaux. On en voit e beaux Ouvrages dans les Eglises aux nvirons de Sens, & dans quelques-unes e Paris, & entr'autres dans celle de Saint iervais, où il a peint sur les Vitres du hœur le martyre de Saint Laurent, la amaritaine, & l'histoire du Paralytique. On voit dans la Ville de Sens quelques Tableaux de sa façon, & plusieurs Portraits: nais de tous ses Ouvrages, le plus estimé st le Tableau du Jugement universel, qui st dans la Sacristie des Minimes du Bois e Vincennes, & qui se voit gravé par Pierre de Jode Flamand, bon Dessinateur. Ce Tableau fait voir la fertilité du Génie le son Auteur, par la quantité de Figures lont il est composé: ce que l'on y pourroit ouhaiter, ce seroit seulement un peu plus d'élégance dans son Goût de Dessein.

Il épousa la Fille du Lieutenant Général le Sens, & l'emmena à Paris, où il passa e reste de ses jours. Son savoir & ses maniéres agréables l'introduisirent à la Cour, & luy attirérent de la considération pendant les Régnes d'Henri II. de François II. de Charles IX. & d'Henri III.

Comme il travailloit aussi de Sculpture, l fit le Tombeau de l'Amiral Chabot, qui est aux Célestins de Paris, dans la

Chapelle d'Orleans. On ne ſait pas préciſément combien Jean Couſin a vécu, mais on ſait ſeulement qu'il vivoit en 1589. & qu'il eſt mort fort âgé.

DU BREUIL & BUNEL.

CEs deux Peintres aprés la mort du Primatice furent chargez des Ouvrages de Peinture les plus conſidérables. Le prémier peignit à Fontainebleau quatorze Tableaux à fraiſque dans une des Chambres qu'on appelle des Poëles, & fit avec Bunel la petite Galerie du Louvre, qui fut brûlée en 1660. Ils moururent ſous le Régne d'Henri IV.

MARTIN FRIMINET

DE Paris, eût pour Maître ſon Pére, qui étoit un aſſez mauvais Peintre: mais l'émulation que luy donnérent les jeunes gens, qui ſuivoient alors la même Profeſſion, luy fit faire le voyage d'Italie. Son principal ſéjour fut à Rome, où il demeura ſept ans, & ſes principales Etudes furent d'aprés Michelange; en ſorte que tout ce qu'il a fait depuis, tient beaucoup de la maniére de ce grand Peintre. On

On peut en juger par la Chapelle de Fontainebleau, qui est peinte de sa main. Il commença cet Ouvrage sous le Régne d'Henri IV. qui luy donna des marques de son estime, & il le continua sous celuy de Loüis XIII. qui l'honora de l'Ordre de Saint Michel. Mais il ne joüit pas long-tems de cet honneur, ni des faveurs de la Cour, car avant que cet Ouvrage fut entiérement achevé, il tomba malade, & mourut en 1619. âgé de cinquante-deux ans.

Il y eût beaucoup de Peintres qui succedérent à Friminet, mais, qui, bien loin de perfectionner sa maniére, laissérent tomber encore une fois la Peinture en France dans un Goût fade, qui dura jusqu'au tems que Blanchard & Vouët arrivérent d'Italie. Et comme ces Peintres ne laissoient pas de travailler dans les Maisons Royales, je les nommeray icy pour ne point perdre le fil de l'Histoire.

Du Pérac, Jérôme Baullery, Henri Lerambert, Pasquier Tetelin, Jean de Brie, Gabriel Honnoit, Ambroise du Bois, & Guillaume du Mée.

FERDINAND ELLE,

QUOY QUE natif de Malines, ne doit pas laisser de trouver place parmi les François, ayant presque toûjours travaillé à Paris, où il a fait quantité de beaux Portraits, pendant que Loüis, Henri, & Charles Baubrun, qui avoient des habitudes à la Cour, se faisoient beaucoup mieux payer que luy, quoy qu'ils luy fussent inférieurs dans leur Art. Il a laissé deux Fils, qui ont suivi la même Profession.

VARIN

NATIF d'Amiens, peignoit à Paris avec assez de succés, & c'est de sa main que nous avons le Tableau du grand Autel de l'Eglise des Carmes Déchaussez prés le Palais de Luxembourg. Il est d'autant plus raisonnable d'en faire mention, qu'il a aidé le Poussin à l'acheminer dan. la Carriére de la Peinture.



JACQUES BLANCHART

DE Paris, né en 1600. apprit les commencemens de la Peinture chez Nicolas Bollery son Oncle, d'où il se retira à l'âge de vingt ans pour faire le voyage d'Italie. Etant à Lyon, quelques Ouvrages qui luy offrirent le moyen d'augmenter la pratique qu'il avoit dans son Art l'y retinrent quatre ans : il alla ensuite à Rome, il y passa dix-huit mois, aprés lesquels il se rendit à Venise, où le Coloris du Titien, & de l'Ecole Vénitiénne le charma si fort, qu'il se tourna entiérement de ce côté-là. Il en fit sa principale Etude avec tant de succés, qu'un Noble Vénitien, qui vouloit avoir de ses Ouvrages, l'engagea de travailler : mais le peu de satisfaction que ce Peintre en eût le dégoûta si fort, qu'il quitta Venise pour retourner en France. La nouveauté, la beauté, & la force de son Pinceau attirérent les yeux de tout Paris; & il devint tellement à la mode, qu'il n'y eut pas un Curieux qui ne voulût avoir un morceau de sa main. Et c'est ainsi que ses Tableaux de chevalet se sont répandus de tous côtez.

Il a peint à Paris deux Galeries : la

prémiére est dans la Maison qui apparte-noit à M. le Président Perrault, & l'autre, où il répréſenta les douze mois de l'année, étoit à M. de Bullion Sur-Intendant des Finances. Mais de tous ſes Ouvrages, celuy qui a le plus ſoûtenu ſa réputation, c'eſt le Tableau qu'il fit à Nôtre-Dame pour le prémier jour de May. Il répréſente la Deſcente du Saint Eſprit, & cette Egliſe le conſerve chérement, comme le plus beau de tous les Tableaux que l'on y voit.

Blanchart dans la fleur de ſon âge ſe voyoit ainſi en état d'établir une fortune conſidérable, lorſqu'une fiévre & une fluxion de poitrine l'emportérent à l'âge de trente-huit ans. Il fut marié deux fois, & eut de ſa prémiére femme un Fils & deux Filles. Le Fils, qui embraſſa de bonne heure la même Profeſſion, ſoûtient encore avec honneur la réputation de ſon Pére.

Il eſt aiſé de juger que de tous les Peintres François il n'y en a point eû qui ait ſi bien colorié que Blanchart. On ne voit pas qu'il ait beaucoup fait de grandes Compoſitions : mais ce qu'on voit de luy dans les Galeries dont j'ay parlé, & ſon Tableau qui eſt dans l'Egliſe de Nôtre-Dame, font aſſez voir qu'il ne manquoit pas de Génie, & que s'il n'a pas fait de grandes Com-

ositions, c'est qu'on l'occupoit à des
Tableaux de Viérges, qui luy ôtoient l'oc-
casion de traiter des sujets d'une plus
grande étenduë.

SIMON VOUET

NÉ à Paris en 1582. étoit Fils & Disciple de Laurent Vouët Peintre médiocre. Il se rendit en peu de tems assez habile par les Etudes qu'il faisoit d'ailleurs, pour suivre à l'âge de vingt ans M. de Sancy, qui alloit Ambassadeur à Constantinople, & qui le choisit pour être son Peintre. Il y peignit le Portrait du Grand Seigneur: & quoy qu'il luy fut impossible de le peindre autrement que de mémoire, & pour l'avoir vû seulement à l'Audiance que ce Prince donna à l'Ambassadeur, il le fit néanmoins tres ressemblant: & aprés avoir peint quelques autres Portraits à Constantinople, il en partit pour se rendre en Italie. Il y resta quatorze ans, il y fut Prince de l'Académie de Saint Luc à Rome, & le Roy Loüis XIII. qui, en considération de sa capacité luy avoit donné une pension durant son séjour en Italie, l'en fit revenir en 1627. pour travailler dans les Maisons Royales, & sur tout au Luxembourg.

La facilité que ce Peintre avoit de faire des Portraits au crayon & au pastel fut admirée du Roy, qui prénoit plaisir à le voir travailler, & qui voulût qu'il luy montrât à dessiner; en quoy Sa Majesté fit en peu de tems de grans progrés, de maniére que le Roy fit des Portraits fort ressemblans de plusieurs personnes de sa Cour.

La réputation de Vouët s'augmenta de jour à autre, & luy attira quantité de grans Ouvrages. Je n'en feray point icy le détail, les Palais & les Maisons considérables de Paris en sont remplies, & d'ailleurs il a fait un grand nombre de Tableaux pour les Eglises, & pour divers Particuliers.

Il avoit suivi à Rome la maniére du Caravage & du Valentin: mais sa réputation luy ayant attiré une infinité d'Ouvrages de toutes sortes, il se fit une maniére beaucoup plus éxpéditive par de grandes ombres, & par des teintes générales peu recherchées, qu'il mit en pratique, en quoy il réüssit, d'autant plus qu'il avoit une grande légéreté de Pinceau. Il y auroit lieu de s'étonner de la prodigieuse quantité d'Ouvrages qu'il a faits, si on ne savoit qu'un grand nombre de Disciples assez habiles, qu'il avoit élevez dans sa maniére, éxécutoient avec facilité ses

desseins, quoy que tres-peu terminez.
La France luy a l'obligation d'avoir déruit une maniére fade & barbare qui y regnoit, & d'avoir commencé d'y introduire le bon Goût, conjointement avec Blanchart, dont on vient de parler. La nouvelle maniére de Vouët, & le bon accueil qu'il faisoit à tout le monde le firent suivre des Peintres de son tems, & luy attirérent des Disciples de toutes parts, & de ceux qui vouloient faire Profession de la Peinture, & de ceux qui suivoient d'autres Arts dépendans du Dessein. Ainsi tous les Peintres, qui, dans ces derniers tems, ont donné au Public des marques de leur capacité, ont été Disciples de Vouët: comme le Brun, Perrier, P. Mignard, Chaperon, Person, le Sueur, Corneille, Dorigny, Tortebat, Belli, du Fresnoy, & plusieurs autres qu'il employoit pour faire des Ornemens & des Desseins de Tapisseries: comme Juste d'Egmont, Vandrisse, Scalberge Fatel, Bellin, Van-Boucle, Bellange, Cotelle, *&c.* sans compter un grand nombre de jeunes gens qui alloient dessiner chez luy. Dorigny, qui étoit son Gendre, aussi-bien que son Eléve, a gravé à l'eau-forte la plus grande partie des Ouvrages de son Beau-pére. Vouët épuisé d'esprits par la prodigieuse quantité de ses Productions,

plutôt que chargé d'années, mourut en 1641. âgé de cinquante-neuf ans. Il a eû un Frére nommé Aubin Vouët, qui peignoit dans sa maniére, & qui étoit passablement habile.

Les Ouvrages de Vouët étoient agréables par comparaison à ceux, qui jusqu'à luy avoient été faits en France, mais ils tomboient tous en ce qu'on appelle maniére, tant pour le Dessein, que pour le Coloris : ce dernier principalement y étant par tout assez mauvais, l'on ne voit dans ses Figures aucunes expressions des passions de l'ame, & il se contentoit de donner à ses têtes un certain agrément général qui ne vouloit rien dire. Le plus grand mérite de ses Ouvrages vient de ses Plafonds, qui ont donné à ses Disciples l'Idée d'en faire de plus beaux, que tout ce que les François avoient faits jusques-là.

Vouët a eû cet avantage par dessus les autres Peintres, qu'il n'y en a jamais eû dont la maniére ait été si adhérente dans le cœur & dans la main de ses Eléves. Mais l'on peut dire, que si d'un côté cette maniére a rélevé le Goût fade qui régnoit en France lorsqu'il y arriva, d'un autre côté elle étoit si peu naturelle, si sauvage, & d'ailleurs si facile, & reçûë avec tant d'avidité, qu'elle a infecté l'Idée de tous ses Disciples,

Disciples, jusqu'à leur faire prendre une habitude, dont ils ont eû toutes les peines du monde à se défaire ; &, comme j'ay déja dit, cette maniere éxpéditive n'étoit pas tant celle de Vouët, que celle de son intérêt.

NICOLAS POUSSIN

NAQUIT à Andely, petite Ville de Normandie, en 1594. Sa Famille étoit néanmois originaire de Soissons, où il y a des Officiers de son nom dans le Présidial. Son Pére Jean Poussin étoit d'éxtraction Noble, mais né avec peu de bien, en sorte que son Fils, déterminé par l'état où se trouvoit sa Famille, & par la violente inclination qu'il avoit pour la Peinture, sortit de la Maison de son Pére à l'âge de dix-huit ans pour venir à Paris s'instruire des prémiers Elémens de cet Art.

Un Seigneur de Poitou qui l'avoit pris en affection le mit chez Ferdinand, Peintre de Portraits, que le Poussin quitta au bout de trois mois pour entrer chez un nommé Lallemant, où il n'y fut qu'un mois : parce que ne croyant pas s'avancer assez sous la Discipline de tels Maîtres, il les abandonna, dans la vûë de tirer

plus de profit de l'Etude qu'il se proposa de faire sur les Tableaux des grans Maîtres.

Il travailla quelque tems à détrempe, & il s'y éxerçoit avec une grande facilité, lorsque le Cavalier Marin, qui se trouva pour lors à Paris, & qui connut le Génie du Poussin, voulut l'engager à faire avec luy le voyage d'Italie : mais soit que le Poussin eût quelque Ouvrage qui le retint à Paris, ou qu'il fût rebuté de deux tentatives qu'il avoit faites inutilement pour aller à Rome, il se contenta de promettre au Cavalier qu'il le suivroit bien-tôt. En effet, aprés avoir peint à Paris quelques Tableaux, & entr'autres celuy qui est à Nôtre-Dame, & qui répréſente la Mort de la Viérge, il partit pour l'Italie, âgé pour lors de trente ans.

Il trouva à Rome le Cavalier Marin, qui luy fit mille caresses, &, qui, dans la vûë de luy rendre service, en parla avantageusement au Cardinal Barberin, en luy disant : *Vederete un giovane che à una furia di diavolo.* Comme le Cavalier, de qui le Poussin attendoit beaucoup de secours & de protection mourut peu de tems aprés l'arrivée de ce Peintre, & que le Cardinal Barberin, qui avoit envie de le connoître, n'en avoit point eû le tems, le Poussin se trouva à Rome sans

secours & sans connoissances : il eût toutes les peines du monde d'y subsister ; il étoit contraint de donner ses Ouvrages, son unique ressource, pour un prix qui payoit à peine ses couleurs. Néanmoins il ne perdit pas courage, & le parti qu'il prit, fut de travailler assiduëment à se rendre habile. La nécessité où il étoit de se passer de peu pour sa nourriture & pour son entretien, fit qu'il demeura long-tems retiré sans fréquenter personne, s'occupant entiérement à faire de sérieuses Etudes sur les belles choses, qu'il dessinoit avec ardeur.

Malgré la résolution qu'il avoit faite de copier les Tableaux des grans Maîtres, il s'y exerça fort peu. Il croyoit que c'étoit assez de les bien éxaminer, & d'y faire ses réflexions, & que le surplus étoit un tems perdu : mais il n'en étoit pas de même des Figures Antiques. Il les modeloit avec soin ; & il en avoit conçû une si grande Idée, qu'il en fit son principal objet ; & qu'il s'y attacha entiérement. Il étoit persuadé que la source de toutes les beautez & de toutes les graces venoit de ces éxcellens Ouvrages, & que les anciens Sculpteurs avoient épuisé celles de la Nature, pour rendre leurs Figures l'admiration de la Postérité. La grande liaison qu'il avoit avec deux habiles

Sculpteurs, l'Algarde, & François Flamant, chez lequel il demeuroit, a pû fortifier, & peut-être susciter cette inclination. Quoy qu'il en soit, il ne s'en est jamais éloigné, & elle a toûjours augmenté avec ses années, comme il est aisé de le voir par ses Ouvrages.

Il copia, dit-on, dans ses commencemens quelques Tableaux du Titien, dont la couleur & la touche du Païsage luy plaisoit fort, pour accompagner le bon Goût de Dessein qu'il avoit contracté sur l'Antique. L'on remarque en effet que ses prémiers Tableaux sont peints d'un meilleur Goût de couleur que les autres: mais il fit bien-tôt paroître par la suite de ses Ouvrages, & à les regarder dans le général, que le Coloris n'étoit dans son Esprit que d'une médiocre considération, ou qu'il croyoit le posséder suffisamment pour ne rien ôter à ses Tableaux de la perfection qu'il y voulut mettre.

Il est vray qu'il avoit tellement étudié toutes les beautez de l'Antique, l'élégance, le grand goût, la correction, & la diversité des proportions, les expressions, l'ordre des Draperies, les ajustemens, la noblesse, le bon air, & la fierté des têtes; les maniéres d'agir, la coûtume des tems & des lieux: & enfin tout ce que l'on peut voir de beau dans ces restes de Sculpture Antique,

que lon ne peut assez admirer l'exactitude avec laquelle il en a enrichi ses Tableaux. Il auroit pû, comme Michelange, surprendre le jugement du Public. Celuy-cy fit la Statuë d'un Cupidon, & aprés en avoir cassé le bras, qu'il retint, il enterra le reste de la Figure dans un endroit où il savoit qu'on devoit foüiller; & cet Ouvrage y ayant été trouvé, tout le monde le prit pour Antique: mais Michelange ayant présenté à son tronc le bras qu'il avoit réservé, convainquit de prévention tous ceux qu'il avoit trompez. On peut croire avec autant de raison, que si le Poussin avoit peint à fraisque sur un morceau de muraille, & qu'il en eût retenu quelque partie, il auroit facilement laissé croire que sa Peinture étoit l'Ouvrage de quelque fameux Peintre de l'Antiquité, tant elle a de conformité avec celles que l'on a ainsi découvertes, & qui sont véritablement Antiques.

Il nourrissoit cet amour des Sculptures Antiques, en les allant examiner souvent dans les Vignes qui sont au tour de Rome, où il se retiroit seul pour y faire plus en repos ses réflexions. C'est aussi dans de semblables retraites qu'il considéroit les effets extraordinaires de la Nature, par rapport au Païsage, & qu'il y dessinoit des Terrasses, des Lointins, des Arbres,

& tout ce qui se rapportoit à son Goût, qui étoit excellent.

Outre l'Etude exacte que le Poussin a faite d'aprés l'Antique, il s'est encore fort attaché à Raphaël & au Dominiquin, comme à ceux qu'il croyoit avoir le mieux inventé, le plus correctement dessiné, & le plus vivement exprimé les passions de l'ame : trois choses que le Poussin a toûjours regardées comme les plus essentieles à la Peinture.

Enfin ce grand Homme n'a rien négligé de toutes les connoissances qui pouvoient le rendre parfait dans ces parties, non plus que pour l'expression de ses sujets en général, qu'il a enrichi de tout ce qui peut réveiller l'attention des Savans.

On ne voit point de grand Ouvrage de luy, & la raison qu'on en peut donner, c'est que les occasions ne s'en sont pas présentées. Ainsi l'on ne doit pas douter que ce ne soit le seul hazard qui a fait qu'il s'est attaché à peindre des Tableaux de chevalet d'une grandeur propre à pouvoir entrer dans les Cabinets, & tels que les Curieux les luy demandoient.

Le Roy Loüis XIII. & M. de Noyers, Ministre d'Etat, & Sur-Intendant des Bâtimens luy écrivirent à Rome pour l'obliger de venir en France : il s'y résolut avec beaucoup de peine. On luy assigna

une pension, & on luy donna aux Thuilleries un logement tout meublé. Le Poussin fit pour la Chapelle du Château de Saint Germain le Tableau de la Céne, & celuy qui est à Paris dans le Novitiat des Jésuites. Il commença dans la Galerie du Louvre les Travaux d'Hercule, dans le tems que la brigue de l'Ecole de Vouët le chagrinoit par les médisances & les mauvais discours qu'elle faisoit des Ouvrages dont on vient de parler : cela joint à la vie tumultueuse de Paris, dont il ne pouvoit s'accommoder, luy fit prendre la résolution sécrete de retourner à Rome, sous prétéxte de mettre ordre à ses affaires domestiques, & d'en emmener sa femme. Mais quand il fut à Rome, soit qu'il s'y trouvât comme dans son centre, soit que la mort du Cardinal de Richelieu & celle du Roy qui arrivérent pendant ce tems-là le déterminassent, il ne voulut jamais revenir en France.

Il continua donc de travailler à ses Tabeaux de chevalet; car ils ont tous été faits à Rome pour envoyer à Paris, où les François ont même fait passer ceux qui étoient demeurez en Italie, & qu'ils ont pû avoir pour de l'argent, n'ayant pas moins d'estime pour ces éxcellens Ouvrages que pour ceux de Raphaël. Félibien, qui a écrit la Vie de ce Peintre fort soi-

gneusement & fort amplement, rapporte tous ces Tableaux, & fait la déscription de ceux qui sont les plus estimez.

Le Poussin, aprés avoir fourni une heureuse carriére, mourut à moitié paralytique en 1665. âgé de soixante-onze ans. Il avoit épousé la Sœur du Gaspre, de laquelle il n'eût point d'enfans. Ses biens ne passoient pas soixante mille livres: mais il comptoit pour beaucoup son repos, & le séjour de Rome, où il vivoit sans ambition.

Un jour le Prélat Massimi, qui a depuis été Cardinal, l'étant allé voir, la conversation dura insensiblement jusqu'à la nuit: & comme le Prélat s'en alloit, le Poussin sa lampe à la main marcha devant, l'éclaira le long de l'escaillier, & le conduisit ainsi jusqu'à son Carosse. Ce qui fit tant de peine à M. Massimi, qu'il ne pût s'empêcher de luy dire: *Je vous plains beaucoup, M. Poussin, de n'avoir pas seulement un Valet: Et moy*, répondit le Poussin, *je vous plains beaucoup plus, Monseigneur, d'en avoir un si grand nombre.*

Il ne faisoit jamais de marché pour le payement de ses Tableaux: mais il écrivoit sur le derriére de la toile le prix qu'il en vouloit, & on le luy envoyoit incontinent.

Le Poussin n'a fait aucun Disciple, &

la plûpart des Peintres l'estiment sans l'imiter, soit qu'ils trouvent sa maniere inaccessible, ou qu'y étant une fois entrez, ils n'en puissent assez dignement soûtenir le caractére.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Poussin.

LE POUSSIN étoit né avec un beau & grand Génie pour la Peinture : l'amour qu'il eût d'abord pour les Figures Antiques les luy fit étudier avec tant de soin, qu'il en savoit toutes les beautez, & toutes les différences ; qu'il en chercha la source dans l'étude de l'anatomie, & qu'enfin il s'aquit dans ce Goût-là une habitude consommée du Dessein. Mais dans cette partie-là-même, au lieu de tourner ses yeux sur la Nature, comme sur l'origine des beautez, dont il étoit épris, il regarda cette Maîtresse des Arts beaucoup au dessous de la Sculpture, à laquelle il l'avoit assujetie : en sorte que dans la plûpart de ses Tableaux, le Nud de ses Figures tient beaucoup de la pierre peinte, & porte avec luy plutôt la dureté des marbres, que la délicatesse d'une chair pleine de sang & de vie.

Ses Inventions dans les Histoires & dans les Fables qu'il a traittées sont ingenieuses aussi bien que ses Allégories. Il a bien choisi ses sujets, & les a traitez avec toutes leurs convenances, principalement les héroïques. Il y a introduit tout ce qui peut les rendre agréables & instructifs : il les a exprimés selon leur véritable caractére en joignant les Passions de l'ame en particulier à l'expression du sujet en général.

Ses Païsages sont admirables par les Sites, par la nouveauté des objets qui le composent, par la verité des terrasses, par la variété des Arbres & la legéreté de leurs touches & enfin par la singularité des sujets qu'il y fait entrer. Desorte qu'il les auroit rendus parfaits s'il les avoit un peu plus fortifiez par les Couleurs locales & par l'artifice du Clair-Obscur.

Quand l'occasion s'en présentoit il ornoit d'Architecture ses Tableaux. Il la faisoit d'un éxcellent Goût & la réduisoit régulierement en Perspective qu'il savoit parfaitement.

Il n'a pas été toûjours heureux à disposer ses Figures, on peut au contraire luy reprocher de les avoir souvent distribuées dans la pluspart de ses compositions trop en bas-reliefs & sur une même ligne & de n'avoir pas donné assez de varieté & de contraste à ses attitudes.

Ses Draperies ſont ordinairement d'une même Etoffe par tout, & les Plis qui y ſont en grand nombre ôtent une précieuſe ſimplicité qui auroit donné beaucoup de grandeur à ſes Ouvrages.

Quelque grand que fut ſon Génie, il ne pût ſuffire à toutes les parties de la Peinture: car cet amour qu'il eût pour l'Antique fixa tellement ſon Eſprit qu'il l'empêcha de bien conſiderer ſon Art de tous les côtez, je veux dire qu'il en negligea le Coloris, ainſi à regarder ſes Ouvrages en général, on connoîtra facilement qu'il a ignoré cette partie ſoit dans les Couleurs locales ſoit dans le Clair-obſcur. De là vient que la plus grande partie de ſes Tableaux donnent dans le gris & nous paroiſſent ſans force & ſans effet. On peut néanmoins en éxcepter les Ouvrages de ſa prémiere maniére & quelques-uns de la ſeconde. Mais ſi l'on approfondit les choſes on trouvera que ce qu'il y a de bon du côté de la Couleur, vient plûtoſt d'une réminiſcence des Tableaux qu'il avoit copiez d'aprés le Titien, que de l'intelligence des principes de ce Peintre Vénitien. Enfin il paroît que le Pouſſin comptoit le Coloris, pour tres peu de choſe, & l'on voit dans ſa vie écrite par Bellori & par Félibien, un aveu ſincére qu'il ne le poſſedoit pas, & qu'il

l'avoit comme abandonné : ce qui marque évidemment qu'il n'en avoit jamais eu la theorie. En effet ses Couleurs telles qu'on les voit employées ne sont que des teintes générales & non pas l'imitation de celles du naturel qu'il ne voyoit que rarement : je parle de ses Figures & non pas de son Païsage, où il paroît avoir eu plus de soin de consulter la Nature, la raison en est palpable c'est que n'ayant pas trouvé de Païsage dans le Marbre Antique, il a été contraint de le chercher dans le Naturel.

Pour le Clair-obscur il n'en a jamais eu l'intelligence & s'il s'en rencontre quelque fois dans ses Tableaux c'est un pur effet du hazard, puisque s'il avoit connu cet artifice comme un des plus essentiels à la Peinture tant pour reposer la veüe, que pour donner de la force & de la verité à toute la composition du Tableau, il l'auroit toûjours pratiqué, il auroit cherché les moyens de Grouper avantageusement ses objets & ses lumieres au lieu qu'elles sont tellement dispersées que l'œil ne sait bien souvent où se jetter, mais sa principale attention étoit de plaire aux yeux de l'Esprit, quoy qu'il soit tres-constant que tout ce qui est d'instructif dans la Peinture ne doit se communiquer à l'Esprit que par la satisfaction des yeux, c'est-à-dire par une parfaite imitation du Naturel,

qui est la fin essentielle du Peintre.

Le peu d'attache qu'avoit le Poussin, à imiter la Nature qui est la source de la varieté l'a fait tomber souvent dans des répetitions trop sensibles d'airs de têtes & d'expressions.

Son Génie le portoit dans un caractere noble, mâle & severe plûtost que gracieux, & c'est précisement dans les Ouvrages de ce Peintre où l'on s'aperçoit que la grace n'est pas toûjours où se trouve la beauté.

Sa maniére est nouvelle & singuliere il en est l'Auteur & l'on ne peut nier que dans les parties qu'il possedoit, son stile comme nous avons dit ne soit grand & heroïque: & qu'à tout prendre le Poussin ne soit non seulement le plus habile de sa Nation: mais qu'il n'aille de pair avec les plus grands Peintres d'Italie.

FRANCOIS PERRIER

FILS d'un Orfévre de la Franche-Comté se débaucha & quitta ses Parens pour aller à Rome, étant encore fort jeune: mais comme l'argent luy manqua bien-tôt, il se laissa aller aux persuasions d'un Aveugle qui ayant envie de faire le même voyage luy proposa de le conduire

pendant le chemin. Perrier étant arrivé à Rome en cet équipage fut assez embarassé pour trouver quelque autre ressource qui luy donnât moyen de subsister. Il souffrit beaucoup dans les commencemens; mais la nécessité où il se trouvoit & la facilité de son Génie le mirent bientôt en état de gagner sa vie. Il s'aquit dans le Dessein une pratique aisée, agréable & de bon Goût; ce qui fit que plusieurs jeunes gens s'adressoient à luy pour leur retoucher leurs Desseins & que quelques étrangers en achetoient des siens pour les envoyer à leurs parens, & s'attirer par là de l'estime, & des secours dans leur dépense.

Il se fit connoître du Lanfranc dont il tâcha de suivre la maniére, & il s'aquit au Pinceau la même facilité qu'il avoit au crayon. Se sentant animé par la promtitude avec laquelle il manioit les Couleurs, il se resolut de retourner en France; & étant arrivé à Lion, il s'y arrêta pour peindre le Cloître des Chartreux. Enfin étant arrivé à Paris, & ayant travaillé quelque tems pour Vouët qui étoit alors Maître de tous les grans Ouvrages, il fit un second voyage en Italie où aprés avoir demeuré dix ans, il revint à Paris en 1645. Ce fut en ce tems là qu'il peignit la Gallerie de l'Hôtel de la Vrilliere & qu'il fit pour divers particuliers plusieurs Tableaux de Cheva-

et. Il mourut Professeur de l'Academie.

Il a gravé plusieurs choses à l'eau-forte qui sont pleines d'Esprit, & entr'autres les plus beaux bas-reliefs de Rome, cent des plus célébres Antiques, & plusieurs choses d'aprés Raphaël.

Il grava aussi de Clair-obscur quelques Antiques d'une maniére dont on luy attribuë l'invention ; mais qui avoit été mise en usage par le Parmesan, ainsi que je l'ay remarqué ailleurs. Cette maniére consiste en deux planches de cuivre qui s'impriment sur un même papier de demie teinte, dont l'une qui est gravée à l'ordinaire imprime le noir & l'autre dans laquelle consiste tout le secret imprime le blanc.

JAQUES STELLA

NAQUIT en 1596. Il étoit fils de François Stella Flamand de Nation, lequel à son retour d'Italie s'arrêta à Lyon, s'y établit, & y eut Jaques, dont nous parlons. Ce fils n'avoit que neuf ans lorsque son Pére mourut, & aprés s'être soigneusement exercé dans la Peinture & s'être rendu capable de profiter des belles choses que l'on voit en Italie, il en entreprit le voyage à l'âge de vingt ans. Son passage par Florence luy donna occasion

de se faire connoître du Grand Duc Cosme de Médicis, qui voulant faire un superbe appareil pour les Nôces de son fils l'arrêta & luy donna ce moyen d'éxercer son Génie.

Ce Prince ayant d'abord reconnu l'habileté de Stella, il le logea & luy donna une pension pareille à celle de Callot qui étoit pour lors à Florence. Aprés que Stella eut demeuré sept ans en cette Ville & y avoir fait plusieurs Ouvrages de Peinture, de Desseins, & de Graveure, il passa à Rome où il demeura onze ans à faire de serieuses études sur les Sculptures Antiques & sur les Peintures de Raphaël, & aprés s'être aquis une habitude du bon Goût, aprés avoir fait quantité de Tableaux qui ont été gravez, & s'être aquis une grande réputation dans Rome, il prit la résolution de retourner en France, dans le Dessein néanmoins de passer au service du Roy d'Espagne, qui l'avoit fait demander avec instance.

Il passa par Milan, où il refusa la direction de l'Academie de Peinture que le Cardinal Albornos luy offrit. Etant arrivé à Paris il ne songea plus qu'à se préparer au voyage d'Espagne: mais le Cardinal de Richelieu qui en eut avis l'arrêta par l'esperance qu'il luy donna d'un parti plus glorieux & plus utile. Il le présenta au Roy

au Roy qui luy donna une pension de mille livres & un logement dans les Galeries du Louvre.

Stella n'eut pas plûtost donné des preuves de sa capacité que le Roy le fit Chevalier de Saint Michel, & aprés avoir reçeu cet honneur, il peignit pour le Roy, quantite de grans Tableaux dont la plûpart furent envoyez à Madrid. Il travailla aussi pour plusieurs Eglises, & pour divers particuliers.

Comme il étoit fort laborieux, & que les jours d'hyver sont fort courts, il employoit les soirées à faire des Desseins de l'Histoire Sainte, de jeux champêtres, de jeux d'enfans, qui tous ont une suite de quantité de feuilles, car ils ont été gravez aussi bien que plusieurs Frontispices de Livres de l'impression du Louvre, & divers ornemens Antiques avec une frise de Jules Romain, dont il avoit apporté les Desseins d'Italie. L'Amour qu'il avoit pour son Art, & sa trop grande attache au travail le rendirent si délicat que quelques années avant sa mort, il traîna une vie languissante & qu'à l'âge de soixante-un an il mourut en 1647.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Stella.

STELLA étoit un beau Génie, facile dans ses Productions propre à traiter toutes sortes de sujets : mais tourné du côté de l'enjoüé, plûtost que du Grave & du Terrible, noble dans ses Inventions, moderé dans ses Expressions, aisé & naturel dans ses Attitudes, un peu froid dans ses Dispositions, mais agreable par tout.

Le long séjour que Stella fit en Italie luy donna un bon Goût de Dessein ; son avidité pour apprendre, le rendit correct dans ses contours ; & son assiduité au travail luy aquit une heureuse facilité. Son Coloris étoit un peu crû, ses Couleurs locales peu caractérisées, & ses Carnations de pratique & un peu altérées de Vermillon. Comme son travail dégénére en maniére, il est aisé de juger qu'il consultoit rarement la Nature : mais à tout prendre Stella étoit un Peintre qui avoit beaucoup de mérite, & qui n'avoit bésoin que d'étudier un peu les maniéres Vénitiennes pour rendre la sienne plus estimable.

LAURENT DE LA HIRE

ETOIT dans ſon tems en grande réputation. Il fut le ſeul de tous les Peintres ſes Compatriotes qui ne ſuivit point la maniére de Voüet. La ſienne n'étoit pas d'un meilleur Goût, mais elle étoit plus recherchée, plus finie, & plus naturelle, mais toûjours incipide. Ses Païſages ſont plus eſtimez que ſes Figures, il les finiſſoit fort & les peignoit proprement. Il étoit tellement attaché à la Perſpective Aërienne qu'il confondoit toûjours ſes lointins dans l'éxhalaiſon ſelon la méthode qu'il avoit appriſe de Deſargues. Il en uſoit dans ſes Figures comme dans ſes lointins, car à la réſerve de celles qui étoient ſur les prémieres lignes toutes les autres ſe perdoient dans un broüillard à meſure qu'elles s'éloignoient. Son fils a quitté la Peinture pour ſuivre la rapidité de ſon Génie qui le portoit aux Mathematiques, dans leſquelles il s'eſt rendu un des plus habiles de nos jours.




MICHEL DORIGNY.

NATIF de Saint Quentin en Picardie, Disciple & Gendre de Vouët, a suivi de fort prés la maniére de son Beau-Pére, dont il a gravé à l'eau-forte la plus grande partie des Ouvrages, & leur a donné le véritable caractére de leur Auteur. Il mourut Professeur de l'Académie en 1665. âgé de quarante-huit ans.

CHARLES-ALFONSE DU FRESNOY.

NÉ en 1611. Fils d'un célébre Apoticaire de Paris, qui le fit élever dans les Etudes avec tout le soin possible, dans la vûë d'en faire un Médecin. Les prémiéres années qu'il passa dans le College secondérent heureusement le dessein de son Pére par les grans progrés qu'il y faisoit : mais si-tôt qu'il fut dans les hautes Classes, & qu'il commença à goûter la Poësie, le Génie qu'il avoit pour elle se développa, & il remporta en ce genre les Prix dans les Classes où il se trouva. Son Inclination se fortifia par l'exercice, &

à en juger par ſes commencemens, il devoit être un jour un des plus grans Poëtes de ſon ſiécle, ſi l'amour de la Peinture, dont il devint également épris, n'avoit partagé ſon talent.

Enfin il ne fut plus queſtion de Médecine, il ſe déclara tout-à-fait en faveur de la Peinture, malgré la réſiſtance de ſes parens, qui, ſans avoir égard à la violente inclination de leur fils, ſe ſervirent de tous les mauvais traitemens dont ils pûrent s'aviſer pour le détourner de la réſolution qu'il avoit priſe : parce qu'ils n'avoient qu'une idée baſſe de la Peinture, & qu'ils ne la regardoient que comme un vil mêtier, & non comme le plus noble de tous les Arts.

Cependant toute la réſiſtance que l'on mit en uſage, ne fît qu'accroître cette paſſion naiſſante, & ſans perdre le tems à déliberer, du Freſnoy s'abandonna entiérement au Génie qui le ſollicitoit. Il avoit environ vingt ans lorſqu'il commença à prendre le crayon, & qu'il alla deſſiner chez Perrier & chez Vouët. Mais à peine eût-il été deux ans dans cet Exercice, qu'il partit pour aller en Italie. Il y arriva en 1634. & Mignard l'y étant allé trouver en 1636. ils lierent enſemble une amitié, qui dura juſqu'à la mort.

Pendant les deux prémiéres années que

du Fresnoy passa à Rome, il n'étoit point en état de gagner de quoy subsister : ses parens d'ailleurs, dont il avoit méprisé les avis sur sa Profession, l'avoient abandonné, & le fond dont il s'étoit pourvû avant de partir fut à peine suffisant pour faire son voyage. Ainsi n'ayant dans Rome, ni amis, ni connoissances, il se vit réduit à une telle éxtrémité, qu'il ne se nourrissoit la plûpart du tems que de pain & d'un peu de fromage. Cependant il étoit bien moins inquiet de cet état fâcheux, qu'occupé de ses Etudes de Peinture, qu'il continuoit avec châleur, lorsque l'arrivée de Mignard le mit un peu plus au large.

Comme l'Esprit de du Fresnoy étoit d'une trempe à ne se pas contenter d'une connoissance médiocre, il voulut foüiller son Art jusqu'à la racine, & en tirer toute la quintessence, il étudia avec application Raphaël & l'Antique, & il dessinoit tous les soirs aux Académies avec une avidité éxtraordinaire : & à mesure qu'il pénétroit son Art, il en faisoit des remarques, qu'il écrivoit en Vers Latins. Une lumiére luy en donnoit une autre, & son Esprit s'étant peu-à-peu rempli de toutes les connoissances nécessaires à sa Profession, il forma le dessein d'en composer un Poéme, qui luy coûta beaucoup de veilles &

de réflexions. Il le communiqua à tous les habiles, dont il pouvoit tirer des lumiéres, ou de l'approbation.

Il avoit un amour éxtraordinaire pour les Ouvrages du Titien, auquel il donnoit la préférence sur tous les autres, à cause, disoit-il, que de tous les Peintres, le Titien étoit le plus grand Imitateur de la Nature. Il en copia à Rome tout ce qu'il y a de plus beaux Tableaux avec un soin qui n'est pas croyable.

Il entendoit fort bien le Grec & les Poëtes: & le tems qu'il donnoit à la lecture & à parler de Peinture aux gens d'Esprit qu'il trouvoit disposez à l'entendre, luy en laissoit peu pour travailler; il paroissoit d'ailleurs qu'il avoit de la peine à peindre, soit que sa profonde Théorie luy retint la main, ou que n'ayant appris de personne à manier le Pinceau, il eût contracté une maniére peu éxpéditive: quoy qu'il en soit, ses Ouvrages sont en petit nombre.

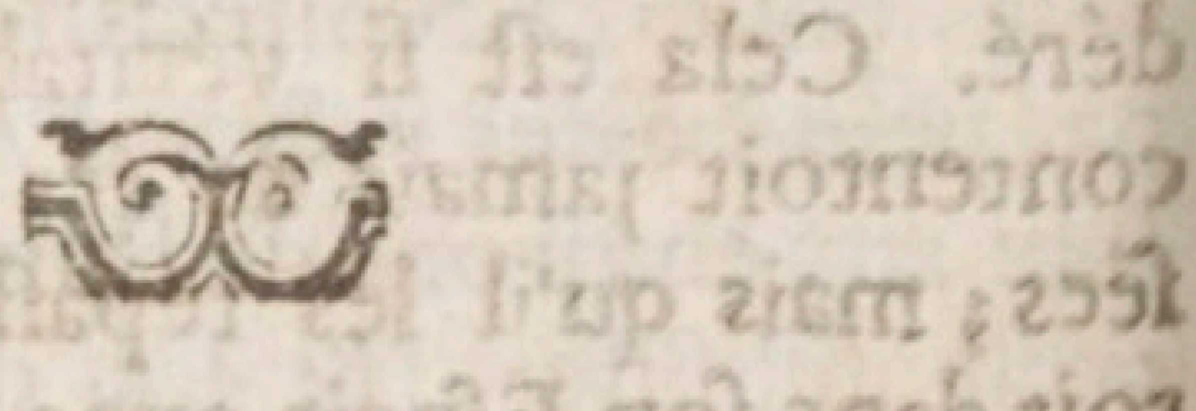
Comme il avoit fort étudié les Elémens d'Euclides, & qu'il avoit un éxcellent Goût pour l'Architécture, il commença par peindre des restes d'Architécture qui sont aux environs de Rome. Il les vendoit pour subsister, & les donnoit presque pour rien. Tous ses Ouvrages se réduisent environ à cinquante Tableaux d'Hi-

ſtoires, & quelques Païſages qu'il a peints pour des particuliers, ſans compter toutes les Copies qu'il a faites d'aprés le Titien.

De tous ſes Ouvrages, celuy qu'il aimoit le plus, étoit ſon Poëme ſur la Peinture. Quelque envie qu'il eût de le faire imprimer, comme il ſavoit bien qu'il étoit inutile de luy faire voir le jour, ſans une Verſion Françoiſe, & que la longue abſence de ſon païs luy avoit, pour ainſi dire, fait oublier ſa Langue, il differa toûjours de le rendre public.

Enfin je le mis en nôtre Langue à ſa priére, & ſelon ſon intention.* Il alloit, diſoit-il, travailler au Commentaire, pour éclaircir davantage ſes penſees, quand il fut ſurpris d'une paralyſie, dont il mourut chez un de ſes Fréres à quatre lieuës de Paris, en 1665. à l'âge de cinquante-quatre ans.

* Ce Livre a été imprimé trois fois avec la Traduction & des Remarques. Il ſe vend chez Nicolas Langlois, ruë Saint Jacques, à la Victoire.



REFLE-

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de du Fresnoy.

J'AY connu du Fresnoy familiérement ; il m'avoit donné son amitié & sa confiance : & il souffroit que je le visse travailler, (ce qu'il ne permettoit à personne, à cause de la peine qu'il avoit à peindre.) Le grand nombre de connoissances, dont il avoit l'esprit rempli, & sa mémoire qui les luy fournissoit facilement quand il en avoit la moindre occasion, faisoient que sa conversation, quoy que tres-utile, étoit si pleine de disgressions, qu'il en perdoit souvent le sujet principal : ce qui a fait dire à plusieurs personnes que cela venoit d'une abondance de pensées que la vivacité de son Imagination luy causoit. Pour moy, qui l'ay veu de prés, & qui l'ay fort observé, il m'a parû que son Imagination étoit tres-belle à la vérité, mais qu'elle n'étoit point vive, & que le feu dont elle étoit remplie, étoit assez modéré. Cela est si véritable, qu'il ne se contentoit jamais de ses prémiéres pensées ; mais qu'il les répassoit & les digéroit dans son Esprit avec toute l'application imaginable. Il se servoit pour les em-

bellir des convenances qu'il croyoit nécessaires, & des lumiéres qu'il tiroit de son érudition.

Ce fut selon les Principes qu'il avoit établis dans son Poëme, qu'il tâcha d'éxécuter ses pensées. Il travailloit avec beaucoup de lenteur, & je luy aurois souhaité cette grande vivacité qu'on luy attribuë, pour donner plus d'esprit à son Pinceau, & pour mettre ses Idées en plus beau jour. Cependant il ne laissoit pas d'aller à ses fins par la Théorie : & il y a lieu d'être étonné que cette même Théorie, qui devoit le rendre assuré de la bonté de son Ouvrage, ne luy ait pas rendu la main plus hardie. Ce qu'on peut dire à cela, est, que la grande spéculation a bésoin d'une grande pratique, & que du Fresnoy n'avoit que celle qu'il s'étoit aquise de luy-même par le peu de Tableaux qu'il avoit faits.

Il est aisé de voir par ses Ouvrages qu'il cherchoit le Carache dans le Goût du Dessein, & le Titien dans le Coloris: ainsi qu'il s'en éxpliquoit souvent. Nous n'avons point eû de Peintres François qui ait tant approché du Titien que du Fresnoy, à en juger entr'autres par les deux Tableaux qu'il fit à Venise pour le Noble Marc Paruta, dont l'un réprésente une Viérge à demi corps, & l'autre une Vénus

couchée. Ce qu'il a peint en France tient encore de ce Goût-là, principalement ce qu'il a fait au Rinci pour M. Bordier Intendant des Finances: cette Peinture passant pour le plus beau de ses Ouvrages au jugement des Connoisseurs. Mais si le peu de Tableaux qu'il a faits ne sont pas suffisans pour répandre son nom en divers endroits de l'Europe, celuy de son Poëme sur la Peinture le fera vivre autant que cet Art sera en quelque estime dans le monde.

NICOLAS MIGNARD

De Troyes en Champagne, Frére aîné de Pierre Mignard, surnommé le Romain, n'a pas eû dans son tems la même réputation que celuy-cy: mais il avoit assez de parties dans la Peinture pour se tirer aussi-bien que luy du nombre des Peintres ordinaires. Leur Pére, qui s'appelloit Pierre, & qui avoit servi le Roy dans ses Armées l'espace de vingt ans, laissa la liberté à ses deux Fils de suivre l'inclination qu'ils avoient pour la Peinture. Nicolas en apprit les commencemens chez le meilleur Peintre qui se trouvoit pour lors à Troyes: & pour se fortifier dans sa Profession, il alla étudier à

Fontainebleau d'aprés les Figures Antiques qui s'y trouvent, & d'aprés les Peintures du Primatice. Mais voyant que la ſource des beautez qu'il étudioit étoit en Italie, il en voulut faire le voyage. L'occaſion de certains Ouvrages l'arrêta quelque tems à Lyon : mais beaucoup plus à Avignon, où il devint amoureux d'une Fille, qu'il épouſa à ſon retour d'Italie, (ce qui le fit appeller Mignard d'Avignon.) Aprés avoir paſſé deux ans à Rome, & quelques années à Avignon chez ſon Beau-Pére, il fut appellé à la Cour par le Roy; car Sa Majeſté l'avoit connu à ſon paſſage en Avignon lors de ſon Mariage avec l'Infante d'Eſpagne en 1659.

Mignard étant arrivé à Paris, y fut employé pour la Cour & pour des particuliers en divers Ouvrages, où il donna des preuves de ſa capacité. Il fit quantité de Portraits : mais ſon talent étoit plutôt pour les Hiſtoires. Il inventoit ingénieuſement, & ſe plaiſoit à traiter des ſujets poëtiques. Le feu de ſon Imagination étoit pourtant médiocre, & il compenſoit cela par une grande éxactitude, & par une grande propreté dans ſon travail. La trop grande attache qu'il y avoit le fit mourir d'hydropiſie en 1668. au grand regret de tous ceux qui l'avoient connu; car il n'étoit pas moins honnête homme,

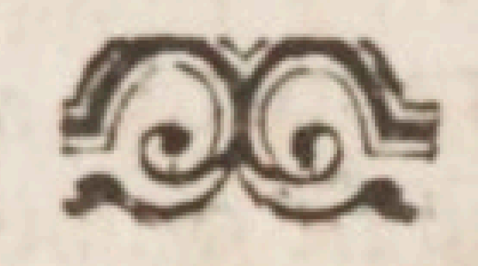
qui devoit faire Profession le lundi aux Carmelites de la ruë Chapon, n'y ayant plus que ce jour-là où les gens du monde pussent la voir ; mais Champagne faisant scrupule de peindre un Dimanche ne voulut jamais, quoy qu'on luy pût dire & offrir se laisser vaincre aux priéres de son ami, car outre qu'il étoit bon Chrétien il étoit fort desintéressé, comme on en jugera par ce que je vais rapporter icy.

Le Cardinal de Richelieu n'ayant jamais pû faire quitter à Champagne le service de la Reine par les promesses qu'il luy avoit fait faire de luy établir une grosse fortune pour luy & pour les siens, ne pût s'empêcher de loüer sa fidelité & de l'estimer d'autant plus qu'il persistoit dans son attachement. Le prémier Valet de Chambre du Cardinal, qui luy avoit fait la proposition adjoûta, qu'il n'avoit qu'à souhaitter & que Son Eminence ne luy refuseroit rien. A quoy Champagne repondit, Que si M. le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre qu'il n'étoit ce seroit la seule chose qu'il ambitionneroit le plus : mais comme cela n'étoit pas possible, il ne désiroit de Son Eminence que l'honneur de ses bonnes graces. Cette réponse qui fut raportée au Cardinal bien loin de l'aigrir ne fit qu'augmenter l'estime qu'il avoit pour ce Peintre. Quoy que

Champagne refusat de se donner au Cardinal, il ne refusoit pas pour cela de travailler pour luy. Il luy fit entr'autres choses son Portrait à diverses fois qui est un des meilleurs qu'il ait peint en toute sa vie.

Il étoit depuis lontems dans une grande réputation, lorsque le Brun arriva d'Italie. Celuy-ci par sa capacité & par le moyen de ses Protecteurs, gens Puissans, prit bien-tôt le timon de la Peinture & fut fait dans la suite prémier Peintre du Roy, sans que Champagne en ait témoigné la moindre jalousie.

Il eut de son mariage un fils & deux filles, de ces trois enfans il ne luy resta qu'une fille qu'il aimoit tendrement, & comme elle se fit Religieuse à Port-Royal où elle étoit pensionnaire, cela donna à Champagne de l'attachement pour ce Convent & pour les personnes qui y avoient quelque relation qu'on appelloit en ce tems-là du nom de Jansenistе. Il mourut en 1674. âgé de soixante-douze ans estimé de tous ceux qui le connoissoient tant pour sa Peinture que pour ses mœurs.



REFLEXIONS

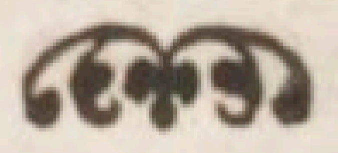
Sur les Ouvrages de Champagne.

LA forte inclination que Champagne fit voir dés son bas âge pour la Peinture n'étoit accompagnée d'aucune élévation. Ce n'est pas qu'il n'ait fait quantité de Compositions & qu'il n'eut de la facilité à Inventer : mais son Génie étoit froid & son Goût tenoit beaucoup de son païs.

Il s'est toûjours fort attaché au Naturel & à imiter avec assez de fidelité ses modéles: mais il ne les savoit pas disposer d'une façon à leur donner de la vie & du mouvement. Il n'a pas bien connu ce qu'il faut retrancher du vray pour le rendre moëleux, léger, & de bon Goût, ni adjoûter ce peu qui le fait paroître animé; il me semble en un mot que tout son savoir étoit dans son modéle dont il étoit esclave, bien-loin de le faire obéïr à son Génie ou du moins aux régles de son Art. Je ne voy pas même qu'il ait pénétré les bons principes de la Peinture ni qu'à la réserve du Dessein où il a fait voir assez de régularité, mais peu de Goût, il ait fait sentir rien de bien piquant dans aucun de ses Tableaux.

Je ne puis celer néanmoins que j'ay vû de luy beaucoup de bonnes choses pour les Couleurs locales, beaucoup de têtes bien imitées & fortes de Couleurs; mais dont la plûpart n'étoient point tout-à-fait éxemtes de l'immobilité & de l'indolence qui est ordinaire aux modéles même vivans.

De réprésenter la Nature en la corrigeant, de suppléer toutes les beautez dont elle est susceptible, & de luy distribuer des lumiéres & des ombres avantageuses qui l'accompagnent, c'est l'Ouvrage d'un Peintre parfait: mais il est toûjours d'un bon Peintre de l'imiter avec facilité telle qu'elle se rencontre, d'en faire voir un caractére fidéle quand même il ne l'orneroit que des beautez qu'elle a présentes, sans pénétrer toutes celles qui pourroient luy convenir. C'est dans ce sens que Champagne a pû mériter l'estime que l'on en a fait dans son tems avec d'autant plus de justice qu'il faisoit le Païsage d'une bonne méthode, qu'il entendoit fort bien la Perspéctive, qu'il finissoit éxtrémement tous ses Ouvrages, & qu'enfin il éxerça longtems la charge de Recteur dans l'Academie.



JEAN

JEAN BAPTISTE DE CHAMPAGNE

AUSSI de Bruxelles, neveu de Philippe, dont on vient de parler, fut élevé par son Oncle, dans la Peinture. L'union dans laquelle ils vivoient & l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, fit prendre au neveu la même maniére qu'avoit suivie son Oncle, en dégénérant un peu de force & de vérité. Du reste ils avoient les mêmes sentimens dans leur Profession & dans leur morale, celuy-ci fit un voyage en Italie, qui ne dura que quinze mois sans prendre d'autre Goût, que celuy que les Ouvrages de son Oncle, luy avoient inspiré. Il mourut Professeur de l'Academie en 1688. âgé d'environ quarante-trois ans.

NICOLAS LOIR

DE Paris, fils d'un habile Orfévre, ne manquoit pas de Génie pour inventer, ni de feu pour éxécuter. Il n'y avoit néanmoins rien en cela qui passât le Peintre ordinaire. On n'y remarque,

ni finesse de pensée, ni caractére particulier qui eût quelque élévation. Il avoit un bon Goût de Dessein, de la propreté & de la facilité dans tout ce qu'il faisoit, & sans se donner le tems de digerer ses pensées ; à peine les avoit-il produites qu'il les éxécutoit, souvent même en discourant avec le monde, par la grande habitude qu'il s'étoit aquise & par l'heureuse memoire des choses qu'il avoit veuës en Italie. Il ne demeuroit court sur aucun sujet & faisoit également bien les Figures, le Paisage, l'Architecture & les Ornemens. On voit dans Paris quantité de ses Ouvrages tant publics que particuliers, plusieurs Galeries & Apartemens, & entr'autres pour le Roy dans le Palais des Tuileries. Il mourut en 1679. âgé de cinquante-cinq ans étant pour lors Professeur en l'Academie.

CHARLES LE BRUN

DE Paris, apporta en naissant toutes les dispositions pour former un grand Peintre. Il se servit de son talent dés qu'il pût se servir de sa raison : il le cultiva par des Etudes continuelles, & il le fit valoir par la fortune, qui seconda son mérite, & qui ne l'abandonna jamais.

Il étoit Fils d'un Sculpteur médiocre qui demeuroit dans la Place Maubert. Ce Sculpteur fut employé à quelque Ouvrage dans le Jardin de l'Hôtel Séguier. Il avoit accoûtumé d'y mener ſon Fils, & de luy faire copier quelques Deſſeins auprés de luy. M. le Chancelier s'y étant un jour allé promener, vit ce jeune homme qui deſſinoit avec tant de facilité & d'application pour ſon âge, qu'il ne douta point que ce ne fût l'effet d'un Génie au deſſus du commun. La phyſionomie de cet Enfant luy plût. Touché de ces bonnes diſpoſitions, il l'obligea de luy porter de tems en tems de ſes Deſſeins, & voulût bien dans la ſuite prendre ſoin de ſon avancement, & l'aider de quelque ſecours d'argent pour luy donner du courage.

Ce jeune homme, animé par des récompenſes, fit des progrés ſurprénans, en ſorte que M. le Chancelier le recommanda à Vouët, qui peignoit alors la Bibliothéque de l'Hôtel Séguier, & qui étoit regardé de tous nos Peintres comme le Raphaël de la France.

Le Brun fit à l'âge de quinze ans deux Ouvrages qui ſurprirent les Peintres de ce tems-là : le prémier étoit le Portrait de ſon Ayeul, & l'autre répréſentoit Hercules aſſommant les chevaux de Dioméde. Aprés quelque tems, M. le Chancelier

Séguier connût par les progrés qu'avoit fait le Brun, & par l'avidité que ce jeune Peintre avoit d'apprendre, qu'il étoit tems de le faire voyager en Italie. Il l'y envoya en 1639. Il l'y entretint par une grosse pension l'espace de trois ans, pendant lesquels le Brun cultiva son Génie par toutes les connoissances qui l'ont conduit au degré de perfection où il s'est élevé. Les jeunes Peintres qui reviennent de Rome passent ordinairement à Venise pour prendre au moins quelque teinture du bon Coloris : mais le Brun n'eût pas cette curiosité.

Le prémier Tableau qu'il fit à son retour d'Italie, fut le Serpent d'airain, qui est dans le Convent des Religieux de Picpus, & ensuite quelques autres pour M. le Chancelier son Protecteur.

Il sentoit fort bien ce qu'il valoit, par comparaison aux Peintres de son tems, & l'envie qu'il avoit de se faire connoître luy faisoit solliciter vigoureusement les Ouvrages qui devoient être éxposez au public. Ce fut dans cette vûë qu'il fit à Nôtre-Dame deux années de suite le Tableau du May. Il peignit la prémiére année le martyre de Saint Pierre, & la seconde le martyre de Saint Etienne. Le Sueur, dont nous avons parlé, étoit le seul Concurrent qui luy pût disputer : mais, soit

qu'on trouvât le Brun plus habile ou plus à la mode, ſoit que le nombre de ſes amis fut plus grand, il emportoit toûjours ſur ſon Compétiteur les grandes occaſions de ſe ſignaler.

La Galerie de M. Lambert dans l'Iſle Nôtre-Dame, & le Séminaire de Saint Sulpice établirent ſi ſolidement ſa réputation, que M. Foucquet, pour lors Sur-Intendant des Finances, le voulût avoir pour les Ouvrages de Peinture qui devoient embellir ſa belle Maiſon de Vaux-le-Vicomte. Le Brun y a laiſſé des témoignages de la profondeur de ſon Génie & de ſon ſavoir, ſur tout dans l'Appartement que l'on appelle la Chambre des Muſes. On y voit un Plat-fond qui paroît un des meilleurs Tableaux qu'il ait faits.

M. Foucquet, pour attacher le Brun entiérement à ſon ſervice, luy donna une penſion de douze mille livres, outre le payement de ſes Ouvrages. Et aprés la détention de M. Foucquet, le Roy, qui vouloit rendre ſon Royaume floriſſant par les Arts, auſſi bien que par les Siences, jetta les yeux ſur le Brun: Sa Majeſté l'annoblît; Elle l'honnora de l'Ordre de Saint Michel, & le fit ſon Prémier Peintre.

C'eſt dans ce poſte qu'il rendit ſon

mérite encore plus ſenſible au Roy, & que M. Colbert Miniſtre d'Etat, & Sur-Intendant des Bâtimens le regarda comme le plus grand Peintre du monde. Ce fut ſur ſes projets que ce Miniſtre propoſa à Sa Majeſté d'affermir les fondemens de l'Académie de Peinture, & de la rendre la plus célébre qui ait jamais été en ce genre-là. Les revenus en furent augmentez. On y établit de nouveaux Statuts, & elle fut compoſée d'un Protecteur, d'un Vice-Protecteur, d'un Directeur, d'un Chancelier, de quatre Recteurs, de quatorze Profeſſeurs, dont il y en auroit un pour l'Anatomie, & un autre pour les Mathématiques; de pluſieurs Ajoints aux Recteurs & aux Profeſſeurs, de pluſieurs Conſeillers, d'un Sécrétaire, & de deux Huiſſiers.

Ce fut auſſi ſur les Mémoires de le Brun, que le Roy établit une Académie à Rome, pour y entretenir un Directeur qui eût le ſoin que les Penſionnaires, que le Roy y envoye de tems en tems, ſe rendiſſent capables de bien ſervir Sa Majeſté dans les Ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architécture.

Le Brun avoit un zéle tres-ardent pour faire fleurir les beaux Arts en France, il répondoit en cela aux bonnes intentions du Roy, & M. Colbert étant chargé de

faire exécuter ses ordres, s'en raportoit entierement à le Brun. Ce Peintre prenoit non seulement le soin des choses en général, mais il n'en épargnoit aucuns pour ses Tableaux en particulier. Il s'instruisoit à fond du sujet qu'il avoit à traiter ou par la lecture des bons Auteurs, ou par les Savans qu'il consultoit.

Il a fait à Sceaux, & dans plusieurs Maisons de Paris des Ouvrages que la rénommée a rendus recommandables. Mais les plus considerables sont chez le Roy en plusieurs grans Tableaux de l'Histoire d'Aléxandre, au Plat-fond de la grande Galerie de Versailles, & au grand Escalier du même lieu.

Quand le Roy choisit le Brun pour son Prémier Peintre, il luy donna en même tems la direction génerale des Manufactures des Gobelins, & il l'éxerça avec tant d'application, qu'aucun Ouvrage ne s'y faisoit qui ne fût de son Dessein. Il mourut en 1690. dans son Logement des Gobelins. Sa Sépulture est dans une Chapelle qu'il avoit aquise à Saint Nicolas du Chardonnet, où sa Veuve luy a fait ériger un magnifique Mausolée.

REFLEXIONS
Sur les Ouvrages de Charles le Brun.

LA facilité avec laquelle le Brun a fait ses études de Peinture à Rome & les prémiers Tableaux qu'il peignit à son arrivée, firent naître une grande opinion de sa capacité. Il n'amusa point le Public par des commencemens loüables qui fissent seulement présumer ce qu'il devoit être un jour : il fit comme le Figuier qui au contraire des autres Arbres commence par produire ses fruits, sans les faire précéder de Fleurs qui en sont les espérances. Tout ce qui est sorti de sa main a toûjours été régardé comme l'Ouvrage d'un grand Maître, ensorte que l'on peut dire en quelque façon, que les progrés qu'il a faits dans sont Art, n'ont pas été pour se faire habile, puisqu'il l'étoit déja : mais pour devenir un des premiers Peintres de son Siécle.

Il avoit un beau Génie, l'Eprit pénétrant & le jugement solide, il inventoit facilement. Mais avec réflexion : il ne faisoit rien entrer dans la Composition de ses Tableaux qu'il n'y eut bien pensé ; il consul-

consultoit les Livres & les Savans, pour ne rien obmettre de ce qui pouvoit bien remplir son sujet, il l'éxprimoit ingenieusement & avec une vivacité qui n'avoit rien de l'emportement. On crut d'abord à la veuë de ses prémiers Ouvrages dont les sujets étoient presque tous de Dévotion que son talent étoit particulier pour la Douceur & pour la Tendresse : mais il a bien fait connoître par les Tableaux qu'il a faits depuis, que son Génie étoit universel & qu'il pouvoit également bien traiter l'Enjoüé, comme le Sérieux, & le Tendre, comme le Térrible.

Il a traité ses Sujets Allégoriques avec beaucoup d'imagination : mais au lieu d'en tirer les symboles de quelque source connuë comme de la Fable, & des Médailles Antiques, il les a presque tous inventez, ainsi ces sortes de Tableaux, deviennent par là de Enigmes, que le Spéctateur ne veut pas se donner la peine d'éclaircir.

Il a toûjours estimé l'Ecole Romaine pour le Dessein, mais il a eu une pente à suivre celle de Bologne & particuliérement le Goût d'Annibal Carache dans lequel il avoit aquis une facilité merveilleuse. Et si dans cette partie il n'étoit pas tout-à-fait si spirituel que ce Peintre, il étoit moins chargé, plus égal, plus gra-

cieux & toûjours correct. Ses Attitudes sont d'un beau chois, naturelles, expressives, contrastées judicieusement : ses Draperies bien jettées flattant & marquant le nud avec discretion : sans y mêler néanmoins l'agréable ~~verité~~ varieté des étoffes particulieres. Ses éxpressions sont belles dans tout ce qu'il a voulu representer, & le traitté curieux qu'il a composé des Passions de l'ame, avec des Figures démonstratives, fait voir la grande attention qu'il y avoit faite. Il semble pourtant qu'en cela même, il a trop généralemant suivi l'idée qu'il s'en étoit faite, en sorte qu'elle a dégénéré en habitude & en ce qu'on appelle Maniére. Cette habitude est belle à la verité : mais faute d'éxaminer la Nature & de voir qu'elle peut éxprimer une même Passion de differentes façons & qu'il y en a de particuliéres qui sont vives & piquantes, il a privé ses Ouvrages d'un pris qui non seulement leur auroit donné entrée dans les Cabinets des Curieux : mais qui leur y auroit procuré une place considérable.

Ce que je dis de cette générale éxpression des Passions de l'ame peut avoir lieu pour le Dessein tant des Figures que des Airs de tête que le Brun a réprésentées, car ils sont presque toûjours les mêmes quoyque d'un tres beau chois : Ce qui vient sans doute,

ou d'avoir reduit la Nature à l'habitude qu'il avoit contractée, ou de n'y avoir pas assez considéré les diversitez dont elle est susceptible & dont les productions singulieres ne sont pas moins l'objet du Peintre que les générales.

Le Brun reconnut assez dés son retour d'Italie, le besoin qu'il avoit de se deffaire des teintes Sauvages & Triviales dont Vouët son Maître s'étoit servi pour la prompte expedition de ses Ouvrages, il fit ce qu'il pût pour en sortir, il les rendit plus modérées & plus approchantes de la vérité : mais quelque effort qu'il ait fait pour s'en défaire entiérement, il a toûjours retenu le stile de se servir de teintes trop générales dans ses Draperies comme dans ses Carnations, & de n'avoir pas eu assez d'égard aux réflets qui contribuent beaucoup à la force & à la rondeur des objets aussi bien qu'à l'union & à la vérité de l'imitation.

Ses Couleurs locales sont mauvaises, & il n'a point fait assez d'attention à donner par cette partie le véritable caractére à chaque objet ; ce qui est la seule cause pour laquelle ses Tableaux sentent toûjours, comme on dit, la Palette & ne font point cette fidéle sensation de la Nature. Et pour preuve de ce que j'avance icy, il n'y a qu'à mettre un des meilleurs Ta-

bleaux de le Brun, auprés de quelque autre des meilleurs de l'Ecole Vénitiénne. Cette comparaison est excellente, non seulement, en cette occasion, mais en toute autre où il s'agira de jugér de la bonté des Couleurs locales.

Cette pratique où étoit le Brun, jointe au peu de soin qu'il a eu d'employer les bruns sur le devant de ses Tableaux, & l'opinion où il étoit que les grans Clairs ne pouvoient être placez sur le derriére luy ont fait faire beaucoup d'Ouvrages de peu d'effet.

Il n'en a pas usé de même pour l'intelligence du Clair-obscur & quoy qu'il n'y ait pas fait une attention bien formelle dans ses prémiers tems, il en a connu la nécessité absoluë dans un âge plus avancé & l'a pratiquée avec succés. Les grans Tableaux qu'il a peints de l'Histoire d'Aléxandre en sont des preuves bien sensibles.

Ces derniéres Productions qui sont les meilleures qu'il ait faites en sa vie sont plus que suffisantes pour faire voir l'étenduë de sa capacité & de son Génie, & les Etampes qui en ont été gravées avec soin porteront sa gloire par toute la terre.

Le Brun étoit universel pour tous les genres de Peintures, à la reserve du Païsage. Son Pinceau étoit léger & coulant.

Il joignit une extrême facilité à une extrême éxactitude. Enfin, quelque chose qu'on puisse luy reprocher du côté de sa maniére trop ideale, trop peu variée, & trop peu naturelle, il avoit d'ailleurs assez de parties pour tenir un rang considérable parmi les habiles Peintres ; & quoy que la brigue aye pû dire, ou faire pour obscurcir ses talens, sa Mémoire en est d'éja vangée, & la Postérité continuëra, sans doute, de rendre la justice qui est duë à son mérite.

Ce seroit icy le lieu de parler de Pierre Mignard, natif de Troyes, & Prémier Peintre du Roy: mais comme on doit bientôt écrire l'histoire de sa vie & faire la description de ses Tableaux ; les Lecteurs me dispenseront de les prévenir par de foibles Eloges. Les Peintures publiques de cet homme célébre pourront en attendant les entretenir sur son mérite, & le seul Salon de Saint Cloud qui est un des plus considérables Ouvrages qui ait jamais été fait en ce genre là est tres-capable de satisfaire leur impatience & leur curiosité.

CLAUDE GELÉE, *dit* LE LORRAIN.

LA maniére dont la fortune a tiré ce Peintre de la grande obſcurité où il étoit pour en faire un homme eſtimé par toute l'Europe, eſt tout-à-fait ſurprenante. Dans ſa jeuneſſe ſes parens l'envoyérent à l'Ecole, mais comme il n'y pouvoit rien apprendre, ils le mirent en apprentiſſage chez un Patiſſier. Il y acheva ſon tems : mais comme ce fut ſans en avoir beaucoup profité, ne ſachant que faire, il ſe mêla parmi des gens de ſa Profeſſion qui alloient à Rome, pour tacher comme eux d'y gagner ſa vie. Et comme il ne ſavoit pas la Langue, & qu'il étoit fort groſſier, ne pouvant trouver de pratique, il ſe mit par hazard au ſervice d'Auguſtin Taſſe, pour luy broyer ſes Couleurs, nettoyer ſa Palette & ſes Pinceaux; penſer ſon cheval, faire ſa petite cuiſine, & les autres choſes néceſſaires au ſervice du ménage, car Auguſtin n'avoit que luy ſeul dans ſa maiſon.

Ce Maître, dans l'eſpérance de tirer de ſon Valet quelque ſervice dans le plus

gros de ses Ouvrages, luy apprit petit-à-petit quelques régles de Perspéctive.

Le Lorrain eût d'abord de la peine à comprendre ces principes de l'Art: mais lorsqu'il eût commencé à recevoir quelque petite rétribution de son travail, le courage luy vint, son Esprit s'ouvrit, & il se mit à étudier avec une ferveur opiniâtrée. Il étoit à la campagne depuis le matin jusqu'à la nuit à considérer les effets de la Nature, & à les peindre ou dessiner. Sandrart rapporte, qu'étant à la campagne avec luy, pour étudier ensemble, le Lorrain luy faisoit remarquer, comme auroit fait un Physicien, les causes de la diversité d'une même vûë, c'est-à-dire, qui paroît tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre pour ce qui regarde les Couleurs, ainsi qu'il paroît par la rosée du matin, ou par le serain du soir. Il avoit la Mémoire si heureuse, qu'il peignoit avec beaucoup de fidélité, étant retourné chez luy, ce qu'il n'avoit fait que voir avec attention à la campagne. Il étoit si absorbé dans son travail, qu'il ne visitoit persque personne. Son divertissement étoit l'étude de sa Profession, & à force de cultiver son Talent, il a fait des Tableaux qui luy ont aquis par le monde une réputation immortelle dans le genre de Peinture qu'il a embrassé.

On peut conjecturer par là ce que peut la constance dans le travail contre la pésanteur de l'esprit. Il avoit de la peine à opérer, & son Ouvrage ne répondant pas à son intention, il étoit quelque-fois huit jours à faire & redefaire la mêmé chose. Sa touche n'a point de maniére, & il broüilloit souvent par des glacis les Arbres qu'il avoit touchez.

Quelque soin qu'il ait pris de dessiner à l'Académie, il n'a jamais pû faire de Figures de bon Goût pour accompagner ses Païsages. Il est mort à Rome en 1678, extrémément âgé.



DU GOUT,

Et de sa diversité, par rapport aux différentes Nations.

APRÉS avoir parlé des Peintres de différens endroits de l'Europe, j'ay crû qu'il ne seroit pas hors de propos de dire icy quelque chose des différens Goûts des Nations. On a parlé du grand Goût dans son lieu, & l'on a fait voir qu'il devoit se trouver dans un Ouvrage accompli, comme dans sa fin; & dans un Peintre parfait, comme dans sa source. Mais il y a dans les hommes un Goût général, qui est susceptible de pureté & de corruption, & qui devient particulier par l'usage qu'il fait des choses particuliéres. Je tâcheray d'éxpliquer icy la maniére dont il se détermine, & dont il se forme.

On peut, ce me semble, raisonner du Goût de l'esprit, comme du Goût du corps. Il y a quatre choses à considérer dans le Goût du corps.

1. L'Organe.
2. Les choses qui se mangent, ou qui sont goûtées.
3. La Sensation qu'elles causent.

4. L'Habitude que cette même Sensation réïtérée produit dans l'organe.

Il y a de même quatre choses à considérer dans le Goût de l'Esprit.

1. L'Esprit qui goûte.
2. Les choses qui sont goutées.
3. L'Application de ces choses à l'Esprit, ou le jugement que l'Esprit en porte.
4. L'Habitude qui se fait de plusieurs jugemens réïterez, de laquelle il se forme une idée qui s'attache à nôtre esprit.

De ces quatre choses, l'on peut inférer,

Que l'Esprit peut être appellé Goût, en tant qu'il est consideré comme l'Organe :

Que les Choses peuvent être appellées de bon ou de mauvais Goût, à mesure qu'elles contiennent, ou qu'elles s'éloignent des beautez que l'Art, le bon sens, & l'approbation de plusieurs siécles ont établies.

Que le Jugement que l'Esprit fait d'abord de son objet, est un prémier Goût naturel, qui, dans la suite peut se perfectionner, ou se corrompre, selon la trempe de l'Esprit, & la qualité des objets qui se présentent.

Et enfin, Que ce Jugement réïtéré pro-

duit une Habitude, & cette Habitude une Idée fixe & déterminée, qui nous donne un penchant continuel pour les choses qui ont attiré nôtre approbation, & qui sont de nôtre chois.

C'est ainsi que se forme, peu à peu dans l'Esprit de chaque particulier, ce que nous appellons plus ordinairement Goût dans la Peinture. Du reste quoique tous les Goûts ne soient pas bons, chacun est persuadé que le sien est le meilleur. C'est pourquoy l'on peut définir le Goût, *l'Idée habituelle d'une chose, conçuë comme la meilleure dans son genre.*

Il y a trois sortes de Goûts dans la Peinture, le Goût Naturel, le Goût Artificiel, & le Goût de Nation.

Le Goût NATUREL, est l'Idée qui se forme dans nôtre imagination à la veuë de la simple Nature. Il paroît que les Allemans & les Flamans sont rarement sortis de cette Idée & la commune opinion est que le Corrége n'en a point eu d'autre. Ce qui fait toute la difference de celui-cy à ceux-là, c'est que les idées sont comme les liqueurs qui prennent la forme des Vases où elles sont receuës. Et qu'ainsi le Goût Naturel, peut être bas ou élevé selon les talens des particuliers & selon le chois qu'ils sont capables de faire des objets de la Nature.

Le Goût Artificiel, eſt une idée qui ſe forme par la veuë des Ouvrages d'autruy, & par la confiance que nous avons aux conſeils de nos Maîtres, en un mot par l'éducation.

Et le Goût de Nation, eſt une idée que les Ouvrages qui ſe font ou qui ſe voyent en un païs, forment dans l'Eſprit de ceux qui les habitent, les differens Goûts de Nation ſe peuvent reduire à ſix, le Goût Romain, le Goût Vénitien, le Goût Lombard, le Goût Allemand, le Goût Flamand, & le Goût François.

Le Goust Romain, eſt une idée des Ouvrages qui ſe trouvent dans Rome. Or il eſt certain que les Ouvrages les plus eſtimez qui ſoient dans Rome, ſont ceux que nous appellons Antiques & les Ouvrages modernes qui les ont imitez, ſoit en Sculpture, ſoit en Peinture. Toutes ces choſes conſiſtent principalement dans une ſource inépuiſable des beautez du Deſſein, dans un beau chois d'Attitude, dans la fineſſe des expreſſions, dans un bel ordre de plis & dans un ſtile élevé où les Anciens ont porté la Nature & aprés eux les Modernes depuis prés de deux Siécles. Ainſi ce n'eſt pas merveille ſi le Goût Romain étant extrémement occupé de toutes ces parties, le Coloris qui ne vient que le dernier, n'y trouve plus de

place. L'esprit de l'homme est trop borné & la vie est trop courte pour approfondir toutes les parties de la Peinture & les posseder parfaitement toutes à la fois. Ce n'est pas que les Romains méprisent le Coloris, car ils ne peuvent mépriser une chose dont ils n'ont jamais eu une idée bien juste : mais seulement qu'étant prévenus d'autres parties où ils tâchent de se perfectionner, & n'ayant pas le tems de s'apliquer à connoître le Coloris, ils ne l'estiment pas tout ce qu'il vaut.

Le Goust Venitien, est opposé au Goût Romain, en ce que celui-cy a un peu trop négligé ce qui dépend du Coloris & celui-là ce qui dépend du Dessein. Comme il y a tres peu d'Antiques à Venise, & tres peu d'Ouvrages du Goût Romain, les Vénitiens se sont attachez à exprimer le beau Naturel de leur païs. Ils ont caractérisé les objets par comparaison, non seulement en faisant valoir la véritable Couleur d'une chose, par la véritable Couleur d'une autre : mais en choisissant dans cette opposition une vigueur harmonieuse de Couleurs & tout ce qui peut rendre leurs Ouvrages plus palpables, plus vray, & plus surprenant.

Le Goust Lombard, consiste dans un Dessein coulant, nourri, moëleux, & mêlé d'un peu d'Antique & d'un naturel bien choisi, avec des Couleurs

fonduës, fort aprochantes du naturel & employées d'un Pinceau leger. Le Corrége est le meilleur exemple de ce Goût & les Caraches, qui ont tâché de l'imiter ont été plus correcte que luy dans le Dessein, mais inferieurs à luy, dans le Goût de ce même Dessein, dans la Grace, dans la Délicatesse, & dans la fonte des Couleurs. Annibal dans le séjour qu'il fit à Rome prit tellement le Goût Romain, que je ne compte pour Lombards que les Ouvrages qui ont precédé celuy de la Gallerie Farnesse.

Je ne mets pas n'on plus au nombre des Peintres Lombards ceux qui étans nez en Lombardie ont suivi ou l'Ecole Romaine, ou l'Ecole Vénitienne : parce que j'ay plus d'égard en cela à la maniére que l'on à pratiquée qu'au lieu où l'on a pris naissance. Les Peintres & les Curieux qui ont mis par éxemple dans l'Ecole de Lombardie, le vieux Palme, le Moretto, Lorenzo Lotto, le Moron, & plusieurs autres bons Peintres Lombards, du païs de Bresse & de Bergame, nous ont jetté insensiblement dans la confusion & ont fait croire à plusieurs que l'Ecole Lombarde & l'Ecole Vénitienne étoit la même chose, parce que les Lombards dont je viens de parler, ont entierement suivi la maniére du Giorgion & du Titien. J'ay moy-même parlé autres-fois selon cette

idée confuſe parceque la plûſpart de nos Peintres François en parloient ainſi, mais la raiſon & les Auteurs Italiens qui ont traité ces matiéres m'ont remis dans le bon chemin.

Le Goust Allemand, eſt celuy qu'on appelle ordinairement Goût Gottique. C'eſt une idée de la Nature comme elle ſe voit ordinairement avec ſes déffauts, & non comme elle pourroit être dans ſa pureté. Les Allemans l'ont imitée ſans chois & ont ſeulement vétu leurs Figures de longues Draperies dont les plis ſont ſecs & caſſez. Ils ſe ſont plus arrêtez à finir leurs objets qu'à les bien diſpoſer, les éxpreſſions de leurs Figures ſont ordinairement incipides, leur Deſſein ſec, leur Couleur paſſable & leur travail fort péné. Il y a eu néanmoins parmi les Allemans des Peintres qui méritent d'être diſtinguez & qui ont été en certaines parties comparables aux plus habiles d'Italie.

Le Goust Flamand, ne differe de L'Allemand que par une plus grande union de Couleurs bien choiſies, par un excellent Clair-obſcur, & par un Pinceau plus moëleux. J'excepte des Flamans ordinaires trois ou quatre Flamans, Diſciples de Raphaël, qui raportérent d'Italie, la maniére de leur Maître dans le Deſſein & dans le Coloris. J'en excepte

encore Rubens & Vandeik, qui ont regardé la Nature par des yeux pénétrans & qui ont porté ſes effets dans une élévation peu commune ; quoiqu'ils ayent retenu quelque choſe du Naturel de leur païs dans le Goût du Deſſein.

Le Goust François a été toûjours ſi partagé, qu'il eſt difficile d'en donner une idée bien juſte : car il paroît que les Peintres de cette Nation on été dans leurs Ouvrages aſſez differens les uns des autres. Dans le ſéjour qu'ils ont fait en Italie, les uns ſe ſont contentez d'étudier à Rome & en ont pris le Goût. D'autres ſe ſont arrêtez plus long-tems à Veniſe, & en ſont revenus avec une inclination particuliére pour les Ouvrages de ce païs-là, & quelques-uns ont mis toute leur induſtrie à imiter la Nature telle qu'ils la croyoient voir. Parmi les plus habiles Peintres François qui ſont morts depuis quelques années, il y en a qui ont ſuivi le Goût de l'Antique, d'autres celuy d'Annibal Carache pour le Deſſein, & les uns & les autres ont eu un Coloris aſſez trivial : mais ils ont d'ailleurs tant de belles parties & ils ont traité leurs ſujets avec tant d'élevation que leurs Ouvrages ſerviront toûjours d'Ornemens à la France & ſeront admirez de la Poſtérité.

FIN.

NOMS DES PEINTRES

dont il est parlé dans ce Volume.

A.

H.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

R.

S.

T.

Fin des Noms des Peintres contenus en ce Volume.





